





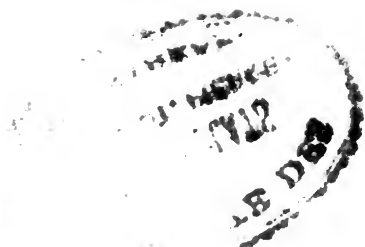
LETTRES
D'UNE MERE A SON FILS,
SUR LA RELIGION.

TOME TROISIEME,

CONTENANT

*Suite de la Religion prouvée par les contradictions
de ceux qui la combattent : ou Réponses aux
Objections.*





CSP ✓

LETTRES D'UNE MERE A SON FILS,

POUR LUI PROUVER LA VÉRITÉ
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

- 1°. *Par la Raison ;*
- 2°. *Par la Révélation ;*
- 3°. *Par les contradictions dans lesquelles
tombent ceux qui la combattent.*

(Dieu choisit les Foibles dans le monde, pour
confondre les Forts, I, Cor. 2, 27.)

Troisième Edition.

TOME TROISIEME.



A P A R I S,

Chez N Y O N aîné, Libraire, rue Saint-
Jean-de-Beauvais.

M. D C C. L X X V I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CSP

BX

1752

.M6

1776

V.3



LETTRÉS
D'UNE MERE A SON FILS
SUR LA RELIGION.

S U I T E
DE LA TROISIEME PARTIE.
RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

VIII. LETTRE.

II. OBJECTION.

*Impossibilité d'acquérir les preuves
de la Révélation.*

RÉPONSE.

LE second coup , mon fils , que Rousseau porte à la révélation , c'est de multiplier avec mauvaise foi les difficultés qu'il y a dans l'étude des preuves de la révéla-

tion, afin d'en conclure que presque tous ceux qui font profession de la Religion chrétienne sont des idiots qui ont embrassé un parti par préjugé, mais sans connoissance de cause.

Voici comme il expose sa difficulté.

Emil : « Parmi tant de Religions diverses , qui se
3. P. 158. » proscrivent & s'excluent mutuellement ,
» une seule est la bonne , s'il est vrai qu'el-
» le le soit. Pour la reconnoître , il ne suffit
» pas d'en examiner une , il faut les exami-
» ner toutes ; & dans quelque matiere que
» ce soit , on ne doit pas condamner sans
» entendre : il faut comparer les objections
» aux preuves : il faut savoir ce que chacun
» oppose aux autres , & ce qu'il leur ré-
» pond. Plus un sentiment nous paroît dé-
» montré , plus nous devons chercher sur
» quoi tant d'hommes se fondent pour ne
» pas le trouver tel. Il faudroit être bien
» simple pour croire qu'il suffit d'entendre
» les docteurs de son parti , pour s'instruire
» des raisons du parti contraire ». Il con-
clut de ces difficultés , que l'examen de la
Religion est impossible. « Car , dit-il , vou-
» lez-vous vous instruire dans les livres ?
» quelle érudition ne faut-il pas acquérir !
» que de langues il faut apprendre ! que de
» bibliothèques il faut feuilleter ! Pour bien
» juger d'une Religion , il ne suffit pas de »

» l'étudier dans les livres de ses sectateurs :
 » il faut l'aller apprendre chez eux ; cela est
 » fort différent : chacun a ses traditions ,
 » son sens , ses coutumes , ses préjugés , qui
 » font l'esprit de sa croyance , & qu'il faut
 » y joindre pour en juger ».

Remarquez d'abord l'aveu que fait ce Philosophe : *une seule Religion*, dit-il , *est bonne*. Pourquoi donc demande-t-il qu'on les tolere toutes ? Nous avons prouvé que la Religion révélée est la seule bonne : donc les autres sont fausses : donc la vérité les condamne , & nous devons les condamner avec elle.

Ce grand législateur fait encore un raisonnement qui va servir à le confondre : il conclut de la prétendue difficulté à s'instruire de la Religion chrétienne , qu'il faut s'en tenir à la Religion naturelle. Mais comment ne voit-il pas que nous pouvons lui faire le même raisonnement pour l'obliger à renoncer à sa Religion naturelle ?

Pour reconnoître , lui dirons-nous , si votre prétendue Religion naturelle est suffisante , il faut *les examiner toutes* , car dans quelque matière que ce soit , on ne doit pas condamner sans entendre. Il faut savoir toutes les raisons que les Chrétiens opposent à ceux qui veulent qu'on s'en tienne à la Religion naturelle , & ce que les Philosophes

leur répondent. Plus ceux-ci croient leur sentiment raisonnable, plus l'on doit chercher sur quoi tant de personnes se fondent pour ne le pas trouver tel.

Dès-lors, quelle érudition ne faut-il pas acquérir! que de langues il faut apprendre! que de bibliothèques il faut feuilleter! Il ne suffira pas de lire un Philosophe, il faudra les lire tous, pour savoir dans quelle classe il faudra entrer. J'abrege tout le raisonnement de Rousseau, & je conclus hardiment que toute la vie de l'homme ne suffira jamais pour faire un tel examen : donc il est impossible d'embrasser même la Religion naturelle avec connoissance de cause; donc le seul parti qui reste, c'est de n'en point avoir du tout. Mais pour demeurer sans Religion, il faut connoître les raisons qui ont déterminé tous les hommes à en prendre une : il faudra donc étudier toutes les Religions différentes, écouter tous les docteurs de ces différentes Religions. Nouvel embarras, nouvelle recherche à laquelle la vie entière ne suffira pas; comment donc faire? Demeurer sans Religion, cela est impossible; en embrasser une, il n'y a pas moyen, si on ne peut l'embrasser sans un si grand travail. Je défie tous nos Philosophes de nous tirer de ce labyrinthe & de dire rien qui puisse contenter un homme

senfé. Mais ce que le Philosophe ne pourra jamais, le Chrétien le fera aisément, vous allez en juger.

Rousseau, aveuglé par sa haine contre la Religion, ne voit pas que la difficulté qu'il vient de proposer contre la Religion chrétienne, est toute à notre avantage, qu'elle est une démonstration complète de la nécessité d'une révélation : il s'est enfilé lui-même, & est tombé dans la fosse qu'il a creusée : il ne m'échappera pas. Voici comme je raisonne, suivez-moi.

La véritable Religion doit être à la portée des plus simples, il faut que sa certitude soit saisie sans étude, sans qu'il soit besoin de feuilleter les bibliothèques. Or, tel est le privilege exclusif de la Religion chrétienne; donc elle est la seule vraie.

La majeure de cet argument est établie par Rousseau, ainsi il ne peut la nier. Elle lui paroît d'une si grande évidence, que c'est delà qu'il part, pour dire qu'on ne doit point parler de Religion à un jeune homme avant dix-huit ans. Et en effet, si, pour connoître une Religion, il faut, selon qu'il le dit, *les examiner toutes ; s'il faut comparer les objections aux preuves ; s'il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond*, convenons de bonne foi que jusqu'à l'âge de dix-huit ans un

jeune homme n'est pas en état de faire cette recherche. Son ignorance ne lui permet pas de lire tous les livres qui traitent de cette matière pour & contre. Les langues différentes dans lesquelles les auteurs ont écrit lui sont inconnues. Cette étude est donc au-dessus de ses forces, elle est au-dessus de la portée de nous autres femmes : aussi Rousseau a-t-il la bonté de nous dispenser d'avoir aucune Religion. Tous les gens d'un travail rude sont aussi hors d'état de s'adonner à une telle étude. Remontons plus haut : toutes les personnes obligées de gagner leur vie par leur travail, doivent aussi en être dispensées, c'est-à-dire ; *en bon François* , qu'il faut laisser là toutes les Religions, ou qu'il en faut une qu'on puisse embrasser sans entrer dans un examen , qui demande tant de travail. Or la Religion chrétienne est la seule qui dispense de cette recherche. C'est la mineure de mon argument , qu'on ne peut me nier si on est de bonne foi, je le prouve.

On ne peut s'en tenir à la Religion naturelle, ni embrasser le déisme , comme je viens de le faire voir , sans s'abîmer dans toutes ces recherches , dont Rousseau nous a fait le détail : donc il faut y renoncer. Il n'en est pas de même de la Religion chrétienne ; il est faux qu'il faille feuilleter les

bibliothèques, apprendre les langues, pour en connoître la certitude. Je prétens qu'il n'a fallu aux gens sensés, pour l'embrasser, que des yeux & des oreilles : car c'est par des faits publics que Dieu en a attesté la vérité.

Jesus-Christ se trouve au milieu de la Synagogue, il dit à un paralytique : *vos péchés vous sont remis*. Voilà le point capital de la Religion : c'est-là, en dernière analyse, à quoi l'on peut réduire toute la question. *Jesus-Christ est le fils de Dieu, envoyé sur la terre pour remettre les péchés*. Il s'élève là-dessus une contestation, le docteur de la loi rejette & condamne la proposition de Jesus-Christ comme impie & blasphématoire. Il a pour lui la raison & la loi, si Jesus-Christ n'est pas Dieu. Que répond Jesus-Christ ? cite-t-il des autorités ? renvoie-t-il aux bibliothèques ? nullement. *Afin que vous sachiez*, répond-il, *que j'ai ce pouvoir, emportez, dit-il au paralytique, votre lit & marchez*. Voilà qui coupe court à la difficulté, & qui la résout entièrement. Que faut-il pour voir que Jesus-Christ a raison ? il ne faut que des yeux & des oreilles. Le peuple en a, & le peuple demeure convaincu, parce que le bon sens lui dit qu'un homme ne peut faire un tel prodige, si Dieu n'est avec lui.

L'Evangile , dont la certitude , selon Rousseau lui-même , ne peut être contestée par personne , renferme une multitude d'autres miracles , qui sont autant de preuves de la mission divine de Jesus-Christ & de ses Apôtres.

C'est la vue de ses miracles qui a converti tout le monde. Il n'a fallu pour cela ni étude des langues , ni recherche de bibliothèques , ni examen de tous les raisonnemens des Philosophes. L'aveugle-né , qui ne savoit rien , a dit le mot décisif. *Jesus-Christ est le Prophete , il est l'envoyé de Dieu , puisqu'il m'a ouvert les yeux avec de la boue , & qu'il est impossible que Dieu opere de tels miracles par un méchant.*

Voilà donc la mission de Jesus-Christ prouvée aux plus simples par ce seul fait , & par une multitude d'autres. Or il n'y a aucune autre Religion qui produise les mêmes preuves. Elles demandent toutes , la Religion naturelle comme les autres , une érudition , dont l'esprit humain est incapable ; donc elles sont toutes hors de la portée de presque tous les hommes ; donc il en faut nécessairement revenir à la Religion révélée surnaturellement.

Reconnoissez , mon fils , la vérité de ce que je vous ai dit , que nos ennemis nous servent sans le vouloir , & qu'on tire de

leurs raisonnemens des argumens contr'eux, qui sont sans réplique.

Tout cet amas de difficultés qu'entasse Rousseau, n'a pour objet que d'étourdir ceux qui n'approfondissent rien : dans le fond son objection est pitoyable.

Depuis quand ne connoît-on la lumière que par opposition aux ténèbres ; la vérité que par comparaison avec toutes les erreurs qui la combattent ? la vraie Religion doit porter des traits de lumière qui frappent & convainquent tout homme sensé, elle n'a besoin que de se montrer pour se faire suivre. Je rencontre un frere que je croyois perdu depuis long-tems ; il se jette à mon col, je l'embrasse tendrement. Que faites-vous, me dit un passant qui se croit un personnage fort sensé ? que savez-vous si c'est votre frere ? avez-vous examiné les visages de tous les hommes ? votre frere voyage depuis plusieurs années, il faut que vous parcouriez les deux hémispheres pour vous assurer que c'est ici votre frere & non pas un autre homme qui a quelque ressemblance avec lui. Mépriser ce discoureur, c'est sans doute le seul parti que vous me conseillez. Croyez-moi, faites-en autant de ce raisonneur, qui convient dans sa premiere Lettre de la Montagne, qu'il faut *se défier* Page 84
de son jugement. On ne termineroit jamais

aucune affaire, on ne prendroit jamais aucun parti, s'il falloit écouter toutes les difficultés que peuvent opposer tous les hommes de l'univers. Il faudroit passer sa vie dans un scepticisme universel, & une inaction totale. Quand une vérité est démontrée, on laisse là les difficultés, qui ne viennent que des bornes étroites de notre esprit. On peut former des difficultés contre les axiomes même de géométrie; en sont-ils moins certains pour cela? non, sans doute. Il en est de même de la certitude de la Religion chrétienne. Quand une fois elle est démontrée, il faut s'en tenir là, & mépriser les difficultés, quoiqu'insolubles. Je vous ai montré les traits de lumière qui caractérisent la Religion chrétienne; elle seule les a; donc elle seule est la vraie. Un cœur droit, un esprit ami de la vérité ne s'y trompera jamais: l'éclat du soleil n'est pas plus grand que celui de la vérité de notre Religion. L'idolâtrie, le Mahométisme ne sont au tableau que des ombres qui relèvent sa beauté. Le premier coup-d'œil suffit pour en juger. Son antiquité, sa sainteté, la pureté de sa morale, la puissance de son fondateur attestée par les plus étonnans miracles, la certitude des faits, qui déposent tous en sa faveur, doivent réduire au silence tous les impies.

Je me flatte de vous avoir prouvé d'une manière si démonstrative la certitude de la révélation, qu'il ne doit plus vous rester de difficultés. Croyez-moi, laissez-là ces oiseaux nocturnes croasser contre la lumière & la fuir. Aimez la vérité, & elle se montrera à vous avec tous ses appas; vous vous attacherez à elle, & vous trouverez dans son sein un lait qui vous nourrira. Qu'elle soit votre mere, mon fils; toute la gloire que j'ambitionne, c'est de lui être associée, pour vous donner une véritable vie. Je, &c.



IX. LETTRE.

III. OBJECTION.

La Révélation est inutile.

R É P O N S E.

RELISEZ, mon fils, les lettres que je vous ai écrites sur la nécessité d'une révélation, & vous verrez que je pourrois me dispenser de répondre à cette objection. Cependant comme je ne veux pas qu'on m'accuse d'éluder les difficultés, je vais exposer les raisonnemens de ce Philosophe : ils sont si frivoles, & ses reproches sont si puériles que la vérité ne peut que gagner dans ce combat : c'est toujours de sa propre épée que je veux le percer.

*Emil. 1.
5. p. 121* « Par où connoîtrai-je, dit Rousseau,
» cette nécessité de la révélation ? De quoi
» puis-je être coupable en servant Dieu
» suivant les lumières qu'il donne à mon
» esprit, & les sentimens qu'il inspire à
» mon cœur » ?

La difficulté de connoître le besoin d'une révélation n'est pas grande. Philosophe, c'est à vos propres lumières que j'en appelle. N'avez-vous pas dit que *ce n'est pas une*

petite affaire que de connoître l'existence de Dieu? N'avez-vous pas avoué que lorsque vous êtes parvenu à cette connoissance, votre esprit se confond & s'égare, quand il se demande à lui même ce qu'est Dieu? N'avez-vous pas dit qu'un esprit borné ne con- *Tom. 2;*
P. 313.
çoit pas l'infini? N'avez-vous pas écrit que Dieu se dérobe à vos sens, à votre enten- *Tom. 3;*
P. 80.
Tom. 3;
P. 38.
dement, que vous n'aviez aucune idée absolue des attributs de Dieu? Pourquoi vous plaignez-vous de ce que Dieu supplée à ce qui vous manque? Un prisonnier dans un noir cachot se plaint-il de ce qu'on l'en tire pour lui faire voir la lumière?

Mais je veux qu'un homme tel que vous, qui croit que sa lumière va de pair avec celle de Dieu, n'en ait pas besoin; les autres mortels, que vous méprisez tant, n'en ont-ils pas besoin? Vous croyez-vous donc un être si important dans le monde, que Dieu doive ne penser qu'à vous? Vous êtes comme ces riches insoleus, qui, lorsqu'ils sortent d'un grand repas où ils se sont rassasiés, croient que personne ne doit avoir faim. N'avez-vous pas soutenu que c'est une *Tom. 2;*
P. 326.
vérité démontrée, qu'un Sauvage ne peut ja-
mais élever ses reflexions jusqu'à la connois-
sance de Dieu? Convenez donc que la révé-
lation étoit nécessaire au moins pour cet
homme-là, si elle ne l'étoit pas pour vous.

N'allez pas cependant conclure de ce principe , que Dieu devoit à l'homme cette révélation ; c'est une conséquence fautive & que je défavoue : Dieu ne doit à l'homme pécheur que la punition de son péché. Concluez seulement que l'homme , blessé dans son entendement par l'ignorance , & dans sa volonté par la concupiscence , ne pouvoit sortir de cet état que par les soins du charitable Samaritain , qui seul pouvoit verser dans ses plaies le vin de la vérité , & l'huile de la charité : que Dieu ne pouvoit donc exécuter le dessein qu'il avoit de tirer plusieurs de la masse de corruption , qu'en éclairant leur esprit par sa lumière , & en convertissant leur cœur par sa grâce ; ce qui est l'objet de la révélation.

Voilà , mon fils , des vérités qui ne plairont pas à Rousseau. Il est trop orgueilleux pour croire qu'il ait besoin d'une grâce qui guérisse la perversité de son cœur. Il a déclaré hautement qu'il n'avoit rien à demander à Dieu , & je suis sûre que s'il avoit quelque prière à lui faire , ce seroit celle d'Horace : que *Dieu me donne la vie & les richesses , je saurai bien me donner la droiture du cœur.*

Ce superbe Pélagien ne veut point entendre parler de perversité originelle dans le cœur de l'homme , ainsi il n'est pas éton-

nant qu'il repousse la main qui lui en présente le remède. « Le principe fondamen-
 » tal , dit-il , de toute morale , est que *Lettre à*
 » l'homme est un être naturellement bon , *M. l'Ar-*
 » aimant la justice & l'ordre; qu'il n'y a *ch. p. 15.*
 » point de *perversité originelle* dans le cœur
 » humain , & que les premiers mouvemens
 » de la nature sont toujours droits ».

Rousseau prétend avoir démontré *son opinion* ; pour moi , je prétends avoir démontré le contraire. J'ose dire que cette perversité originelle de l'homme est si sensible , qu'il faut être en léthargie pour ne la pas sentir , ou avoir pour principe , comme la plupart de nos Philosophes , que *tout est bien dans l'homme* , que ses mauvais penchans , que ses inclinations les plus corrompues sont bonnes , que tout est dans l'ordre. Il n'est donc pas étonnant que d'après ce principe , notre Philosophe s'égare , & qu'il rejette Jesus-Christ. Pour nous , nos pensées sont bien différentes : convaincus par une funeste expérience que nous sommes environnés de ténèbres , sujets aux égaremens , enclins au péché , nous regardons le bienfait de la révélation comme un sujet perpétuel des plus vives actions de grâces envers Dieu ; nous plaignons ceux qui croient n'en avoir pas besoin ; & nous croyons que c'est le plus grand des crimes ,

que d'attaquer cette révélation comme *inu-*
zile, puisque c'est anéantir, autant qu'on le
 peut, la bonté de Dieu, qui nous a donné
 son Fils pour être notre rédemption, notre
 justice, notre sanctification; que c'est dé-
 truire la mission de J. C: se rendre coupable
 de la perte d'une infinité d'ames, qu'on em-
 pêche de recourir à ce divin Sauveur; prêter
 les mains à l'ennemi de notre salut, qui
 n'est occupé qu'à nous faire perdre le fruit
 de la rédemption de Jesus-Christ.

Rousseau demande de quoi il peut être
 coupable, en servant Dieu suivant les lu-
 mières qu'il a données à son esprit? Mais
 osera-t-il dire qu'il le serve ainsi? S'il ose le
 dire, je réponds qu'il se connoît bien peu.
 D'ailleurs il est évident que les lumières de
 l'esprit ne suffisent pas. Il faut à l'homme
 pécheur, pour aller à Dieu, une nouvelle
 voie: il lui faut, comme je l'ai prouvé, un
 Médiateur qui le réconcilie à Dieu, un Lé-
 gislateur qui l'instruise, un Médecin qui le
 guérisse. Il ne peut le connoître que par la
 révélation: elle lui est donc nécessaire.

Notre Philosophe propose une nouvelle
 difficulté, mais tout aussi frivole que la pre-
 mière. *Quelle pureté de morale, dit-il, quel*
dogme utile à l'homme & honorable à son
auteur, peut-on tirer d'une doctrine posi-
tive, qu'on ne puisse tirer du bon usage de

ses facultés ? C'est vous-même, Philosophe présumptueux, qui allez répondre à votre objection. Je vous avoue, dites-vous ailleurs, que la majesté des Ecritures m'étonne ! la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur : voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là ! Vous reconnoissez-vous dans ce langage ? Oui sans doute. Hé bien ! si la sainteté de l'Evangile parle à votre cœur, si les livres des Philosophes qui ont le mieux traité de la morale, ne sont rien auprès de celui-là, si Jesus-Christ est le seul qui ait donné, comme vous dites, les leçons & les exemples d'une morale pure & élevée ; pourquoi dites-vous à présent que sa doctrine ne vous apprend rien de plus que ce que vous pouviez apprendre par le bon usage de vos facultés ?

Cet ennemi de la révélation insiste, & demande quelle utilité l'homme, & quelle gloire Dieu peut tirer des dogmes que la Religion nous prescrit de croire. Son ignorance sur des points si importans me fait craindre qu'il ne soit de ceux dont Jesus-Christ parle, lorsqu'il dit : *je vous rends* Luc, 10.
graces, mon Pere, de ce que vous avez ca- P. 21.
ché ces mysteres aux sages & aux savans,
& de ce que vous les avez révélés aux pe-
rits. Il a un bandeau sur les yeux : est-il

étonnant qu'il ne voie pas ce que nos enfans savent ? Je crois avoir suffisamment expliqué dans mes lettres précédentes , quels sont les avantages que l'homme tire de la profession de ces dogmes , & la gloire qui en revient à Dieu : je desiré, mon fils , que le souvenir en soit gravé dans votre cœur. N'oubliez donc jamais que c'est la foi de ces dogmes précieux qui vous fait entrer en société avec Dieu , qui vous rend participant de la nature Divine ; que c'est par la foi que vous avez Dieu pour Pere , Jesus-Christ pour Chef, le Saint-Esprit pour Docteur. N'oubliez jamais que par l'incarnation de son Verbe, Dieu s'est donné un adorateur digne de lui, un adorateur qui lui rend une gloire proportionnée à sa majesté infinie ; & que nous-mêmes, tout vils & méprisables que nous sommes, nous devenons, par notre union avec Jesus-Christ, des adorateurs dignes de Dieu, des *adorateurs en esprit & en vérité*, tels qu'il les demande. Fermez donc les oreilles à ces discoureurs, pour qui la Religion chrétienne est un livre scellé de sept sceaux, à ces hommes de chair & de sang, qui ne connoissent rien aux fruits précieux que nous tirons de la sainteté de nos dogmes. L'ignorance où ils sont de la nécessité de la foi en Jesus-Christ , est le germe de leur impiété.

Ils se sont persuadés, qu'il suffisoit pour être sauvé, de pratiquer les loix morales; sur ce principe, ils mettent les grands Philosophes au rang des Saints; dès lors la révélation leur paroît superflue, la mission de Jesus-Christ inutile, sa loi outrée, ses mysteres sans vraisemblance; & ils renoncent hautement à Jesus-Christ. Voilà ce que j'appelle une apostasie complete: les progrès qu'elle fait parmi nous doivent nous faire trembler. Le moyen de nous en préserver, c'est de connoître les biens infinis que nous recevons de Jesus-Christ, sans lequel personne ne peut être sauvé. Appliquez-vous-y, mon fils, c'est l'objet continuel de mes vœux pour vous. Je, &c.



X. L E T T R E.

IV. O B J E C T I O N.

La Religion chrétienne est insociable.

R É P O N S E.

RIEN, mon fils, ne montre plus le délire de Rousseau que la manière dont il présente son objection sur l'insociabilité prétendue de la Religion chrétienne. On a peine à le croire, c'est de la perfection même du Christianisme, qu'il conclut qu'il est insociable.

Ce Philosophe avance dans son Contrat Social (p. 307,) que la Loi chrétienne est au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'Etat. Voici sa preuve : *La Religion chrétienne n'a aucune relation particulière avec le corps politique de l'Etat ; & elle ne donne aucune force aux Loix.*

C'est ici une ignorance affectée ; il n'est pas possible que Rousseau ignore, que la Religion nous fait un devoir d'obéir aux Loix de l'Etat ; que c'est elle qui donne la sanction aux Loix, en faisant voir qu'elles émanent toutes de la Loi éternelle, qui est Dieu même. Ouvrez les Livres saints,

VOUS

vous y verrez à chaque page l'obéissance aux Princes, aux Magistrats, aux Loix. Les Rois ont-ils jamais eu de plus fideles sujets que les vrais Chrétiens ? Rappeliez-vous le tems des persécutions, je vous défie de trouver jamais un Chrétien qui ait pensé à repousser la force par la force. Ils se laissoient égorger comme des agneaux, lors même qu'ils auroient pu se défendre. Lisez les apologies des Chrétiens par Tertulien ; vous verrez qu'ils se faisoient gloire d'obéir, par conscience, aux Loix de l'Etat, qui n'étoient pas contraires à celles de Dieu. Ils abandonnoient leurs biens, leur liberté, leur vie, & ne conservoient que leur foi. Y a-t-il une obéissance plus parfaite que celle qu'on rend par conscience, & sous les yeux de Dieu ? L'obéissance d'un Chrétien aux Loix du Prince coule de source, parce qu'il honore Dieu dans son image. Un Chrétien fait que c'est à Dieu même qu'il obéit quand il obéit au Roi, & que Dieu sera le vengeur de tous les violemens des Loix, même civiles : il n'est point de motif plus puissant pour nous tenir dans le devoir. Comment donc cet accusateur des élus de Dieu ose-t-il dire que la Religion chrétienne, loin d'attacher les cœurs des citoyens à l'Etat, les en détache, comme de toutes les choses de la terre ?

Ibidem

Il faut, pour parler ainsi, ou ne point connoître la Religion, ou la détester, pour la calomnier si atrocement. Jesus-Christ nous recommande de ne nous attacher à rien de ce monde par une affection déréglée; mais il nous recommande en même tems d'aimer tous ceux avec qui nous vivons par une charité pure & désintéressée. Or, c'est l'amour déréglé qui est contraire à l'esprit social. Celui qui aime ainsi les autres ne s'aime que lui-même, & ne cherche que ses intérêts : il est ennemi, par principe, de ses concitoyens; s'il en aime quelqu'un, c'est parce qu'il y trouve ses intérêts; il le haïra également, aussi-tôt que son bien propre le demandera. L'esprit de la Religion chrétienne est bien différent. Il aime constamment, & ne change jamais. Comme le Chrétien aime pour Dieu, il aime ceux même qui lui font du mal : il ne cherche que l'intérêt public, & y sacrifie volontiers le sien. Peut-il y avoir un esprit plus social ? Toutes les affections du Chrétien sont réglées, il aime chaque chose selon l'ordre. Comme il est dans l'ordre d'aimer sa patrie, son Roi & l'Etat où Dieu nous a fait naître ; un Chrétien les aime véritablement, parce que c'est la vérité même qui le lui prescrit, & qu'il n'y a d'amour véritable que celui qui découle de l'amour de

Dieu même. L'amour des choses de la terre, dira-t-on, vous est défendu; donc vous ne devez pas aimer votre patrie. Belle conséquence! la Religion nous défend d'en faire notre fin dernière, d'y mettre notre bonheur, de les aimer pour elles-mêmes, mais non de les aimer dans l'ordre.

Rousseau insiste sur cette objection. « On *Ibidem,*
 » nous dit (c'est lui qui parle) qu'un peu-
 » ple de vrais Chrétiens formeroit la plus
 » parfaite société que l'on puisse imaginer.
 » Je ne vois à cette supposition qu'une
 » grande difficulté. C'est qu'une société de
 » vrais Chrétiens, ne seroit plus une so-
 » ciété d'hommes ». Ce Philosophe y pen-
 » se-t-il? Il ne pouvoit faire un plus grand
 éloge de la Religion. Ce seroient donc des
 Anges, c'est-à-dire, des hommes qui se-
 roient sans passions, & par conséquent sans
 division, sans esprit d'intérêt, sans injusti-
 ce, sans mauvaise foi. Est-ce là ce qu'il
 appelle n'avoir point un esprit social?

« Je dis même, poursuit ce raisonneur *P. 310.*
 » subtil, que cette société supposée ne seroit
 » avec toute sa perfection, ni la plus forte, ni
 » la plus durable. A force d'être parfaite, elle
 » manqueroit de liaison: son vice destructeur
 » seroit dans sa perfection même. Chacun
 » rempliroit son devoir, le peuple seroit
 » soumis, les Chefs seroient justes & mo-

» dérés, les Magistrats integres, incorruptibles, les soldats mépriseroient la mort, » il n'y auroit ni vanité, ni luxe. Tout cela » est fort bien ».

Rousseau est-il donc dans le délire? Quoi! il n'y auroit pas de force dans un Etat où les Chefs seroient justes & modérés, où les soldats, comme autant de Machabées, seroient prêts à sacrifier leur vie au bien de la Patrie! Quoi! l'exacte observation des Loix seroit un principe destructeur d'un Etat? Parce qu'il n'y auroit ni luxe, ni vanité dans un Etat, il ne pourroit subsister? J'en appelle au bon sens. Ce seroit faire trop d'honneur à de pareilles difficultés, que d'y répondre.

Ibid. « Le Christianisme est une Religion » toute spirituelle, qui n'est occupée que » des choses du ciel ». Le Christianisme n'a pas pour objet de faire des contemplateurs oisifs; il recommande à chacun de remplir les devoirs de l'état où il est appelé. Il ne trouble point l'ordre de la société; il veut que chacun se tienne dans son poste, & qu'il y soit fidele. Il est vrai que le Chrétien agit par des vues supérieures; mais il n'en remplit qu'avec plus de zele tous ses devoirs. Enfin, comme Rousseau le dit, il est chef juste & modéré, Magistrat integre & incorruptible, fidele époux,

pere tendre & vigilant, fils obéissant, ami sincere, marchand plein de probité & d'honneur. Et voilà ce que ce Censeur appelle avoir un esprit infociable, s'est-il flatté d'être cru ?

Rousseau poursuit. « La patrie d'un Chrétien n'est pas de ce monde : il fait son devoir, il est vrai ; mais il le fait avec une profonde indifférence sur le bon ou le mauvais succès de ses soins ». Il est faux qu'un Chrétien soit indifférent sur la réussite de ses soins : comme tout ce qu'il fait c'est pour la gloire de Dieu qu'il le fait, il y prend un vif intérêt, & n'épargne rien pour le succès : il joint la priere au travail ; s'il ne réussit pas, il adore en silence la volonté de Dieu, & lui fait un sacrifice de la peine qu'il a que ses desirs ne soient pas accomplis. « Pourvu, dit ce Philosophe, qu'il n'ait rien à se reprocher, peu lui importe que tout aille bien ou mal ». Prenons toujours acte des aveux de cet artificieux calomniateur. *Le Chrétien fait tout ce qu'il peut pour procurer le bien public, en sorte qu'il n'a rien à se reprocher : Que demande-t-on de plus ? Mais peu lui importe que tout aille bien ou mal.* Où Rousseau a-t-il pris cela ? Dès qu'un Chrétien aime sincèrement son Roi, sa patrie, son cœur ne peut être insensible au bien ou au mal qui leur arrive ; mais

Ibid.

P. 313.

il adore Dieu en tout. Il se réjouit quand l'Etat est florissant , & sans s'élever d'orgueil de la gloire de sa patrie , il en bénit l'auteur de tout bien.

Ibid. « Pour que la société des Chrétiens fût possible , continue notre aveugle Censeur , & que l'harmonie se maintînt , il faudroit que tous les Chrétiens , sans exception , fussent également bons chrétiens ; mais si malheureusement il s'y trouve un seul ambitieux , un Catilina , celui-là certainement aura bon marché de ses pieux concitoyens ».

Si le mal ne venoit que de ce que tous ne seroient pas *également bons chrétiens* , c'est donc un malheur qu'ils ne le soient pas tous. Le Christianisme est donc un grand avantage pour l'Etat. S'ils étoient tous également fideles observateurs de leur loi , un Etat seroit heureux , florissant ; mais de ce qu'ils ne le sont pas tous , faut-il en conclure que c'est un malheur qu'il y en ait quelques-uns ? Rousseau voudroit l'insinuer ; mais c'est le comble de l'extravagance. Ce petit nombre de vrais Chrétiens est un levain excellent qui peut faire fermenter la pâte , c'est une seve précieuse , qui peut donner la vie à ce qui paroît mort. Ces vrais Chrétiens élèvent des enfans dans la crainte de Dieu ; ils leur impriment l'amour

de la loi; ils prêchent par leur exemple; ils édifient, ils consolent, ils soulagent les misérables; en un mot, les vrais Chrétiens ont toujours fait, & feront toujours le bonheur de toute société raisonnable.

Un Etat, un Roi n'ont donc rien à craindre d'eux? Et ce Philosophe nous dira après cela que le Christianisme est nuisible à l'Etat. S'il avoit eu envie de plaider notre cause, il ne pouvoit pas mieux s'y prendre. L'iniquité se confond toujours elle-même.

Il est donc démontré par les aveux de cet adversaire, que plus il y aura de vrais Chrétiens dans un Etat, moins il y aura d'ennemis à craindre; que plus il y aura de gens sans Religion, plus un séditieux trouvera à se faire des complices. Mais *l'usurpateur*, dit-il, *aura bon marché de ses pieux concitoyens*. C'est-à-dire, qu'ils se laisseront immoler plutôt que de manquer de fidélité à leur Prince. Mais le feront-ils sans combattre pour leur Prince? Non, sans doute, & ils le feront avec d'autant plus d'intrépidité, qu'en mourant pour la patrie, ils croiront mourir pour la gloire de Dieu.

C'est à vous maintenant, ô Rois de la terre, que j'adresse la parole. Décidez lesquels vous aimez mieux pour sujets, ou de ces Chrétiens incapables de jamais se révolter, & prêts à donner leur vie pour vous,

ou de ces ennemis du nom chrétien , gens ambitieux , qui ne connoissent d'autre règle de leurs devoirs que leur intérêt propre.

Vous venez de voir , mon fils , que l'ennemi le plus ardent contre la Religion est forcé de lui rendre hommage ; & qu'il la justifie , lors même qu'il veut la combattre. En voulez-vous de nouvelles preuves ? écoutez encore ce Balaam bénir malgré lui

Emil. t. 3, p. 182.

le Peuple de Dieu. *Par ses principes*, dit-il ; *la Philosophie ne peut faire aucun bien , que la Religion ne le fasse encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup , que la Philosophie ne sauroit faire.* Peut-on appeller infociable une Religion qui produit le bien d'un Etat , bien que la Philosophie ne sauroit jamais produire ? *Il est aisé*, dit encore Rousseau en parlant aux Philosophes , *d'étaler de belles maximes ; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine , & si elles en découlent nécessairement ; c'est ce qui n'a point paru jusqu'à présent.*

Je conviens avec ce Philosophe qu'on trouve de belles maximes dans quelques Moralistes , mais elles n'ont dans leur bouche aucune *sanction* , parce qu'elles ne découlent pas nécessairement de leur doctrine , comme il le dit très-bien. Elles n'y tiennent par aucun lien. Elles sont le patri-

moine des Chrétiens, & s'identifient avec leur doctrine; au lieu que la Religion chrétienne les revendique & prouve qu'elles émanent du même principe qu'elle. C'est ce qui lui donne droit d'apprendre aux hommes l'obligation qu'ils ont de les observer, les moyens de vaincre tous les obstacles, & enfin la récompense promise à ceux qui lui seront fideles. Comment notre Censeur ose-t-il dire, après cela, que la Religion chrétienne n'a aucune relation avec le corps politique? La paix, le bonheur & la gloire d'un Etat ne dépendent ils pas de l'observation des Loix? Dès qu'il n'y a que la Religion chrétienne qui puisse les faire observer, en les faisant aimer, disons hardiment que cette Religion est le plus ferme fondement de l'Etat.

Rousseau reconnoît si bien cette vérité, qu'il dit que : « Nos gouvernemens mo-
 » dernes doivent incontestablement au
 » Christianisme leur plus solide autorité,
 » & leurs révolutions moins fréquentes. Il
 » les a rendus eux-mêmes moins sangui-
 » naires. Cela se prouve par le fait, en les
 » comparant avec les gouvernemens an-
 » ciens. La Religion mieux connue, écar-
 » tant le fanatisme, a donné plus de dou-
 » ceur aux mœurs. Ce changement n'est
 » pas l'ouvrage des Lettres, car par tout où

*Note de
la p. 200
du tom. 3.*

» elles ont brillé, l'humanité n'a pas été
» plus respectée. Les cruautés des Athé-
» niens, des Egyptiens, des Empereurs Ro-
» mains, des Chinois, en font foi. Que de
» restitutions, que de réparations la con-
» fession ne fait-elle pas faire chez les Catho-
» liques? chez nous (chez les Protestans)
» combien les approches des tems de com-
» munion n'opèrent-elles point de récon-
» ciliations, d'aumônes? Comment, avec
de tels aveux, ose-t-on dire que le Chris-
tianisme est insociable? Si ce qui est le prin-
cipe de toutes les vertus nuit à la société,
il faut donc que le vice soit plus utile que
la vertu.

La virginité, qui est honorée dans l'E-
glise comme une vertu, donne lieu à Rouf-
seau & aux incrédules, d'accuser la Reli-
gion d'être ennemie de la population, &
par conséquent, de n'être propre qu'à dé-
truire un Etat par sa perfection même. Mais
où est la bonne foi? La Religion honore
cette vertu, mais en fait-elle un précepte
à quelqu'un? Jesus-Christ ne dit-il pas au
contraire que peu de personnes sont capa-
bles d'atteindre à ce haut point de perfec-
tion? S. Paul n'applaudit-il pas à un pere
qui a soin de marier sa fille jeune? N'exhor-
te-t-il pas les jeunes veuves à se marier &
à avoir des enfans, afin de les élever dans

la crainte du Seigneur? Il parle à la vérité des embarras des personnes engagées dans le mariage; mais il veut que chacun consulte le don qu'il a reçu de Dieu, & qu'on ne s'engage pas dans le célibat sans bien examiner ses forces. Que l'on ne craigne donc pas : le Christianisme bien entendu ne dépeuplera pas les Etats. Il veut que le célibat ne soit embrassé que par ceux que Dieu y appelle; & J. C. nous apprend que le nombre en est très-petit. Il ordonne aux époux de se garder la plus exacte fidélité, & ce précepte est le principe le plus certain de la population. Le libertinage, au contraire, en est la cause la plus destructive, & par conséquent, la nouvelle Philosophie qui favorise le libertinage, est la meurtrière des mœurs.

Je conclus de toutes les objections contre la sociabilité des Chrétiens, que notre adversaire est notre apologiste, & qu'au lieu de montrer, comme il le vouloit, que la Religion chrétienne est nuisible à l'Etat, il a prouvé, au contraire, qu'elle en est le plus bel ornement & le plus fort rempart; qu'elle y porte la paix & la fécondité, l'abondance & la sûreté, qu'elle est la gardienne des loix, le lien le plus doux de la société, la plus sûre garde des Rois, & qu'elle produit une harmonie admirable dans toutes les parties de l'Etat. Je, &c.

XI. L E T T R E.

V. O B J E C T I O N.

La Religion chrétienne fait profession de croire des mysteres qui révoltent la raison.

R É P O N S E.

L'OBJECTION, mon fils, que font les incrédules contre la Religion, de proposer à notre foi des dogmes incroyables, parce qu'ils sont inaccessibles à la raison, est aussi ancienne que la Religion même. Rousseau a su la rajeunir par le coloris de son pinceau : mais elle n'en est pas plus solide.

Emil. t. 1. p. 138. « La meilleure de toutes les Religions ; » dit-il, est infailliblement la plus claire. » Celui qui charge de mysteres & de contradictions le culte qu'il me prêche, » m'apprend par cela même à m'en défier. » Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu » de ténèbres ; il ne m'a pas doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage. » Me dire de soumettre ma raison, c'est » outrager son auteur. Le ministre de la vérité ne tyrannise pas ma raison, il l'éclaire.

« Si la Religion naturelle , dit - il plus
 » haut , est insuffisante , c'est par l'obscu-
 » rité qu'elle laisse dans les grandes vérités
 » qu'elle nous enseigne. C'est à la révéla-
 » tion de nous enseigner ces vérités d'une
 » maniere sensible à l'esprit de l'homme ,
 » de les mettre à sa portée , de les lui faire
 » concevoir , afin qu'il les croie.

Admettons , j'y consens , le principe de
 Rousseau , savoir que la meilleure de tou-
 tes les Religions est infailliblement la plus
 claire. J'en conclus que la Religion chré-
 tienne étant la seule claire , est , je ne dis
 pas la meilleure (ce seroit absurde , puis-
 que cela supposeroit que les autres sont
 bonnes) , mais la seule qu'on puisse suivre
 raisonnablement.

La Religion chrétienne est la plus clai-
 re ! me direz-vous , c'est un paradoxe : car
 on convient qu'elle est chargée de myste-
 res. Or qui dit une Religion pleine de mys-
 teres , dit une Religion pleine d'obscurités.
 Suivez - moi , mon fils , & vous verrez que
 je n'avance rien que je ne sois en état de
 prouver.

Soyez d'abord bien convaincu qu'il n'y
 a aucune Religion sans mystere. Ainsi ,
 j'appelle une Religion bien claire , non cel-
 le qui n'en renferme point , ce qui est im-
 possible , mais celle qui propose clairement

ses dogmes ; & qui supplée par l'autorité de la révélation , à l'évidence qu'elle ne donne pas sur les dogmes qu'elle enseigne.

Parcourez toutes les Religions , & je vous défie de m'en montrer une sans mystères. L'idolatrie même avoit les siens : c'est un vrai mystère que de croire qu'il y a plusieurs dieux : Disons mieux, c'est une absurdité si grande , qu'un enfant de huit ans un peu instruit, vous dira qu'admettre plusieurs dieux , c'est n'en admettre aucun. L'idolatrie avoit des mystères que l'on cachoit aux peuples.

Je pense que nos Philosophes passeront aussi condamnation sur les folies de Mahomet. Il n'y a pas de conte de vieilles qui renferme des extravagances pareilles à celles de son bœuf.

Venons-en donc à la Religion naturelle. Voilà , nous dit-on , la Religion la plus claire , parce qu'elle n'est chargée d'aucuns mystères. On vous trompe , mon fils, en vous disant cela , il faudroit d'abord commencer par fixer les dogmes qu'elle propose , les établir sans ambiguïté , & c'est ce que nos Philosophes n'ont point encore fait.

Je suppose qu'ils croient que Dieu est immuable & souverainement libre ; com-

prennent-ils bien comment on peut concilier l'immutabilité avec la liberté ? Ils croient encore , sans doute , que l'Etre divin est un & simple ; comment accordent-ils cet attribut avec l'immensité. Voilà donc des mysteres dans la Religion naturelle. Il y en a encore bien d'autres , dont la Philosophie *charge le culte qu'elle prêche* , par où elle *m'apprend à me défier d'elle*.

Interrogez cet homme qui prétend tenir la balance de toutes les Religions , & vous verrez que cet Apôtre si zélé de la Religion naturelle , la charge de contradictions. Il reconnoît l'Etre des êtres. Voilà son premier dogme. Or qui dit l'Etre des êtres , dit l'Etre qui est le principe de tout être , celui qui a donné l'être à ce qui ne l'a pas nécessairement. Vous jugez delà qu'il doit admettre un Dieu Créateur ; mais nullement. Selon lui on ne peut concevoir la création , il prétend que tout homme de bonne foi doit la regarder comme impossible. Voilà donc un premier mystere qui implique contradiction. Il faut croire un Etre des êtres , dont néanmoins tous les êtres sont indépendans , puisqu'ils sont éternels comme lui , & qu'ils existent par eux-mêmes comme lui. C'est faire autant de dieux qu'il y a d'êtres , puisque ce qui constitue essentiellement la Divinité , c'est d'être

nécessairement, d'être par soi-même, d'être éternel.

Emil. t.
3, P. 43.

Le second dogme de Rousseau, c'est de croire que Dieu est un *Etre incompréhensible*. Il avoue que *son entendement ne conçoit rien sans des bornes, & que tout ce qu'on appelle infini lui échappe*. Or croire ce que l'on ne comprend pas, n'est-ce pas croire un mystère? Que Rousseau ne dise donc plus que la Religion naturelle n'en renferme point.

Le troisième dogme admis par ce Philosophe, c'est que Dieu récompense la vertu & punit le vice. Mais ce dogme est-il bien clair dans l'esprit de nos Philosophes? Croyent-ils que Dieu punira selon ce qu'il est, c'est à-dire, en Dieu infiniment juste? ne disent-ils pas tous les jours que c'est faire Dieu cruel, que de dire qu'il punira éternellement une faute passagère? Rousseau va jusqu'à enseigner qu'il n'y a point de peines à craindre pour les méchans après cette vie, parce qu'il n'y a point de perversité dans l'ame, quand une fois elle est séparée du corps: idée absurde, car la perversité n'est pas dans le corps, qui n'a point de sentiment, elle est dans les affections déréglées de l'ame.

Ainsi ce dogme d'un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime, est donc

encore un dogme plein d'obscurité & de mystere pour nos Philosophes. Ils croient que Dieu est bon, qu'il est juste, & ils ne peuvent allier en Dieu ces deux attributs, qui sont inséparables. Ils n'établissent la bonté qu'aux dépens de la justice; & pour conserver les droits de l'une, ils anéantissent les droits de l'autre, en lui ôtant son action.

Rousseau a bien raison de dire que quand il veut parler de Dieu, *son esprit s'égare, se confond*, & ne fait *que penser*. S'il vouloit parler sincèrement, il avoueroit de même que la nature humaine n'est pas moins pleine de mysteres que la nature divine, pour tout homme qui en veut juger par ses seules lumieres.

Quel est, en effet, le Philosophe qui nous expliquera l'union qui est entre l'ame & le corps, la cause de la misere dans laquelle nous naissons, & de l'arrêt de notre mort? Quel est le Philosophe qui nous expliquera les contradictions qui se trouvent dans l'homme, & dont je vous ai déjà tant parlé dans la premiere partie de mes lettres? Voilà donc encore des mysteres que la Religion naturelle voit sans les comprendre. Pour se débarrasser entièrement des mysteres, les Philosophes, qui sont conséquens, ont pris le parti de se jeter les yeux

bandés dans l'abîme du Pyrrhonisme. Mais ils ont beau faire , le mystere les suit partout. Douter si Dieu existe, c'est croire qu'il pourroit ne pas exister ; or c'est croire un mystere, ou plutôt l'absurdité la plus inconcevable : c'est croire qu'il peut y avoir des effets sans cause, des créatures sans créateur, un monde gouverné avec une sagesse admirable sans sagesse qui y préside : en un mot, c'est penser que *l'Etre* par essence pourroit n'être pas ; ce qui implique contradiction.

Si le Pyrrhonien, chassé du fort de son scepticisme, vient à dire qu'il ne peut douter qu'il n'y ait des êtres, puisqu'il fait lui-même qu'il existe ; mais qu'il n'admet pas d'autre Dieu que ce grand Tout ; je le vois écrasé sous le poids des mysteres, ou pour mieux dire, sous une montagne de contradictions & d'absurdités. Car tels sont leurs mysteres : il faut qu'ils admettent une matiere qui pense, un Dieu qui est matiere ; un Dieu divisé en mille millions de parties, un Dieu fou & sage, heureux & malheureux, bon & méchant. Si ce ne sont pas là des mysteres, il faut changer la définition des mots, & dire que ce n'est pas croire des mysteres, que de croire des choses qu'on ne comprend pas.

Vous voyez, mon fils, que je ne vous ai

pas trompé, lorsque je vous ai dit que quelque parti qu'on embrasse, il faut nécessairement admettre des mystères. Ainsi la Religion la plus claire n'est pas celle qui n'en admet point, c'est celle qui explique clairement les vérités qu'elle propose, qui ne varie jamais dans ses dogmes, qui part toujours de principes sûrs & incontestables; & qui supplée à ce qui lui manque du côté de l'évidence, par une autorité infaillible qui en garantit la vérité.

Voilà ce que fait la Religion chrétienne. Elle enseigne des mystères, mais 1°. elle fixe avec précision & clarté les objets qu'elle propose à notre foi. 2°. Elle ne varie jamais dans sa doctrine. 3°. Elle nous montre les titres en vertu desquels elle exige notre soumission à son enseignement. C'est ce que vous ne trouverez dans aucune Religion.

Maintenant pour vous faire voir qu'on ne doit pas faire un reproche à la Religion chrétienne d'enseigner des mystères, suivez, je vous prie, mes réflexions.

1°. Il ne peut pas y avoir de Religion sans mystère. Cela est démontré par le fait, vous venez de le voir: mais ce point l'est aussi par le droit; la raison en est toute simple. Le grand objet de notre foi, c'est Dieu; or Dieu est un Etre *incompréhensi-*

ble, soit dans sa nature, soit dans ses ouvrages : donc nous ne devons pas nous plaindre des mystérieuses ténèbres qui dérobent Dieu à nos yeux & ne nous permettent pas de le voir face à face : lui seul se connoît, lui seul peut donc nous apprendre ce qu'il est : je ne vois rien de si sensé que de s'en rapporter à lui-même, sur ce qu'il veut bien nous en apprendre; le contredire en quelque point, c'est rendre les ténèbres juges de la lumière. Un paysan qui se moqueroit d'un astronome qui lui diroit qu'il a mesuré la distance qu'il y a d'ici à la lune, seroit infiniment plus raisonnable, que le Philosophe qui ne veut pas croire ce que Dieu lui revele de ses perfections, parce qu'il ne les comprend pas.

2°. La révélation a certainement éclairci les notions du grand Etre : je crois vous l'avoir démontré dans mes premières lettres.

3°. Les mystères que la Religion nous enseigne, ne sont point des objets de pure spéculation : Dieu, en nous les proposant, n'a pas eu dessein de *tyranniser notre esprit*, comme le dit Rousseau : il ne nous les a enseignés que parce que notre salut est lié à la connoissance de ces mystères. Ainsi, s'il nous a révélé le mystère d'un Dieu en trois personnes, c'est parce qu'il nous est absolument essentiel de connoître la bonté

infinie de Dieu dans l'œuvre de notre salut, qui consiste en ce que Dieu le Pere nous a aimés jusqu'à nous donner son propre Fils, pour être notre rédemption ; que ce Fils de Dieu a donné sa vie pour nous, & que le Saint-Esprit nous sanctifie, en nous appliquant les mérites de Jesus-Christ.

Ne nous plaignons pas non plus de ce que la Religion chrétienne nous oblige de croire le mystere du péché originel. Sa connoissance nous étoit encore nécessaire, puisque, selon M. Paschal, sans cette révélation, la dégradation de l'homme est un mystere encore plus incompréhensible que ce péché même. Ainsi l'un est l'explication de l'autre. Il est vrai que nous ne comprenons pas comment nous sommes enveloppés dans la condamnation de notre premier pere ; mais notre état prouve que nous le sommes, & la raison nous convainc que Dieu, étant la justice même, ne peut nous punir, si nous ne le méritons. Cela doit nous suffire. Ainsi bien loin de nous révolter contre la révélation qui nous l'apprend ; comprenons l'avantage qu'il y a pour nous d'être instruits d'une vérité qui doit produire en nous les vertus d'humilité, de crainte, d'amour, de reconnoissance, de fidélité, de vigilance, de priere, de gémissement, de fuite du monde, &c. L'obscurité

qui reste sur ce mystere, n'est donc point une raison de le rejeter. Il faudroit, pour le pénétrer, connoître toute l'étendue de la justice de Dieu : pourrions-nous soutenir cette vue ? C'est donc sagesse & bonté en Dieu de nous voiler une partie de ce mystere : il est de notre avantage que cela soit ainsi, puisque c'est à la foi des mysteres que Dieu a attaché notre salut éternel. Cette foi devient en nous un mérite, parce qu'elle est un hommage que nous rendons à la véracité de Dieu.

4°. La révélation de ces mysteres est appuyée sur des preuves sans réplique : vous l'avez avoué vous-même d'après l'exposition que je vous en ai faite. Concluez avec moi, que la Religion chrétienne est la plus claire, parce qu'elle soumet notre raison, ou par l'évidence, ou par l'autorité infail-
lible de Dieu.

C'est ce que je m'étois proposé de vous montrer. J'ai encore à répondre aux chicanes de Rousseau sur ces mysteres : Je le ferai dans la lettre suivante.



XII. LETTRE.

Autorité de Dieu sur la raison humaine , combattue par Rousseau.

LES plaintes , mon fils , que fait nôtre Philosophe sur les mysteres que la foi nous enseigne , attaquent la toute - puissance de Dieu. *Nous obliger à croire des mysteres , c'est , selon lui , captiver notre raison , c'est nous interdire l'usage de nôtre entendement.* Il prétend qu'il ne doit croire que ce qu'il conçoit ; & que s'il y a une Religion révélée , elle doit lever les obscurités que la Religion naturelle laisse sur les grandes vérités Emil. t.²
3, p. 149. qu'elle nous apprend ; elle doit les enseigner d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme , les mettre à sa portée , & les lui faire concevoir , afin qu'il les croye.

C'est bien dommage que J. J. Rousseau ne soit point entré dans le conseil du Très-Haut ! tout eut été bien mieux réglé. Quoi ! un vermisseau qui n'étoit pas hier , ose s'ériger en juge de ce que Dieu doit ou ne doit pas faire ! il prétend traiter d'égal à égal avec son Dieu ! il ne rougit pas de dire qu'il n'est pas obligé de croire Dieu sur sa parole , que c'est à sa raison à juger de tout ce

que Dieu lui dit. Il ose avancer que lui dire de soumettre sa raison à son auteur, c'est outrager Dieu même. Ainsi, selon ce grand docteur, Dieu sera déshonoré, parce que l'homme joindra le sacrifice de son esprit à celui de son cœur, parce qu'il fera profession de reconnoître Dieu pour véritable dans tout ce qu'il dit, comme saint & juste dans tout ce qu'il fait.

Il faut que cet insolent Philosophe ait un front d'airain, pour oser déclarer que le ministère de la Religion *tyranniserait* sa raison, s'il l'obligeoit de se soumettre à celui qui l'a créé. *Tyranniser*, c'est usurper une autorité, un droit qu'on n'a pas. Dieu n'a donc pas le droit d'exiger de sa créature, qu'elle soumette son entendement sous le joug de la foi, à sa parole & à sa véracité? Quel blasphème, quel orgueil! C'est disputer à Dieu son souverain domaine sur ses créatures, le mettre de niveau avec les êtres bornés, qui peuvent se tromper & nous tromper, & prétendre que nous pouvons lui devoir le sacrifice de notre cœur, mais non pas celui de notre esprit.

Quel risque courons-nous en nous soumettant à l'éternelle & immuable vérité? Craint-on que notre entendement n'étant pas éclairé, notre raison soit *tyrannisée*?
C'est

C'est une vaine terreur : les dogmes de la foi ne sont pas, à la vérité, soumis au jugement de la raison ; mais ils ne la contredisent pas : *la Foi, selon M. Paschal, dit bien ce que la raison & les sens ne disent pas, mais jamais le contraire ; elle est au-dessus, mais non pas contre.* La droite raison ne se plaindra jamais de ce que Dieu exige d'elle cette soumission.

Notre raison fait qu'elle est subordonnée à Dieu ; que toutes les connoissances qu'elle a, ne peuvent venir que de celui qui est la lumière par essence. Que Dieu l'instruise par la révélation ou par l'évidence, c'est toujours Dieu qui parle. Mais disent nos grands génies, exiger de la raison qu'elle se soumette sans être éclairée, c'est la traiter comme un automate, comme une imbécille ; c'est la priver de sa plus noble fonction, qui est de voir, de comprendre & de juger. Cette plainte seroit fondée, si un autre que Dieu exigeoit le sacrifice de nos lumières ; mais la raison seroit-elle raison, si elle se plaignoit de ce que celui qui l'a faite ce qu'elle est, exige un tel sacrifice ? Ne lui est-il pas glorieux de s'anéantir devant cette sagesse infinie dont elle n'est qu'une très-foible émanation ? Ne voit-elle pas que Dieu n'exige d'elle cette soumission que pour lui faire mériter le bonheur de

voir un jour à découvrir la souveraine vérité, & d'y désaltérer pleinement la soif qu'elle a de connoître toutes vérités. On n'auroit aucun mérite de consentir à des vérités évidentes; mais croire sur l'autorité de Dieu, des vérités qu'on ne conçoit pas, c'est honorer la véracité de Dieu, c'est faire un acte d'adoration qui lui est agréable, & qui ne peut manquer de nous attirer ses graces. C'est donc un horrible blasphème de dire que Dieu *tyrannise* notre raison par la foi : s'il l'exigeoit, cette foi, sans donner des preuves que c'est lui qui parle, à la bonne heure, mais quand il a mis le sceau de son autorité sur la mission de ceux qui nous parlent de sa part, le refus de le croire seroit une révolte manifeste, non contre la tyrannie, mais contre une autorité souverainement légitime; contre l'autorité du Créateur sur ses créatures, de l'Auteur de notre raison sur notre raison.

Dieu, nous dit Rousseau, n'est point un Dieu de *ténèbres*, j'en conviens; mais il est un Dieu *caché* pour les superbes. Il se montre suffisamment à ceux qui le cherchent avec sincérité; mais il se cache à ceux qui ne le cherchent que pour le combattre. Ses mystères sont, pour ces derniers, un sujet de scandale, & pour nous, un objet d'adoration : ils n'y voient que folie, & nous n'y

voyons que sagesse; c'est ainsi qu'ils se perdent, & que nous nous sauvons.

La décision du procès que nos Philosophes soutiennent en faveur de la raison contre l'autorité de Dieu, dépend de trois principes incontestables. Le premier, c'est que notre raison est essentiellement dépendante de Dieu. Le second, c'est que notre raison se trompe & s'égare souvent, en prenant de fausses pour de vraies lumières. Le troisième, c'est que notre raison est trop bornée pour pouvoir juger des choses de Dieu.

Ces vérités se prouvent par elles-mêmes; mais il est bon de les confirmer par l'autorité même de nos Philosophes, afin de les forcer à convenir des conséquences qui en résultent.

Dieu, selon Rousseau, est l'Auteur de la raison: elle dépend donc de lui comme tout ouvrage de son ouvrier. Pour nous convaincre de cette vérité, faisons attention à la nature de notre entendement. Il n'est autre chose qu'une faculté de voir, de comprendre & de juger. Il n'est pas la lumière par lui-même; mais il reçoit comme un miroir les rayons de lumière. La raison est pour l'ame, ce que l'œil est pour le corps. Que peut l'œil sans lumière? Que peut la raison, si elle n'est éclairée du soleil de vérité? Notre raison est donc pleinement dé-

pendante de Dieu ; & c'est sa gloire. Ainsi ; que Dieu lui parle , ou par l'évidence , ou par la révélation , cela est égal , dès que c'est Dieu qui parle. La raison ne perd aucun de ses droits , en se soumettant à lui ? Elle ne reconnoît que Dieu au-dessus d'elle ; & dans cette dépendance même , elle conserve toute sa dignité. C'est elle-même qui examine les preuves de la révélation , & qui en décide ; c'est elle qui prononce qu'elle voit évidemment qu'elle doit se soumettre. Les preuves certaines que Dieu lui donne , que c'est lui qui parle , suppléent à l'évidence qui n'accompagne pas l'objet qu'il lui est ordonné de croire. La raison demeure alors convaincue qu'elle est plus sûre de ce qui lui est révélé , que des choses qu'elle voit avec évidence.

L'expérience que nous faisons journellement de la foiblesse de notre raison , nous conduit à un second principe , savoir que notre raison est sujette à s'égarer , parce qu'elle croit voir évidemment des objets qu'elle n'a considérés que superficiellement. Je ne veux , pour vous le prouver , que l'aveu qu'en fait Rousseau. *Trop souvent*, dit-il, *la raison nous trompe , nous n'avons que trop acquis le droit de la recuser.*

Emil. t.
3, p. 23.

Ce Philosophe , aussi grand raisonneur que mauvais logicien , prouve encore plus

par ses perpétuelles contradictions que par ses aveux , la foiblesse de la raison ; car il dit presque toujours le pour & le contre sur chaque chose. Vous venez de voir qu'il convient que sa raison s'égare , mais dès qu'il s'agit d'attaquer la Religion , il oublie ce qu'il a avancé & établit d'autres principes assortis à ses vues. Ainsi lorsqu'il veut défendre les droits de la raison contre la révélation , il la représente comme une règle certaine de vérité. « M'apprendre , fait-il » dire à son incrédule , que ma raison me » trompe , n'est-ce pas recuser ce qu'elle » m'aura dit pour vous ? Quiconque veut » recuser la raison , doit convaincre sans se » servir d'elle. Car supposons qu'en raison- » nant vous m'ayez convaincu , comment » saurai-je si ce n'est pas ma raison corrom- » pue par le péché , qui me fait acquiescer » à ce que vous dites » ? Si l'on n'est sur ses gardes , on est aisément séduit par le clinquant des raisonnemens de ce Philosophe ; mais rien de plus absurde que ce qu'il avance ici. S'il avoit raison , il faudroit que tout homme se regardât comme infaillible , & il seroit fondé à tenir le même langage à quiconque entreprendroit de lui prouver qu'il se trompe.

*Emil. t.
3, P. 142.*

La lumière de la raison souveraine qui nous éclaire , est toujours pure en elle-

même; mais elle n'est pas toujours également apperçue par les hommes. Les ténèbres de l'ignorance, des préjugés, des passions offusquent notre esprit, & l'empêchent de voir cette lumière dans toute sa beauté. Voilà le principe de nos égaremens; nous jugeons précipitamment sans un mûr examen. Nous ne savons pas combiner ensemble plusieurs idées, & en tirer les justes conséquences; c'est ce qui fait que nous disons, que *la raison nous trompe*, ou plutôt; c'est nous qui nous trompons, parce que nous ne la consultons pas bien. Ainsi la raison, éclairée par des principes certains, nous fait *recuser* une raison aveugle; & en développant ces principes, nous convainquons de faux une *raison corrompue*.

Voy. M.
nich. pag.
2026.

Quand nos Philosophes ne sont point dans le délire de l'incrédulité, ils conviennent avec nous de la foiblesse de la raison; témoin Bayle, un des plus célèbres Docteurs de l'impiété. « La raison, dit-il, est » un principe de destruction, & non d'édi- » fication. Elle n'est propre qu'à former des » doutes à droit & à gauche pour éterniser » les disputes, à faire connoître à l'homme » ses ténèbres & son impuissance, & la né- » cessité d'une autre révélation, qui est celle » des Ecritures ».

Je passe, mon fils, au troisième principe;

c'est que la raison est trop foible pour juger de la grandeur de Dieu & de ses perfections, de la justice, de la sainteté de ses loix, & de la sagesse de ses œuvres. Je ne crois pas que Rousseau s'avise de nier ce principe, lui qui dit que *l'Etre incompréhensible se dérobe également à ses sens, à son entendement; que plus il y pense, plus il se confond*. Et lorsqu'il ne combat pas contre Dieu, il confesse hautement les bornes de son esprit. Comment, dit-il, *ma volonté produit-elle une action physique & corporelle? Je n'en fais rien; mais j'éprouve en moi, qu'elle veut agir, & j'agis. Je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut. Mais il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sentimens affectent mon ame. Le moyen d'union de ces deux substances me paroît incompréhensible*.

Emil. t. 3, p. 58.

Ibid. p. 49 & 50.

Hem.

Je ne conçois pas comment après de tels aveux, on ose encore plaider la cause de la raison contre l'autorité de Dieu.

Pourquoi traite-t-il de tyrannie l'autorité que Dieu exerce sur nos esprits, en exigeant notre soumission, tandis qu'il ne se plaint pas que sa raison soit tyrannisée, en se soumettant au sentiment intérieur qui l'oblige de croire l'union en lui de deux substances, dont il ne comprend pas le

III. p. 32. moyen ? Il dit même que sa regle de *se livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même*. Et il nous fera un crime de dire, que *notre regle de nous fier au témoignage de Dieu plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même* ? Le sentiment intérieur est-il donc plus sûr, plus infaillible que la parole de Dieu ?

Il est bien singulier que notre Philosophe ne soit jaloux des droits de sa raison ; que quand il s'agit de la soumettre à Dieu. « Il convient que le monde intellectuel ; » sans en excepter la Géométrie, est plein » de vérités incompréhensibles, & pour- » tant incontestables, parce que la raison ; » qui les démontre existantes, ne peut les » toucher à travers les bornes qui l'arrê- » tent, mais seulement les appercevoir ». Et il s'élève insolemment contre Dieu de ce qu'il exige que sur sa parole nous fassions profession de croire des vérités *incompréhensibles*, & que *notre esprit ne peut toucher à travers les bornes qui l'arrêtent*.

De tels raisonnemens font pitié, & ne mériteroient pas d'être réfutés, si la réputation mal fondée du Philosophe ne lui avoit pas fait tant de partisans.

Faisons-nous gloire, mon fils, de *faire taire notre raison, de captiver notre entendement sous l'obéissance de la foi, de ne*

Jamais disputer sur les choses révélées. Bayle, qui le croiroit ! nous y exhorte dans ses éclaircissémens sur le Pyrrhonisme ; & la raison qu'il en donne, c'est que leur grandeur & leur sublimité ne leur permettent pas de le subir ; que leur caractère essentiel est d'être un objet de foi, & non un objet de science ; qu'ils ne seroient plus des mystères divins, si la raison en pouvoit résoudre toutes les difficultés.

Si les partisans de la raison continuent à disputer, dit le même Auteur dans ses remarques sur les Pauliciens, il faut les laisser parler seuls, ils se tairont bientôt. Rousseau lui-même, quand il n'est pas dans le délire de sa révolte contre Dieu, convient de la nécessité de soumettre sa raison à l'autorité divine. Etre des êtres, dit-il, le plus digne usage de ma raison, c'est de s'anéantir devant toi, c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur. Accordez, si vous le pouvez, ces paroles avec celles par lesquelles il se plaint que c'est tyranniser sa raison, que d'exiger qu'elle se soumette à Dieu dans les choses révélées.

Je, &c.



XIII. LETTRE.

VII. O B J E C T I O N.

*La Révélation dégrade Dieu & nuit
à l'homme.*

R É P O N S E.

Emil. t. 1. c. 3, p. 123. « **L**ES révélations des hommes , dis-
« Rousseau, ne font que dégrader Dieu,
« en lui donnant des passions humaines.
« Loin d'éclaircir les notions du grand
« Etre, je vois que les dogmes particuliers
« les embrouillent; que loin de les enno-
« blir, ils les avilissent; qu'aux mysteres
« inconcevables qui l'environnent, ils
« ajoutent des contradictions absurdes,
« qu'ils rendent l'homme orgueilleux, in-
« tolérant, cruel ».

Il seroit difficile d'accumuler plus d'in-
jures contre la Religion, qu'il ne s'en
trouve dans cette dernière page.

La révélation est injurieuse à Dieu, elle
le *dégrade*, elle l'*avilit*, elle est pleine de
contradictions, d'*absurdités*, elle inspire à
l'homme l'*orgueil* & la *cruauté*.

Quel portrait ! Que penser après cela
de Jesus-Christ son fondateur, sinon que

c'étoit un imposteur, un ennemi de Dieu, & un perturbateur du repos public : Comment accorder toutes ces horribles accusations avec le portrait que Rousseau lui-même fait de Jesus-Christ ? Peut-on des contradictions plus absurdes ?

Jusqu'à quand, ô mon Dieu, l'impie s'élèvera-t-il contre vous & contre votre Christ ? Jusqu'à quand blasphémera-t-il votre saint Nom ? Levez-vous, Seigneur, jugez vous-même votre cause, & qu'il soit couvert de confusion.

Ce raisonneur pitoyable ne s'en tient pas là. Sa bouche, comme un sépulcre ouvert, va vomir bien d'autres impiétés. Si la foi n'étoit pas éteinte parmi nous, on feroit un deuil universel, comme dans une calamité publique; on se couvrirait la tête de poussière, & l'on conjureroit le Seigneur, par l'humiliation & la pénitence, de détourner de dessus nos têtes le feu de sa colère, que de tels blasphêmes doivent allumer.

« Qu'une Vierge, dit-il, soit la mère
 » de son Créateur; qu'elle ait enfanté un *Emil. 2.
4, p. 91.*
 » Dieu, ou seulement un homme, auquel
 » Dieu s'est joint; que la substance du Fils
 » soit la même, ou qu'elle soit semblable;
 » que l'esprit procède de l'un des deux, ou
 » de tous deux conjointement : je ne crois

» pas que la décision de ces questions im-
 » porte plus à l'espèce humaine, que de sa-
 » voir quel jour de la lune on doit célébrer
 » la Pâque ; s'il faut dire le Chapelet, jeû-
 » ner, faire maigre, parler latin ou fran-
 » çois à l'Eglise, orner les murs d'images,
 » dire, ou entendre la Messe, & n'avoir
 » point de femme en propre. Que cha-
 » cun pense là-dessus comme il lui plaira.
 » J'ignore en quoi cela peut intéresser les
 » autres ; quant à moi , cela ne m'intéresse
 » point du tout ».

Je ne m'arrêterai point à faire voir la
 malignité de l'exposition que fait ici Rouf-
 seau de nos mysteres. On voit qu'il cher-
 che exprès à y mettre des contradictions.
 Peut-on attendre autre chose d'un ennemi
 décidé ? Mais ce qui mérite des larmes de
 sang, c'est de voir ce blasphémateur dire
 hautement que les mysteres adorables de
 la Trinité, de l'Incarnation & de la Ré-
 demption ne sont pas plus nécessaires à
 connoître, que de savoir s'il faut dire son
Chapelet.

Quoi ! il est indifférent à l'homme de
 connoître la grandeur du Dieu qu'il adore,
 & tout ce qu'il a fait pour lui ? Quoi ! il est
 indifférent à l'homme de savoir les rapports
 qu'il a avec les trois personnes de la Tri-
 nité ? Avec le Pere qui l'a créé, avec le Fils

qui l'a racheté, & le Saint-Esprit qui le sanctifie? N'est-ce pas de cette connoissance que naît celle de notre origine, de notre nature, de notre fin dernière, & de nos devoirs? N'est-ce pas à cette connoissance qu'est attachée la félicité éternelle de notre être, qui fait tout l'objet de nos desirs? Il n'y a donc rien de plus intéressant pour l'espèce humaine que d'être instruite de ces vérités.

Que ce Philosophe ne comprenne rien aux voies de Dieu, je n'en suis point surprise : un aveugle ne voit pas la lumière, quelque éclatante qu'elle soit. Je lui dirai ce que saint Pierre disoit à Simon : *Vous n'avez point de part à la grace de Jesus-Christ, vous êtes dans un fiel amer, & dans les liens de l'iniquité.* Il n'est pas étonnant que connoissant si peu le mystère de Jesus-Christ, & le besoin que nous avons de lui, vous y renonciez hautement, en disant que tous ces mystères ne vous intéressent point. Ce superbe Philosophe devoit se contenter au moins de renoncer au salut pour lui-même, puisqu'il est assez malheureux pour n'en pas connoître le prix; mais quelle fureur le transporte de travailler à séparer de Jesus-Christ une multitude d'âmes, en leur persuadant que les *révélations dégradent Dieu*, & sont plus nuisibles qu'utiles à l'homme? Act. ch. 8, v. 23.

D'abord, pourquoi les appelle-t-il des *révé-
lations des hommes*? Dieu s'est servi, à
la vérité, des hommes pour les annoncer,
mais ces hommes ont prouvé leur mission.
Ce sont donc des révélations divines. Or
en quoi ces révélations dégradent-elles le
grand Etre? Elles lui donnent, dit-il, *des
passions humaines*. Mais quelles sont ces
passions humaines? C'est, sans doute, par-
ce qu'elles représentent Dieu comme le
vengeur du crime. La vengeance que Dieu
exerce est-elle donc l'effet d'une passion
basse, semblable à celle qui se trouve dans
les hommes? Dieu seroit-il Dieu, s'il n'é-
roit la Justice souveraine? Et seroit-il la
Justice, s'il ne punissoit le crime? L'impie
tremble, malgré lui, à la vue de cette Jus-
tice divine. Il voudroit se persuader qu'il
n'a rien à craindre; mais il a beau faire;
elle le poursuit par-tout. Il est donc absur-
de de dire que la révélation dégrade Dieu,
parce qu'elle le représente comme terrible
aux méchans: je vois au contraire que la
révélation me donne de Dieu les plus gran-
des idées, & qu'elle me fait appercevoir un
accord admirable dans toutes ses perfec-
tions. Je vois comment sa sagesse fait con-
cilier les droits de sa justice avec ceux de
sa bonté; comment sa puissance fait élever
ce qu'il y a de plus bas, à ce qu'il y a de

plus grand. J'y vois sa sainteté, qui, comme un feu dévorant, consume les épines de nos iniquités sans nous consumer nous-mêmes. Je vois toutes les créatures sanctifiées par la présence d'un Dieu, & consacrées toutes à sa gloire, & l'homme élevé à une telle dignité, qu'il entre en société avec Dieu, & ne fait plus qu'un avec lui.

Je parle à un sourd, quand je tiens un tel langage à un homme plein du fiel amer de l'iniquité, & incapable par-là de goûter de telles vérités ; ainsi ne soyez pas surpris de l'entendre traiter de *contradictions absurdes* des mystères qu'il ne comprend pas.

Ecoutez encore ses raisonnemens contre la révélation, & vous y reconnoîtrez la plus insigne mauvaise foi, jointe à la contradiction la plus palpable.

« On dit (c'est Rousseau qui parle) qu'il *Emil. 1.*
 » falloit une révélation pour apprendre aux *3, P. 123.*
 » hommes la maniere dont Dieu vouloit
 » être servi. On assigne en preuve la diver-
 » sité des cultes bizarres qu'ils ont institués,
 » & l'on ne voit pas que cette diversité
 » même vient de la fantaisie des révéla-
 » tions. Dès que les hommes se sont avisés
 » de faire parler Dieu, chacun l'a fait par-
 » ler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il
 » a voulu. Si l'on n'eût jamais écouté que

» ce que Dieu dit au cœur , il n'y auroit
» jamais eu qu'une Religion sur la terre ».

C'est bien peu respecter la vérité que d'avancer hardiment , comme fait ce docteur d'impiété, que *la diversité des cultes bizarres vient de la fantaisie des révélations* ? Est-ce la révélation qui avoit appris aux Egyptiens à adorer la vache ; aux Babyloniens , le Soleil ; aux Grecs & aux Romains , un Jupiter , une Venus ? Est-ce la révélation qui a fait élever toutes ces idoles de pierre & de bois , que les hommes ont adorées ? Est-ce la révélation qui a fait transférer à des animaux immondes le culte qui n'est dû qu'au vrai Dieu ?

Rousseau doit se souvenir qu'il a dit que *le Polythéisme étoit la première Religion , & l'Idolâtrie le premier culte*. Il ne dira pas que c'est la révélation qui l'a établie. Qu'il convienne donc que la diversité des cultes bizarres ne vient pas de la fantaisie des révélations ; mais au contraire de ce que la révélation n'étoit pas connue de tout le monde. Il ajoute que dès que les hommes se sont avisés de faire *parler Dieu* , chacun l'a fait parler à sa mode , & lui a fait dire ce qu'il a voulu.

Il y a eu , j'en conviens , quelques Législateurs , qui , pour faire respecter leurs loix , les ont attribuées à quelque divinité

tutélaire ; mais parce qu'il y a eu des imposteurs , faut-il mettre Moyse & Jesus-Christ de ce nombre , & dire qu'ils ont fait parler Dieu ? Non , ils n'ont point fait parler Dieu , mais c'est Dieu qui les a fait parler.

Si le peuple Juif eut voulu faire parler Dieu à sa mode , auroit-il imaginé de se charger de loix aussi pénibles , aussi gênantes ? On voit dans ce peuple une inclination violente à imiter toutes les autres nations , une pente marquée à l'idolâtrie ; pourquoi donc se fera-t-il fait défendre , sous peine de mort , d'avoir seulement une image taillée ?

Cette accusation tombe donc d'elle-même. Elle ne montre , dans celui qui la fait , qu'une haine aveugle contre la Religion.

La conclusion que tire notre Philosophe est trop avantageuse à la Religion pour la négliger. Elle est une des plus fortes preuves de la nécessité de la révélation. La voici.

Si l'on n'eut jamais écouté que ce que Dieu dit au cœur , remarque ce Philosophe , il n'y auroit jamais eu qu'une Religion sur la terre.

J'en conviens : mais convenez aussi avec moi que personne n'a écouté cette voix , & que c'est delà que sont venues toutes les

folies de l'idolâtrie, & les bizarres systèmes des Philosophes. Convenez qu'un égarement si prodigieux & si universel n'a pu venir que de la dégradation de la nature de l'homme, & qu'enfin cette dégradation ne peut avoir d'autre principe que le péché. Convenez enfin que le mal étoit si général, qu'il falloit nécessairement une révélation pour rappeler l'homme à son propre cœur, & lui remettre devant les yeux les grandes idées de la Divinité, qui étoient comme effacées de l'esprit humain.

Or c'est précisément ce qu'a fait la révélation. Elle rappelle tous les hommes à l'unité d'un seul culte. Ouvrez le Livre de la Loi donnée aux Juifs, & vous y verrez que la Religion enseignée de Dieu, n'est en dernière analyse, & dans son point essentiel & capital, autre chose que la Religion gravée dans le cœur, qu'elle n'a pour objet que de nous apprendre à reconnoître un seul & unique Dieu, & à le servir par amour. Tout ce qu'il y a de plus, n'est qu'accessoire, mais un accessoire devenu nécessaire depuis le péché. Ce sont des moyens établis de Dieu même, pour nous conduire à cette fin : or pourquoi refuserons-nous de faire, pour honorer Dieu, ce que lui-même nous a prescrit ?

« Je ne vois point, dit insolemment

» Rousseau , qu'il importe à l'espece hu-
 » maine d'honorer Dieu par la foi des myf-
 » teres qu'il nous a révélés. *Qu'une Vier-*
 » *ge , &c.* » Je craindrois de fouiller ma
 main en écrivant de nouveau de tels blas-
 phêmes. Ainsi , selon lui , croire ou ne pas
 croire nos mysteres , cela est fort indiffé-
 rent , parce qu'il ne voit pas l'intérêt que
 nous y avons.

Mais ce que ce Philosophe , aveuglé par
 son orgueil , ne voit pas , les Chrétiens éclairés
 par la lumiere de Dieu le voient , & pu-
 blient que leur salut est attaché à ces myf-
 teres. La consubstantialité du Verbe , son
 Incarnation dans le sein d'une Vierge , &
 enfin la procession du Saint-Esprit , du Fils
 comme du Pere , ne sont point à leurs yeux
 des objets de pure spéculation ; c'est par ces
 mysteres qu'ils rendent à Dieu un culte di-
 gne de lui , & proportionné à sa majesté *in-*
finie. C'est de ces mysteres que découle la
 grace qui les sanctifie ; enfin , c'est par la
 vertu *infinie* de ces mysteres qu'ils entrent
 en société avec Dieu , & qu'ils seront éter-
 nellement consommés dans son unité. Ils
 savent , ces Chrétiens , qu'ils n'ont d'accès
 auprès de Dieu que par Jesus-Christ , qui
 est le Verbe incarné ; qu'ils ne peuvent sa-
 tisfaire à sa justice que par lui , & que c'est
 de sa plénitude qu'ils reçoivent les graces

nécessaires au salut. Aussi font-ils de ces mysteres l'objet continuel de leur amour, de leur reconnoissance & de leur adoration. Pour Rousseau , il ne se contente pas de renoncer aux mérites de Jesus-Christ, il joint l'ironie la plus insolente au mépris le plus caractérisé. La décision de ces questions, dit-il, n'importe pas plus à l'homme que de savoir s'il faut *avoir une femme en propre*. Peut-on une comparaison plus indécente? C'est affecter de joindre le libertinage à l'impiété. N'est-ce pas une loi divine, humaine & civile, qu'un homme ne doit s'unir à une femme, que par le lien sacré & indissoluble du mariage, en sorte que cette société soit ferme & permanente.

Vous me direz peut-être, mon fils, que ce qui révolte Rousseau, c'est la profondeur infinie de nos mysteres, que l'esprit humain ne peut sonder. Je le fais; mais comment peut-il s'en plaindre après l'aveu qu'il fait des bornes de l'esprit humain?

Emil. 1. Écoutez-le, & vous en jugerez. *L'insuffi-*
 P. 91. *sance de l'esprit humain, dit-il, est la pre-*
miere cause de la prodigieuse diversité des
sentimens, qui se trouve parmi les hommes
sur la Religion, & l'orgueil la seconde.

Remarquez en passant la contradiction dans laquelle tombe ce subtil raisonneur. Ce n'est plus la diversité des révélations

qui cause la bizarrerie des cultes ; c'est l'insuffisance de l'esprit humain , c'est l'orgueil. Passons-lui cette bévue, il est si coutumier du fait , qu'on n'y doit point faire attention.

« Nous n'avons pas , continue ce Philo-
 » sophe , les mesures de cette machine im-
 » mense , nous n'en pouvons calculer les
 » rapports , nous n'en connoissons ni les
 » loix , ni la cause finale. Nous nous igno-
 » rons nous-mêmes , nous ne connoissons
 » ni notre nature , ni notre principe actif.
 » A peine savons - nous si l'homme est un
 » être simple ou composé. Des mysteres im-
 » pénétrables nous environnent de toutes
 » parts. Ils sont au-dessus de la région sen-
 » sible , & pour les percer , nous croyons
 » avoir de l'intelligence , & nous n'avons
 » que de l'imagination ».

Il semble qu'après un tel aveu , on de-
 vroit attendre d'un homme sensé une con-
 fession humble du besoin que nous avons
 que Dieu nous conduise lui-même. Il con-
 vient que des mysteres impénétrables nous
 environnent de toutes parts ; que nous ne
 connoissons pas les rapports qu'il y a entre
 les créatures ; que nous ne nous connoissons
 pas nous-mêmes ; & il veut cependant ju-
 ger de Dieu , de sa nature , de ses œuvres ,
 & refuse de le servir selon qu'il le deman-

de, à moins qu'il ne voie évidemment les rapports qu'il y a entre Dieu & lui. Enfin il rejette tout moyen d'adorer Dieu, qui n'est pas assorti à l'idée qu'il s'est faite de sa propre utilité. Ainsi Dieu ne doit exiger de culte de l'homme que celui qui convient à l'homme. Ce n'est plus sa gloire qu'il doit consulter, mais l'utilité de ses créatures. Il a tort d'exiger de nous un culte, où il demande le sacrifice de nos lumieres, parce que cela ne s'accorde pas avec l'indépendance dans laquelle nous voulons être de lui. Pour moi, mon fils, qui me fais gloire de n'être point Philosophe, j'aime à m'humilier sous la main de Dieu, & voici comme je raisonne sur la profondeur de nos mysteres : la Religion chrétienne est l'ouvrage de l'Etre *infini*; elle n'est établie que pour honorer cet Etre *infini*; il faut donc qu'elle porte l'empreinte, le chiffre de l'Etre *infini*; il faut, puisqu'elle a Dieu pour objet, qu'elle propose à notre esprit des perfections *infinies*; il faut, pour nous conduire à Dieu, qu'une sagesse *infinie* en règle la voie. En un mot, l'*infini* doit se trouver par-tout, afin que l'ouvrage annonce l'ouvrier. Si la Religion n'avoit pas ce caractère, dès-lors elle devoit nous être suspecte. Ainsi ce qui révolte l'impie doit affermir le fidele. Celui-ci donc embrasse de

tout son cœur une Religion qui lui propose pour unique objet de son amour un Dieu infiniment parfait, qui renferme dans l'unité de sa nature trois personnes égales entre elles, & qui ont toutes trois les mêmes perfections *divines*; il adore la puissance *infinie* de ce Dieu, qui a tout fait de rien par sa seule volonté; il contemple avec admiration sa sagesse *infinie*, qui gouverne cet univers, & qui en règle & dispose tous les événemens dans la profondeur impénétrable de ses conseils.

Il bénit sa bonté *infinie*, qui a créé l'homme pour lui, & qui l'a fait à son image.

Il s'anéantit devant sa justice *infinie*, qui a prononcé contre l'homme prévaricateur, & contre toute sa postérité, l'arrêt d'une mort éternelle.

Il entre dans les sentimens de la plus vive reconnoissance envers sa miséricorde *infinie*, qui, sans blesser les droits de sa justice a procuré à l'homme un remède d'un prix *infini*.

Il travaille avec soin à recueillir les fruits admirables de l'abaissement *infini* du Verbe de Dieu, qui n'a pris notre nature que pour nous communiquer la sienne, & qui par des souffrances d'un mérite *infini* a réparé l'outrage que le péché avoit fait à une Majesté *infinie*.

Il a sans cesse les yeux fixés vers ce mystère du Verbe incarné, qui est le chef-d'œuvre de toutes les perfections *infinies* de Dieu réunies pour l'opérer.

Il ne soupire qu'après les biens *infinis* que Dieu destine à ses fideles serviteurs.

Il fait ses délices d'accomplir la loi; dont la sainteté est *infinie*.

Il entre dans les sentimens d'une juste frayeur à la vue des supplices *infinis*, dont la justice *infinie* punira éternellement les violateurs de la loi.

Il se porte vers ce Dieu, qui est le bien *infini*, par un amour qui tient en quelque sorte de l'*infini*, puisque la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure; & il croit ne pouvoir mieux honorer la grandeur *infinie* de Dieu que par une foi sans borne, une confiance sans limites, une espérance sans hésitation, une obéissance sans retardement, une adoration sans interruption, & une action de grace, qui n'aura jamais de fin.

Voyez, après ce court exposé que je vous ai fait de la disposition des Chrétiens, si la profession que nous faisons d'une Religion si sainte & si sublime est un fanatisme, si nos mystères sont des absurdités, si les notions que nous avons de l'Etre *infini* le dégradent & l'avilissent.

Je

Je le répète, mon fils, c'est parce que notre Religion est l'ouvrage de l'Etre *infini*, qu'elle en porte les caracteres. Il y a de la folie à nos sages de vouloir juger d'un ouvrage *infini* dans toutes ses parties, par une raison bornée de sa nature, dégradée, aveuglée par le péché. La Religion est le miroir où Dieu se peint; il faut donc, si le miroir est fidele, qu'elle le représente tel qu'il est, c'est-à-dire, *infini* dans lui-même & dans ses ouvrages.

Je, &c.



XIV. L E T T R E.

VIII. O B J E C T I O N.

*La Religion est au-dessus de la portée
des enfans , des femmes & des filles.*

R É P O N S E.

R O U S S E A U , après avoir attaqué la révélation par tous les moyens que sa haine a pu lui suggérer, fait encore un dernier effort pour en détourner les hommes, pour la faire perdre de vue, & pour l'anéantir, s'il étoit possible. Son conseil, je l'avoue, mon fils, est profond en malice, & digne de Julien l'Apostat. Le moyen qu'il a imaginé est simple : c'est de défendre qu'on élève la jeunesse dans la connoissance de cette révélation, & d'attendre qu'un jeune homme ait une vingtaine d'années pour lui parler de Religion ; c'est à-dire, d'attendre que le torrent des passions soit débordé, pour y mettre une digue ; de lui parler d'une morale sévère, lorsqu'il n'aura d'oreilles que pour entendre parler des plaisirs du monde ; de lui donner un maître austère, lorsqu'il s'applaudira de n'en avoir

plus; & de tenter de lui mettre des chaînes, lorsqu'il commencera à goûter le plaisir de les avoir rompues.

Savez-vous ce qu'il substitue à une connoissance si nécessaire? Ce sont les danses, les jeux, & tous les amusemens frivoles & dangereux, qui ne sont propres qu'à inspirer à la jeunesse le goût de la dissipation & du libertinage. C'est à-dire, que ce singulier législateur, après avoir attaqué le dogme, veut aussi renverser la morale de l'Évangile. Ne vous en étonnez pas, il en a fait l'éloge par respect humain; mais conduit par son esprit corrompu, il a dit qu'elle étoit *outrée*. Cependant ce même homme affecte par-tout de porter les hommes à la vertu, il s'en dit ami, & s'érige en censeur des vices. N'en soyons pas la dupe : vous allez voir, mon fils, que ce n'est pas à une telle école que vous apprendrez vos devoirs.

Il commence d'abord par exhorter les peres & meres à mépriser la connoissance des dogmes de la foi. « Négliguez, dit-il, tous
» ces dogmes mystérieux, qui ne sont pour
» vous que des mots sans idées; toutes ces
» doctrines bizarres, dont la vaine étude
» tient lieu de vertu à ceux qui s'y livrent,
» & sert plutôt à les rendre foux, que bons.
» Maintenez toujours vos enfans dans le
» cercle étroit des dogmes qui tiennent à

*Emil. t.
4, P. 91.*

» à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y
» a rien pour nous d'utile à savoir , que ce
» qui apprend à bien faire ».

Que d'insultes cet homme fait à Dieu
& à la Religion ! & quelle insolence dans
ces extravagantes décisions ! Nos dogmes
mystérieux sont *des mots sans idées*, notre
doctrine est bizarre. Ceux qui s'appliquent
à cette vaine étude *deviennent plutôt foux*
que bons. Cette science *tient lieu de vertu*
à ceux qui s'y livrent.

Avouez, mon fils, que de tels blasphêmes mériteroient des larmes de sang ; mais ce qui me révolte le plus, c'est de voir qu'il termine toutes ces invectives contre la Religion, en faisant le moraliste, en quoi il en est plus dangereux, comme le dit très-bien *Jacob Vernes*, Pasteur de l'Eglise de *Céligni*, dans la cinquième lettre qu'il a écrite contre les impiétés de ce Philosophe.

« Si l'Auteur d'Emile, dit-il, se fut montré ennemi ouvert de la Religion chrétienne, s'il n'eut rien dit qui parût lui être favorable, il auroit été moins à redouter ; son ouvrage auroit porté avec lui-même sa réfutation, parce que dans le fond il ne renferme que des objections souvent répétées, & aussi souvent détruites. Mais je ne connois rien de plus dangereux qu'un mélange d'un peu de bien

» avec beaucoup de mal. L'un passe à la fa-
 » veur de l'autre. Le poison agit plus four-
 » dement, mais ses effets ne sont pas moins
 » funestes. Un ennemi n'est jamais plus à
 » craindre que dans les momens où on le
 » croit ami. Ses coups n'en sont que plus
 » assurés, la plaie n'en est que plus profon-
 » de ». Profitez de cet avis, mon fils, ne
 vous laissez pas surprendre, quand vous en-
 tendrez Rousseau louer la vertu, & dire à
 M. l'Archevêque : *je suis Chrétien, & sin-
 cèrement Chrétien selon la doctrine de l'E-
 vangile*. Jugez-le par ses discours. Vous en
 allez voir un bel échantillon.

Pour former l'homme à la vertu, la Re-
 ligion & la raison sont d'accord de le pren-
 dre dès le berceau. Son ame alors est com-
 me une cire molle, susceptible des meil-
 leures impressions. La vanité avec tous ses
 funestes agrémens n'a pas ébloui ses yeux :
 la volupté, avec tous ses charmes trom-
 peurs, n'a pas perverti son cœur. La vérité
 & la justice peuvent donc se présenter à
 lui, lui faire goûter les douceurs de leur
 société, & le prémunir contre toutes les at-
 taques de l'erreur & du vice. Le tems de la
 jeunesse est le tems de semer, si on veut
 recueillir une excellente moisson. Les au-
 teurs Payens établissent ce principe ainsi
 que les Chrétiens.

Tom. 3,
p. 148.

Rousseau tient un tout autre langage. Il veut qu'on laisse un jeune homme se développer tout seul, qu'on lui laisse la liberté de se décider lui-même, & sur-tout il ne veut point que la Religion entre dans le plan d'éducation qu'on se propose de lui donner. « Je prévois, nous dit-il, combien » de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève, » sans lui parler de Religion. A quinze ans » il ne savoit s'il avoit une ame, & peut- » être à dix huit ans n'est-il pas encore tems » qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt » qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais ».

Vous avez tort, misérable, de croire qu'on sera surpris de vous entendre prononcer de pareilles extravagances : on s'attend à tout de la part d'un ennemi aussi déclaré de la Religion, & qui n'a pour objet que de la détruire entièrement. Ainsi ceux qui vous connoissent bien, trouveront votre plan très-analogue à votre dessein. Dès que la Religion ne sera plus enseignée, elle ne sera point connue, & dès qu'elle ne sera pas connue, elle sera détruite. Votre conseil est admirable, l'enfer ne pouvoit pas en inventer un plus digne de lui.

Que dites-vous, mon fils, d'un pareil

début? Si vous aviez un enfant, n'exigeriez-vous pas de lui qu'il vous connût, qu'il vous aimât, qu'il fût reconnoissant de vos bontés? Ne seriez-vous pas charmé qu'il vous exposât avec une aimable simplicité, ses besoins? Trouveriez-vous mauvais qu'un maître lui remît devant les yeux ses devoirs, s'il y manquoit? Et pourquoi Dieu ne feroit-il pas en droit d'exiger les mêmes devoirs? L'enfant n'est pas capable, dit Rousseau, de concevoir l'idée de Dieu. Pourquoi ne pourroit-on pas élever l'esprit de l'enfant à connoître la grandeur de Dieu par la beauté de ses ouvrages, le faire lire, comme il le dit lui-même dans le livre du spectacle de la nature, pour y voir la puissance de Dieu & sa bonté? Ce raisonneur ne dit-il pas lui-même que les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison? Pourquoi ne veut-il pas que la raison de ce jeune homme de quinze ans puisse commencer à appercevoir ces idées si grandes de la Divinité? Il n'est question que de les réveiller dans les enfans, & d'y rendre leur esprit attentif; car la lumière du Verbe éternel, qui éclaire tout homme qui vient au monde, luit aussi à leurs yeux, & leur découvre les perfections infinies de Dieu avec une telle évidence, qu'il n'y a pas d'enfant de huit ans qui ne soit

intérieurement convaincu que l'idée de Dieu renferme l'idée d'un Être tout-puissant, infiniment bon, infiniment sage. Or, où puisent-ils ces idées, sinon dans le sein de celui qui est la lumière de tous les esprits? Ils sont donc capables d'y lire, c'est donc un devoir de les aider à y lire, en leur faisant faire des réflexions, qui développent leurs idées, & les mettent en état de les produire : ces idées de Dieu ne sont pas plus abstraites que celles de l'algebre & la géométrie, dans lesquelles on voit tous les jours des enfans pénétrer. Les raisons que notre Législateur apporte pour détourner l'esprit des enfans d'une pareille application sont absurdes. « Tout enfant ;
 » dit il, qui croit en Dieu, est nécessaire-
 » ment idolâtre, ou du moins, antropo-
 » morphite. Et quand une fois l'imagina-
 » tion a vu Dieu, il est bien rare que l'en-
 » tendement le conçoive ».

Tom. 1,
 P. 346.

C'est précisément parce que les hommes conçoivent plus aisément ce qui tombe sous les sens, & qu'ils se représentent Dieu comme ayant un corps, qu'il faut de bonne heure les accoutumer à saisir par la pensée les choses spirituelles, & à bannir de l'idée de Dieu toute matiere. On ne peut commencer trop tôt à profiter des premières étincelles de leur esprit pour les élever

vers les objets spirituels. Plus on tardera, plus les sens seront épaissis, & plus aussi l'esprit aura de peine à se dégager de la matière. L'esprit ne s'aiguise que par les réflexions. Abandonnez-le à lui-même, il s'émouffe, & devient incapable de percer à travers les corps qui l'environnent pour arriver jusqu'à la région des esprits. Tout Philosophe doit savoir que les habitudes ne se contractent que par les actes réitérés, & que les ames comme les corps, ne sont flexibles que quand elles sont encore foibles. Prenez un paysan de vingt ans, élevé, comme le propose ce faiseur de systèmes, dans une ignorance parfaite de Dieu, de sa nature, de ses perfections & de ses attributs, auquel on n'a jamais appris à distinguer son ame de son corps. Prenez en même tems un jeune homme formé dès l'enfance par les mains d'un habile maître, qui l'ait accoutumé à réfléchir, qui ait réveillé en lui les grandes idées que la raison nous donne du grand Etre. Je demande à ce réformateur, lequel des deux sera idolâtre ou antropomorphite? C'est précisément afin que l'on voie Dieu par l'entendement & non par l'imagination, que le maître doit avoir soin de détourner de l'esprit de son élève toutes les idées de la matière, que l'imagination laissée à elle-même

pourroit enfanter. Mais, dit ce Philosophe, s'il apprend plutôt qu'il ne faut à connoître Dieu, il court risque de ne le connoître jamais. Nouveau paradoxe. Oui, s'il le connoît mal dans son enfance, il ne le connoitra jamais bien; mais la difficulté c'est de savoir si n'en point entendre parler du tout, est un meilleur moyen pour le bien connoître, que d'en entendre toujours parler suivant les lumieres d'une saine raison.

Tom. 2,
p. 348.

« Si je voulois rendre un enfant fou ; » poursuit-il, je l'obligerois d'expliquer ce » qu'il dit en disant son Catéchisme ». Ce n'est pas à l'enfant à expliquer son Catéchisme ; c'est au Maître à lui en développer le sens ; & on ne le rendra pas fou, en le formant à la sagesse. Le Catéchisme renferme des dogmes & de la morale ; des vérités qui sont l'objet de la foi, & des vérités de pratique. L'enfant bien instruit vous dira clairement quelles sont les vérités qu'il comprend, & celles qu'il croit sans les comprendre ; mais en avouant qu'il ne les comprend pas, il vous dira en même tems les motifs qu'il a de croire ; & , suivant sa portée, il vous exposera avec simplicité les preuves qu'il a que Dieu les a révélées à son Eglise, preuves d'autant plus aisées à saisir, qu'elles sont toutes des vérités de

fait. Aussi j'avance comme une chose certaine, qu'un enfant, dont le cœur ne sera point gâté, comprendra plus aisément les principes sur lesquels la Religion est appuyée, que les raisonnemens que l'impie emploie pour la renverser. Je parle ici des enfans qui ont reçu une bonne éducation ; car ceux qui n'ont appris leur Catéchisme que comme des sanfonets , je crois bien qu'ils ne sauront comment répondre à vos questions. Mais tout cela prouve que bien loin qu'on ne doive leur donner aucune instruction, on ne peut au contraire trop s'appliquer à leur en donner une bonne, à leur inspirer la crainte de Dieu, l'amour de sa loi, à leur apprendre leur origine, leur nature, leur dernière fin & leurs devoirs; c'est-là le seul moyen de préserver la jeunesse des égaremens insensés où elle se précipite aujourd'hui, en suivant les détestables principes de nos Philosophes.

Je le dis & je le répète, l'unique but de Rousseau, c'est, non pas d'engager la jeunesse à embrasser la Religion avec réflexion & maturité, mais de la détourner de l'étudier jamais, pour ne suivre que la prétendue Religion naturelle, dont il est devenu l'Apôtre. Aussi a-t-il bien soin de prévenir son jeune élève contre la Religion chrétienne, en lui disant qu'elle ne renferme

Tom. 4, que des contradictions absurdes dans ses dogmes, & que la morale, à force d'outrer les devoirs, les rend impraticables & vains. Quelle impudence d'accuser l'Evangile d'outrer les devoirs, & de les rendre impraticables !

Que substitue t on à cette sainte morale ? Ecoutez, mon fils, les belles leçons que ce réformateur va donner au genre humain :

Tom. 4, « Je fais, dit-il, que les sévères instituteurs
P. 63. » veulent qu'on n'apprenne aux jeunes fil-
» les, ni chant, ni danse. Cela me paroît
» plaisant. Les chansons profanes sont au-
» tant de crimes, selon eux, la danse est
» une invention du démon. . . . Pour moi,
» (l'autorité n'est-elle pas bien grande ?)
» j'estime qu'une jeune fille doit être vive,
» enjouée, folâtre, chanter, danser autant
» qu'il lui plaît, & goûter tous les inno-
» cens plaisirs de son âge. Le tems ne vien-
» dra que trop d'être posée, & de prendre
P. 136. » un maintien sérieux. Le bal, les festins,
» les jeux mêmes, le théâtre, tout ce qui
» fait le charme d'une imprudente jeunesse,
» peut être offert sans risque à des yeux
» sains ».

Quelle morale, bon Dieu ! quel Docteur ! je ne veux que Rousseau lui-même pour se condamner. Il a écrit une lettre à M. d'Alembert, où il prouve d'une ma-

niere victorieuse , que les spectacles sont dangereux pour la jeunesse , & voilà aujourd'hui qu'il les conseille. Peut-on connoître la pente du cœur au mal & la faiblesse de la nature , & exhorter ainsi les mères à livrer leurs filles à tous les caprices d'une nature corrompue ?

Si le feu des passions vient à s'allumer ; une mere croira-t-elle l'étouffer par quelques paroles ? Pourquoi le libertinage est-il aujourd'hui si universel , sinon parce que l'on ne met que trop en pratique les avis de ce législateur ? Vous êtes , mon fils , répandu dans le monde , quelle estime faites-vous d'une fille hardie dans ses regards , libre dans ses discours , qui ne demande qu'à jouer , à chanter , à danser ? En feriez-vous volontiers votre épouse ? C'est avoir déjà perdu la vertu que de s'exposer visiblement à la perdre ; car , comme dit Rousseau dans un autre ouvrage , *le crime commence toujours par l'orgueil , qui fait mépriser la tentation.*

Vous voyez par ce dernier trait , que Rousseau parlant conformément à la raison , établit lui-même des principes qui le condamnent. On trouve par-tout dans ses livres des contradictions pareilles ; en sorte que l'on peut dire : je vous condamne par votre propre bouche , méchant serviteur.

« Le prestige des passions , dit-il , fascine la
 » raison , trompe la sagesse , & change la
 » nature avant qu'on s'en apperçoive. On
 » s'écarte un seul moment de la voie , on
 » se détourne un seul moment de la droite
 » route , aussi-tôt une pente inévitable nous
 » entraîne & nous perd : on tombe enfin
 » dans le gouffre , & on se réveille épou-
 » vanté de se voir couvert de crimes avec
 » un cœur né pour la vertu.

Tom. 2 ,
 P. 253.

» Généralement , dit-il encore , on ap-
 » perçoit plus de vigueur dans les hommes
 » dont les premières années ont été préser-
 » vées d'une corruption prématurée , que
 » dans ceux dont le désordre a commencé
 » avec le pouvoir de s'y livrer : les maîtres
 » se plaignent que le feu de cet âge rend
 » la jeunesse indisciplinable , & je le vois ;
 » mais n'est-ce pas leur faute ? si-tôt qu'ils
 » ont laissé prendre à ce feu son cours par les
 » sens , ignorent-ils qu'on ne peut plus lui
 » en donner un autre ? Les longs & froids
 » sermons d'un pédant , effaceront-ils dans
 » l'esprit de son élève , l'image des plaisirs
 » qu'il a conçus ? banniront-ils de son cœur ,
 » les desirs qui le tourmentent ? amorti-
 » ront-ils l'ardeur d'un tempérament dont
 » il fait l'usage ?

Comment ce discoureur conciliera-t-il
 ces sages réflexions avec le plan d'éduca-

tion qu'il a tracé pour les jeunes filles? On voit par la suite, qu'il veut qu'on prenne tant de précautions pour préserver la jeunesse de la corruption, qu'il conseille d'éloigner les jeunes gens des *grandes villes*, 257. *où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la nature, & où tout présente à leurs yeux des plaisirs, qu'ils ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir.*

Tout ce que je conclus de ces contradictions si palpables, c'est qu'il y a dans Rousseau deux hommes : l'un plein de bon sens, quand il consulte la raison, & d'une énergie admirable pour exprimer nos devoirs; & l'autre, un frénétique, qui, dans la haine qu'il a conçue contre la Religion, se laisse aller à toute sorte d'excès.

Je ne le suivrai pas dans tous ses autres écarts sur la morale, je ne finirois pas. Quel principe plus détestable, par exemple, que de dire que la règle de nos devoirs, c'est toujours notre conscience, sans distinguer une conscience droite d'une conscience erronée? *Je n'ai*, dit-il, *qu'à me consulter sur ce que je veux faire. Tout ce que je sens être bien, est bien. Tout ce que je sens être mal, est mal.* Rousseau donne ici la main aux Casuistes les plus relâchés, & suivant ce principe, il doit approuver un fanatique qui

se persuade qu'il fera bien de tuer son ami ; son pere. Que de gens qui se persuadent qu'ils font bien en faisant mal ! Les Juifs croyoient obéir à Dieu & l'honorer en persécutant ses serviteurs. La loi de Dieu, mon fils, la loi de Dieu, voilà notre regle, tenons - nous - en là. La Religion chrétienne est la seule qui nous la présente dans toute sa sainteté : elle seule mérite donc d'être écoutée. Aimez-la, & elle sera le plus doux agrément de votre vie, par la paix qu'elle répandra dans votre cœur. Je le souhaite pour vous & pour moi. Je, &c.



XV. LETTRE.

Suite de la VIII. OBJECTION.

*La connoissance de la Religion est
au-dessus de la portée des femmes ;
absurdité d'une telle assertion.*

NE soyez pas surpris, mon fils, de voir Rousseau interdire la connoissance de la Religion chrétienne aux enfans; ce grand législateur l'interdit entièrement aux femmes & aux filles, comme étant au-dessus de leur conception. Il veut bien que les hommes fassent usage de leur raison dans l'étude de la Religion; mais il prive les femmes de ce même droit, comme étant incapables de suivre un raisonnement. Ne nous fait-il pas bien de l'honneur? En parlant des jeunes gens; il dit qu'il ne veut pas qu'on leur apprenne, avant l'âge de dix-huit ans, une Religion, dont leur jugement ne seroit point en état de sentir la vérité; mais en parlant de l'éducation des filles, « Je voudrois, dit-il, leur en parler de » meilleure heure; car s'il falloit attendre » qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes,

*Emil. t.
4, p. 72.*

» on courroit risque de ne leur en parler
» jamais. Leur croyance est asservie à l'au-
» torité : toute fille doit avoir la Religion
» de sa mere, & toute femme celle de son
» mari. Hors d'état d'être juges elles-mê-
» mes, elles doivent recevoir la décision
» des peres & des maris, comme celle de
» l'Eglise, puisque l'autorité doit régler la
» Religion des femmes. Il ne s'agit pas tant
» de leur expliquer les raisons qu'on a de
» croire, que de leur exposer nettement ce
» que l'on croit ». Ainsi ce n'est point l'é-
vidence & la raison qui doit régler notre
foi, à nous autres femmes; pour croire en
Dieu, il faut que les femmes renoncent au
jugement qu'elles ont reçu de lui.

Vous le voyez, mon fils, nous ne som-
mes, au jugement de ce grand Philosophe,
de ce génie sublime, de ce contemplatif
superbe, que des automates, que des bru-
tes, qu'il faut conduire comme des ani-
maux sans raison : défense à nous d'en faire
usage. Mais comment en ferions-nous usa-
ge? en avons-nous? Rousseau ne dit pas
cruement que non; mais il veut qu'on nous
traite comme n'en ayant point. Quand il
s'agit des hommes, il faut qu'ils soient ju-
ges de tout : ils ne doivent pas même croi-
re à Dieu parlant par des Ministres, quel-
qu'autorisés qu'ils soient par les miracles :

leur raison est seule juge. Si Dieu s'avisait de parler à l'homme sans lui expliquer clairement ce qu'il lui propose, l'on ne seroit pas obligé de le croire : car, dit-il, Dieu me donne (à moi qui suis homme) la raison pour me guider ; s'il m'obligeoit de la contredire, il se contrediroit lui-même. Il n'en est pas ainsi des femmes : ou elles n'ont pas de raison, ou elles n'en doivent pas faire usage. Ainsi on peut leur apprendre dès leur bas âge la Religion : peu importe, parce qu'elles ne sont pas capables de discussion. Elles doivent croire sottement & bêtement tout ce qu'on leur enseigne, sans rien comprendre. Une fille doit croire ce que sa mere lui dit de croire, & la mere ne doit avoir d'autre foi que celle de son mari. Les femmes, étant hors d'état d'être juges elles mêmes, doivent recevoir la décision des peres & des maris avec autant de respect que les Chrétiens reçoivent celle de l'Eglise. Qu'elles ne s'avisent pas même de demander aucune preuve de la foi qu'on exige d'elles : car il faudroit raisonner pour le comprendre, & elles en sont incapables. Comme il faut qu'elles s'y attachent sans raison, il faut qu'elles soient prêtes à la quitter de même. Une fille, tant qu'elle est sous l'obéissance de sa mere, doit faire profession de croire ce que sa mere croit. Elle

passé sous l'autorité d'un mari, il faut qu'elle conforme sa foi à celle de son mari. Mais si le mari ne croit rien, s'il est athée, s'il a renoncé à la Religion naturelle ? Il faudra qu'elle fasse comme lui. C'est l'autorité maritale qui doit seule régler la Religion des femmes. Il n'est pas tant question avec elles de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit. Sans doute que Rousseau est garant qu'il n'y a rien à craindre pour elles dans l'autre vie, en ne croyant rien, & qu'elles ne seront pas privées de la vue de Dieu, malgré leur incrédulité. Eh ! comment le feroient-elles ! leur incrédulité est un acte d'obéissance à une autorité divine, elles auroient tort de ne pas s'y conformer ; ainsi Dieu ne peut manquer de les récompenser de n'avoir rien cru. Si elles avoient fait profession de croire un Dieu contre la volonté de leurs maris, elles auroient été coupables. Oh ! la sublime doctrine ! que ces idées sont neuves ! qu'elles sont belles ! qu'elles sont profondes !

Je voudrois bien pouvoir me transporter pour quelques heures dans le cercle de ces petites maitresses, qui lisent avec complaisance les songes de ce rêveur, & qui lui applaudissent à cause de son impiété ; leur vanité est elle bien flattée du jugement qu'il

porte d'elles ? Il faut avouer qu'elles ont bien peu de cœur , de lui donner leurs suffrages. Elles ne s'apperçoivent pas que ce docteur condamne ici la lecture qu'elles font de ses livres : hors d'état de juger elles-mêmes de ce qu'il dit , elles doivent s'interdire toute pensée à ce sujet. Elles courent risque de prendre d'autres sentimens que ceux de leurs maris , & dès-lors elles résistent à l'autorité , qui leur défend de penser d'elles-mêmes sur des objets aussi essentiels. Oh ! quel sort que celui des femmes , au jugement de ce rêveur ! les voilà réduites au rang des pies & des fanfonets. Qu'elles répètent les paroles de la croyance de leurs maris , mais qu'elles ne s'avisent pas d'y joindre aucunes idées ? Il faudroit raisonner , cela est au-dessus de leur portée. Qu'elles prennent garde , en croyant , de trop croire ; car si le mari vient à changer , elles auroient de la peine à renoncer à ce qu'elles auroient cru ; & alors malheur à elles ! les voilà désobéissantes à l'autorité divine. Tout ce qu'on doit exiger d'une femme , c'est de répéter certaines paroles sans y ajouter aucune idée. Que d'obligations n'avons-nous pas à un tel législateur ! nous voilà assurées du salut à bon marché ; mais comme il le dit lui-même , autant peupler le ciel de pies & de fanfonets. Vous

me dispenserez sans doute de répondre sérieusement aux folles idées de cet Auteur. Dans l'insulte que ce superbe Philosophe fait ici à notre sexe, il a moins en vue de nous humilier, que de couvrir d'opprobre la Religion chrétienne, en faisant accroire qu'elle exige de ses enfans une foi qui ne soit que dans la bouche, & qui ne soit pas dans le cœur. C'est comme s'il disoit : la foi chrétienne n'est bonne que pour les femmes qui ne savent pas raisonner, & qui se contentent de mots sans idées. A la bonne heure, que ce sexe imbécille, qui n'approfondit rien, croie par obéissance des mystères absurdes, qu'il professe une doctrine bizarre, qu'il s'amuse à pratiquer des cérémonies qui lui tiennent lieu de vertu, cela est sans conséquence. Une fille en se conformant à la volonté de sa mère, gagne ses bonnes grâces. Une femme, captivant son entendement sous la loi de son mari, vit en paix; c'est-là tout ce que les Ministres de la Religion peuvent exiger d'elles.

Dire que l'on croit, quoique dans le fond on ne croie rien, publier que l'on comprend, quoiqu'on ne comprenne rien; c'est-là en dernière analyse à quoi se réduit la foi des Chrétiens. En vérité, est-ce là l'idée que l'on doit avoir de la Religion? Y a-t-il de la droiture & de l'équité à peindre

ainsi l'humble soumission des Fideles à la parole de Dieu? Je vous ai prouvé, mon fils, que rien n'étoit plus raisonnable que de croire les vérités que la foi nous enseigne; que le culte que nous rendons à Dieu n'a rien de bizarre; que nos dogmes mystérieux ne sont pas des mots sans idées. On pourroit, au contraire, élever ces difficultés contre la Religion naturelle que Rousseau veut que nous embrassions : car, de son aveu, elle renferme de grandes obscurités, & des mysteres inconcevables. Comment ne l'avoueroit-il pas, lui qui dit que quand il affirme les attributs de Dieu, il n'affirme rien, parce qu'il les affirme sans les comprendre. Il est visible que le seul but qu'il s'est proposé dans son ouvrage, c'est de porter les hommes à laisser le Christianisme, comme étant fondé sur l'erreur & le mensonge, s'étant établi par le fanatisme, & se soutenant par l'hypocrisie. S'il nous permet à nous autres femmes de nous y attacher, c'est parce qu'il nous croit plus susceptibles d'embrasser l'erreur & le mensonge, de donner dans le fanatisme, & de faire le personnage d'hypocrites : ne lui avons-nous pas bien de l'obligation ? Et encore quand il nous permet de suivre cette Religion, c'est en supposant que nous en avons permission de nos maris, au-

Rép. 2
M. l'Arc.
p. 76.

trement nous serions rebelles à l'autorité.

Toute cette doctrine suppose donc trois choses : 1°. que la Religion chrétienne n'est que pour les forts ; 2°. que nous sommes de ce nombre ; 3°. que tous ceux qui font profession de la Religion , sont ou des imposteurs , ou des imbécilles. Ainsi , Jesus-Christ & les Apôtres , & tous les Prédicateurs de la Religion , n'ont été que des séducteurs ; & quand ils ont donné leur vie pour l'attester , c'étoit pour mieux jouer leur personnage. Les miracles qu'ils ont faits n'ont été par conséquent que des tours de gibecière. Tant de milliers de personnes qui ont vu ces prodiges , qui les ont crus , & qui , en conséquence , ont embrassé la foi , étoient des idiots , des dupes , & c'est M. J. J. Rousseau qui prononce une pareille décision. Est-il possible , mon fils , de lire sans indignation de pareilles impertinences , & d'en parler de sang-froid ?

Avant que de finir cet article , remarquez avec moi que ce Philosophe se contredit à chaque instant. Je ne crois pas qu'on trouve dans tous ses livres un seul principe qui ne soit renversé par un autre. C'est l'ordinaire de l'erreur.

Il paroît avoir pour but de combattre les Athées & les Matérialistes ; il voudroit même , tant il est intolérant , qu'on les
chassât

chassât de l'Etat, pour y faire regner la paix; il est si zélé pour la Religion naturelle, qu'il est prêt de joindre la qualité de Martyr à celle d'Apôtre; & ce même homme ordonne à une fille de n'avoir d'autre Religion que celle de sa mere, & à une femme d'autre croyance que celle de son mari, c'est-à-dire, d'être matérialistes l'une & l'autre, si l'autorité qui les régit l'exige. Où est en ce moment son zele pour la Religion naturelle? Ce n'étoit pas la peine d'écrire tant de volumes pour appeller tout le monde à cette prétendue Religion. Voilà les femmes & les filles dispensées de la suivre. Cela dépendra du caprice de ceux qui ont autorité sur elles. Il y auroit de l'inhumanité à y obliger tout ce qu'on appelle peuple, & qui ne fait guère plus que les femmes usage de son esprit pour les choses abstraites & spirituelles. Les enfans jusqu'à l'âge de vingt ans ne doivent point entendre parler. Quand ils ont passé cet âge, ils n'ont guère le tems de s'y appliquer. Ainsi le nombre des personnes obligées à professer la Religion naturelle se réduira presque à rien. Concluez de toutes ces contradictions, que Rousseau est un écrivain sans jugement, si amoureux de lui-même, qu'il prend pour des vérités toutes les folles productions de son imagination.

tion : il hasarde les plus faux principes sans en voir les conséquences. Un tel homme ne mérite donc point d'être écouté. Je me flatte, mon fils , que vous ne me regarderez comme un automate , quoi qu'il en dise. Les sentimens de mon cœur pour vous , & le soin que je prends de vous instruire , doivent vous en convaincre.

Je , &c.



XVI. LETTRE.

IX. OBJECTION.

La Révélation n'est point faite à chacun de nous : donc nous ne sommes pas obligés de la croire.

R É P O N S E.

ROUSSEAU, après avoir attaqué la révélation comme étant appuyée, à ce qu'il dit, sur des preuves qu'il est presque impossible à tout homme d'acquérir; après l'avoir attaquée comme infociale, comme dégradant la Divinité, comme inutile à l'homme, comme plus propre à embrouiller son esprit qu'à l'éclairer, entreprend de lui porter un dernier coup, en affoiblissant les preuves les plus décisives, & toujours avec autant de mauvaise foi que de malice. C'est ainsi qu'il comble la mesure de ses iniquités. Suivez-le avec moi, mon fils, & vous verrez de quoi est capable un prétendu bel esprit, abandonné à son orgueil.

Il se plaint de ce que la révélation n'est pas faite à lui-même : « Pourquoi faut-il des

*Lettre d
M. l'Ar-
chevêque,
p. 100.*

» intermédiaires, dit-il, entre Dieu & moi ?

» pourquoi en faut-il de si éloignés, qui
» en ont besoin de tant d'autres? est-il sim-
» ple, est-il naturel que Dieu ait été chercher
» Moïse pour parler à J. J. Rousseau »?

Je n'y tiens pas : l'orgueil de ce Philo-
sophe surpasse celui de Lucifer. Comment ;
homme pétri de boue, vous avez l'insolen-
ce de dire à Dieu, que vous ne l'écouteriez
pas, à moins qu'il ne vous parle lui-même?
Mais si le Roi vous envoyoit quelque Prin-
ce pour vous prier de venir à sa Cour, vous
formaliseriez-vous de ce qu'il ne seroit pas
venu lui-même en personne vous prier? Si
son ambassadeur portoit avec lui les preu-
ves de sa mission, ne les recevriez-vous pas?
Vous plaindriez-vous de ce qu'il y auroit des
intermédiaires entre le Roi & vous? Pour-
quoi osez-vous donc exiger de Dieu, ce
que vous n'oseriez exiger d'un homme?
Qu'avez-vous donné à Dieu, pour qu'il
vous doive quelque chose? Ignorez-vous
qu'il est libre dans ses dons? Ne savez-vous
pas que nous ne sommes dans ses mains
que des vases d'argille; qu'il est maître de
faire du même limon des vases d'honneur
& des vases d'ignominie? Dieu s'est mani-
festé à Moïse, parce qu'il l'a voulu, & il
laisse Rousseau dans sa malice & dans sa
perversité, parce qu'il le mérite. Dans l'un
il fait éclater sa miséricorde, & dans l'autre

sa justice. Il a mis dans Moyse la fidélité qui l'a rendu fidele , & il laisse dans Rousseau l'orgueil qui l'endurcit. Cette doctrine révoltera sans doute ce Philosophe, mais laissons-le, c'est un aveugle, & il est bien à craindre qu'il ne soit de ceux dont Jesus-Christ a dit : *Toute plante que mon Pere n'a point plantée sera arrachée & jetée au feu.* ^{Matt. 15; 13.}

Bouchez-vous les oreilles, mon fils, aux discours pleins d'impiété de cet insensé, il vous entraîneroit dans le précipice : commencez par faire un humble aveu de votre indignité, mais en même-tems rendez grâces à Dieu, qui, dans sa grande miséricorde, nous a manifesté des vérités qu'il a laissé ignorer à tant d'autres.

La plainte que fait J. J. Rousseau de ce que Dieu a parlé à Moyse, & de ce qu'il ne lui a pas parlé, est non-seulement pleine d'orgueil & d'insolence, mais j'ose dire qu'elle est injuste, puisqu'il est certain que Dieu en parlant à Moyse, nous a parlé à tous; & que le moyen qu'il a pris pour instruire tous les hommes de ses oracles, est plein de sagesse, parce que c'est le plus simple, le plus naturel, le plus à la portée du peuple, le plus convaincant, & enfin le moins sujet à l'illusion.

Il est faux d'abord que Dieu n'ait parlé qu'à Moyse; il a parlé à tout le peuple

d'Israël, c'est-à-dire, à près de trois millions de personnes, qui ont été témoins des prodiges opérés dans la terre de Chanaan, & dans le desert. Israël, à la vérité, ne voyoit pas Dieu, parce que Dieu ne peut être apperçu des yeux du corps; mais il voyoit les opérations de son Ministre, & ces opérations étoient de nature à ne laisser aucun doute qu'il ne fût l'homme de Dieu, & qu'il ne parlât en son nom.

Dieu a continué à parler au peuple d'Israël sous Josué, sous les Juges, sous les Rois, pendant la captivité & depuis. Enfin il nous a parlé par Jesus-Christ, par ses Apôtres, par son Eglise, & par toutes les merveilles qu'il n'a cessé d'opérer jusqu'à nos jours. C'est donc calomnier la sagesse de Dieu, que de faire entendre que Dieu ne nous a parlé que par le seul Moïse.

C'est par des intermédiaires, dit cet Auteur, que Dieu nous a parlé, & je voudrois que Dieu me parlât lui-même.

Je serois fort curieux d'apprendre de la bouche de ce Philosophe, de quelle maniere il souhaite que Dieu lui parle, pour qu'il soit content: je juge qu'il n'est pas aisé à satisfaire. Il auroit été aux pieds de la montagne de Sinaï; il auroit vu les feux & les éclairs; il auroit entendu le bruit éclatant du tonnerre & des trompettes, qu'il ne se

seroit pas prosterné aux pieds de la Majesté divine. Il auroit raisonné sur ces signes , & n'auroit pas manqué d'attribuer tout cet appareil à des météores , à des exhalaisons de la terre , à des feux boréaux , car avec de l'esprit on répond à tout. Si quelqu'un lui eut dit : prosternez-vous donc avec nous pour adorer la Majesté divine , qui se rend sensible par ces prodiges : Que savez-vous , auroit-il dit , si c'est le Seigneur qui les opere ? Connoissez-vous toutes les loix de la nature , pour oser assurer que ces effets sont surnaturels ? Qu'il se montre à moi face à face , qu'il me parle lui-même , afin que je sois sûr de n'être pas trompé.

Réponds-moi , Philosophe , faut-il que Dieu se montre à toi dans sa propre substance ? Mais Dieu est un esprit qui ne peut être vu des yeux du corps. S'il se montreroit sous une figure corporelle , tu ne manquerois pas de dire : ce n'est pas là Dieu , car il n'a pas de corps , c'est quelque spectre que mon imagination a formé.

Qu'il envoie un Ange , diras-tu ? un Ange ! y penses-tu ? & voilà un intermédiaire entre Dieu & toi , & tu as déclaré que tu n'en voulois pas. Un Ange ! mais y en a-t-il ? sous quelle forme paroîtra cet Ange ? s'il se montre à tes yeux sous une figure humaine , ne te défieras-tu pas du témoignage de tes

sens, toi qui dis que des faits divins ne peuvent point être appuyés sur des témoignages humains? mais si Dieu te doit parler sans intermédiaire, il le doit également à tous les hommes, & alors il faudra donc des révélations spéciales pour chaque homme en particulier; il faudra les répéter tous les jours. Alors où sera la foi? Il est visible que Rousseau n'entasse toutes ces difficultés que par la crainte de soumettre son esprit superbe à la révélation.

La voix de Dieu, c'est le miracle revêtu de circonstances dignes de Dieu. Quiconque l'opère sous mes yeux est le représentant de la Divinité. C'est elle que je vois en lui; car Dieu seul peut opérer des miracles marqués du sceau de la toute-puissance; & quand je vois un homme les opérer au nom de Dieu, je dis hardiment qu'il est l'homme de Dieu, & je crois, en l'entendant, entendre Dieu. C'est le Seigneur lui-même qui m'apprend à juger ainsi, puisqu'il dit à Moïse : *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon*. C'est comme s'il disoit : je veux qu'il ne voie que moi en vous. Quand le soleil est derrière un nuage, doute-t-on que la lumière qui nous éclaire ne vienne du soleil? il en est de même. Le Ministre n'est que le nuage, la lumière qui en sort vient de Dieu; le nuage ne fait que tempérer

cette lumière , & nous empêcher d'être éblouis.

L'on dira fans doute que cette faveur n'est faite qu'à ceux qui sont témoins des prodiges , mais que ceux qui ne le voient pas , ont lieu de se plaindre de ce qu'ils ne jouissent pas des mêmes avantages , & qu'il faut qu'ils s'en rapportent au témoignage des autres , qui sont alors des intermédiaires entre Dieu & eux. Mais il est aisé de prouver que cette plainte est encore injuste : car si nous sommes aussi sûrs de la vérité de ces prodiges que si nous les voyions de nos propres yeux , nous devons reconnoître que Dieu nous parle par ces prodiges , comme il a parlé à ceux qui les ont vus , & la certitude qu'il nous donne du miracle , doit faire disparoître les intermédiaires qui sont entre lui & nous.

Niera-t-on qu'il y ait des faits , dont nous sommes aussi sûrs par le témoignage des autres que si nous les avons vus de nos yeux ? non , sans doute , si on est de bonne foi. Prenons pour exemple des faits éloignés de nous , dont nous ne doutons nullement , quoique nous ne les sachions que par des intermédiaires.

Il n'y a peut-être pas deux ou trois personnes à Paris qui aient été présentes à la Martinique , au mois d'Août 1766 , lors-

qu'est arrivé ce terrible ouragant , qui a fait tant de ravages dans cette île : personne cependant n'en doute. Entendre parler d'un fait, ou le voir , c'est donc la même chose pour la certitude, quand il est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut recuser. Or tels sont tous les faits sur lesquels pose la révélation , ils sont aussi certains pour ceux qui ont le cœur droit , que l'ouragant de la Martinique l'est pour nous. Donc il est vrai de dire que Dieu en nous parlant par Moïse , par les Prophetes , par les Apôtres , nous parle lui-même, dès que les faits qui constatent sa révélation nous sont aussi constans que s'ils s'étoient passés sous nos yeux.

Je ne crains pas de dire que la force du témoignage est telle, qu'elle équivaut quelquefois à des démonstrations de géométrie. Ainsi je suis aussi sûr que Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre , que je suis sûr que le tout est plus grand que sa partie. Les motifs de certitude sont différens , mais la conviction est dans un degré égal. Il y a donc des circonstances où la force du témoignage équivaut à des démonstrations. Tels sont les témoignages que Dieu nous a donnés pour preuves de la révélation : ce sont des faits qui ont deux caractères : le premier , d'être divins dans

leur être physique ; le second , d'être publics & incontestables. Leur publicité en établit la certitude , & leur surnaturel montre qu'il faut les attribuer au maître de la nature. Dès lors il n'y a plus d'excuse à l'incrédulité.

On ne peut révoquer en doute leur existence , puisqu'ils sont démontrés certains par toutes les circonstances qui les accompagnent. On ne peut non plus les attribuer à un autre agent qu'à Dieu , puisqu'ils portent le sceau de sa toute-puissance & de sa sagesse. On est donc sûr que c'est Dieu qui a parlé par Moïse aux Israélites. Or en parlant aux Israélites , il a parlé à tous les hommes de tous les siècles , il a parlé à chacun de nous , il a parlé à Rousseau , & s'il ne l'entend pas , c'est sa surdité volontaire qui en est cause. Plaignons-le , & remercions Dieu de ce qu'il nous a donné des oreilles pour l'entendre. Je , &c.



XVII. LETTRE.

X. OBJECTION.

*Les miracles qui servent de preuves
à la Révélation ne sont d'aucune
autorité.*

R É P O N S E.

Vous devez bien vous attendre , mon fils , que Rousseau n'oubliera rien pour détruire les miracles & les prophéties , qui sont les preuves les plus incontestables de la révélation , & qui sont le désespoir de la Philosophie nouvelle : ses Sectateurs réunissent toutes leurs forces pour les attaquer. Plusieurs ont pris le parti de nier la possibilité des miracles , sous prétexte que Dieu étant immuable , il ne peut pas changer les loix de la nature. Ces Messieurs ne voient pas que raisonner ainsi , c'est ôter à Dieu sa liberté & sa toute-puissance. Autant vaudroit-il dire qu'il n'existe pas.

Dieu a établi des loix générales pour le gouvernement du monde physique , je le fais , mais ces loix sont-elles pour lui des entraves ? Ce qui est une loi pour la créa-

ture, l'est-il pour le Créateur? la condition de l'une est-elle celle de l'autre? Sa volonté, disent-ils, ne doit pas changer. Qui leur a dit qu'elle changeoit? Sa volonté a tout réglé dès le commencement, & il est écrit dans les decrets de sa volonté, que tel effet arriveroit, qui ne seroit pas dans le cours de la nature. Ainsi c'est par rapport à nous que les choses changent, mais elles ne changent point par rapport à Dieu. Il demeure toujours le même, son plan ne change jamais. Le dérangement dans les loix de la nature entre dans le plan primitif, qui est le salut des élus. Ce dérangement nous est utile, puisqu'il nous avertit d'élever notre esprit vers l'Auteur de la Nature, & qu'il sert à nous manifester sa puissance, à attester sa parole, & à sceller la mission de ses envoyés.

Le pouvoir qu'a Dieu de faire des miracles, en dérogeant aux loix de la nature, est si certain, que Rousseau traite de folie le sentiment de ceux qui le lui refusent. Voici comment il s'en explique :

« Dieu peut-il faire des miracles, dit-il, » c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il » a établies? Cette question sérieusement » traitée seroit impie, si elle n'étoit absur- » de. Ce seroit faire trop d'honneur à celui » qui la résoudroit négativement que de le

3. Let-
tre de la
Mont. p.
132.

» punir ; il suffiroit de l'enfermer. Mais
 » aussi quel homme a jamais nié que Dieu
 » pût faire des miracles ? Il falloit être Hé-
 » breu pour demander si Dieu pouvoit dres-
 » ser des Tables dans le desert » ?

Voilà un beau début ; mais attendez , vous le verrez bientôt résoudre cette question négativement , & donner des armes à ceux qui soutiennent que Dieu ne peut déroger aux loix de la nature : il va épuiser tout ce que l'esprit de chicane peut imaginer de difficultés pour combattre les miracles , & déployer tout ce qu'il a d'artifice & de subtilité , pour enlever à la Religion chrétienne la plus forte preuve de sa divinité & de sa vérité. Mais auparavant , il faut rapporter un second aveu que fait ce Philosophe , & qui n'est pas moins important que le premier.

Il convient que rien n'est plus fort que les miracles pour prouver la révélation.

1. Lettre,

2. 110.

« Le troisième caractère des envoyés de
 » Dieu , dit-il , est une émanation de sa
 » puissance divine , qui peut interrompre
 » & changer le cours de la nature à la vo-
 » lonté de ceux qui reçoivent cette émana-
 » tion. Ce caractère est , sans contredit , le
 » plus brillant de tous , le plus frappant , le
 » plus prompt à sauter aux yeux , celui qui
 » se marquant par un effet subit & sensible ,

» semble exiger le moins d'examen & de
 » discussion. Par-là ce caractère est aussi
 » celui qui saisit spécialement le peuple in-
 » capable de raisonnemens suivis, d'obser-
 » vations lentes & sûres, & en toutes choses
 » esclave de ses sens ».

Cet aveu, comme on voit, est important. Le miracle est, selon lui, la preuve la plus complète d'une mission divine, & en même tems la plus simple & le plus à la portée du peuple. Donc, dira tout homme sensé, c'est celle que la divine Providence doit choisir préférablement à tous.

C'est cette conséquence que Rousseau combat; & voici comme il s'y prend. Il se demande à lui-même, si Dieu veut faire des miracles? Et il décide que « les plus
 » grandes idées que nous puissions avoir de
 » la Sagesse & de la Majesté divine seroient
 » pour la négative. Il n'y a que l'orgueil
 » humain, dit-il, qui soit contre ».

*Première impiété.
p. 132.*

C'est donc l'orgueil qui nous porte à croire que Dieu veut bien faire des miracles en notre faveur. Selon ce Philosophe, l'orgueil consiste à croire que Dieu se mêle de nous, qu'il s'intéresse à ce qui se passe sur la terre; qu'il est assez bon pour jeter un regard de miséricorde sur nous, & écouter nos prières. Quelle extravagance!

Mais, j'ai une difficulté à proposer: Si la

sagesse & la majesté de Dieu ne lui permettent pas de faire des miracles, ceux qui disent que Dieu ne le peut pas ont donc raison : car Dieu ne peut jamais aller contre sa sagesse & contre sa dignité, il se renonceroit lui-même.

Rouffeau, s'il est conséquent, doit penser de même, & soutenir le sentiment qu'il regarde comme impie & absurde. Le voilà donc condamné par sa propre bouche : & selon l'arrêt qu'il a prononcé, ce seroit *lui faire trop d'honneur que de le punir, il mérite d'être enfermé.*

2. Impit-
16.

Une conséquence naturelle de cette première impiété, savoir, que Dieu ne doit pas vouloir faire des miracles, c'est que Jesus-Christ ne doit point avoir fait de miracles en preuve de sa mission, puisqu'autrement il auroit été opposé à la majesté & à la sagesse de Dieu. Notre Philosophe tire cette conséquence avec une hardiesse & une impudence qu'on auroit peine à imaginer. « Les miracles, dit-il, sont une preuve, que non seulement Jesus n'a pas don-
» née, mais qu'il a refusée expressément ».

3. Lettre,
P. 115.

Je ne m'arrêterai pas à suivre ce raisonneur dans le dédale tortueux de sa logique; je me contenterai, pour lui donner un démenti bien net, de rapporter quelques passages décisifs, où Jesus-Christ donne le

miracle comme une preuve nécessaire , & en même tems certaine de sa mission.

Saint Jean , après avoir rapporté le miracle que fit Jesus-Christ à Cana en Galilée , ajoute *qu'il y manifesta sa gloire ; & que ses Disciples crurent en lui.* Que signifient ces expressions : *manifester sa gloire* , sinon qu'il fit voir par ce miracle qu'il étoit le Messie ? Et la conséquence qu'il en tire , c'est que ses Disciples demeurèrent convaincus par ce signe qu'il étoit l'envoyé de Dieu.

Les Juifs se scandalisent de ce que Jesus-Christ dit au Paralytique : vos péchés vous sont remis. Pour vous faire voir , leur dit notre divin Maître, que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous , dit-il au Paralytique, emportez votre lit & retournez chez vous. Si on ose nier après cela que Jesus-Christ ait donné le miracle pour preuve de sa mission , il est inutile de disputer.

Autre passage : Saint Jean envoie ses disciples à Jesus-Christ pour lui demander s'il étoit le Christ, ou si l'on devoit en attendre un autre. Quelle réponse fait J. C. « Allez , Matth. 11, v. 4
 » leur dit-il , *annoncez à Jean ce que vous*
 » *avez vu : les aveugles voient , les boiteux*
 » *marchent , les lépreux sont guéris , les sourds*
 » *entendent , & les morts ressuscitent ».*

Voilà qui est positif. C'est donc combat-

tre de gaieté de cœur l'évidence, que de nous dire, que non-seulement Jesus-Christ n'a pas donné le miracle pour preuve de sa mission, mais qu'il l'a refusé expressément ; & cela parce que Jesus-Christ, pour punir l'incrédulité & la mauvaise foi des Phari-siens, refusa de faire un miracle dans le ciel.

Il est si certain que Jesus-Christ vouloit qu'on jugeât de sa mission par ses miracles, qu'il dit lui-même aux Juifs : « Vous avez
Jean, 7. 33. » envoyé à Jean, il a rendu témoignage à
 » la vérité, (par la confession qu'il a faite
 » que j'étois le Messie) son témoignage est
 » véritable. Mais je n'ai pas besoin du té-
 » moignage des hommes. J'ai un témoigna-
 » ge plus grand que celui de Jean : car les
 » œuvres que mon Pere m'a donné le pou-
 » voir de faire, les œuvres, dis-je, que je
 » fais, rendent témoignage pour moi, que
 » c'est mon Pere qui m'a envoyé ».

Jesus-Christ, avant que de mourir, parle encore plus clairement : « Ne croyez - v ous
Jean, 8. 18. » pas que je suis en mon Pere, & que mon
 » Pere est en moi ? croyez - le au moins à
 » cause des œuvres que je fais ».

Enfin il attache tellement au miracle le sceau d'une mission divine, qu'il déclare que les Juifs, témoins de sa conduite irré-
Mat. 23. 24. prochable, & de sa doctrine pure, seroient
 » sans péché, s'il n'avoient pas fait les œu-

pres qu'il a faites, & que nul autre que lui n'a faites.

Il faut être résolu d'afficher l'incrédulité la plus obstinée, pour oser dire que Jesus-Christ n'a jamais donné le miracle pour preuve de sa mission.

Vous n'êtes pas encore au bout. Dieu ne veut point faire de miracles; Jesus Christ n'en a jamais fait en preuve de sa mission: cependant il a su profiter habilement de l'ignorance des peuples, pour les attirer par des prodiges, qui *n'avoient rien de réel.*

C'est ici le troisième blasphème prononcé par Rousseau.

« Jesus, dit ce Philosophe, éclairé de
 » l'esprit de Dieu, avoit des lumieres si su- 3. Let-
tre de la
Mont.
 » périeures à celles de ses Disciples, qu'il
 » n'est pas étonnant qu'il ait opéré des mul-
 » titudes de choses extraordinaires, où l'i-
 » gnorance a vu le prodige qui n'y étoit
 » pas. A quel point, en vertu de ces lumie-
 » res, pouvoit-il agir par des voies natu-
 » relles, inconnues à eux & à nous ».

Jesus-Christ n'étoit donc, selon lui; qu'un joueur de gobelets, qui en savoit plus que le peuple, & qui se faisoit suivre comme exerçant la puissance de Dieu, quoiqu'il n'agît que naturellement, mais supérieurement aux lumieres du peuple, & Dieu étoit de connivence avec lui pour au-

toriser cette tromperie. Notre Philosophe ne rougit pas de le dire.

3. Impie.
4. Ibid.

« La bonté divine se prête, dit-il, aux
» foiblesses du vulgaire, & veut bien lui
» donner des preuves qui fassent pour lui ».
Il avoit dit plus haut : « Pourvu que le pro-
» dige frappe ceux auxquels il est destiné,
» qu'il importe qu'il soit apparent ou réel ».
Ainsi Dieu ne faisoit que profiter de l'igno-
rance des peuples pour les attirer à Jesus-
Christ. Il les amenoit par l'erreur à la véri-
té, & se servoit de faux signes pour prou-
ver la mission de son Fils. Disons-le, il
faisoit le métier d'un charlatan, d'un joueur
de gobelets pour éblouir les peuples.

Telles sont les sublimes idées que ce
Philosophe nous donne de la sagesse & de
la bonté de Dieu. Selon lui, le Très-haut
ne fera pas de vrais miracles pour attester
sa parole ; mais il se servira habilement de la
science & de l'adresse de quelque Physicien
pour attirer les peuples. Jesus-Christ n'étoit
qu'un Physicien, qui donnoit les merveil-
les qu'il opéroit naturellement pour des
merveilles divines, & la sagesse divine étoit
de concert avec lui. C'est ainsi qu'elle se
prétoit aux foiblesses du vulgaire. Peut-on
blasphémer plus ouvertement ?

Si ce n'est pas là faire le portrait d'un
imposteur, je ne m'y connois pas. Faut-il

que ma main écrive de pareilles horreurs !
Seigneur, donnez à tous ceux qui les li-
ront, de les détester !

Le blasphémateur des œuvres de Dieu <sup>4. Impie-
té.</sup> a bien senti que la grandeur des œuvres de
Jésus-Christ annonçoit un surnaturel di-
vin, qui frappoit tout le monde. Vous al-
lez voir l'artifice infernal qu'il emploie
pour affoiblir l'autorité des miracles de Je-
sus-Christ. Il commence d'abord par jeter
des soupçons sur la fidélité des Historiens.

« Les spectateurs des choses merveilieu- <sup>3. Lettre ;
P. 146.</sup>
ses sont, dit-il, naturellement portés à
les décrire avec exagération. Là-dessus
on peut de très-bonne foi s'abuser soi-
même, en abusant les autres. Pour peu
qu'un fait soit au-dessus de nos lumières,
nous le supposons au-dessus de la rai-
son, & l'esprit voit enfin du prodige où le
cœur nous fait désirer fortement d'en voir.

« Que devons-nous donc penser de tant
de miracles rapportés par des auteurs vé-
ridiques, je n'en doute pas, mais d'une
si crasse ignorance, & si pleins d'ardeur
pour la gloire de leur Maître ? Faut-il re-
jetter tous ces faits ? non : faut-il les ad-
mettre ? je l'ignore ».

Ainsi, d'après ce jugement, on ne peut
faire aucun fond sur le récit des Evangé-
listes ; ils ne méritent, selon ce critique,

aucune croyance. *Leur ignorance crasse , leur ardeur pour la gloire de leur Maître ,* doivent les faire soupçonner d'exagération.

3. *Leure ,*
P. 153.

Rousseau , dans une note , pousse encore plus loin le mépris des Auteurs sacrés. Il expose , avec le tour le plus malin , le miracle des pourceaux qui allèrent se précipiter dans la mer , & d'un air moqueur il nous dit : « Ce sont là les augustes preuves de la » mission du Rédempteur du genre hu- » main , les preuves qui doivent l'attester à » tous les peuples de tous les âges , & dont » nul ne sauroit douter sous peine de dam- » nation. Juste Dieu ! la tête tourne , & on » ne fait où l'on en est. Ce sont donc là , » Messieurs , les fondemens de votre foi ? la » mienne en a de plus sûrs , ce me semble ».

J'aimerois autant dire nettement que toute l'histoire de Jesus-Christ n'est qu'une fable absurde & ridicule.

Dans un autre endroit , après avoir dit que plusieurs miracles rapportés dans la Bible paroissent avoir des caracteres de vérité , & que d'autres paroissent ne les avoir pas , il élève sa voix , & d'un ton magistral

P. 145.

il dit : « Réponds-moi donc , Théologien , » prétends-tu donc que je passe tout en » bloc , ou si tu me permets le triage ? » Quand tu m'auras décidé ce point , nous » verrons après ».

C'est-à-dire, quand il seroit démontré qu'il n'y a point d'exagération dans les faits, j'ai de quoi me défendre sur le divin que tu prétends y trouver.

Il tient parole. Voici comme il s'y prend : *5. Impie-
té.*
il soutient que l'on n'a aucun moyen pour s'assurer que les œuvres de Jesus-Christ fussent des miracles divins. C'est-là le cinquième blasphême.

« Un miracle, dit-il , est , dans un fait *P. 131.*
» particulier , un acte immédiat de la puis-
» sance divine , un changement sensible
» dans l'ordre de la nature , une exception
» réelle & visible à ses loix.

» Or , puisqu'un miracle est une excep- *P. 135.*
» tion aux loix de la nature , pour en juger
» il faut connoître ces loix , & pour en ju-
» ger sûrement , il faut les connoître tou-
» tes ; car une seule qu'on ne connoîtroit
» pas , pourroit , en certains cas inconnus
» aux spectateurs , changer l'effet de celles
» qu'on connoîtroit ».

La conclusion qu'il tire de ce principe , c'est que , « comme personne ne connoît *Ibid.*
» toutes les loix de la nature , nul homme
» sage sur la terre n'affirmera jamais qu'un
» fait , quelqu'étonnant qu'il puisse être ,
» soit un miracle. Car comment peut-il le
» savoir » ?

Ainsi , à l'entendre , personne ne peut

décider si un miracle est vraiment un miracle ; donc il est inutile. Ce principe détestable , qui va à renverser toute la Religion , & à taxer d'idiotisme tous ceux qui ont cru à Jesus-Christ , en voyant les miracles qu'il a opérés , est étayé dans Rousseau par une multitude de suppositions absurdes.

Id. « L'étude de la nature , dit-il , fait faire
 » tous les jours de nouvelles découvertes.
 » L'industrie humaine se perfectionne tous
 » les jours. Jadis les Prophetes faisoient
 » descendre à leur voix le feu du ciel ; au-
 » jourd'hui les enfans en font autant avec
 » un petit morceau de verre. Josué fit ar-
 » rêter le soleil , un faiseur d'almanach va
 » le faire éclipser. Le prodige est encore
 » plus sensible. Les foires fourmillent de
 » miracles ; les Briochés n'y sont pas ra-
 » res ».

Quel indigne langage ! quel mépris affecté de l'Ecriture sainte , de comparer les merveilles qu'elle rapporte aux tours de la foire , & aux jeux des marionnettes ! Annoncer une éclipse , c'est , selon lui , un plus grand prodige que d'arrêter le soleil ! Rousseau a raison de dire que la tête lui tourne quand il parle de miracles.

Le principe qu'il établit est si absurde ; qu'il seroit douter de son esprit , si l'on n'étoit convaincu que c'est sa fureur contre

tre

tre la Religion chrétienne qui l'aveugle au point de lui ôter le sens commun.

« Puisqu'un miracle, dit-il, est une exception aux loix de la nature, pour en juger il faut connoître ces loix, & pour en juger sûrement il faut les connoître toutes ».

Quoi! pour juger qu'un fait est une exception aux loix de la nature, il faut les connoître toutes? Ainsi je ne puis pas assurer qu'un bloc de marbre ne s'élèvera pas de lui-même en l'air, si je ne connois toutes les loix du Mouvement, de la Statique, de l'Astronomie, &c. Admettre un tel principe, c'est détruire tout l'ordre de la nature, & jeter les hommes dans une cruelle incertitude sur l'usage des créatures.

Jusqu'ici on a cru que le pain étoit une nourriture très-propre à l'homme; écoutons-nous un Philosophe qui viendra nous dire: vous mangez ce pain; mais que savez-vous s'il n'y a pas un poison lent & secret, qui vous donnera la mort? Connoissez-vous toutes les loix de la nature pour juger sûrement que ce pain est bon pour vous? Il en sera de même de toutes les autres actions de la vie. Vous marchez, dira ce Philosophe; mais que savez-vous si en mettant un pied devant l'autre, vous conserverez votre équilibre? Connoissez-vous

tout le mécanisme de votre corps pour hasarder une telle démarche ? Un pareil raisonneur auroit un droit acquis aux Petites Maisons.

• Il est donc certain que Dieu a donné à tous les hommes une Physique naturelle, qui les fait juger sûrement, & sans autre étude que l'expérience journaliere, d'une multitude de choses qui intéressent nécessairement la conservation de leur être. Il n'est pas besoin d'aller aux leçons de M. l'Abbé Nollet, pour savoir qu'une pierre de taille mise sur l'eau, couleroit à fond ; & le payfan le plus grossier, sans savoir que tout corps dont le volume est plus pèsant qu'un pareil volume d'eau, coule à fond, ne s'exposera pas à marcher sur les eaux. En vain pour l'engager à le faire, on lui citeroit l'exemple de saint Pierre qui y a marché ; il prononceroit hardiment, sans crainte de se tromper, que la loi de la pesanteur n'a été suspendue que par une volonté particuliere de l'Etre suprême, qui change à son gré l'effet des loix générales ; & il dira que c'est un miracle.

Que Rousseau vienne lui dire, vous êtes bien hardi d'en décider ainsi ? Que savez-vous s'il n'y a pas des loix inconnues dans la nature, qui peuvent produire cet effet ? M. le Physicien, dira-t-il, faisons-en l'ex-

périence sur vous : permettez que nous vous jettions dans l'eau. Je suis bien convaincu que s'il se mettoit en devoir de le faire , notre Philosophe gagneroit bien vîte aux pieds , & oublieroit sa Logique.

Personne au monde ne connoît toutes les loix de la nature ; cependant , soit par une science naturelle , qui n'a point d'autre maître que le Créateur , soit par une science acquise par l'étude , on assure que tel effet doit arriver , & qu'un tel autre n'arrivera pas. Je suis sûr que si je mets le feu à des bottes de paille , elles brûleront ; & que si je jette de l'eau sur le feu , je l'éteindrai. De même , je suis certain qu'un homme ne peut arrêter le cours du soleil par une parole , ni ressusciter un corps mort depuis quatre jours , en lui disant : sortez de votre tombeau. Il est extravagant de venir nous dire pour établir le contraire , que l'étude de la nature fait faire tous les jours de nouvelles découvertes. Je le veux. On a découvert les effets de l'aimant & de la poudre , qui ont été long-tems inconnus. Quand on n'en connoîtroit pas la cause , on verroit toujours bien clairement qu'il y en a une , qui entre dans les loix générales établies par le Créateur. Elle n'est pas une exception à ces loix ; & la preuve , c'est que sa marche est toujours constante & uniforme :

au lieu que le miracle déroge visiblement aux loix de la nature par des effets sensibles, palpables, & dont la cause n'a ni rapport, ni analogie avec les loix de la nature. Ainsi qu'on essaie tant qu'on voudra de mettre de la boue sur les yeux d'un aveugle-né, jamais on ne lui rendra la vue. La mode ne viendra pas de marcher sur les eaux, parce que saint Pierre y a marché. Il faut avoir pour Dieu & pour ses œuvres une opposition bien marquée, pour avancer de tels paradoxes. Le bon sens suffit donc pour juger que tel effet est au-dessus des loix de la nature, & il n'est nullement nécessaire de les connoître toutes pour en juger.

Tous les miracles de J. C. portent ce caractère frappant de ne pouvoir se combiner avec aucunes loix générales; & la preuve, c'est que personne ne fera ces mêmes œuvres, à moins qu'il ne soit revêtu de la même puissance.

Notre Philosophe apporte pour autoriser son absurde hypothèse, des exemples qui ne montrent pas une grande Logique dans sa tête.

Itidem,
p. 142.

« On vient de découvrir le secret de ressusciter des noyés, dit-il, on a déjà cherché celui de ressusciter les pendus. Qui fait si dans d'autres genres de mort on ne parviendra pas à rendre la vie à des

» corps qu'on en avoit cru privés » ?

Réponds - moi , Philosophe , est - ce de bonne foi que tu disputes ici ? Méprises - tu assez les lecteurs pour croire qu'ils seront la dupe de ton verbiage ? *On a trouvé le secret de ressusciter des noyés* , dis - tu , apprend - nous ce secret ? la Patrie t'érigera une statue. Je fais qu'on a fait revenir des personnes qui étoient tombées dans l'eau , en qui la respiration n'étoit qu'arrêtée ; mais il est fou de dire qu'on a ressuscité des personnes mortes dans l'eau. On a cherché le *secret de ressusciter des pendus* ; que s'enfuit - il ? l'a - t - on trouvé ? Ce Philosophe tire de cette recherche une conclusion bien singulière. *Qui sait si dans d'autres genres de mort on ne parviendra pas à rendre la vie à des corps qu'on en avoit cru privés ?* C'est - à - dire , qu'on rendra la vie à ceux qui l'auront encore. Quel subtil raisonneur ! & c'est avec de pareilles objections que cet homme en impose à des lecteurs stupides. Quelle honte pour notre siècle d'avoir marqué de l'estime pour un tel homme !

Je ne m'arrête , mon fils , que pour prendre haleine ; car je continuerai dans la lettre suivante , à poursuivre cet ennemi déclaré de Dieu. La guerre qu'il fait aux miracles est trop importante , pour ne pas achever de le désarmer entièrement. Je , &c.

XVIII. L E T T R E.

*Suite des blasphêmes de Rousseau
contre les Miracles.*

N E perdez point de vue, mon fils, la marche de Rousseau dans l'attaque qu'il fait aux miracles. Il soutient 1°. que les grandes idées de la sagesse divine ne nous permettent pas de supposer que Dieu veuille en faire : 2°. Que Jesus-Christ n'en a jamais fait pour prouver sa mission, qu'il les a même refusés ; car ils auroient fait tort à sa mission. C'est le jugement qu'il en porte : *ôtez les miracles, dit-il, & tout le monde sera aux pieds de Jesus-Christ.* 3°. Il avance que Jesus-Christ n'a point voulu faire des miracles, & cependant qu'il a été bien aise qu'on crût qu'il en faisoit, & a profité de la simplicité du vulgaire pour leur faire accroire que les choses extraordinaires qu'il opéroit étoient des miracles. 4°. Il prétend que tous les récits que l'Evangile fait des miracles de J. C. doivent être suspects *d'exagération à cause de l'ignorance crasse des Auteurs, & de leur ardeur pour la gloire de leur Maître.* Ainsi il ne faut rien croire de tous ces faits, « quoique l'Evangile d'ail-

» leurs ait des caractères de vérité si frap- *Emil. t.*
 » pans, si grands, si inimitables, que l'in- *1, p. 165.*
 » venteur en feroit plus grand que le héros,
 » & que les faits de Socrate, dont personne
 » ne doute, soient moins attestés que ceux
 » de Jesus-Christ ». 5°. Il avance que quand
 on admettroit la vérité des faits, un hom-
 me sage ne devroit jamais les regarder com-
 me miraculeux ; parce que « pour en juger
 » ainsi, il faudroit connoître toutes les loix
 » de la nature, afin de juger si ces faits sont
 » une dérogation à ces loix ».

Vous voyez qu'on ne peut attaquer la
 cause des miracles avec plus de fureur ; ce-
 pendant nous ne sommes pas à la fin. L'im-
 piété de cet homme va toujours croissant.
 Il attaque avec la plus insigne mauvaise *6 Impié-*
 foi la résurrection de Lazare ; miracle qui *té.*
 est peut-être de tous les faits rapportés dans
 l'Evangile, le plus incontestable, puisque
 c'est celui qui a mis à bout la fureur des
 Pharisiens, qui a attiré à Jesus-Christ l'ad-
 miration du peuple, & ses applaudisse-
 mens dans son entrée à Jérusalem ; qu'il a
 été opéré à la vue d'une foule de person-
 nes ; qu'il n'a jamais été contesté depuis tant
 de siècles ; & qu'enfin il est impossible d'y
 soupçonner du faux.

Ecoutez, mon fils, les puissantes raisons
 qu'il va donner pour dévoiler la fausseté

de ce miracle : l'entreprise est digne d'un homme qui ne respecte rien , qui ne rougit de rien.

Après avoir dit les raisons qu'il a de douter qu'un miracle soit un miracle , à cause des ressources de la nature , il est arrêté , parce qu'il ne voit pas de ressources dans la nature pour expliquer la résurrection d'un mort. Que fait-il ? Il franchit d'un plein saut cette barrière. *Un mort* , dit-il , *peut n'être pas mort*. Mais s'il l'est , que fera-t-il ? Il déclare qu'il deviendra *plutôt fou* que de se rendre.

Je crois qu'il dit vrai ; car la manière dont il combat le miracle de Lazare , prouve que la tête lui tourne. Jugez - en , voici comme il en parle dans une note , p. 141. « *Lazare étoit dans la terre*. Seroit-il le » premier homme qu'on auroit enterré tout » vivant ? Il y étoit *depuis quatre jours*. Qui » les a comptés ? Ce n'est pas Jésus , qui » étoit absent. *Il puoit déjà*. Qu'en savez- » vous ? Sa sœur l'a dit , voilà toute la preuve. L'effroi , le dégoût en eût fait dire au- » tant à toute autre femme , quand même » cela n'auroit pas été vrai. *Jésus n'a fait » que l'appeller , & il sort*. Ceci peut être » une exagération ».

Je crois , mon fils , que vous avez de la peine à retenir votre indignation , en voyant

l'insolence sacrilège avec laquelle cet impie ose nier un fait qui intéresse l'honneur de Jesus-Christ & toute la Religion ; mais observons la malignité renfermée dans ce peu de paroles.

Mon objet n'est pas de justifier l'Evangile qui a rapporté ce fait ; je manquerois de respect à ce Livre divin, si je croyois qu'il eût besoin de ma plume pour le défendre. Il se suffit seul ; mais je suis bien aise d'opposer encore une fois Rousseau à lui-même, & de prouver que le fanatisme de l'impiété l'aveugle à un tel point, qu'il dit perpétuellement le pour & le contre, & qu'en un mot il écrit sans réflexion & sans jugement.

Il a dit dans son éloge de Jesus-Christ ,
*« qu'il est impossible que l'Histoire de l'E-
 » vangile soit inventée à plaisir, que ce n'est
 » pas ainsi qu'on invente, & que les faits
 » de Socrate, dont personne ne doute, sont
 » moins attestés que ceux de Jesus-Christ ».*
 Il a dit *« qu'il seroit plus inconcevable que
 » plusieurs hommes d'accord eussent fabri-
 » qué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en
 » ait fourni le sujet. Il a dit, que l'Evan-
 » gile a des caractères de vérité si grands,
 » si frappans, si parfaitement inimitables,
 » que l'inventeur en seroit plus grand que
 » le héros ».*

Et voici qu'il veut qu'on rejette le fait le plus grand, le plus frappant de l'Evangile, celui qui porte le plus de caracteres de vérité, & parfaitement inimitables. Si ce fait étoit faux, que faudroit-il penser de tous les autres? Si les Evangélistes l'ont inventé, ou si même ils l'ont exagéré, comme dit ce nouveau docteur, ils ne méritent plus aucune croyance dans le récit qu'ils font des autres miracles. Or ôtez de l'Evangile tous les miracles, que reste-t-il? quelle autorité a-t-il?

Sa morale doit le rendre respectable, dira Rousseau. Il n'y pense pas. A-t-il oublié qu'il a dit que la morale en étoit outrée? Selon lui, l'Evangile est vrai en gros, & faux en détail. Quelle folie!

C'est en vain que pour pallier son impiété, il dit seulement qu'il y a de l'*exagération*. Mauvaise défaite. Il n'y a point de milieu ici : le miracle de la résurrection est faux entièrement, ou vrai dans toutes ses parties : il n'est pas question ici d'exagération; ou Lazare étoit mort, ou il ne l'étoit pas : s'il étoit mort, le miracle est certain; s'il ne l'étoit pas, Jesus Christ nous a trompés, il a abusé de notre crédulité.

Mais voyons s'il y a lieu ici de soupçonner de la fausseté; & confondons de nouveau ce Philosophie par les raisonnemens les plus simples.

Ce censeur des œuvres de Dieu commence par demander si *Lazare seroit le premier homme qui auroit été enterré tout vivant* ? Non, sans doute ; mais il seroit le premier qui , après avoir été quatre jours enfermé dans un sépulcre, y seroit demeuré vivant.

Il fait une seconde objection qui n'est pas moins absurde : « *Lazare, dit-on, y a été quatre jours. Qui les a comptés* » ?

C'est l'Historien dont il reconnoît la fidélité, & qui en étoit bien informé, comme de tous les autres faits. *Qui les a comptés* ? C'est Jesus-Christ. *Il étoit absent*, dit ce subtil raisonneur. Belle raison ! Jesus-Christ, à qui tout est présent, ignoroit-il donc un fait de cette nature ?

Quelle idée notre Philosophe a-t-il donc de Jesus-Christ ? qu'il le dise une bonne fois pour toutes. Qu'est-il, s'il n'est pas le Fils de Dieu, & Dieu lui-même ?

Jesus-Christ étoit si instruit de la mort de Lazare, qu'il l'apprit à ses Disciples. *Lazare est mort*, leur dit-il, & il leur annonça en même-tems qu'il alloit partir pour le réveiller.

L'Evangile dit clairement que quand Jesus arriva, il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau.

Quand il ne le diroit pas, on devroit le

penfer ; car Jesus étoit éloigné de vingt lieues , quand on vint lui dire que Lazare étoit malade , puisqu'il étoit au-delà du Jourdain , dans le lieu où Jean avoit baptisé. Il ne partit pas sur le champ , mais il différa exprès deux jours , afin de n'arriver , comme il le déclare lui-même , qu'après la mort de Lazare. *Je me réjouis*, dit-il, *pour vous autres , de ce que je n'étois pas là , afin que vous croyiez*. C'est-à-dire , afin d'affermir votre foi par un miracle , qui ne laisse aucun doute dans l'esprit.

Une preuve que Lazare étoit depuis plusieurs jours dans le tombeau , & qu'il étoit réellement mort , c'est la putréfaction. Ce signe n'est point équivoque ; mais l'incrédule résolu de ne se rendre à rien , nous dit hardiment : *il puoit déjà : & qu'en savez-vous ? Sa sœur l'a dit , voilà toute la preuve. L'effroi , le dégoût en eût fait dire autant à toute autre femme*.

L'athée que Rousseau combat , lui fera la même question sur l'Evangile. *Qu'en savez-vous*, dira-t-il ? Vous me demandez comment je le fais ? Je le fais , comme je fais les faits de Socrate , dont personne ne doute. Je le fais , parce que la sœur de Lazare l'a dit en présence de grand nombre de témoins qui auroient pu la démentir.

Mais c'est perdre le tems que de s'amuser

ser à réfuter de pareilles subtilités. Venons au fond. Notre incrédule, pour nier le miracle, doit supposer nécessairement de deux choses l'une, ou que Lazare étoit en léthargie, ou qu'il y avoit un complot entre Jesus-Christ & lui, pour tromper les peuples par un faux miracle.

L'idée d'une léthargie n'est pas admissible. Elle est démentie par l'infection qui sortoit du corps. Et de plus, je demande à Rousseau de m'apprendre comment Jesus-Christ savoit que l'état de Lazare n'étoit qu'une léthargie, puisqu'il étoit absent? Auroit-il été prudent à lui, dans ce doute, d'annoncer à ses Disciples qu'il alloit le faire sortir du tombeau, tandis qu'il pouvoit être réellement mort? De plus, que savoit-il si la léthargie cesseroit au moment qu'il l'appelleroit du tombeau? Enfin que faut-il penser de Jesus-Christ, s'il a voulu profiter de cette léthargie pour faire croire que Lazare étoit mort, & donner plus d'éclat à son action? Peut-être dira-t-on que l'état de Lazare n'étoit pas une léthargie, & que tout simplement il contrefaisoit le mort pour complaire à Jesus-Christ. Une telle pensée pourroit-elle entrer dans une tête saine? Lazare contrefaire d'abord le malade, & ensuite le mort! Consentir à être lié, enveloppé, enfermé dans un tom-

beau, sans savoir le tems qu'il y resteroit ! Peut-on le supposer ? Et à quel dessein contrefaire le mort , & s'exposer au péril de la mort la plus cruelle ? Pour favoriser un imposteur, qui auroit voulu se servir de sa prétendue résurrection pour se faire suivre. Il faut aussi supposer que les sœurs de Lazare & toutes les personnes de la maison sont entrées dans ce complot. Mais quel avantage Lazare pouvoit-il espérer de J. C. en se prêtant ainsi à une fourberie aussi noire, où il risquoit de mourir en désespéré ? J'ai honte de réfuter sérieusement une pareille idée.

Quoi donc ! ce contradicteur des œuvres de Dieu ne dira-t-il jamais rien de sensé ? & ne rougira-t-il pas de l'insulte qu'il fait à Jesus-Christ, en voulant le faire passer pour l'imposteur le plus insigne qui fût jamais ?

Comment s'y prendroit-il pour accorder ce soupçon qu'il cherche à faire naître, avec ce qu'il dit ailleurs de la personne de Jesus-Christ ? Est-ce donc là, dira l'athée, cet homme dont vous avez dit que « du sein » du plus furieux fanatisme, la plus haute » sagesse se fit entendre, & que la simpli- » cité des plus héroïques vertus honora le » plus vil des peuples » ?

La contradiction ne peut être plus sen-

fible. Il n'y a pas de milieu : si le miracle est faux, s'il y a eu un complot entre Lazare & Jesus-Christ, l'Evangile est un Roman, Jesus-Christ un séducteur. Si le miracle est certain, comme il est impossible d'en douter, Jesus-Christ est Dieu, & il mérite toutes nos adorations. Rousseau en attaquant la vérité du miracle, attaque donc l'honneur de Jesus-Christ même, il nous le donne pour un imposteur.

Toute l'eau de la mer ne suffiroit pas pour effacer une telle impiété. Se plaindrait il encore que nous cherchons à le décrier, & que nous lui en imposons, en le représentant comme un docteur assis dans la chaire de pestilence?

Il est comme cette prostituée dont parle l'Ecriture, qui, après s'être livrée à l'iniquité, demande quel mal elle a fait.

Ecoutez les plaintes de cet homme, qui déclare une guerre si ouverte à Jesus-Christ.

« Nos hommes de Dieu, dit-il, veulent
 » à toute force que j'aie fait de Jesus un
 » imposteur. Ils s'échauffent pour répandre
 » cette indigne accusation, afin qu'on pen-
 » se que je l'ai faite. Ils le supposent avec
 » un air de certitude ; ils y insistent & y
 » reviennent affectueusement. Ah ! si ces
 » doux Chrétiens pouvoient m'arracher à
 » la fin quelque blasphème, quel triomphe,

32 Let-
tre de la
Mort.

Not. pa

146.

» quel contentement , quelle édification
» pour leurs charitables ames ! »

Hélas ! misérable , vous voir *blasphémer* , c'est pour les hommes de Dieu un sujet , non de triomphe , mais de larmes & de gémissemens. Loin de vouloir vous arracher des blasphêmes , ils les étoufferoient bien volontiers dans votre bouche sacrilège , d'où ils semblent couler comme de leur source. Lorsqu'ils vous reprochent de traiter Jesus-Christ d'*imposteur* , ils voudroient effacer de leur sang les raisonnemens impies que vous faites , & qui portent nécessairement avec eux cette horrible idée. Ils n'ont aucun intérêt à vous rendre coupable , mais ils en ont un bien grand à défendre notre divin Sauveur , & à vous couvrir de confusion , en dévoilant vos extravagances dans les attaques que vous lui portez. Puissiez-vous profiter de l'avis que l'Auteur de la Lettre à M. d'Al... donne à tous ceux qui , comme vous , font la guerre à la Religion. Il vous permet d'écrire , à deux conditions , qui vous paroîtront difficiles à remplir : la première , c'est que vous prouverez ce que vous aurez avancé : la seconde , c'est que vous écrirez sensément. Il est visible que vous n'avez encore satisfait ni à l'une ni à l'autre de ces conditions. Je doute que vous le fassiez mieux dans la suite.

1°. Vous ne prouvez rien dans tout ce que vous avancez contre le miracle de Lazare. 2°. Vous ne hafardez que des conjectures extravagantes pour infirmer un fait avoué des ennemis mêmes de Jesus Christ, puisque c'est ce fait qui les a décidés à le faire mourir. Donc vous n'écrivez pas fensément. Je vais continuer à le faire voir.

Voici , mon fils , une autre objection que fait ce Philosophe , laquelle , je crois , n'est venue dans l'esprit de personne avant lui , & qu'un homme sensé n'adoptera jamais.

« Les miracles , dit-il , étant des faits » qui n'ont jamais été soumis à notre ex- » périence & à notre observation , sont , » par-là même , de nature à n'être pas prou- » vés , & par conséquent nous ne devons » pas les croire sur quelque témoignage » humain que ce puisse être ».

Vain sophisme ! nous n'avons pas , à la vérité , l'expérience de morts ressuscités à la voix d'un homme ; mais nous pouvons dire hardiment que nous avons l'expérience du contraire ; savoir , qu'aucun homme ne peut , par sa puissance , faire sortir du tombeau un mort qui y étoit depuis quatre jours. C'est cette impuissance qui est soumise à notre expérience & à nos observations. Ainsi dès que je fais certainement

par le témoignage humain que le fait est arrivé, j'ai droit de croire au miracle, parce qu'il est démontré que Dieu seul peut opérer un tel prodige.

Cet Auteur fécond en chicanes expose encore une autre difficulté, qui ne fait pas plus d'honneur à son jugement. « Je laisse » à part, dit-il, le grossier sophisme d'employer la preuve morale à constater des faits naturellement impossibles, puisqu'alors le principe même de la crédibilité, fondé sur la possibilité naturelle, est en défaut ».

Ce raisonnement tourne contre lui. Il est impossible à toute créature d'opérer un tel fait, j'en conviens; mais l'est-il également à Dieu? Non, selon lui-même. Donc s'il arrive, je conclurai hautement qu'il n'y a que Dieu qui ait pu l'opérer. Il n'y a pas là de sophisme. Le principe de ma crédibilité n'est pas en défaut, puisque nous savons tous que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Il s'agit donc de savoir s'il l'a opéré. La preuve gît en fait, & c'est le témoignage des hommes qui en décide.

Lettre de M. de Beaumont.
P. 104.
« Non, dit Rousseau, les miracles étant des faits surnaturels, ne peuvent être attestés par aucun témoignage humain ».
« Selon vous, dit-il à M. de Beaumont,

» & selon tout homme sage , les preuves
 » morales suffisent pour constater des faits
 » qui sont dans l'ordre des possibilités mo-
 » rales : mais elles ne suffisent pas pour
 » constater des faits d'un autre ordre , &
 » purement surnaturels ».

On a honte de répondre sérieusement à de pareilles chicanes. Les miracles sont à la vérité d'un autre ordre que les faits ordinaires , quant à la cause qui les produit ; mais ils sont dans l'ordre des choses morales , quant à l'effet. Nos sens en jugent comme ils jugent de tous les autres faits dont nous sommes témoins , & nous pouvons en rendre compte & les attester , comme nous attesterions un fait ordinaire & naturel.

On amène à Jésus-Christ un paralytique , il le guérit : on lui présente un aveugle , & il lui rend la vue : on le conduit au tombeau de Lazare , & il le ressuscite. Voilà des faits dont nous pouvons être témoins , comme d'une guérison naturelle opérée par les remèdes. Je suis aussi croyable quand je dis que j'ai vu un mort ressusciter , & que j'en rapporte les preuves , que si je disois que j'ai vu un homme tomber mort à mes pieds.

La vertu toute-puissante qui a ressuscité le mort ne s'aperçoit point des yeux du

corps; mais je juge sûrement qu'elle a agi; parce qu'il n'y a qu'elle qui pouvoit opérer un si grand miracle. Ainsi le fait que je raconte a pour juges mes sens, & c'est ma raison qui m'apprend que c'est la puissance divine qui a ressuscité ce mort, parce qu'il n'y a qu'elle qui ait pu le faire. Il est donc ridicule & absurde de dire que des faits surnaturels ne peuvent être attestés par des témoignages humains.

Voici une objection plus capable d'en imposer à ceux qui n'approfondissent point.

3. Let-
tre de la
Mont. p.
251.

« Accordons, dit ce Philosophe, qu'il y ait de vrais miracles, de quoi nous serviront-ils, s'il y a aussi de faux miracles, dès qu'il est impossible de les discerner? »

« La même autorité, ajoute-t-il, qui atteste les miracles, atteste aussi les prestiges, & cette autorité prouve encore que l'apparence des prestiges ne diffère en rien de celle des miracles. Comment donc distinguer les uns des autres? Et que peut prouver le miracle, si celui qui le voit ne peut discerner par aucune voie assurée, & tirée de la chose même, si c'est l'œuvre de Dieu, ou si c'est l'œuvre du démon? Il faudroit un second miracle pour certifier le premier. Quoi! Dieu, maître du choix de ses preuves, quand il veut parler aux hommes, choisit par pré-

» férence celles qui supposent des connois-
 » sances qu'il fait qu'ils n'ont pas ? Il prend
 » pour les instruire la même voie qu'il fait
 » que le démon prendra pour les tromper ?
 » Cette marche seroit-elle donc celle de
 » la Divinité : se pourroit-il que Dieu & le
 » diable suivissent la même route ? voilà ce
 » que je ne puis concevoir. Je sais bien que
 » nos gens ainsi pressés reviennent à la
 » doctrine ; mais ils oublient que si la doc-
 » trine est établie , le miracle est superflu ;
 » & que si elle ne l'est pas , elle ne peut
 » rien prouver ».

Cette objection n'a pas le mérite de la nouveauté : elle fut proposée par Celse dès les commencemens du Christianisme , & réfutée par Origene avec une supériorité qui auroit dû ôter toute envie à Rousseau de la renouveler. Je sais que les Théologiens de nos jours se sont divisés sur les principes d'où doit partir la réponse à cette difficulté ; mais je n'ai garde d'entrer ici dans cette discussion : elle seroit déplacée , puisque je n'en ai pas besoin , & qu'en admettant le sentiment le plus favorable à la supposition de notre Philosophe , je puis renverser de fond-en-comble le colosse qu'il paroît élever avec tant de confiance.

Je conviens avec Rousseau , qu'il y a de faux comme de vrais miracles ; que la même

autorité, c'est-à-dire, l'Ecriture & la Tradition, qui atteste les uns & les autres, prouve encore que l'apparence des prestiges ne diffère en rien de celle des miracles; qu'il peut arriver qu'on ne puisse discerner par aucune voie *tirée de la chose même*, si un miracle est l'œuvre de Dieu, ou s'il est l'œuvre du démon. Mais s'ensuit-il de cette supposition, que les vrais miracles ne servent à rien? C'est la plus fausse de toutes les conséquences. Je vous ai prouvé, mon fils, que Dieu avoit choisi la voie des miracles pour faire connoître aux hommes la vraie Religion, parce qu'il falloit que les preuves en fussent à la portée de tous les hommes, même des plus simples & des plus grossiers; & que les faits miraculeux étoient seuls de ce genre. Par la même raison, Dieu permettant, par des desseins de sagesse qu'il ne nous est pas donné de pénétrer, qu'il y eût de faux miracles, il devoit établir, pour pouvoir discerner les vrais d'avec les faux, non une voie *tirée de la chose même*, qui demanderoit des connoissances que le plus grand nombre n'a pas, mais une voie tirée des circonstances, qui fût à la portée de tout le monde, & qui fût aussi certaine, aussi évidente, aussi infaillible que facile. Je m'explique.

S'il n'y avoit d'autre moyen pour discer-

ner le vrai d'avec le faux miracle, que la nature même de l'œuvre miraculeuse, j'avoue que très-peu de personnes seroient capables de faire ce discernement; que les plus habiles pourroient s'y tromper; & qu'il seroit étonnant que *Dieu, maître de ses preuves, eût choisi par préférence celle des miracles pour parler aux hommes.* Il faudroit connoître parfaitement tous les divers phénomènes qui peuvent résulter dans la nature, des divers mouvemens dont les corps sont susceptibles en vertu des loix que le Créateur a établies : sans cela on risqueroit de prendre ces phénomènes, quelquefois très-étonnans, pour des miracles, qui doivent surpasser toutes les forces de la nature. Il faudroit connoître jusqu'à quel degré de force va le pouvoir que Dieu a donné aux Anges dès leur création, & que les mauvais n'ont pas perdu par leur chute, d'imprimer à la matiere des mouvemens extraordinaires, & de lui donner par-là une force productrice qu'elle n'a pas d'elle-même, & très-supérieure à celle que l'art des hommes lui communique tous les jours. Je vais plus loin. Il faudroit être certain que Dieu ne puisse pas, par un juste jugement, produire, par l'opération du démon sur la matiere, un effet contraire aux loix qu'il a établies dans la nature, & supérieur au pou-

voir naturel des Anges, c'est-à-dire, un effet véritablement miraculeux, ou quant à la manière, ou même quant à la substance; & qui néanmoins tendroient à induire en erreur ceux qui le verroient, loin de les conduire à la connoissance de la vérité. Or il faut avouer au moins qu'il ne sauroit y avoir certitude proprement dite que Dieu ne puisse pas le faire. Un grand nombre d'excellens Théologiens pensent le contraire; & ils appuient leur sentiment sur des textes de l'Écriture & de la Tradition, & sur des monumens de l'Histoire, auxquels on ne donnera jamais de réponses péremptoires. Rien donc de plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de discerner le vrai d'avec le faux miracle par la nature même de l'effet miraculeux. (Vous devez vous appercevoir, mon fils, & je vous prie de vous en souvenir, que j'entends ici par *vrai* miracle, celui qui non seulement surpasse la puissance naturelle de tous les êtres créés, mais qui est fait pour nous conduire à la connoissance de la vérité).

Mais plus il est difficile de faire ce discernement *par une voie tirée de la nature même de la chose*, plus il est aisé de le faire *par la voie des circonstances* qui précèdent, ou accompagnent ou suivent le miracle. Comme notre Philosophe n'attaque ici que
les

Les miracles qui ont été faits par Moïse & par Jesus-Christ, c'est à ceux-là principalement que je ferai l'application de la regle: une plus longue discussion me feroit sortir de mon sujet; je ne me suis proposé que de combattre Rousseau.

Je suppose d'abord, mon fils, une vérité qui ne peut être contestée, qui est, que les hommes accoutumés à faire usage de leur raison, n'ont pas adopté, comme des automates, sans réflexions, sans raisonnemens, une doctrine qui leur étoit prêchée, & confirmée par des miracles: ils ont nécessairement pesé & examiné, avant que de se rendre, la nature de la doctrine qu'ils entendoient, les faits qu'ils voyoient, les qualités des personnes qui leur parloient. Cela posé, les Israélites ont-ils pu hésiter entre les miracles de Moïse & ceux des Magiciens de Pharaon? Moïse sort du desert, où il menoit la vie la plus tranquille, vient en Egypte où toute sa nation étoit réduite à l'esclavage le plus dur: il assemble tous les Anciens, & leur déclare que *celui qui est*, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob lui a apparu, l'a envoyé pour les délivrer de la servitude, les mener dans le desert pour lui rendre le culte qui lui est dû, & delà les conduire dans la terre de Chanaan, dont ils savent

que ce Dieu avoit promis à leurs peres de les mettre en possession ; qu'il l'a armé de toute sa puissance, pour forcer Pharaon à les laisser sortir de ses Etats, malgré son endurcissement , par les prodiges les plus étonnans , qu'il opérera avec un instrument aussi foible que la verge qu'il tient en sa main. Quel est l'homme qui parle ainsi aux Hébreux ? peut - il être suspecté de fourberie ou d'imposture ? Nullement : il a fait ses preuves de la vertu la plus éminente, du détachement, de la patience, de la douceur les plus héroïques, de la foi la plus vive, du zele le plus pur. Quelle est la fin qu'il dit avoir ? De faire rendre à Dieu le culte qui lui est dû, de servir à l'accomplissement des promesses faites à son peuple : y avoit-il rien en tout cela qui ne fût digne de celui dont il se dit l'envoyé ? Non-seulement Dieu ne réclame point contre la mission que Moïse s'attribue, mais il la confirme par une multitude de prodiges qui s'operent dans l'instant, sans aucune préparation, à la seule parole de son serviteur, & qu'il fait cesser aussi subitement dès que Moïse le demande. Il est vrai que Dieu, qui a résolu d'endurcir le cœur de Pharaon, & de faire éclater sa gloire & sa puissance, permet qu'aux enchantemens des Magiciens il s'opere des prestiges sem-

blables. Mais qu'est-ce que ces Magiciens ? des hommes notoirement vicieux, qui adorent & prêchent l'adoration de plusieurs dieux. Quelle est la fin de leurs prestiges ? d'autoriser & de perpétuer l'esclavage aussi injuste que cruel, dans lequel Pharaon tient une nation qui avoit été reçue dans l'Egypte à titre d'hospitalité, & en reconnaissance des biens immenses dont Joseph avoit comblé le Roi & ses sujets. Leurs prestiges égalent-ils en tout les prodiges de Moïse ? Quelle différence ! Le serpent de Moïse dévore ceux des Magiciens. Ils ne peuvent produire un seul des mouches dont Moïse a rempli l'Egypte en excitant la poussière de la terre avec sa verge. Ils ne peuvent se garantir eux-mêmes des ulcères enflammés que Moïse a fait venir à tous les Egyptiens, tandis que les Israélites ne ressentent aucune des plaies dont ce peuple est frappé, & que les prestiges des Magiciens ne peuvent leur faire aucun mal. Ces Magiciens sont forcés de reconnoître eux-mêmes devant Pharaon, que *le doigt de Dieu est là* : comment les Israélites auroient-ils pu s'y méprendre, en considérant la Religion & la sainteté de leur Thaumaturge, l'idolâtrie & les vices des Magiciens, la justice & la pureté de la fin que se propose le premier, l'injustice criante des

vues qu'ont les seconds ; enfin la supériorité palpable des prodiges de Moïse sur les prestiges des Magiciens ?

S'il n'a pas été possible de méconnoître la voix de Dieu dans les prodiges de Moïse, combien s'est-elle fait entendre plus clairement par les miracles de Jesus-Christ ; à en juger également par les circonstances ? Lorsque l'Homme-Dieu vint sur la terre, c'étoit un sentiment universellement répandu chez les Juifs, que le tems de la venue du Messie prédit par Daniel étoit arrivé, & ils étoient dans l'attente de le voir paroître parmi eux. Jesus-Christ se montre, & dit qu'il est ce Messie attendu. Apperçoit-on en lui quelque trace de ces passions qui trahissent l'imposteur, quelque soin qu'il prenne pour se cacher ; de cette ambition qui le transporte, de cette folle vanité qui fait son idole, de cette cupidité des biens de ce monde, au moins comme moyen de parvenir à ses fins ? Rien de tout cela. Il se retire dans les deserts ou sur les montagnes, pour se soustraire à un peuple qui veut l'enlever & le faire Roi. Il ne craint pas de dire hautement : *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.* Il est si pauvre, qu'il n'a pas où reposer sa tête. Sa sainteté est si éminente, que l'envie la plus envenimée ne trouve aucune prise

à la calomnie, & qu'il défie ses ennemis de le convaincre d'aucun péché. Sa charité est si ardente, que *sa nourriture est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé, & qu'il fait du bien par-tout où il passe, guérissant tous ceux qui sont sous l'oppression du diable, parce que Dieu est avec lui.*

Il montre une sagesse si profonde dans sa conduite, dans ses discours & dans ses réponses, qu'elle ravit d'admiration ceux qui l'écoutent. Sa doctrine sur le dogme n'est que le développement de celle que les Juifs croyoient & avoient toujours crue plus ou moins distinctement, & que les Prophetes avoient enseignée, comme il le prouve en particulier de sa divinité, dont l'assertion révoltoit si fort les Pharisiens. Les mysteres qu'il annonce sont au-dessus de la raison, mais nullement contre la raison. Sa morale, qui n'est que l'extension de celle que nous trouvons gravée dans notre ame, est si pure, que Rousseau lui-même est forcé d'avouer, que la sainteté de l'Evangile parle à son cœur, & que les livres des Philosophes sont très-petits près de celui-là. Les miracles si multipliés & si éclatans qu'opéra un tel Thaumaturge en confirmation de sa mission & de sa doctrine étoient-ils équivoques? Pouvoit-on raisonnablement mettre en problème, s'ils

étoient l'œuvre de Dieu ou celle de satan ? N'eût-ce pas été le comble de l'extravagance & de l'impiété ? Les Pharisiens osèrent dire de l'expulsion des démons seulement , qu'elle étoit l'effet de la collusion de Bézébut avec lui , pour l'aider à séduire le peuple : & Jesus-Christ démontra le ridicule de cette calomnie, de manière à les couvrir de confusion. En effet, il faudroit ne supposer en Dieu ni sagesse, ni bonté, ni providence, pour dire qu'il peut permettre que les hommes soient précipités dans l'erreur par de faux miracles qu'opéreroit un imposteur, qui se diroit envoyé de lui ; en qui on verroit tous les caractères d'un ambassadeur du ciel, lorsqu'en un mot la prudence la plus consommée n'auroit aucun moyen de se garantir de la séduction. « Ah ! Seigneur, pourroit on dire en pareil cas, si nous avons embrassé l'erreur, c'est » vous-même qui nous avez trompés. »

A entendre J. J. Rousseau, on diroit que Dieu & le démon sont deux puissances absolument indépendantes l'une de l'autre ; & que le démon, malgré le Tout-Puissant, peut faire, pour tromper les hommes, tout ce que Dieu peut faire pour les éclairer. Ignoreroit-il que s'il s'agit de prodiges qui surpassent les forces de la nature, qui sont une interversion des loix établies dès la

création, Dieu seul peut les opérer immédiatement, lors même qu'ils s'opéreroient au gré de cet esprit malin, dont Dieu fait faire tourner la malice à sa propre gloire? que s'il s'agit de prodiges qui ne surpassent point le pouvoir très-étendu que Dieu en créant les Anges, leur a donné sur la matière; ils ne peuvent encore exercer ce pouvoir qu'autant que Dieu le leur permet? qu'il l'a lié dans les mauvais Anges, afin qu'ils ne puissent nuire aux hommes qu'autant qu'il voudra le délier en certaines occasions, par des jugemens de justice contre les méchans, ou de miséricorde envers les justes? Or il répugne évidemment à tous les attributs de Dieu, qu'il permette à Satan d'opérer des prodiges, ni de l'une, ni de l'autre espèce, pour jeter les hommes dans l'erreur, dans des cas où rien ne pourroit leur faire appercevoir l'illusion.

Ces principes peuvent s'appliquer aisément aux miracles des Apôtres, & à tous ceux qui ont été faits dans tous les siècles en confirmation de la doctrine de Jésus-Christ, ainsi qu'à ceux que Dieu, selon les secrets impénétrables de sa justice, donneroit à des hommes pervers ou séduits, le pouvoir d'opérer, en vue d'autoriser les faux dogmes ou les maximes erronées qu'ils débitent. Mais vous concevez, mon fils,

que si je voulois faire ici cette application, elle me meneroit trop loin, & me feroit sortir de mon sujet. Il me suffit d'avoir prouvé, qu'en partant d'après la supposition la plus favorable à Rousseau, qui est; qu'entre les miracles-divins & les prestiges du démon, on ne puisse faire le discernement par une voie *tirée de la chose même*; il y a néanmoins des moyens certains de distinguer les uns d'avec les autres; qu'il est faux par conséquent que les miracles ne prouvent rien, & qu'ils ne puissent servir à discerner la vérité d'avec l'erreur.

Ce Philosophe objecte, que si c'est par la doctrine que nous prétendons juger le miracle, la doctrine est donc déjà établie, & alors le miracle est superflu. Vaine équivoque. D'abord, la doctrine n'est pas le seul moyen, vous l'avez vu, de faire ce discernement. Quand il s'est agi de l'établissement de la doctrine par Jesus-Christ, ce n'est pas par sa doctrine en elle-même qu'on a jugé de ses miracles, mais par l'analogie & la parfaite conformité de sa doctrine avec celle qui avoit toujours été crue; & qui étoit déjà révélée, & avec les principes gravés dans le fond de notre cœur. La doctrine de Jesus-Christ une fois établie, il n'est pas douteux qu'on a pu & dû juger par cette doctrine, tous les miracles

ou les prestiges qui ont été faits , pour la confirmer ou pour la combattre , sans que l'on puisse dire qu'il y ait aucun cercle vicieux dans cette méthode. M. l'Archevêque de Paris en donne très-nettement la raison dans son Mandement contre ce Philosophe : je ne peux mieux finir qu'en rapportant son texte.

« Quand une doctrine , dit-il , est re-
 connue vraie , divine , fondée sur une
 révélation certaine , on s'en sert pour
 juger le miracle ; c'est-à-dire , pour re-
 jeter les prétendus prodiges que des
 imposteurs voudroient opposer à cette
 doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine
 nouvelle , qu'on annonce comme éma-
 née du sein de Dieu , les miracles sont
 produits en preuves , c'est-à-dire , que
 celui qui prend la qualité d'envoyé du
 Très-haut , confirme sa mission , sa pré-
 dication par des miracles , qui sont le
 témoignage même de la divinité. Ainsi
 la doctrine & les miracles sont des ar-
 gumens respectifs , dont ont fait usage
 selon les différens points de vue où l'on
 se place dans l'étude & dans l'enseigne-
 ment de la Religion. Il ne se trouve là
 ni abus du raisonnement , ni sophisme
 ridicule , ni cercle vicieux ».

C'est assez , mon fils , vous entretenir :

sur cette matiere. La nécessité de débrouiller toutes les fausses subtilités de Rousseau, m'a engagée dans une discussion un peu longue, je n'y ai marché que guidée & éclairée par mon Mentor.

Je, &c.



XIX. LETTRE.

Attaque portée par Rousseau à toutes les autres preuves de la Révélation.

LE soulèvement général, mon fils, qu'a excité contre Rousseau sa doctrine impie sur les miracles, ne l'a rendu que plus hardi à la soutenir dans ses lettres écrites de la montagne. Pour pallier son impiété, il dit qu'il est Chrétien, mais que sa foi est appuyée sur d'autres preuves plus solides, & crie à l'injustice de ce qu'il a été proscrit par le Conseil de la République de Geneve. « Ces Messieurs, dit-il, (en parlant de ceux qui l'ont condamné) déterminés à me faire, malgré moi, rejeter la révélation, comptent pour rien que je l'admette sur des preuves qui me convainquent, si je ne l'admets aussi sur les preuves qui ne me convainquent pas; & parce que je ne le puis, ils disent que je la rejette. Peut-on concevoir rien de plus injuste & de plus extravagant »?

Vous allez voir, mon fils, qu'il n'y a nulle droiture dans cette belle protesta-

tion. L'intérêt seul de la vérité m'oblige de dévoiler sa mauvaise foi ; car il ne se couvre du manteau de l'hypocrisie ; que pour séduire plus aisément. Il ne respecte pas plus les autres preuves de la mission de Jésus-Christ que les miracles. Donc il faut conclure qu'il rejette la révélation ; car on ne le soupçonnera pas de croire sans preuves.

3. Lettre,
p. 108.

« Le premier, dit il, le plus important ;
» le plus certain des caracteres des envoyés
» de Dieu se tire de la nature de la doc-
» trine, c'est à dire, de son utilité, de sa
» beauté, de sa sainteté, de sa vérité, de sa
» profondeur, & de toutes les autres qua-
» lités, qui peuvent annoncer aux hommes
» les instructions de la suprême sagesse, &
» les préceptes de la suprême bonté. Ce
» caractere est, comme je l'ai dit, le plus
» sûr, le plus infallible. Il porte en lui-
» même une preuve qui dispense de toute
» autre ; mais il est moins facile à consta-
» ter, il exige, pour être senti, de l'étude ;
» de la réflexion, des connoissances, des
» discussions, qui ne conviennent qu'aux
» hommes sages, qui sont instruits, & qui
» savent raisonner ».

On ne peut mieux parler. Une doctrine pure, sainte, utile, annonce les instructions de la suprême sagesse, & de la su-

prême bonté. La question maintenant, c'est de savoir si la doctrine de Jesus Christ est telle. Oh! dit-il, c'est au jugement des Philosophes qu'il faut s'en rapporter; c'est à nous, qui sommes des hommes sages, & qui savons raisonner, à décider cette question. Or comment la décide-t-il? Le voici:

Les mystères, que la révélation nous enseigne sont *absurdes*, *révoltent la raison*, *dégradent l'idée que nous avons du souverain Etre*. Le culte que Jesus-Christ a établi est *insociable*, *inutile*, *impraticable*, *mêlé de superstitions*. Il doit sa naissance au *fanatisme*, *se maintient par l'hypocrisie*, & *ne mene point à la vertu*. Enfin *sa morale est outrée*.

La conséquence est aisée à tirer; donc Jesus-Christ n'a pas le caractère le plus certain des envoyés de Dieu; donc sa révélation doit être rejetée.

Comment, me direz-vous, accorder ce langage avec les éloges que ce Philosophe fait de Jesus-Christ & de son Evangile? Je ne me charge pas de concilier cet homme avec lui-même, l'entreprise seroit difficile. Tantôt il vous dit « qu'il croit à Je-
sus-Christ, qu'il reconnoît l'Evangile,
» que l'Esprit divin qui brille dans la mo-
rale & dans la doctrine de l'Evangile,
» rend à ce livre toute la force qui manque

*Lettre à
M. l'Ar-
chevêque;
pag. 114.*

» au témoignage des hommes » : tantôt il s'en moque comme d'un livre plein de choses incroyables.

Ne soyez donc pas la dupe de son langage ; le voile qui le couvre est transparent, & on le pénètre aisément. Voulez-vous savoir ce qu'il entend par ces belles paroles : *l'Esprit divin brille dans cette morale* ? Cela est simple. Jesus-Christ étoit un grand Philosophe, au dessus de Socrate & de Platon ; il a instruit les hommes par des préceptes sublimes, puisés dans l'étude qu'il avoit faite de la loi ; mais il n'est pas sans défaut ; il a outré la matière, & cela n'est pas étonnant : la sublimité de son génie devoit l'entraîner dans cette erreur. Car « qui fait, nous dit-il, jusqu'où les médi-
» tations sur la divinité, jusqu'où l'enthou-
» siasme de la vertu peut, dans une subli-
» me tête, troubler l'ordre didactique &
» rampant des idées vulgaires ? Dans une
» trop grande élévation la tête tourne, &
» l'on ne voit pas les choses comme elles
» sont ».

Passons donc au second caractère, qui peut nous apprendre à connoître un envoyé de Dieu, & voyons si notre Philosophe sera plus indulgent sur celui-ci.

Lettre de
la Mont.
pag. 109.

« Le second caractère des hommes choi-
» sis de Dieu pour annoncer sa parole, est

» leur sainteté, leur véracité, leur justice ;
 » leurs mœurs pures & sans tache , leurs
 » vertus inaccessibles aux passions humai-
 » nes ; elles sont , avec les qualités de l'en-
 » tendement , la raison , l'esprit , le savoir ,
 » la prudence , autant d'indices respecta-
 » bles , dont la réunion , quand rien ne s'y
 » dément , forme une preuve complète en
 » leur faveur , & dit qu'ils sont plus que des
 » hommes. Ceci est le signe , qui frappe
 » par préférence les gens bons & droits ,
 » qui voient la vérité par-tout où ils voient
 » la justice , & n'entendent la voix de Dieu
 » que dans la bouche de la vertu : ce ca-
 » ractere a sa certitude encore ; mais il n'est
 » pas impossible qu'il trompe , & ce n'est
 » pas un prodige qu'un imposteur abuse
 » les gens de bien , ni qu'un homme de
 » bien s'abuse lui-même , entraîné par l'ar-
 » deur d'un saint zele , qu'il prendra pour
 » l'inspiration ».

Oh ! pour le coup , me direz-vous , l'élo-
 ge que fait ce Philosophe de la sainteté de
 Jesus-Christ , ne permet pas de douter qu'il
 ne le reconnoisse *pour l'homme choisi de*
Dieu pour annoncer sa parole.

Allons doucement , connoissez un peu
 le personnage , & vous allez voir que vous
 ne tenez rien.

Après ce bel éloge , il s'arrête tout court

& il s'enveloppe dans un scepticisme volontaire, ne sachant trop que penser de Jésus-Christ à cause qu'il a enseigné des choses qu'il est impossible à tout homme sensé de recevoir & d'admettre.

La sainteté de Jésus-Christ ne lui en impose pas. Ce n'est pas un prodige, dit-il; qu'un imposteur abuse les gens de bien par les dehors de sainteté, ou qu'un homme de bien s'abuse lui-même. Choisissez.

Rousseau criera-t-il encore à la calomnie, si je l'accuse de traiter Jésus-Christ d'imposteur? Que signifient donc les paroles que je viens de rapporter, sur-tout si nous y joignons le raisonnement qu'il a fait sur la résurrection de Lazare? Car, encore une fois, donner pour miracle ce qui ne l'est pas, se servir des connoissances supérieures que l'on a des loix de la nature, pour abuser les peuples, c'est certainement le caractère de l'imposteur, & Rousseau ne craint pas de le donner à Jésus-Christ.

Il est donc visible qu'il ne croit point en lui. Il n'admet aucune des preuves qui attestent la divinité de sa mission: comment pourroit-il recevoir l'Evangile? Il y croit, comme je crois à l'Alcoran. Il croit qu'il y

Lettre d a un Evangile; c'est là toute sa foi. « Je re-
M. l'Ar- connois, dit-il, l'authenticité de l'Evan-
chevêque,
page 112. » gile, en conséquence de la sublimité que

« j'y vois, sans qu'on me l'atteste. Je n'ai
 » pas besoin qu'on m'affirme qu'il y a un
 » Evangile, lorsque je le tiens. L'Evangile
 » est la piece qui décide, & cette piece est
 » entre mes mains; de quelque maniere
 » qu'elle y soit venue, & quelqu'auteur
 » qui l'ait écrite, j'y reconnois l'Esprit di-
 » vin ». C'est-à-dire, j'y reconnois un es-
 prit élevé, profond dans quelques préce-
 ptes; mais pour ce qui est des faits, ils me
 paroissent incroyables.

Je vous le demande, est-ce là croire à
 l'Evangile? Il n'y a pas d'incrédule qui n'en
 dit autant. Ce Philosophe assure cepen-
 dant qu'il est Chrétien, qu'il reçoit la ré-
 véléation; tandis qu'il rejette les faits com-
 me exagérés, la doctrine comme absurde;
 la morale comme excessive, & qu'il craint
 que le Législateur des Chrétiens n'ait abu-
 sé les peuples, ou qu'il ne se soit abusé lui-
 même. Je conclus, mon fils, sans craindre
 de calomnier, que cet homme doit être
 regardé comme un moqueur, qui insulte
 Dieu & les hommes. Voici un nouveau
 trait qui achevera de vous en convaincre.
 « Le culte, dit-il, est réglé, les formes en
 » sont prescrites, les loix sont établies, les
 » transgresseurs sont punis, on se soumet
 » en silence..... On fait comme les autres,
 » sauf à rire à son aise, en son particu-

*Lettre à
 M. l'Ar-
 chevêque
 pag. 76*

» lier , de ce qu'on feint de respecter en
» public ».

Plût à Dieu qu'il s'en fût tenu à rire en son particulier ! le mal n'eût été que pour lui : mais pourquoi a-t-il cherché à inspirer son impiété à la jeunesse par ses détestables leçons ? Pourquoi n'ouvre-t-il la bouche que pour blasphémer ? Il veut que nous le respections , & il ne cesse d'attaquer Jésus-Christ. Irrité de voir ses ouvrages profcrits par l'autorité Ecclésiastique & séculière , il annonce dans sa lettre à M. l'Archevêque , qu'il médite contre ses ennemis

Page 9. *une vengeance éclatante & durable. Dix lignes seulement , dit-il , & je couvre mes persécuteurs d'un ridicule ineffaçable.*

Tremblez pour moi , mon fils ; car c'est encore ici un nouveau lion , qui , fatigué des bourdonnemens de la guêpe , va se réveiller & la tuer (a).

On ne devineroit pas quels sont ces persécuteurs , quelle est cette cabale puissante qui a médité la ruine de ce Philosophe ? c'est un ou deux Théologiens , qu'il appelle *Jansenistes*. Et qu'ont-ils fait pour le perdre ? Ils ont , dans leurs écrits , réfuté les erreurs de ce Philosophe , & dévoilé

(a) C'est l'idée que M. d'Alembert nous donne de Voltaire dans son écrit intitulé : *Réflexions sur la destruction des Jésuites en France.*

le poison caché sous les fleurs de son éloquence. Il invite toute la terre à être témoin de la vengeance qu'il va exercer.

« Que le public, dit-il, ne connoît-il
 » ceux qui ont médité ma ruine, & ce
 » qu'ils ont fait pour l'exécuter; par quels
 » misérables insectes, par quels ténébreux
 » moyens il verroit se mouvoir les Puif-
 » sances; quel levain il verroit s'échauffer
 » par leur pourriture, & mettre les Parle-
 » mens en fermentation »!

Quelles idées! qu'elles sont nobles! Des Page 90
 Théologiens sont des *insectes*; leurs écrits,
 de la *pourriture*; & les Parlemens qui ont
 condamné les ouvrages de ce Philosophe
 à être brûlés, ont été mis en *fermentation*
 par le levain de ces Théologiens!

Après ce bel exorde digne d'un esprit
 qui est mis en *fermentation* par le levain
 de son orgueil, il annonce qu'il va dévoiler
 un fait qui démasquera ses ennemis.
 On s'imaginera peut être que c'est quelque
 conjuration contre l'Etat qu'il va décou-
 vrir; ne craignez rien. « Les Théologiens
 » dont il est question, ne lui ont déclaré
 » une guerre si ouverte que parce qu'il n'a
 » pas voulu embrasser leur parti & prendre
 » la plume contre les Jésuites ».

Je pourrois faire ici à Rousseau la ré-
 ponse du Pere Valérien; mais je crains son

rugissement. Je me contente de le défer publiquement de nommer les Théologiens qui l'ont invité à embrasser leur parti. L'expérience que j'ai dans le monde, me persuade que ces Théologiens ne forment point ce qu'on appelle de parti, & qu'ils n'ont jamais cherché à s'associer avec des impies, quelques talens qu'ils aient; ils se font même gloire de les attaquer sans aucun ménagement.

Rousseau ajoute un nouveau trait qui ne rendra pas plus croyable ce qu'il avance. C'est que M. de Beaumont est devenu le *satellite & l'instrument de leur animosité*. Il faut que J. J. Rousseau soit bien peu instruit de ce qui se passe dans le monde, pour s'imaginer qu'il fera croire que M. de Beaumont est devenu l'instrument des Jansénistes. Il déclare que ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'il décele cette collusion du Prélat avec de si méchantes gens: qu'il se tranquillise, tout le monde en a ri, mais personne ne l'a cru. Continuons de fuivre notre Philosophe.

Il ne compte pas la prophétie parmi les caracteres qui doivent servir à attester la mission des hommes choisis pour annoncer la parole de Dieu. Vous en devinez sans doute la raison: c'est qu'il n'en fait pas grand cas.

Je vous ai exposé toutes les Prophéties qui concernent le Messie : vous avez dû voir que l'Histoire de Jesus - Christ a été tracée si fidèlement par les Prophetes plusieurs siècles avant qu'il parût, qu'il est impossible de n'y pas reconnoître l'esprit de Dieu. Mais rien n'embarrasse un Philosophe qui sait raisonner.

« Pour croire aux Prophéties, dit-il, il *Emil. t. 3, P. 171s*
 » faudroit trois choses, dont le concours
 » est impossible, savoir : que j'eusse été té-
 » moin de la Prophétie ; que je fusse té-
 » moin de l'événement ; & qu'il me fût
 » démontré que l'événement n'a pu cadrer
 » fortuitement avec la Prophétie ».

Qu'appelle-t-on un blasphème, si ce n'en est pas un, à la vérité, d'une nouvelle espece ? Voilà Dieu déclaré imbécille, de s'être amusé à nous faire prophétiser Jesus-Christ, puisqu'il est impossible que la Prophétie fasse impression sur un esprit raisonnable. J. C. nous a trompés, quand il nous a dit que Moysé & les Prophetes parloient de lui. Les Apôtres, les Peres, en un mot, toute l'Eglise a été dans l'illusion en cherchant dans l'Ecriture-Sainte les Prophéties qui regardent le Messie. C'est le grand, l'incomparable Rousseau qui le décide. M'accusera-t-il de faire fermenter contre lui tout l'Univers en exposant son impiété ?

Qu'il sache que tout son raisonnement n'a pas le sens commun. 1°. Quand Jesus-Christ a paru, les Juifs avoient entre les mains les Prophéties. Ils ne pouvoient pas plus douter de la vérité de ces livres, que je doute que l'Histoire Ecclésiastique qui porte le nom de M. Fleury est de lui. 2°. Ils s'avoient que dans ces livres étoient déposées les promesses du Messie, & les signes auxquels on devoit le reconnoître. 3°. Ils ont été témoins de l'accomplissement. Ils n'avoient qu'à confronter les événemens avec la Prophétie. Ils pouvoient par ce moyen, sans avoir été témoins de la Prophétie, s'assurer de sa vérité & de sa divinité. Aussi c'est en conséquence des Prophéties mêmes, mais très-mal entendues, qu'ils ont condamné Jesus-Christ. Ils se sont trompés dans ce jugement par les mauvaises dispositions de leur esprit & de leur cœur; & ce principe de leur erreur ne les a rendus que plus coupables. Ils n'ont point connu Jesus-Christ, parce que sa vie étoit une condamnation de la leur, & qu'il leur reprochoit avec force leurs désordres. Mais bien loin que l'erreur des Juifs soit une raison de rejeter les Prophéties; c'est un nouveau motif d'y croire, puisque ces Prophéties nous annoncent que les Juifs seront aveuglés à cause de leur ingratitude,

& que cette prédiction se vérifie depuis plus de 1700 ans.

Quant à la troisième chose qu'exige notre Philosophe , savoir ; qu'il lui soit démontré que l'événement n'a pu cadrer fortuitement avec la Prophétie, elle ne mérite pas de réponse , & ne montre qu'une incrédulité obstinée.

Qu'un homme annonce qu'il tombera de la pluie demain , cette prédiction peut cadrer fortuitement avec l'événement. En est-il de même des prédictions touchant le Messie ? Il n'est pas possible que ce soit fortuitement qu'une infinité d'actions qui dépendoient du libre concours des volontés de tant d'hommes , sont arrivées exactement comme elles avoient été prédites, dans le même ordre, le même tems, les mêmes circonstances. Il seroit aussi absurde de le dire, que de soutenir que le Monde a été fait par hasard.

Eh bien ! mon fils, parlez sincèrement ; n'est-il pas vrai que vous vovez la plus insignifiante mauvaise foi dans tous les combats que Rousseau livre aux miracles , & aux autres preuves de la révélation ; que dans le vrai il n'en admet aucune, & que c'est avec justice qu'on l'a condamné comme ennemi de la révélation ?

On n'a donc pas tort de reprocher à

ce Philosophe qu'il ne croit pas à l'Evangile. Ses justifications fournissent de nouvelles preuves de son impiété. L'anathême dont il est frappé, ne peut être levé que par une abjuration solennelle de ses erreurs; que Dieu lui en fasse la grace, je le demande sincèrement pour lui.

Je, &c.



XX. LETTRE.

Théologie de J. J. Rousseau , favorable au Matérialisme & au Manichéisme.

Réfutation de son système.

N O T R E Philosophe, après avoir travaillé, mon fils, à saper tous les fondemens de la révélation, entreprend d'établir une nouvelle Religion assortie à son goût, qui flatte l'orgueil de l'esprit humain, qui bannisse tout remords & toute inquiétude, & qui ne gêne aucune passion; c'est cette Religion qu'il appelle la *Religion naturelle*.

Il compte, sans doute, que tous les hommes de chair & de sang s'uniront à lui, le reconnoîtront pour leur chef, & l'honoreront comme instituteur d'un nouveau culte. Il exhorte déjà les Princes à se déclarer en sa faveur, à adopter sa Religion, & à bannir de leurs Etats quiconque ne sacrifiera pas sa vie aux loix qu'ils auront établies.

Il s'annonce comme le pacificateur de l'Univers, & prétend établir un contrat

social qui unisse tous les humains , & fasse cesser toutes disputes de Religion. C'est un nouveau Platon , qui veut former une nouvelle République : son nom doit être mis sur la liste des bienfaiteurs du genre humain : on le comparera à Confucius , & sur-tout à Mahomet ; car , comme ce dernier , il voudroit pour établir la paix partout , qu'on exterminât tous les Chrétiens.

O l'homme incomparable ! tel est le projet ambitieux de ce Philosophe ; tel est l'esprit social qui l'anime.

Mais quelle nouvelle doctrine substitue-t-il à celle de la révélation ? Ecoutez-la , & vous verrez que la nouvelle chaire de Théologie qu'il veut ériger , n'est qu'une chaire de peste.

Commençons d'abord par écouter les belles leçons qu'il va nous donner sur la Divinité ; c'est de la raison qu'il les a apprises ; il n'a point d'autre maître ; car , selon lui , *les plus grandes idées de la Divinité ne nous viennent que par la raison seule.*

Enil. 1. « Cet être, dit-il , qui veut , qui peut ,
3, p. 112. » cet être actif par lui-même , cet être en-
» fin , quel qu'il soit , qui meut l'Univers ,
» & ordonne toutes choses , je l'appelle
» Dieu. Je joins à ce nom les idées d'in-
» telligence , de puissance , de volonté , que
» j'ai rassemblées , & celle de bonté , qui

» en est une suite nécessaire. Mais je n'en
 » connois pas mieux l'être auquel je l'ai
 » donné. Il se dérobe également à mes sens
 » & à mon entendement. Plus j'y pense ,
 » plus je me confonds. Je fais très-certai-
 » nement qu'il existe par lui-même ; je fais
 » même que mon existence est subordon-
 » née à la sienne , & que toutes les choses
 » qui me sont connues sont dans le même
 » cas. . . . J'apperçois Dieu par - tout dans
 » ses œuvres ; je le sens en moi ; mais si-tôt
 » que je veux le contempler en lui-même ,
 » si-tôt que je veux chercher où il est , ce
 » qu'il est , où est sa substance , il m'échap-
 » pe , & mon esprit troublé n'apperçoit
 » plus rien ».

Oh ! la sublime Théologie ! on s'atten-
 doit qu'un Philosophe qui a déclaré que la
 raison lui a donné de Dieu les idées les
 plus pures , alloit faire luire à nos yeux un
 flambeau capable de les éblouir par la vi-
 vacité de sa lumière ; & il nous déclare
 qu'il ne conçoit point cet être ; que cet
 être se dérobe à son entendement ; que
 plus il y pense , plus il se confond ; & que
 si-tôt qu'il veut chercher où il est , ce qu'il
 est , son esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Il reconnoît , à la vérité , l'existence de
 Dieu , il lui accorde même le droit de
 mouvoir l'Univers , & d'ordonner toutes

choses ; mais il anéantit en même-tems tous les titres de l'autorité qu'il semble donner à Dieu sur le monde.

Cette autorité lui appartient d'abord en qualité de Créateur ; mais , si l'on en croit Roulleau , Dieu n'est qu'un artiste habile , qui a su par sa sagesse façonner ce monde , & non pas le créer. La preuve qu'il en donne, c'est que la raison lui apprend que la création est impossible. Voici le jugement qu'il en porte.

*Lettre à
M. l'Ar-
ch. p. 48.*

« Il y a deux manieres de concevoir
» l'origine des choses, savoir, ou dans deux
» causes diverses ; l'une vive , l'autre mor-
» te ; l'une motrice , & l'autre mue ; l'une
» active , l'autre passive ; l'une essentielle ,
» & l'autre instrumentale ; ou dans une
» cause unique , qui tire d'elle seule tout
» ce qui est & tout ce qui se fait. Chacun
» de ces deux sentimens débattus par les
» Métaphysiciens depuis tant de siècles ;
» n'est pas devenu plus croyable à la raison
» humaine. Tant d'hommes & de Philo-
» sophes , qui dans tous les tems ont médi-
» té sur ce sujet , ont tous unanimement
» rejeté la création , excepté peut-être un
» petit nombre qui paroissent avoir sincé-
» rement soumis leur raison à l'autorité ;
» sincérité que les motifs de leur sûreté ,
» de leur repos rendent plus que suspecte ,

» & dont il fera impossible de s'assurer,
 » tant que l'on risquera quelque chose à
 » parler ainsi ».

D'après une telle décision, il faut, comme vous voyez, retrancher des titres de Dieu, celui de Créateur du Ciel & de la Terre : & tous tant que nous sommes, qui faisons profession de le croire, nous ne sommes que des hypocrites, qui ne pensons rien de ce que nous disons, & qui sans doute, dans le secret, rions à notre aise de ce que nous paroissions respecter en public.

Réduisons en syllogisme le raisonnement de ce Philosophe contre la création. Tout ce que de grands Philosophes, comme nous, ne conçoivent pas, Dieu ne peut pas le faire. Or nous ne concevons pas la création : donc la création est impossible à Dieu. Peut-on imaginer un raisonnement plus insensé ? C'est-là cependant à quoi se réduit en dernière analyse toute sa preuve contre la création.

Essayons d'en faire un, qui confonde notre Philosophe devenu Théologien. Tout ce que nous concevons clairement est certain : or nous concevons très-clairement qu'il est impossible que le monde soit incréé & éternel : donc nous devons croire que le monde n'est pas incréé. En voici un

second. Dieu peut tout ; donc il a pu créer le monde.

Il n'y a que la seconde proposition du premier argument qui ait besoin d'être prouvée. Un peu d'attention vous en fera sentir la justesse.

Si le monde est incréé, il a l'être par lui-même : or s'il a l'être par lui-même, il est Dieu, & il en a toutes les perfections. Il doit par conséquent être éternel, indépendant, immuable, infini. Or si le monde est Dieu, voilà donc deux Dieux. Mais comme il ne peut y en avoir qu'un, il faut que le monde soit Dieu, & que Dieu soit le monde. Ainsi nous voilà obligés d'embrasser le Spinosisme, dont vous avez vu les absurdités dans le mémoire de M. l'Abbé que je vous ai envoyé. C'est encore lui qui me fournit tous les raisonnemens que je vous fais ici.

Si le monde matériel est incréé, le monde spirituel l'est aussi. Car, selon ce Philosophe, Dieu n'a rien créé. Or si la nature spirituelle a ce même privilege, la voilà donc aussi élevée à la qualité de Dieu, elle a au moins le même droit que la matiere. Ainsi voilà trois Dieux : l'Être des êtres, la matiere & l'esprit, qui, sans doute, tous trois n'en font qu'un.

Je ne m'arrêterai pas à vous montrer

toute l'absurdité de ce système. Rappelez-vous tout ce qui en a été dit dans le mémoire que j'ai inséré dans la première partie de mes Lettres, sur le Matérialisme.

Si le monde est incréé, s'il a l'être par lui-même, il est indépendant, il n'est subordonné à personne, il est seul son maître. Dieu n'a donc aucun droit ni sur les corps, ni sur les esprits; & ce Philosophe a tort de dire que Dieu a tout formé, qu'il régit tout, qu'il gouverne tout. Quel droit Dieu a-t-il sur nos ames pour les unir à de la matière? Pourquoi ces deux êtres, qui par leur nature sont indépendans de lui, ont-ils obéi à ses ordres? Qui a donné à la matière ces oreilles dociles au commandement de Dieu, cette agilité avec laquelle chacune de ses parties a pris la place qu'il lui assignoit?

Si le monde est incréé, la nature spirituelle, qui tient le premier rang dans ce qui compose le monde, doit être une, puisqu'elle est indivisible par sa nature. Ainsi toutes les ames ensemble n'en font qu'une. Or dès qu'elles n'en font qu'une, elles doivent avoir toutes en même tems les mêmes pensées, les mêmes sensations, les mêmes idées.

Si le monde est incréé, il doit être immuable; & la forme qu'il a eue dès son origine, fait son essence. Or les essences ne

changent point. Donc Dieu n'a pu lui donner la beauté qu'il a; il doit la tenir de lui-même, & sa forme doit être éternelle. Ainsi il ne doit jamais y avoir de changement.

Toutes ces conséquences, qui naissent du système du monde éternel, en prouvent suffisamment l'extravagance. Donc j'ai eu raison de dire qu'il est impossible de concevoir que le monde soit incréé. Donc tout Philosophe qui raisonne doit croire qu'il a été créé; & nous ne sommes pas des hypocrites en confessant que Dieu est le Créateur du Ciel & de la Terre.

J'admire comment Dieu humilie ces superbes Philosophes: ils s'annoncent avec ostentation, comme ayant reçu de la raison les idées les plus sublimes de la Divinité; & quand on les écoute, on ne voit qu'un amas confus d'idées bizarres, qui choquent la raison la plus commune, & qui feront conclure au dernier des Logiciens, que les *profondes méditations sur l'Etre Divin troublent dans ces têtes sublimes l'ordre didactique & rampant des idées vulgaires*, & que dans la grande élévation de leur orgueil, la tête leur tourne si fort, qu'ils ne voient pas les conséquences ridicules de leur système. Suivons les leçons de ce Philosophe sur la Divinité.

Dieu n'est point Créateur, il n'est pas tout-puissant ; & cependant il est l'*Être des êtres*. Mais à quel titre mérite-t-il ce nom ? Dès que ce n'est pas lui qui a créé les êtres, il n'est pas l'*Être des êtres*, à moins qu'on ne lui donne ce nom, comme au plus parfait & au premier des êtres. Mais entre deux êtres infinis, il ne peut y avoir de distinction. Je ne conçois pas que l'un puisse être plus parfait que l'autre : & si quelqu'être mérite ce beau titre, il me semble que ce seroit le monde, puisque dans son universalité il comprend tous les êtres.

Dieu, quel qu'il soit, est l'*Être* qui veut & qui peut ; & dans le fait il ne peut rien en suivant ces principes, puisque tout ce qui existe, soit esprit, soit corps, est indépendant de lui. Il meut l'Univers & ordonne toutes choses ; & cependant comme il n'a aucun pouvoir sur les volontés des hommes, il ne peut rien régler, rien ordonner, ni même rien prévoir, puisqu'il n'a aucun moyen pour connoître les déterminations futures des hommes.

Je joins, dit Jean-Jacques, à ce nom de Dieu, les idées d'intelligence, de puissance & de volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté, qui en est une suite nécessaire.

Voilà encore une contradiction grossière. Il avoit dit que c'est sa raison qui lui donne de Dieu les idées les plus parfaites , que c'est de l'idée qu'il a de Dieu , qu'il tire la connoissance qu'il a de ses attributs ; & il dit à présent qu'il rassemble les idées de puissance , d'intelligence , de volonté , pour les donner à Dieu. Ce n'est donc pas de l'idée de Dieu même qu'elles découlent. C'est donc en lui-même que ce Philosophe les prend. Mais comment le fini peut-il donner l'idée de l'infini ?

Que Rousseau a bien raison de dire que plus il pense à l'Etre Divin , plus il se confond , & que son esprit troublé n'apperçoit rien. Mais s'il n'apperçoit rien , pourquoi prétend-il que sa raison lui apprend tout ?

Vous avez vu que ses raisonnemens conduisoient droit au Matérialisme ; ce n'est pas tout : ils tendent encore à établir le Manichéisme , & il ne rougit pas de l'avouer. « La co-existence de deux principes , dit-il , semble expliquer mieux la constitution de l'Univers , & lever les difficultés qu'on a peine à résoudre sans elle , entr'autres l'origine du mal ».

Ce système le plus absurde qui soit jamais sorti d'une tête philosophique , est aujourd'hui fort à la mode parmi nos beaux

esprits, sur-tout depuis que Bayle a employé tout ce qu'il a d'adresse & de subtilité pour le faire valoir.

Comme je me suis apperçu par vos discours & par vos lettres, que les difficultés que fait ce Coriphée des impies contre la foi de l'Eglise sur l'origine du mal, faisoient impression sur vous, j'ai prié M. l'Abbé de vouloir bien me donner une réfutation de ce systême, afin de vous convaincre que les Philosophes qui veulent expliquer l'origine du mal par leurs propres lumieres, ne font que s'égarer, & qu'il n'y a que la révélation, qui puisse nous apprendre sa véritable origine; il l'a fait avec bonté. Voici sa dissertation sur le Manichéisme. Je me flatte que vous en ferez content.

Réfutation du Manichéisme.

La question de l'origine du mal a toujours beaucoup embarrassé les Philosophes qui veulent tout connoître, tout approfondir & s'ériger en juges de la conduite même de Dieu. Si l'homme, ont-ils dit, est l'ouvrage d'un principe souverainement bon, souverainement saint, souverainement puissant, comment peut-il avoir tant de mauvaises inclinations, commettre tant

Difficulté contre la croyance de l'Eglise sur l'origine du mal.

de crimes, & être exposé à tant d'accidens fâcheux ? C'est le péché de l'homme, nous dira-t-on, qui en est la cause. Mais comment un si grand mal s'est-il introduit dans le monde sous l'empire d'un tel Etre ? Il abhorre le péché, pourquoi l'a-t-il permis ? Il a fait des créatures pour les rendre heureuses, pourquoi a-t-il consenti qu'elles devinssent malheureuses en tombant dans la défobéissance, puisqu'il ne tenoit qu'à lui de les préserver d'une telle chute ?

A de telles questions il y a une réponse fort courte, la voici : c'est un fait certain que Dieu a permis l'introduction du péché dans le monde. Or, Dieu étant la bonté & la justice par essence, ne peut rien faire de contraire à ces deux perfections. Donc l'idée seule que nous avons de la sainteté de Dieu, doit nous être un sûr garant que l'introduction du péché ne blesse ni sa justice, ni sa bonté. Notre règle, comme on voit, est de juger de ce qui est obscur, par ce qui est clair, au lieu que le Philosophe juge de ce qui est clair par ce qui est obscur. Aussi en prend-il occasion de blasphémer la bonté de Dieu; en quoi il est d'autant plus coupable que le péché même a servi à manifester cette bonté intime d'une manière qui surpasse toutes nos pensées, par le remède qu'elle a apporté au péché :

Mais pourquoi , dira le Philosophe , ne pas prévenir un si grand mal ? N'est-il pas plus sage d'empêcher un homme de se casser la jambe , lorsqu'on le peut , que de travailler à le guérir lorsque le mal est arrivé ?

Qu'on raisonne ainsi , quand il s'agit de la conduite des hommes , cela est juste ; mais ne prétendons pas assujettir la Divinité à cette règle. L'homme n'est pas égal à Dieu , pour qu'il soit en droit de lui demander quelque chose. Les pensées de Dieu sont autant au-dessus des nôtres , que le Ciel est élevé au-dessus de la terre. Je ne conçois pas tous les desseins que Dieu a pu avoir en permettant le péché ; mais ce que je fais certainement , c'est qu'il l'a permis , & qu'il est saint & juste dans toutes ses œuvres. Il a créé l'homme vraiment heureux ; il lui a fait espérer un bonheur encore plus parfait , qui consiste dans la possession éternelle & immuable de Dieu même ; & il n'a différé de le lui accorder , qu'afin qu'il sentît davantage sa dépendance ; il l'a laissé pour cela dans la main de son conseil , afin qu'il pût se déterminer librement dans le choix qu'il feroit.

Si cette souveraine félicité eût été accordée à l'homme au moment de sa formation , il eût pu croire qu'elle lui étoit dûe , & qu'elle étoit attachée à sa nature. Dieu a

voulu le laisser quelque tems sans entrer dans la jouissance du parfait bonheur auquel il le destinoit ; il a voulu de plus qu'il méritât ce bonheur par la soumission à sa loi. Dieu a donc exigé de lui un tribut de sa dépendance , de son amour & de sa reconnaissance. Dans cette vue , il lui a fait un précepte facile à accomplir , mais dont l'accomplissement eût été un hommage & un acte d'adoration. Il lui a laissé la liberté de choisir , de se déterminer ou au bien ou au mal ; mais pour le détourner du mal , & l'attacher au bien , il lui a donné la lumière dans l'esprit , les affections saines dans le cœur ; & enfin il y a joint les promesses & les menaces. Malgré cela l'homme est tombé par sa seule faute. Il a préféré le mal au bien , sa volonté propre à celle de Dieu. Voilà l'origine de tous les maux. L'homme ne doit s'en prendre qu'à lui de sa chute ; Dieu n'y a aucune part. Mais comme il est infiniment bon , il a résolu de tirer sa gloire de la malice même de l'homme. Le péché avoit abaissé la nature humaine au-dessous du néant ; Dieu qui est riche en miséricorde , a entrepris de la tirer du plus profond abyme , & de l'élever au-dessus même de la nature angélique , & c'est ce qu'il a fait en unissant sa nature divine à notre nature dans la personne de Jésus.

Christ, qui est Dieu & Homme en même tems. Par cette union ineffable, Dieu s'est formé un adorateur digne de lui, un adorateur qui lui est égal, un adorateur qui offrira éternellement à sa gloire, un sacrifice proportionné à sa Majesté infinie : & en associant tous ses élus à Jesus-Christ, il les a rendus ses enfans adoptifs, les a fait participans de sa nature divine, & leur a préparé les secours les plus efficaces pour arriver à la gloire.

Le Philosophe, qui n'a aucun goût pour les choses de Dieu, méprise toutes ces vues, que la foi nous montre ; & comme il juge que Dieu ne peut pas avoir de bonnes raisons pour faire une chose, dès que lui Philosophe ne peut les appercevoir, il a bâti dans son imagination, pour expliquer l'origine du mal, différens systèmes, qui sont l'élixir de l'extravagance philosophique, & qu'il juge cependant très-propres à expliquer la nature du mal, *parce qu'ils sont*, dit-il, *plus conformes aux lumieres naturelles & aux idées de l'ordre.*

Le premier de ces systèmes, c'est de nier qu'il y ait aucun dérèglement, soit physique, soit moral dans la nature. Tout est bien, dit Pope. Ce qui paroît un mal particulier, est un bien dans l'ordre général. Tous les désordres qui arrivent sont des

1. Système philosophique sur l'origine du mal. Tout est bien.

ingrédiens nécessaires à la perfection du tout. Les tempêtes, les pestes, &c. sont des suites des loix générales; ainsi point de mal physique. Quant au mal moral, il n'est que dans l'imagination des hommes. Il n'y a point de crimes proprement dits, parce qu'il n'y a point d'autres loix que celles que les hommes ont établies arbitrairement. Les idées de justice, de sainteté, de probité sont des idées factices. Elles sont le résultat des conventions faites entre les hommes pour la bonne police, aussi sont-elles différentes selon les divers pays. Tel homme est ici coupable & jugé digne de mort pour une action, qui dans un autre coin du monde méritera des louanges.

Je laisse là ce système ridicule & impie; il suffit de l'exposer pour le réfuter; d'ailleurs il m'a paru qu'il l'étoit suffisamment dans les premières Lettres qui m'ont été communiquées. Passons donc au second.

2. Systê-
me. Ma-
nicheis-
me.

Ce système consiste à admettre deux êtres subsistans en eux-mêmes, éternels, indépendans, opposés l'un à l'autre, dont l'un est souverainement bon, & l'autre souverainement méchant. Ils sont tous deux également maîtres de la nature, & ont concouru tous deux ensemble à former l'homme, mais diversement: l'un y a mis tout

ce qu'il y a de bon, & l'autre, tout ce qu'il y a de mauvais, c'est ainsi qu'ils ont partagé l'ouvrage. Ce n'est point de son plein gré, à la vérité, que le bon principe a soumis l'homme au péché & à la misère, il n'y a consenti que pour éviter un plus grand mal, & pour ainsi dire à son corps défendant. Il voyoit que le mauvais principe vouloit tout perdre. Il s'y est opposé autant qu'il a pu, & par accord il a obtenu l'état où les choses sont réduites. Il a fait comme un Monarque, qui, pour éviter la ruine de ses Etats, est obligé d'en sacrifier une partie au bien de l'autre.

Selon ce système, ces deux principes ; las du chaos où chacun bouleversoient ce que l'autre avoit fait, convinrent de s'accorder. Chacun céda quelque chose, ainsi chacun eut part à la production de l'homme & aux loix de l'union de l'ame & du corps. Le bon principe obtint celles qui procurent à l'homme mille plaisirs, & consentit à celles qui exposent l'homme à mille douleurs. Au reste, s'il consentit que le bien moral fût infiniment plus petit dans le genre humain que le mal moral, il se dédommagea sur quelqu'autre espece de créature, où le vice seroit moindre que la vertu. Si plusieurs hommes dans cette vie ont plus de misère que de bonheur, on compense cela dans

un autre état ; ce qu'ils n'ont pas sous la forme humaine , ils le recouvreront sous une autre forme (par la Métempsychose). Par cet accord le chaos se débrouilla , le chaos , dis-je , principe passif , qui étoit le champ de bataille des deux principes actifs.

Si je lisois de pareilles extravagances dans les Contes des Fées , je n'en serois pas surpris ; mais les trouver dans un Philosophe célèbre comme Bayle , qui les expose sérieusement , & qui prétend qu'elles sont plus propres à expliquer l'origine du mal que tout ce que la Religion nous apprend , c'est ce qui n'est pas croyable.

Je ne puis attribuer un tel renversement de bon sens dans un homme d'esprit , qu'à la haine de la Religion ; & je me dis à moi-même , il faut que la Religion soit bien belle & bien certaine , puisqu'on ne peut l'attaquer , qu'en donnant dans les plus grossières & les plus ridicules absurdités. Elles ne mériteroient qu'un souverain mépris ; mais il est bon de les exposer afin de convaincre tout homme raisonnable , que la philosophie ne peut rien dire que d'insensé , dès qu'elle ouvre la bouche contre la Religion ; & que les combats qu'elle lui livre , tournent toujours au triomphe de la foi.

Première absurdité. Y pense-t-on , de

donner au *mal* une existence réelle, d'en faire une substance qui soit par elle-même, & qui soit indépendante? Le bien, c'est-à-dire, la vérité, la justice, la sagesse ont une existence réelle en Dieu, puisque Dieu est lui-même par essence tout bien : il est vérité, justice, sagesse, sainteté, bonté. Ces perfections ne sont pas en Dieu des modalités, elles forment sa substance, elles sont lui-même. Tout ce que nous affirmons de Dieu, nous l'affirmons de la vérité : nous disons que la vérité existe par elle-même, qu'elle ne peut jamais périr, qu'elle est indépendante, éternelle, que personne ne peut lui résister. Et en parlant ainsi, c'est Dieu que nous avons en vue, parce que la vérité & Dieu sont une même chose.

En est-il du mal comme du bien? Pouvons-nous donner au mensonge une existence réelle? La vérité, & l'erreur qui la contredit, peuvent-elles exister ensemble? Si l'erreur avoit une existence réelle, elle ne seroit plus erreur, elle seroit vérité. Notre langage ordinaire suffit pour nous le faire sentir : quand nous voulons assurer qu'une chose est vraie, nous disons : *elle est* ; & au contraire, quand nous voulons assurer qu'une chose est fausse, nous disons qu'elle *n'est pas*. La proposition qui assure que deux & deux font quatre, est vraie ; la

contradictoire peut-elle l'être aussi? Donner l'existence à l'erreur comme à la vérité; c'est supposer que les ténèbres & la lumière peuvent subsister en même tems. Le mal n'est donc autre chose qu'un défaut, qu'une privation de bien, qu'un néant; & les esprits de malice, que la foi nous apprend être répandus dans l'air, ne sont point mauvais dans leur être physique, puisqu'ils sont l'ouvrage de Dieu. La méchanceté, qui est en eux, est une privation volontaire de sainteté. *Leur nature est bonne*, comme dit S. Augustin; mais elle est viciée par les mauvaises affections auxquelles elle s'est livrée. Il est donc absurde d'imaginer qu'il y ait un être dont la substance soit le mal proprement dit, & le principe du mal, puisqu'il n'y a que le bien qui puisse avoir une existence réelle.

*Natura
bona, vo-
luntate
perversa.
de civit.
11, c. 32.*

2^{me} Absurdité. Le Manichéen ne se contente pas de donner un être réel au mal; mais ce qui est le comble de l'extravagance, il lui donne les mêmes perfections qu'à la bonté par essence. Selon lui le mauvais principe est éternel, indépendant, infini, tout-puissant, immuable, il est par lui-même. Voilà donc deux Dieux. Quelle plus grande folie! Ce qui les différencie, dirait-on, c'est que l'un est souverainement bon, & l'autre souverainement mauvais. Mais le

Manichéen n'y pense pas d'admettre un Dieu mauvais, lui qui part de la bonté qu'il croit essentielle en Dieu, pour dire qu'il ne peut pas permettre le mal. Comment peut-il croire qu'il y ait un Dieu qui puisse être souverainement mauvais? Il ne lui donne pas le nom de Dieu, mais il lui en donne tous les attributs essentiels. Or c'est en faire un Dieu.

3^{me} *Absurdité.* Si le principe du mal est un être éternel, indépendant, &c. il faut dire qu'il est un être nécessaire. Or, un être nécessaire ne doit avoir aucunes bornes, rien ne peut le limiter. Il faut qu'il soit infini, & tout-puissant. Or, s'il est infini & tout-puissant, il doit réunir en lui toutes les perfections, autrement il seroit borné, il ne seroit plus indépendant. Ainsi voilà l'être souverainement mauvais, qui est aussi souverainement bon. Il est donc un avec le principe qui est souverainement bon. Il n'y a donc pas deux principes, c'est le même être qui est à la fois infiniment bon, infiniment méchant, infiniment juste, infiniment injuste; il est un assemblage de vices & de vertus, d'erreurs & de vérités, de ténèbres & de lumière. Il se combat lui-même.

4^{me} *Absurdité.* Le Manichéen fait deux principes opposés l'un à l'autre également

tout-puissans. Mais n'est-ce pas là encore le délire le plus complet ? Car conçoit-on que deux êtres opposés l'un à l'autre, soient tout-puissans ? l'opposition qui est entr'eux , ne prouve-t-elle pas qu'ils sont tous les deux impuissans ? Partager la toute-puissance, la diviser , c'est l'anéantir : car si ces deux êtres étoient tout-puissans , ils se détruiraient l'un l'autre. S'ils ne sont pas tout-puissans , ils ne sont donc pas Dieux. Ainsi le Manichéisme conduit à l'athéisme.

5^{me} *Absurdité.* Rien de plus extravagant que le combat que le Manichéen suppose entre les deux principes ; combat , qui , selon lui , est éternel & ne peut jamais finir , parce qu'il faudroit la destruction de l'un des deux , ce qui ne se peut , puisqu'ils sont éternels & indépendans. Si le bon principe est assez puissant pour tirer les êtres du néant , comment ne l'est-il pas assez pour garantir son ouvrage des mauvaises influences du mauvais principe ? La vérité ne l'emporte-t-elle pas toujours sur le mensonge , la justice sur l'injustice , la sagesse sur la folie , le bien sur le mal ? Ne voyons-nous pas visiblement que l'erreur est toujours obligée de céder à la vérité ? Pourquoi donc admettre un équilibre de force dans deux principes si opposés ? Il faut

n'avoir aucune idée de Dieu pour admettre de pareilles contradictions.

6^{me} *Absurdité*. Il faut bien peu connoître les droits de la vérité, pour supposer qu'elle s'accorde avec le mensonge, qu'elle cede du terrain pour avoir la paix. La vérité est inflexible, parce qu'elle est immuable. Elle cesseroit d'être vérité, si elle consentoit à perdre quelque chose, à composer avec son ennemi. C'est cependant ce que suppose le Manichéen. Il enseigne que le bon principe s'est accordé avec le mauvais; qu'il lui a permis d'entrer en société avec lui; qu'ils ont composé ensemble; que le bon a permis au mauvais de travailler avec lui, de mêler leur ouvrage ensemble, afin de former l'univers; & que le mauvais a bien voulu suspendre une partie de sa malice par le contrat qu'ils ont passé entr'eux. Nos Philosophes devroient bien nous montrer la minute d'un tel contrat.

7^{me} *Absurdité*. L'accord chimérique entre ces deux principes renferme encore une contradiction ridicule: il faut que le bon principe ait cessé d'être bon; & que le mauvais ait cessé d'être mauvais, pour céder ainsi réciproquement de leurs droits; il faut qu'ils aient renoncé à leur propre nature. Le bon ne peut faire que du bien,

& cependant il a fait du mal , en permettant que son ouvrage soit gâté par son ennemi ; & le mauvais a fait du bien , en laissant agir le bon , & en lui accordant de faire du bien. Remarquons en passant que le Manichéen retombe ici dans le défaut qu'il reproche aux Orthodoxes , puisqu'il convient que le bon principe a permis au mal de s'introduire dans son ouvrage. Je peux faire ici tous les raisonnemens que Bayle fait faire à son Zoroastre Manichéen , dans la dispute qu'il a avec Mélissus au sujet de l'origine du mal. Je ne veux que cela pour le confondre.

8^{me} *Absurdité.* J'ai prouvé plus haut que ces deux principes, le bon & le mauvais , ne doivent faire qu'un seul être : en voici une nouvelle preuve. Dieu étant l'Être par lui même, il renferme nécessairement tout ce qui est être par soi-même : il est la plénitude de l'être. Si donc le mal est être par soi-même, ainsi que le bien, il appartient à la nature divine, il est un avec elle. Ce sont deux parties inséparables de l'être, & qui ne sont qu'un en Dieu. Peut-on dégrader davantage la nature divine que de la rendre, non-seulement coupable de tout le mal qui est dans le monde, mais encore d'en faire un composé monstrueux du bien & du mal ?

9^{me} *Absurdité.* Selon le Manichéen, le mauvais principe est indépendant, il est au moins aussi puissant que le bon. Pourquoi ne se donne-t-il pas les mêmes perfections qui appartiennent au bon principe? Le bon ne doit, ni ne peut s'y opposer: il ne le doit pas, puisqu'il doit au contraire le désirer, le souhaiter, afin de faire cesser le combat, & de plus, parce qu'il doit être bien aise que le bien se fasse; il ne le peut pas, puisque l'autre est aussi puissant que lui. D'un autre côté, le mauvais doit être las de faire le personnage qu'il fait. Il ne peut être que malheureux en rendant les autres malheureux. Que ne se rend-il donc heureux en devenant bon?

10^{me} *Absurdité.* Ce mauvais principe doit être, dans le système du Manichéen, plus puissant que le bon. La preuve en est claire: l'homme éprouve plus de douleurs que de plaisirs, & il y a plus d'hommes malheureux qu'il n'y en a d'heureux. Donc l'empire du mauvais principe est plus grand que l'empire du bon principe; donc il est plus puissant. Et une deuxième preuve, c'est que le bon n'a pu débrouiller le chaos sans en avoir reçu la permission du mauvais.

11^{me} *Absurdité.* Si l'homme est l'ouvrage de deux principes tout-puissans, il n'est plus libre. Ce n'est plus lui qui fait

le bien, c'est le bon principe; ce n'est plus lui qui fait le mal, c'est le mauvais. Il est le malheureux jouet de deux êtres, auxquels il ne peut résister, il n'est responsable de rien. Il est bon ou mauvais, selon que le bon ou le mauvais principe l'emporte l'un sur l'autre. Il ne mérite ni ne démérite. Il seroit injuste de le rendre responsable du mal qui arrive : il faut s'en prendre au mauvais être qui le tourmente, & même au bon qui ne combat pas assez fortement contre le mauvais. Ainsi les Juges ont tort de punir les méchans. Il faudroit remonter plus haut, attaquer le mauvais principe. Mais si Dieu ne peut pas venir à bout de le détruire, ils seroient bien téméraires de l'entreprendre.

12^{me} *Absurdité.* Si le mauvais principe est si puissant, il faut l'adorer, le prier, pour obtenir qu'il ne s'oppose pas au bien que le bon veut nous faire. Et je crois même qu'il mérite plus nos prieres que le bon; car le mal qu'il nous cause, nous rend insensibles au bien que le bon nous fait; & nous sommes plus tourmentés par le mal, que consolés par le bien.

13^{me} *Absurdité.* Le principe du mal, selon le Manichéen & selon Rousseau, c'est la matiere. Mais conçoit-on comment la matiere, qui est brute & inanimée, sans

pensée, sans sentiment, sans volonté, peut être principe du mal ? A-t-elle résisté à la volonté de Dieu, quand il l'a employée ? N'a-t-elle pas pris toutes les formes qu'il a voulu, sans murmurer, sans se plaindre ? Si elle a quelque défaut dans sa forme, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre ; c'est ou à l'impuissance de celui qui l'a disposée comme elle est, ou à la malice d'un autre principe différent d'elle-même.

Fin de la Réfutation.

Je me flatte, mon fils, que vous serez satisfait de cette réfutation, & que vous conviendrez que Rousseau nous trompe, lorsqu'il nous dit que les plus grandes idées qu'il a de la Divinité lui viennent de la raison. Une raison qui approuve le Manichéisme, ne mérite d'autre séjour que celui des Petites-Maisons.

Concluez, mon fils, de tant d'absurdités, que si le Philosophe étoit de bonne foi, il conviendrait qu'il est obligé, malgré lui, de confesser des vérités qui répugnent à sa raison, telle qu'est l'introduction du mal sous un Dieu souverainement juste & bon. Car dire que le mal n'est pas mal, c'est folie ; admettre deux principes, c'est extravagance. Mais, dira-t-il, com-

ment concilier cette bonté avec l'introduction du mal? Je n'en fais rien. Tout ce que je fais, c'est que Dieu étant souverainement bon & souverainement juste, ne peut rien faire qui ne soit bon & juste. Cela me suffit. Ainsi je me soumets sans répugnance à la foi, bien persuadée que Dieu est trop élevé au-dessus de moi, pour que je puisse pénétrer les raisons de sa conduite, toujours pleine de sagesse. Faites-en autant, mon fils, & vous aurez la paix.

Je, &c.



XXI. LETTRE.

*Blasphêmes de Rousseau contre la
sainteté de Dieu.*

JE ne veux point, mon fils, passer sous silence une autre proposition de Rousseau, concernant le mal moral, elle est aussi contraire à l'intérêt des hommes, qu'à la gloire de Dieu : vous n'aurez pas de peine à juger qu'elle est parfaitement assortie à tout son système impie.

« La Providence, dit-il, n'empêche pas
» les hommes de faire le mal, soit que, de
» la part d'un être si foible, ce mal soit nul
» à ses yeux, soit, &c.

Comment, le mal nul aux yeux de celui qui est la sainteté même ! y pensez-vous, grand Philosophe ? Vous convenez qu'il y a un mal réel, qui est sans doute le violement de la justice, de la vérité, de la loi éternelle, de cette loi que vous dites vous-même être gravée dans le cœur de tous les hommes. A quels yeux ce mal est-il donc mal, si ce n'est aux yeux de Dieu ? Car s'il n'est mal qu'aux yeux des hommes, il n'est donc pas mal en lui-même ? Il n'est pas mal, quand il n'est pas vu ? Mais com-

ment se peut-il faire qu'il soit mal aux yeux des hommes, & qu'il ne le soit point aux yeux de Dieu? Les hommes sont donc plus saints que Dieu? Ils désapprouvent le mal que Dieu ne désapprouve pas. Ils punissent des crimes que la Justice divine ne juge pas dignes d'être punis, ils sont donc plus justes que Dieu, ou plutôt ils sont injustes, puisque leur justice est contraire à celle de Dieu.

Mais quand Rousseau a avancé une impiété aussi horrible, a-t-il réfléchi sur l'insulte qu'il fait à Dieu, en le dégradant & le dépouillant des attributs les plus essentiels de la Divinité? Dieu est la vérité, la sainteté & la justice même. Si ce Philosophe n'a pas de Dieu cette idée, qu'il me dise donc quel est son Dieu. Si son Dieu est comme le nôtre, le Dieu de sainteté, de vérité & de justice, comment peut-il imaginer que la justice ne soit point blessée par l'injustice, la vérité par le mensonge, la sainteté par le violement de la loi? Dieu n'est donc plus la loi, s'il ne condamne plus ce qui la blesse? S'il n'est pas la loi éternelle, qu'est-il? Il se renonce lui-même, s'il ne condamne pas ce qui est condamnable. Telles sont les absurdités & les contradictions dans lesquelles on tombe nécessairement, quand on ne prend pour

guide dans le jugement que l'on veut porter de Dieu & de ses perfections , que sa superbe raison.

L'égarement prodigieux de cet homme est une démonstration complète de la nécessité de recourir à la révélation. Qu'il soit donc confondu, lui qui ose dire que la Religion naturelle lui suffit, & que la révélation « n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu a donnés à chacun de nous de connoître la vérité ».

*Emil. t.
3, p. 129.*

Son erreur vient de ce qu'il juge du mal, non par la grandeur infinie de Dieu qui le défend, mais par la petitesse de l'homme qui le commet, de ce qu'il s'imagine que ce n'est pas sur la loi qu'il faut juger du crime, mais par la foiblesse de la créature. Ainsi la créature sera exempte, à raison de sa foiblesse, d'observer la loi de Dieu ; il n'y aura point de crime que l'on ne puisse commettre, sans craindre la justice divine.

Ce Philosophe, par son doute injurieux à la Divinité, ouvre donc la porte à tous les désordres. Il fait des Magistrats qui punissent les crimes, de vrais tyrans qui exercent une autorité qu'ils n'ont point reçue de Dieu, qui condamnent ce qui est nul à ses yeux. Ai-je tort, mon fils, de dire que les impiétés de cet Auteur attaquent & l'intérêt de la société & la gloire de Dieu ?

C'est sans doute sur la fausse supposition, que le crime est nul aux yeux de Dieu, que cet impie se rassure contre ses jugemens.

Emil. 1. « Ne me demandez pas, dit-il, si les tour-
2, p. 85. » mens des méchans seront éternels : je
 » l'ignore encore, & n'ai point la vaine cu-
 » riosité d'éclaircir des *questions inutiles.*
 » Que m'importe ce que deviendront les
 » méchans? Je prends peu d'intérêt à leur
 » sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils
 » soient condamnés à des tourmens sans
 » fin ».

Vous l'entendez, mon fils; ne frémissiez-vous pas d'indignation contre un homme qui se croit si juste, qu'il ne craint pas les jugemens de Dieu; qui est assez superbe pour déclarer qu'il ne prend aucun intérêt au *sort des méchans*? Quoi, il ne craint rien, lui qui a donné des leçons de vices à toute la jeunesse; qui a corrompu les cœurs encore tendres, par ses abominables principes; qui a tendu des pièges à l'innocence; qui a appris aux hommes à ne respecter aucunes loix; qui a rompu toutes les barrières du crime!

Tom. 1. Il ne craint rien, lui qui a fait une vertu
pag. 22. de la vengeance & de la trahison la plus
P. 323. noire; qui a anéanti la sainteté du mariage,
 en mettant en problème s'il faut avoir une
Tom. 3. femme en propre; qui a corrompu la loi
pag. 91.

sainte de Dieu , en faisant entendre qu'elle favorisoit le crime , parce qu'elle ne pro-
nonçoit point de peine contre une fille ,
qui , étant dans la campagne , auroit été
deshonorée par la violence ! Il ne craint

P. 13.

rien , lui qui a blasphémé contre Dieu ,
contre ses œuvres , contre sa loi , contre sa
vérité ; qui a insulté Jesus - Christ ; dans sa
personne , dont il dit que la trop grande
élévation lui a fait tourner la tête ; dans ses
miracles , qu'il traite de faux ; dans sa doc-
trine , qu'il soutient être contraire à la rai-
son ; dans sa morale , qu'il accuse d'être
outrée : lui , qui a insulté l'Eglise , ses Mi-
nistres & nos mysteres ! Enfin , il ne craint
rien , lui qui a tout arraché , tout renversé ;
le corps & l'ame de la Religion , le culte
intérieur & extérieur , le dogme & la mo-
rale ; qui a foulé aux pieds l'autorité divine
& humaine , le sacré & le politique ; qui
n'a rien épargné ni respecté ! Le mal qu'il
a fait se perpétuera de génération en géné-
ration. Ses Livres impies sont d'autant plus
dangereux , que l'élégance de son style &
le nerf de ses expressions les font lire de
tous les esprits curieux , & portent le poi-
son le plus subtil dans le cœur. Depuis
qu'ils ont paru , l'incrédulité est devenue
presque générale ; la jeunesse n'ayant plus
de frein est devenue perverse & corrom-

Rép. d
M. l'Ar-
chevêque
pag. 7.

pue ; tous les liens de la société sont coupés. Et il ose dire qu'il ne prend aucun intérêt au sort des méchans ! Mais où en trouvera-t-on, s'il ne l'est pas ? Quel crime Dieu punira-t-il, s'il ne punit ceux de ce blasphémateur ? Qu'il apprenne que « les
 » meurtriers (des âmes, encore plus que
 » des corps), les empoisonneurs, les men-
 » teurs, les fornicateurs seront jettés dans
 » l'étang de feu & de soufre ; qu'ils boiront
 » du vin de la colère de Dieu, de ce vin
 » tout pur préparé dans le calice de sa co-
 » lère ; qu'ils seront tourmentés dans le feu
 » & dans le soufre devant les saints Anges
 » & en présence de l'Agneau, & que la
 » fumée de leurs tourmens s'élèvera dans
 » les siècles des siècles, sans qu'ils aient
 » aucun repos ni jour ni nuit ». Séparez-
 vous donc de lui, mon fils, comme les
 Israélites se séparèrent de Coré, de Da-
 than & d'Abiron, de peur d'être dévoré
 par le même feu, qui consumera éternel-
 lement les impies. Je, &c.



XXII. LETTRE.

*Blasphêmes de Rousseau sur la justice
de Dieu.*

IL faut que Rousseau soit tombé dans le dernier degré d'endurcissement pour oser dire qu'il ne craint point les jugemens de Dieu. J'ai cette confiance, mon fils, que vous avez horreur d'un pareil langage, & qu'ainsi vous ne regardez pas comme une question inutile de savoir s'il y a des tourmens préparés pour les méchans; que vous vous intéressez à leur sort, parce que nous devons tous craindre, & avec raison, d'être de ce nombre. Il y auroit bien de la folie à se rassurer sur la parole d'un tel homme. Vous conviendrez au moins qu'il peut se tromper, qu'il n'est pas infallible. Or s'il se trompe, quel désespoir pour lui & pour ceux qui se fiant à sa parole, auront vécu, comme lui, en impies!

Le doute, mon fils, que je parois admettre ici sur la punition éternelle des méchans, n'est pas de ma part un doute réel: il seroit criminel. Mon dessein, en le supposant possible, est de vous faire comprendre, que quand même ce doute auroit

quelque fondement, il y auroit de la stupidité à demeurer dans la sécurité que ce Philosophe cherche à nous inspirer. Peut-on, mon fils, si on est sensé, s'endormir sur le bord d'un précipice? Mais s'il y a de la stupidité à demeurer tranquille en supposant qu'il y a lieu au doute, il y a de l'extravagance à faire le brave, tandis qu'il est démontré que les tourmens préparés aux méchans seront infinis & éternels?

Au reste, ces discours de Rousseau ne sont que les paroles d'un fanfaron, qui croit mériter le titre d'esprit fort par ces bravades sacrilèges. Il n'en faut point d'autre preuve que la contradiction perpétuelle où il est avec lui même. *Le crime*, a-t-il dit, *est peut-être nul aux yeux de Dieu*. Et dans un autre endroit, il convient que

Emil. 1. Dieu le punit. « La Suprême Justice, dit-il,
3, P. 89. » se venge dès cette vie : elle emploie les
» maux que vous vous faites, à punir les
» crimes qui les ont attirés. C'est dans vos
» cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos
» fausses prospérités, les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre
» vie? il est dès celle-ci dans le cœur des
» méchans ». Le crime des méchans n'est donc pas nul aux yeux de la Justice Suprême.

me, puisqu'elle le punit dès cette vie même par les maux que les hommes se font les uns aux autres ? C'est donc elle qui arme les méchans ; qui maîtresse des volontés , les fait servir à l'exécution de ses arrêts ? Pourquoi a-t-il donc dit que, l'homme étant libre-& actif, tout ce qu'il fait librement , n'entre point dans le systême ordonné par la Providence ? Comment a-t-il hasardé que le *crime étoit nul aux yeux de Dieu* , puisqu'il convient maintenant que la Justice Suprême , par les remords cuisans qu'elle excite dans le cœur des méchans , les châtie dès cette vie , & punit leurs forfaits au milieu même de leurs plus brillantes prospérités ? Cette Justice Suprême ne laisse donc rien d'impuni. Le crime n'est donc pas nul à ses yeux , puisque c'est elle qui , intérieurement par ses durs reproches , répand l'amertume sur nos plaisirs ?

Mais si elle le fait dès cette vie-ci , où elle affecte en quelque façon de se couvrir d'un nuage , que sera-ce dans l'autre vie , où elle paroîtra dans tout l'éclat de sa puissance & de sa sainteté ? Si l'enfer est dès ici bas dans le cœur des méchans par les remords cuisans de la conscience , & si la Justice Divine les poursuit par ses reproches ; faut-il croire que cet enfer cesse d'y

être après cette vie, où l'ame dégagée du corps, verra toute sa perversité, sans en pouvoir détourner les yeux un instant?

Ici bas, que de criminels, qui vivent dans une parfaite sécurité, qui n'éprouvent aucune adversité, & qui, à force de multiplier les crimes, sont venus à bout d'étouffer tous remords! S'il n'y a dans l'autre vie aucun châtiment pour ceux-là, disons - le hardiment, il ne faut point être criminel à demi, il faut, comme Rousseau, braver toute crainte, mépriser les jugemens de Dieu, & acheter le repos de la conscience par une incrédulité parfaite.

Notre Philosophe auroit-il oublié ce qu'il a dit de la nécessité d'admettre une autre vie, où la vertu soit récompensée & le crime puni? Voici ses paroles: « Quand
 » je n'aurois d'autre preuve de l'immorta-
 » lité, que le triomphe du méchant & l'op-
 » pression du juste en ce monde; cela seul
 » m'empêcheroit d'en douter. Une si cho-
 » quante dissonance dans l'harmonie uni-
 » verselle me feroit chercher à la résoudre.
 » Tout ne finit pas pour nous avec la vie,
 » tout rentre dans l'ordre à la mort ». Com-
 ment tout rentre-t-il dans l'ordre? C'est
 sans doute parce que le triomphe du mé-
 chant est changé en ignominie, sa vie vo-
 luptueuse en une vie de tourmens; & qu'au

Emil. t.
3, P. 84.

contraire le juste est tiré de l'oppression & élevé en gloire. Ainsi de cet aveu il suit que l'ame est immortelle, qu'il y a une autre vie, où Dieu rend à chacun selon ses œuvres. Rousseau va même plus loin ; parlant de cette opinion des Mahométans, qu'il y a un pont placé sur un feu éternel, qu'ils appellent *poul ferrho*, où se fait le jugement final des ames, & la séparation des bons & des méchans, il fait cette réflexion :

Croirai-je que l'idée de ce poul ferrho qui Emil. 6.
3, P. 2016

répare tant d'iniquités, n'en prévient ja-

mais ? Et après avoir déclaré qu'il seroit

très-nuisible d'ôter aux Persans cette crain-

te, il s'écrie : Philosophe, cesse un moment

de battre la campagne, & dis-moi nette-

ment ce que tu mets à la p'ace du poul

ferrho. C'est déclarer hautement, qu'il croit

l'existence d'un lieu où les opprimés seront

vengés de leurs tyrans après la mort. Ce-

pendant cet aveu est encore démenti ; on

va le voir : Où finissent nos soins périssa- Tom. 3 ;

bles, dit Rousseau, où cessent nos desirs pag. 307

insensés, là doivent cesser aussi nos passions

& nos crimes. De quelle perversité de purs

esprits seroient-ils susceptibles ? N'ayant

besoin de rien, pourquoi seroient-ils mé-

chans ?

Pitoyable raisonneur ! Ils seront méchans

après la mort, parce qu'ils l'ont été pen-

dant la vie. L'ame qui hait la vérité , la justice , & la sainteté dans cette vie , a contracté une habitude & une disposition , qui est en elle permanente. Elle demeurera pour toujours telle qu'elle est. Son amour fait son poids. Si c'est Dieu qu'elle a aimé , elle se portera vers lui de toute l'ardeur de ses desirs : si ce sont les créatures qu'elle a aimées , elle les cherchera , & ne les trouvant pas , elle se trouvera dans un vuide effroyable , qui fera son désespoir. Le Dieu qu'elle a méprisé , la repoussera loin de lui. Elle ne connoîtra plus d'autre asyle pour éviter ses regards terribles , que de se précipiter dans cet abyme préparé pour tous les esprits rebelles , & où le glaive de la justice de Dieu les poursuivra éternellement. Craignez donc Dieu , mon fils , ou plutôt aimez-le , & ne craignez que le péché. Bouchez-vous sur-tout les oreilles aux leçons détestables de ces faux sages , qui crient à toute la terre : Ecoutez-nous : Pleins de l'esprit philosophique , nous allons vous montrer le chemin de la vraie sagesse. On les écoute , & on ne voit sortir de leur bouche que contradictions & absurdités. Convenez-en de bonne foi.

Je vous , &c.



XXIII. LETTRE.

Blasphêmes de Rousseau sur la providence.

VOUS venez, mon fils, de voir Rousseau enlever à Dieu sa qualité de Créateur. « Si Emil. 1.
3, P. 92.
 » Dieu a créé la matière, les corps, les es-
 » prits, je n'en fais rien, dit-il. L'idée de
 » création passe ma portée. Je la crois au-
 » tant que je puis la concevoir ». C'est en
 bon françois dire qu'il ne la croit pas ;
 puisqu'il déclare qu'il ne la conçoit pas, &
 qu'ailleurs il a même établi, qu'il falloit
 suspecter la sincérité de ceux qui font pro-
 fession de la croire, en soumettant leur
 raison à l'autorité. Il ne laisse donc à Dieu
 que le titre de régisseur & de gouverneur
 de l'univers. Dieu, selon lui, n'a rien fait ;
 mais cependant il gouverne tout. J'ai dé-
 montré l'inconséquence de ce système ;
 mais peut-être que quelque jour ce Phi-
 losophe nous expliquera ce mystère d'un
 Dieu qui gouverne le monde, quoique le
 monde ne soit point son ouvrage. Lui qui
 ne croit que ce qu'il conçoit, nous fera
 comprendre d'où vient à Dieu cette auto-

rité sur des êtres pleinement indépendans de lui. En attendant qu'il satisfasse là-dessus notre juste curiosité : voyons s'il est bien d'accord avec lui-même sur l'autorité qu'il donne à Dieu dans le gouvernement du monde.

Il faut convenir que dans le gouvernement de ce monde , la partie la plus essentielle n'est pas le gouvernement de ce monde matériel & grossier , composé de corps inanimés & sans sentiment : le monde spirituel, composé des êtres animés & intelligens , ce corps d'hommes qui habitent sur la terre , pour qui tout paroît être fait, mérite encore plus sans doute d'être l'objet des attentions & des soins de la providence. Comme c'est elle qui a uni les ames aux corps , elle doit s'intéresser particulièrement à leur conservation. Rousseau ne nie peut-être pas cette vérité , que c'est cet Etre des êtres, qui , maître des esprits & de la matiere, a réuni des ames avec des corps : s'il la nioit, je lui demanderois quel intérêt Dieu prend donc à l'homme , quel droit il a sur lui. S'il n'a créé ni les esprits ni la matiere; si ce n'est pas lui qui a uni l'un avec l'autre; l'homme ne lui est de rien , ne lui doit rien , l'homme n'a donc aucun rapport à Dieu. Mais ne faisons pas ce Philosophe plus im-

pie & plus inconféquent qu'il n'est; supposons qu'il croit que c'est Dieu qui a formé le corps de l'homme, & qui a répandu sur lui ce souffle de vie, qui est l'ame qui nous anime. Je lui demande maintenant, si la divine providence se mêle du gouvernement du monde spirituel. Écoutons sa réponse.

« Si l'homme, dit-il, est actif, s'il est Emil. 2.
3, P. 77.
 » libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il
 » fait librement n'entre point dans le sys-
 » tème ordonné de la providence, & ne
 » peut lui être imputé. Elle ne veut point
 » le mal que fait l'homme, en abusant de
 » la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne
 » l'empêche pas de le faire, soit que de la
 » part d'un être si foible, ce mal soit nul à
 » ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher
 » sans gêner sa liberté, & faire un mal plus
 » grand en dégradant sa nature ».

L'alternative que propose ici ce Philosophe est le comble de la folie. Il suppose ou que le mal que fait l'homme est nul aux yeux de Dieu, ou que Dieu ne peut l'empêcher.

Le mal, vous l'avez vu, mon fils, n'est mal que parce qu'il est un violement de la loi, qui est Dieu même. C'est donc une contradiction manifeste, de dire que ce mal peut être nul aux yeux de Dieu.

Mais cette autre supposition, *que Dieu ne peut empêcher le mal*, est extravagante & impie; puisqu'elle dépouille Dieu de sa toute-puissance, attaque sa providence & nous le représente comme incapable de gouverner le monde. La preuve en est simple : si Dieu n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal, il faut établir pour principe qu'il n'a aucun pouvoir sur nos volontés. S'il n'a pas le pouvoir de changer nos volontés & de rendre bonnes celles qui sont mauvaises; s'il n'est pas maître de disposer des volontés des méchans, pour les faire servir à l'exécution de ses desseins, disons-le hardiment, un tel Dieu est un être oisif, impuissant, qui ne doit se mêler de rien. Il n'en fait pas plus que moi sur tous les événemens qui doivent arriver : il ne peut rien prévoir, ni par conséquent rien ordonner, rien régler. Car enfin dès que tout dépend des volontés libres des hommes, & que Dieu ne peut faire servir les volontés des hommes à ses desseins, il ne peut deviner à quoi ils se détermineront; il ne fait ni le tems des guerres, ni celui de la paix : tout cela dépend de la volonté d'un Prince, & souvent d'un favori. Ainsi Dieu n'entre pour rien dans le gouvernement du monde spirituel. Ce n'est plus lui qui donne les sceptres & les couronnes,

qui règle les révolutions des Etats & des Empires. Il n'est que le spectateur oisif de tous les événemens. C'est le hasard qui règle tout. Allons plus loin : la connoissance de Dieu ne va pas au-delà de lui-même. La naissance future des hommes dépend très-souvent de mille circonstances réglées par les volontés libres des hommes, dont Dieu ne pourroit prévoir les déterminations. Donc Dieu ne fait ni ceux qui doivent naître, ni le tems de leur naissance : le tems & le genre de notre mort doivent lui être aussi très-souvent inconnus, puisque mille événemens, qui dépendent des volontés libres des hommes, en peuvent décider. Voilà donc Dieu réduit à gouverner un peu de matiere, à faire tomber quelques gouttes d'eau ; & encore, selon les nouveaux Philosophes, il ne s'en mêle guère, il ne faut pour cela que les loix du mouvement, qui une fois établies, ne peuvent plus être changées. Dieu lui-même n'a pas droit d'y toucher : s'il s'avisait d'en déranger quelques ressorts, tout s'écrouleroit ; la moindre confusion dans un seul monde, entraîneroit la ruine non-seulement de ce monde, mais du grand tout, selon Pope.

Il me vient une crainte à ce sujet : c'est que quand on détache une pierre d'une montagne pour la placer ailleurs, il n'ar-

rive quelque dérangement dans le mécanisme du monde , & que de proche en proche ce dérangement ne se fasse sentir à toute la machine , & qu'elle ne s'écroule. Que pensez-vous, mon fils, de ma crainte? Proposez-la à vos Philosophes, afin qu'ils se consultent & qu'ils nous rassurent. Ne croyez pas que ma crainte soit sans fondement : Voltaire, ce sage par excellence, ce zélé rubricaire des loix de la nature, nous prophétise *un dérangement entier dans tout le monde, si une roue de la grande machine vient à s'arrêter*; & pour s'arrêter, selon lui, il ne faudroit qu'une guérison qui arriveroit surnaturellement. *Ainsi un miracle que Dieu opéreroit par une volonté particulière, seroit une contravention aux loix de la nature; & si Dieu le faisoit, il dérangeroit son propre ouvrage*; ce seroit ôter un anneau de cette chaîne qui lie toutes les parties de l'univers : Or, Dieu se donnera bien de garde de l'entreprendre; son immutabilité y est intéressée; il est assujetti à des loix sacrées qu'il ne peut changer.

Telle est la sublime Philosophie de ces hommes nés pour ramener le genre humain aux leçons de la raison : une fièvre guérie par miracle feroit écrouler le monde entier. Ai-je tort de craindre qu'une pierre détachée d'une montagne, où la main de

la nature l'avoit placée, n'entraîne la ruine entière du monde?

Il me semble que toute l'étude de nos Philosophes d'aujourd'hui n'a pour objet que de dégrader le grand *Etre*, l'*Etre des êtres*. Ils ne peuvent concilier en lui deux perfections, telles que la toute-puissance & l'immutabilité: ainsi pour conserver celle-ci, ils détruisent celle-là. Dieu n'a pas droit de toucher à aucune partie de l'univers; la pendule est montée, il faut qu'il la laisse aller.

Ces grands génies, qui ont en main une balance pour y peser tous les droits de Dieu, décident que Dieu n'a point été libre même dans la création du monde. Ainsi ne soyons pas surpris, s'il ne l'est pas dans son gouvernement. Ce Dieu, souverain de tout, n'est maître de rien; il a des loix qu'il doit suivre; c'est le destin qui les lui a prescrites; il n'en est que l'exécuteur & le ministre. Vous croyez peut-être que je leur en impose: lisez ces paroles de l'Auteur de l'Esprit des Loix, un des plus célèbres entre les nouveaux Philosophes « La création, qui paroît être un acte libre, suppose des regles aussi invariables que la fatalité des athées ».

Vous vous êtes trompé, mon fils, selon cet homme initié aux mysteres de la na-

ture, si vous avez cru que Dieu vous a créé, parce qu'il l'a bien voulu. Votre existence est aussi nécessaire que celle de Dieu; tout ce que Dieu fait, il le fait parce qu'il y est forcé. Vous pouvez dire comme Rousseau : *Etre des êtres, je suis parce que tu es*. Mon existence est une suite nécessaire de la tienne, tu ne pouvois te dispenser de me donner la naissance, c'est à la fatalité qui te gouverne que j'en ai obligation. Cette fatalité est ton maître comme le mien. C'est donc la fatalité qui est notre Dieu, & qui est le Dieu de notre Dieu. Mais qui est-ce qui gouverne cette fatalité? Agit-elle d'elle même? Est-ce elle qui a établi les loix invariables? peut-elle les changer? Non sans doute, il faut donc qu'il y ait une autre fatalité supérieure qui la conduise, & ainsi à l'infini. Ces idées approchent assez des folies des Valentiniens, qui admettoient une multitude d'Eones, ou de personnes qui gouvernoient le monde, & dont le premier & le plus parfait étoit dans une profondeur *invisible & inexplicable*.

Autre Absurdité. Si le monde est nécessaire, il faut qu'il soit souverainement parfait. Dieu n'a rien de plus que lui. Dieu l'a produit, je le veux; mais il l'a produit nécessairement, il n'étoit pas maître de ne le
pas

pas produire : le monde est une émanation nécessaire de l'être divin. Or, le droit à l'être renferme toutes les perfections qui appartiennent à l'être par lui même ; ce seroit une injustice de le borner, il a droit à tout être, dès qu'il a droit à l'être. Ainsi, suivant ce bizarre système, le monde entier doit être éternel, il doit être parfait, chaque particulier doit aussi participer à cette éternité & à cette souveraine perfection. C'est ainsi qu'on retombe dans toutes les extravagances du Pope François, qui dit que tout est parfait dans le monde, & qui justifie par-là tous les crimes, tous les désordres, & donne le nom d'heureux aux plus misérables. Il seroit inutile de vous répéter tout ce que je vous ai dit là-dessus. Comprenez seulement par l'exposé que je vous fais des absurdités de nos Philosophes, combien il est nécessaire de s'en tenir à la révélation. Je, &c.



XXIV. LETTRE.

Blasphème de Rousseau sur la puissance de Dieu.

VOUS avez vu, mon fils, dans ma lettre précédente, l'injure que Rousseau fait à la Divinité, en disant qu'elle ne peut empêcher le mal; la raison qu'il en donne est un blasphème contre la puissance de Dieu, & une absurdité palpable.

« Dieu, dit-il, ne peut empêcher le mal,
 » sans gêner la liberté de l'homme, & faire
 » un plus grand mal en dégradant sa na-
 » ture. Murmurer, dit-il encore, de ce que
 » Dieu n'empêche pas l'homme de faire le
 » mal, c'est murmurer de ce qu'il le fit
 » d'une nature excellente, de ce qu'il mit
 » à ses actions la moralité qui les anno-
 » blit, & de ce qu'il lui donne droit à la
 » vertu. Que pouvoit de plus en notre fa-
 » veur la Puissance divine elle-même? Pou-
 » voit-elle mettre de la contradiction dans
 » notre nature, & donner le prix d'avoir
 » bien fait, à qui n'a pas le pouvoir de fai-
 » re le mal? Quoi? pour empêcher l'hom-
 » me d'être méchant, falloit-il le borner à
 » l'instinct, & le faire bête? Non, Dieu de

Emil. t. 3, p. 78.

» mon ame , je ne te reprocherai jamais de
 » l'avoir faite à ton image , afin que je
 » puisse être bon & heureux comme toi ».

Quelle manie a cet Auteur d'écrire sur la Religion , à laquelle il n'entend rien ? Qu'il seroit heureux ! s'il avoit un ami fidele qui lui dît : vous avez des talens propres à servir utilement le public par des ouvrages de Littérature , tenez-vous-en là , & ne vous mêlez jamais de parler de la Religion chrétienne , qui est pour vous un livre scellé : tous les raisonnemens que vous faites à ce sujet , sont autant d'absurdités. Il ne faudroit , pour le prouver , que la derniere page que je viens de transcrire : chaque proposition est une erreur grossiere : Vous allez en juger.

Premiere absurdité. Selon ce Philosophe profond , c'est un titre de grandeur & d'*excellence* , que de pouvoir faire le mal ; & ce seroit *dégrader la nature* de l'homme , l'avilir , que de l'élever à un état d'impeccabilité ; si Dieu l'entreprendoit , Rousseau le citeroit à son tribunal , & le déclareroit plus coupable même que l'homme ne l'est en se portant au mal. Peut-on rien de plus extravagant ?

Sachez , mon fils , que la malheureuse liberté qu'a l'homme de pouvoir faire le mal , n'est point , comme le pense ce Phi-

lofophe , un titre de grandeur ; c'est , au contraire , la marque la plus sensible de notre bassesse ; c'est l'apanage d'une nature tirée du néant. On ne peche que par ignorance , par foiblesse , par dépravation de goût : ainsi , dire que c'est un avantage précieux , que de pouvoir pécher , & un sujet de nous glorifier , c'est dire que l'erreur est bonne , que le vice est une vertu , que l'homme est heureux de pouvoir être malheureux ; que c'est un avantage pour l'homme d'être sujet à des infirmités , à des maladies & à la mort même ; que c'est un titre glorieux pour un enfant , de ne pouvoir se soutenir sur ses jambes , & de faire des chûtes à chaque pas ; que plus nous avançons dans la connoissance de la vérité , & nous nous affermissons dans l'amour du bien , plus aussi nous nous dégradons ; enfin que les Saints qui sont dans le Ciel ont perdu de leur excellence , que l'heureuse impuissance où ils sont de se tromper , de sortir des voies de la justice , est pour eux un malheur , qu'ils doivent par conséquent murmurer de ce que Dieu les empêche de faire le mal , & de ce qu'il a ôté à leurs actions la moralité qui les annoblit. Convenez que rien n'est plus insensé que ce raisonnement.

Cet homme qui veut s'ériger en doc-

teur de toutes les nations, n'a pas la première notion des choses : il ne fait pas que la perfection de tout être consiste à remplir parfaitement la fin pour laquelle il est fait. Nous disons qu'une montre est plus ou moins parfaite, selon qu'elle marque plus ou moins exactement les heures. L'homme n'est & ne peut être fait que pour connoître & aimer Dieu. Donc plus il y a en lui de force & d'activité pour cette fin, plus il est parfait ; & la pente au péché qui l'en détourne, est une grande imperfection. La nature de sa liberté consiste donc dans le pouvoir de choisir entre les moyens qui peuvent le conduire à Dieu, & non dans le pouvoir de s'éloigner de Dieu par le péché : c'est-là, au contraire, son imperfection, la suite de son néant ; & la pente malheureuse qui l'entraîne au péché, est la punition la plus terrible de sa première défobéissance.

2^{me} *Absurdité.* Rousseau suppose de plus, que c'est Dieu qui a mis dans l'homme le pouvoir de faire le mal ; ce qui est une seconde erreur bien grossière. Dieu, l'auteur de tout bon parfait, n'a pu mettre dans l'homme la pente au mal : il a créé l'homme droit & juste, & l'homme n'est tombé que par sa faute. Dieu seul est bon, & seul impeccable par nature ; il n'en est pas de

même de la créature abandonnée à elle-même, elle peut se perdre & se précipiter, parce qu'elle peut se tromper par ignorance, en prenant l'erreur pour la vérité, & l'apparence du bien pour le véritable bien; mais ce défaut est dans sa nature même; ce n'est point Dieu qui l'y a mis: il auroit pu, s'il eût voulu, élever l'homme au même degré de perfection où il élève les Saints qui sont dans le Ciel; mais il a jugé à propos, par une sagesse qu'il faut adorer, de le laisser dans *la main de son conseil*, afin de l'éprouver. Si l'homme eût été tout-à-coup rendu impeccable, il auroit méconnu la différence qu'il y a entre le Créateur & la créature; il auroit pu croire que le bien qui étoit en lui venoit de lui; que sa nature étoit parfaite comme celle de Dieu, & qu'il se suffisoit à lui-même. Adorons donc les jugemens de Dieu sur les hommes, bien convaincus que tout ce qu'il fait est infiniment sage & infiniment juste: mais donnons-nous de garde de lui attribuer le mal qui est en nous.

3^{m^e} Absurdité. Notre Philosophe ne se contente pas d'attribuer au Créateur ce défaut qui se trouve dans sa créature, il ajoute une troisième absurdité: c'est de dire que la Puissance divine ne pouvoit rien de plus en notre faveur.

Les hommes entreprendront-ils toujours de borner la puissance du Tout-Puissant ? Dieu, qui a fait l'homme de rien, qui l'a fait bon & juste, pouvoit ajouter un degré de plus à cette bonté, en la rendant inadmissible ; & la preuve qu'il le peut, c'est qu'il le fait dans tous les Saints qu'il place dans le sein de sa gloire. S'il ne l'a pas fait en créant l'homme, c'est par des vues supérieures à notre raison. Mais il y a de la folie à dire qu'il ne pouvoit rien de plus en notre faveur. Il est maître de ses dons, il en donne ce qu'il veut, quand il veut, & à qui il veut. Il ne doit rien à personne. Voilà ce que la foi & la raison même nous apprennent.

Notre Philosophe emploie, pour prouver sa these, plusieurs raisonnemens, qui ne sont pas moins absurdes que sa these même. La premiere raison qu'il apporte, c'est que Dieu auroit mis de la contradiction dans notre nature.

4^{me} Absurdité. Quelle contradiction y auroit-il dans une nature qui n'a pu être créée pour autre fin que pour connoître & aimer son Créateur, si Dieu avoit mis en elle un amour parfait de la justice & de la vérité ? Rousseau croit donc qu'il est de l'essence d'une créature raisonnable d'être flottante perpétuellement entre le bien & le

mal, de n'avoir ni une connoissance entiere, ni un amour parfait de ses devoirs, c'est-à-dire, des moyens qui seuls peuvent la conduire à sa fin? Je l'ai dit, ce Philosophe si vain ignore la premiere notion des choses. C'est l'état présent où nous sommes, qui est vraiment un état perpétuel de contradictions. Nous avons en nous deux volontés qui se contredisent sans cesse. Une volonté bonne, qui nous vient de Dieu qui a gravé sa loi dans nos cœurs, & qui nous convainc de sa beauté & de sa justice, lors même qu'elle nous condamne; & une volonté corrompue, qui nous vient de la concupiscence. Voilà ce que j'appelle une véritable contradiction dans notre nature; contradiction, qui ne vient point de Dieu, mais de nous-mêmes, & qui est une suite du péché; & cette contradiction ne cessera que quand nous serons délivrés du joug de cette concupiscence, éclairés des plus pures lumieres de la vérité, & embrasés d'amour pour elle.

5^{me} Absurdité. Rousseau ajoute une autre raison, qui est encore une nouvelle absurdité : *Dieu n'a pas empêché l'homme, dit-il, de faire le mal pour ne pas donner le prix d'avoir bien fait, à celui qui n'a pas le pouvoir de mal faire.*

Jésus-Christ n'a jamais eu le pouvoir de

mal faire, puisqu'il est saint par nature, & cependant Dieu lui a donné le prix de tout le bien qu'il a fait : & comme le bien qu'il a fait, est infini, la récompense qu'il lui a donnée est infinie. Ajoutons que Dieu peut nous faire du bien sans qu'il y ait aucun mérite de notre part. Que d'élus dans le ciel qui n'ont jamais eu le pouvoir de mal faire, & que Dieu cependant a couronnés d'une gloire éternelle ! Tels sont tous les enfans qui meurent avec la grace du baptême.

La source de tous ces faux raisonnemens, c'est que l'orgueilleux Philosophe ne veut devoir qu'à lui le bien qu'il prétend faire, & la récompense qu'il en attend. Il rougiroit de s'abaisser sous la main de Dieu, & de recevoir à titre de grace & de miséricorde, le bonheur éternel.

Que les pensées des humbles Chrétiens sont différentes ! Ils attendent de la pure libéralité de Dieu, & la vertu & le prix de la vertu.

6^{me} Absurdité. La troisième raison de Rousseau est marquée au même coin d'absurdité : il va jusqu'à soutenir *qu'empêcher l'homme d'être méchant, ce seroit le borner à l'instinct, & le faire bête.*

Que veut-il dire ? Quoi ! si Dieu avoit mis dans l'homme, en le créant, un amour

parfait de la justice, il l'auroit réduit par là à la condition des bêtes ? Cet amour de la justice , qui dans une créature raisonnable ne pourroit être fondé que sur une conviction toujours présente de la bonté , de la beauté , de l'excellence de Dieu , infiniment au-dessus de tous les biens créés ; un tel amour , dis je , ne seroit qu'un instinct. Agir par instinct, c'est au contraire , agir par une impulsion aveugle , sans aucune connoissance , ni de la fin où l'on tend , ni des moyens que l'on prend pour y parvenir. C'est donc déraisonner que de dire que l'être qui , convaincu que Dieu est le seul bien digne d'être aimé , s'attache uniquement à lui , agisse par une impulsion aveugle. Si cela étoit , les Saints dans le Ciel n'agiroient donc que par instinct , puisqu'ils brûlent pour Dieu d'un amour que rien ne peut arrêter. Enfin , comme c'est l'amour qui nous porte vers un objet , & qui nous y attache ; il faut donc dire que tout amour est un instinct , & qu'il nous réduit à l'état & à la condition des bêtes. De telles pensées , ou plutôt de telles idées peuvent-elles entrer dans une tête sensée ? Oter à l'ame l'amour , c'est lui ôter son être : elle ne peut pas plus être sans aimer que sans penser.

Rousseau ajoute le blasphème à l'erreur :

il dit que si Dieu empêchoit de faire le mal, il feroit un plus grand mal que nous, parce qu'il dégraderoit notre nature.

Dieu faire le mal, en empêchant l'homme d'en faire, quel langage ! Quelle est donc la nature du mal que Dieu feroit ? il mettroit dans l'homme l'amour du bien ; voilà le mal qu'il feroit, il le perfectionneroit, & c'est ce que ce Docteur appelle *dégrader notre nature* ; ainsi l'élever vers Dieu, c'est l'abaisser ; la rendre semblable à Dieu, c'est lui faire perdre de son excellence.

Toutes ces erreurs de Rousseau découlent de ce faux principe où il est, que l'essence de la liberté emporte le pouvoir de faire le bien ou le mal, de tendre vers sa fin dernière, ou de s'en éloigner : au lieu qu'elle ne consiste essentiellement que dans la faculté de choisir entre les moyens qui peuvent nous conduire à notre dernière fin : *Vis electiva mediorum, servato ordine infinitis*. (C'est mon Mentor qui ajoute ce texte de S. Thomas.)

Ce n'est pas tout, ce pitoyable Philosophe prétend encore que le mal que Dieu feroit en opérant une si grande perfection dans sa créature, feroit plus grand que le mal même qu'il auroit empêché.

Pour sentir toute l'extravagance de cette

affliction, il faut se souvenir que Rousseau ne connoît point la grace médicinale du Sauveur ; qu'il croit qu'afin que l'homme soit libre & puisse mériter, il faut que ce soit par ses propres forces qu'il fasse le bien comme il fait le mal ; que si Dieu par une grace actuelle empêchoit l'homme de faire le mal, & lui faisoit faire le bien, il ne *dégraderoit* pas moins *notre nature*, que s'il l'eût créée impeccable ; *il feroit également un plus grand mal*, que celui qu'il feroit éviter à l'homme. Jugez delà, mon fils, de combien de crimes Dieu est coupable aux yeux de ce Philosophe ; puisque dans la vérité, c'est lui qui par sa grace préserve tous les élus des chutes qu'ils auroient faites, s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes. Chaque fois qu'il les empêche de tomber, il dégrade notre nature ; & cet acte de dégradation est un plus grand crime que celui que l'homme eût commis, quelque énorme qu'il eût pu être. Je ne crois pas qu'il se soit débité semblable folie avant J. J. Rousseau. On n'est plus étonné d'entendre cet insensé déclarer qu'il n'a rien à demander à Dieu, puisqu'il ne croit pas que Dieu puisse le rendre bon. Mais quelle ressource lui reste-t-il pour s'abstenir du mal & faire le bien ? Il n'en veut trouver qu'en lui-même. Que je le plains ! Aussi Dieu, pour pu-

nir son orgueil , l'a-t-il abandonné à tous les égaremens de l'esprit & du cœur , dont il rend toute la terre témoin par ses livres pleins d'impiété & de corruption.

La priere qu'il adresse à Dieu pour le remercier de ce qu'il ne lui donne pas sa grace pour le convertir , est assortie à son système impie.

« Non , Dieu de mon ame , je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image , afin que je puisse être bon & heureux comme toi ».

Arrêtons-nous un moment pour peser toutes les paroles de cette priere , elle le mérite. Je commence par demander à cet orgueilleux , ce qu'il entend par ces paroles : *Dieu de mon ame* ? Il croit donc que c'est Dieu qui l'a créée ? Mais il avoit dit qu'il faut être de mauvaise foi pour dire que l'on croit la création , puisqu'on ne peut la concevoir. *Je ne te reprocherai jamais* , dit-il à Dieu , *de m'avoir fait à ton image*. Rousseau , l'incomparable Rousseau , veut bien épargner à Dieu les reproches : mais c'est aussi en quoi consistera toute sa priere : il n'a ni actions de grâces à lui rendre , ni demande à lui faire. Il l'a déclaré : il ne lui fait point de reproches , c'est à quoi il borne tout le culte qu'il rend à Dieu.

Mais pourquoi Rousseau veut-il bien ne

pas reprocher à Dieu de l'avoir fait à son image? C'est parce qu'il *peut être bon & heureux comme Dieu*. A s'en tenir à ces paroles, la priere ne renferme que l'hérésie Pélagienne, qui est la plus injurieuse à Dieu, celle qui mérite le plus sa colere: car ce Philosophe veut que nous puissions être bons & heureux par nos propres forces & sans le secours du Médiateur; que nous le puissions *comme Dieu*, c'est-à-dire, par nous-mêmes, & indépendamment de tout aide, même du premier Etre.

Maintenant si nous joignons à cette priere ce que dit encore Rousseau, qu'il est de la perfection de l'homme de pouvoir *faire le mal*, elle renfermera de plus une impiété. Car ce qui constitue la perfection de notre être, c'est, sans doute, d'être fait à l'image de Dieu. Si donc c'est tellement une perfection de notre nature, de pouvoir faire le mal, qu'on ne puisse lui ôter ce pouvoir sans *la dégrader*, il faut que ce pouvoir soit un trait de l'image de Dieu, que nous ressemblions à Dieu par ce pouvoir. Dieu a donc aussi le pouvoir de faire le mal? Or le dire, le penser, c'est le comble de l'impiété & de l'extravagance. Peut-être ce Philosophe n'a pas vu jusqu'où le conduisoit son principe: mais s'il sent la folie qu'il y auroit à admettre en Dieu une

telle liberté , qu'il convienne donc que l'homme sans cesser d'être libre , peut être élevé à un tel état de perfection , qu'il ne puisse plus pécher ; qu'il avoue que l'homme ne sera vraiment *l'image de Dieu* , que quand il sera comme lui , dans l'heureuse impuissance de faire le mal ; c'est-à-dire , lorsque la cupidité sera entièrement bannie de son cœur , & que la charité y regnera seule. C'est alors que l'homme participant à l'immutabilité de Dieu , & étant consommé en lui , sera bon & heureux comme Dieu lui-même.

Rousseau ne dit pas à Dieu : je serai heureux en toi , mais *comme toi* , ce qui est bien différent. L'homme ne peut être heureux qu'en Dieu , parce que Dieu est le souverain bien , & que hors de lui nous ne trouvons que misère , affliction d'esprit , & désespoir. Notre Philosophe a des pensées bien différentes. Sa présomption est telle qu'il croit se suffire à lui-même , soit pour se donner la vertu , soit pour être heureux. Vous l'avez déjà vu dans une de mes lettres précédentes , c'est dans la jouissance de lui-même , qu'il prétend trouver son bonheur , & c'est en cela qu'il se croit fait à l'image de Dieu. Dieu est à lui-même son propre bonheur , il ne trouve & ne peut trouver sa félicité qu'en lui. L'homme

de même, selon Rousseau, doit trouver sa félicité dans son propre fonds.

Ai-je tort de dire que ce Philosophe devoit se condamner à un éternel silence sur les matieres de Religion ? Je le souhaite pour lui & pour le genre humain, qu'il infecte de ses détestables maximes.

Je, &c.



XXV. LETTRE.

Contradictions de Rousseau sur Jesus-Christ.

LES contradictions de Rousseau sur l'essence de Dieu , sur sa puissance , sur sa justice , sur sa bonté , ont dû achever de vous ouvrir les yeux , mon cher fils , & vous apprendre à vous défier de ces hommes qui ont l'art de farder leurs impiétés , & d'en imposer aux esprits superficiels par leur hardiesse , & le ton de suffisance avec lequel ils les débitent. Écoutez encore ; ou plutôt bouchez vos oreilles aux blasphêmes pleins de contradictions qu'il va débiter sur Jesus-Christ. On ne conçoit pas comment le même homme peut en parler si diversement ; mais c'est ici la ruse du serpent , qui , pour s'insinuer & se faire écouter , commence par faire un éloge , qu'il faudra bien détruire dans la suite.

« Je vous avoue , dit-il , que la majesté *Emil. 2.*
 » des Ecritures m'étonne , la sainteté de *3. P. 165.*
 » l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les
 » livres des Philosophes avec toute leur
 » pompe , qu'ils sont petits près de celui-là !

» Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime
» & si simple soit l'ouvrage des hommes ?
» Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ,
» ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce
» là le ton d'un enthousiaste ou d'un am-
» bitieux sectaire ? Quelle douceur , quelle
» pureté dans ses mœurs ! Quelle grace
» touchante dans ses instructions ! Quelle
» élévation dans ses maximes ! Quelle pro-
» fonde sagesse dans ses discours ! Quelle
» présence d'esprit , quelle finesse , quelle
» justesse dans ses réponses ! Quel empire
» sur ses passions ! Où est l'homme , où est
» le sage , qui fait agir , souffrir & mourir
» sans foiblesse & sans ostentation ! Quand
» Platon peint son juste imaginaire , cou-
» vert de tout l'opprobre du crime , & di-
» gne de tout le prix de la vertu , il peint
» trait pour trait Jesus - Christ. La ressem-
» blance est si frappante , que tous les Peres
» l'ont sentie , & qu'il n'est pas possible de
» s'y tromper. Quels préjugés , quel aveu-
» glement ne faut-il pas avoir pour com-
» parer le fils de Sophronisque au Fils de
» Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre !
» Socrate mourant sans douleur , sans igno-
» minie , soutint aisément jusqu'au bout son
» personnage , & si cette facile mort n'eût
» honoré sa vie , on douteroit si Socrate ,
» avec tout son esprit , fût autre chose qu'un

» sophiste. Il inventa, dit-on, la morale;
 » d'autres avant lui l'avoient mise en pra-
 » tique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient
 » fait, il ne fit que mettre en leçon leurs
 » exemples. Aristide avoit été juste, avant
 » que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa
 » patrie; Sparte étoit sobre avant que So-
 » crate eût loué la sobriété; avant qu'il eût
 » défini la vertu, la Grèce abondoit en
 » hommes vertueux; mais où Jesus-Christ
 » avoit-il pris chez les siens cette morale
 » élevée & pure, dont lui seul a donné les
 » leçons & l'exemple? Du sein du plus fu-
 » rieux fanatisme la plus haute sagesse se
 » fit entendre, & la simplicité des plus hé-
 » roïques vertus honora le plus vil de tous
 » les peuples. La mort de Socrate philoso-
 » phant tranquillement avec ses amis, est
 » la plus douce qu'on puisse désirer: celle
 » de Jesus-Christ expirant dans les tour-
 » mens, injurié, raillé, maudit de tout un
 » peuple, est la plus horrible qu'on puis-
 » se craindre. Socrate prenant la coupe em-
 » poisonnée, bénit celui qui la lui présen-
 » te, & qui pleure; Jesus-Christ au milieu
 » d'un supplice affreux, prie pour ses bour-
 » reaux acharnés. Oui, si la vie & la mort
 » de Socrate sont d'un Sage; la vie & la
 » mort de Jesus sont d'un Dieu. Disons-
 » nous que l'histoire de l'Evangile est in-

» ventée à plaisir? mon ami, ce n'est pas
» ainsi qu'on invente : & les faits de So-
» crate , dont personne ne doute , sont
» moins attestés que ceux de Jesus Christ.
» Au fond c'est reculer la difficulté sans la
» détruire. Il seroit plus inconcevable que
» plusieurs hommes eussent fabriqué ce li-
» vre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait four-
» ni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eus-
» sent trouvé ni ce ton , ni cette morale ;
» & l'Evangile a des caracteres de vérité si
» grands , si frappans , si parfaitement ini-
» mitables que l'inventeur en seroit plus
» grand que le héros ».

Vous admirerez , sans doute , mon fils ,
cet éloge de Jesus-Christ ; mais lisez-le avec
réflexion , & vous verrez qu'il est plus con-
damnable par ce qu'il tait , qu'il n'est loua-
ble par ce qu'il dit. Rousseau ne parle de
Jesus-Christ que comme d'un grand Phi-
losophe , que comme d'un Sage élevé au-
dessus de Socrate ; mais il ne reconnoît en
lui ni l'homme - Dieu , ni même l'envoyé
de Dieu. De plus , vous devez remarquer
que c'est une impiété de mettre quel-
qu'homme que ce soit en parallele avec
Jesus-Christ. Le plus saint des hommes ,
fût il un Jean-Baptiste , n'est pas digne de
dénouer le cordon de ses souliers. Eh !
qu'est - ce que Socrate , pour être mis en

parallele avec le Fils unique de Dieu? Ce Philosophe n'étoit qu'un de ces prétendus sages, que S. Paul traite d'insensés, parce
 » qu'ils ont retenu injustement la vérité
 » captive, & qu'ayant connu Dieu (soit par le spectacle de la nature, soit par le commerce qu'ils ont eu avec des Juifs) ils
 » ne l'ont pas glorifié comme Dieu, & ne
 » lui ont pas rendu grâces; mais se sont
 » égarés au contraire dans leurs raisonnemens, & leur cœur a été rempli de ténèbres ». Tel a été Socrate, un des plus célèbres Philosophes.

A la majesté immortelle de Dieu il a substitué l'image d'un homme mortel; car la veille même de sa mort, il a envoyé offrir un sacrifice à Esculape, ce que je regarde comme une abjuration publique des sentimens qu'il avoit sur la Divinité : & il y a toute apparence qu'il se flattoit par cette lâche complaisance de fléchir ses Juges, qui ne l'avoient condamné que parce qu'il ne reconnoissoit pas les mêmes dieux que le peuple.

Cette impiété de Socrate envers le vrai Dieu qu'il connoissoit, n'est pas le seul crime qu'on lui reproche. Il n'a donné que trop lieu de le soupçonner d'être un de ces Philosophes que Dieu a livrés à un sens dépravé, juste punition de leur infidélité.

Voilà cependant l'homme que Rousseau met en parallele avec Jesus-Christ, la sainteté même. Il donne, me direz-vous, la préférence à Jesus-Christ. Il lui fait bien de la grace; mais il n'en est pas plus excusable, son crime est dans le parallele même.

Je vais encore plus loin, mon fils; je soutiens que plus cet éloge paroît grand, plus il est injurieux au Fils de Dieu.

Dans son système, Jesus-Christ n'est qu'un Philosophe. Il ne l'adore certainement point comme Dieu, & il ne l'honore pas même comme Prophete; je crois sans calomnie pouvoir l'affurer. Que le nom de *Dieu*, dont il se sert, ne vous fasse pas illusion; ce n'est point une confession de la divinité de Jesus-Christ, mais seulement une expression forte pour marquer qu'il étoit plus sage que Socrate. Vous en avez déjà de bonnes preuves, & je les rappellerai encore. Or si Jesus-Christ n'est point le Fils de Dieu, s'il n'est point le Prophete promis; c'est un imposteur, il n'y a pas de milieu; car certainement Jesus-Christ s'est donné pour Fils de Dieu. C'est-là ce qui a fait son crime aux yeux des Juifs, & ce qui l'a fait condamner à mort. Mais si Jesus-Christ a trompé tous les hommes, ses vertus n'étoient donc que celles d'un hypocrite: plus il a su frapper nos yeux par

une vertu apparente , plus il faut dire qu'il a su jouer le rôle d'imposteur. Alors que deviennent les louanges que lui donne notre Philosophe ? Plus il le relève , plus il l'abaisse. Tout impie qui pensera comme lui , doit regarder le Saint des Saints comme le plus grand des fourbes.

Voyez , mon fils , si j'ai tort d'être indignée de voir l'éloge de Jesus-Christ dans la bouche de son ennemi. Il est ce pécheur à qui le Saint-Esprit a dit par la bouche de David : *Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes justices , & de parler de mon alliance , toi , qui as livré ta bouche au mensonge , & dont la langue ne concerte que des discours séducteurs ?* Il n'appartient qu'à de vrais Chrétiens de louer Jesus-Christ : *l'instruction que donnent les insensés , est une folie.* Ps. 69.
10.
Prov.
16, 22.

J'admire comment dans certains écrits , même revêtus d'une autorité respectable , on a été assez simple pour relever tout cet endroit de Rousseau , comme un éloge honorable pour Jesus-Christ ; mais quel besoin a Jesus-Christ d'un pareil témoignage ? en quoi n'est-il pas défectueux ? Les démons eux-mêmes & les possédés , lorsque le Fils de Dieu étoit sur la terre , n'ont-ils pas déclaré souvent & très-hautement que Jesus de Nazareth étoit le Fils du Dieu Très-Haut ? Mais autant de fois qu'ils l'ont fait ,

le Sauveur leur a imposé silence ; *non sinebat ea loqui de se*. Il s'en faut bien que le témoignage de Roulleau soit aussi positif sur la divinité & les caracteres du Messie que celui des possédés. Cet éloge prétendu est une nouvelle injure lancée contre le Verbe fait chair, il le dégrade jusqu'à le comparer , ou tout au plus à le mettre au-dessus d'un Philosophe payen , tel que Socrate.

Quand même il renfermeroit une confession de foi exacte du Fils de Dieu ; de la part de cet outrageux de profession , ce ne seroit qu'un témoignage de possédé & de démon , qui mériteroit également qu'on le fît taire. Qu'il commence à mettre sa bouche dans la poussiere : qu'il demande pardon publiquement à Dieu , à son Christ & à l'Eglise des scandales qu'il a causés : qu'il rétracte solennellement les blasphêmes qu'il a vomis , & alors on pourra l'écouter.

Saint Paul étant à Philippes avec Silas , une fille qui avoit un esprit de Python , se mit à les suivre & à crier à haute voix pendant plusieurs jours : *ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut qui vous annoncent la voie du salut*. Ce que saint Paul ayant peine à souffrir , il se tourna vers elle , & dit à l'esprit : *je te commande , au nom de Jesus-Christ , de sortir de cette fille : & il sortit à l'heure même*. Voilà l'important service

service qu'il feroit à fouhaiter qu'un nouveau Paul rendît à J. J. Rousseau.

Une plainte bien fondée que j'ai encore à faire de ce prétendu éloge de Jesus-Christ, c'est de ce qu'il n'y est pas dit un mot de ses miracles, & de sa résurrection, qui est le plus grand de tous, & celui qui a mis le sceau à sa mission divine. Ce faiseur d'éloges ne peut pas dire que les miracles rapportés par les Evangélistes soient faux; il se contrediroit trop grossièrement, lui qui dit qu'on ne peut pas croire que les faits de Jesus-Christ soient inventés. Souvenez-vous de ces paroles: « Disons-nous que l'histoire » de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce » n'est point ainsi qu'on invente; & les faits » de Socrate, dont personne ne doute, » sont moins attestés que ceux de Jesus- » Christ ».

Les miracles de Jesus-Christ sont donc certains; sa résurrection ne peut être révoquée en doute; on voit dans la narration, qui en est faite, la même simplicité, la même noblesse; en un mot ce n'est pas ainsi qu'on invente. Pourquoi donc taire ses miracles, s'ils sont vrais? Pourquoi assurer la certitude de l'Evangile, s'ils sont faux? Philosophe, soyez conséquent une fois en votre vie. Vous croyez que les Historiens qui rapportent ces faits sont dignes de foi,

rendez-vous donc à leur évidence. En vain prétendez-vous séparer les miracles des autres faits , parce qu'ils sont surnaturels ; mauvaise défaite. On doit juger de la certitude de ces faits , comme de celle des faits naturels. Ils sont à la vérité surnaturels dans leur principe ; mais ils n'ont rien de surnaturel dans l'impression qu'ils font sur nos sens. Je puis attester que j'ai vu un mort ressuscité , comme je puis attester que j'en ai vu conduire un autre en terre.

Les miracles de Jesus-Christ vous tourmentent , vous en sentez la force , & vous voudriez les faire disparaître. Aussi dissimulez-vous si peu combien leur vue vous incommode , que dans le délire de votre impiété , vous vous écriez : *ôtez les miracles de l'Evangile , & toute la terre est aux pieds de Jesus-Christ*. Le conseil est singulier.

Que diriez-vous d'un homme qui vous sachant en procès , viendrait vous conseiller de jeter au feu tous les titres que vous avez favorables à votre cause , & qui vous assureroit que c'est le vrai moyen de gagner votre procès ? Croiriez-vous qu'une pareille tête fût bien sensée ? Vous êtes cet homme ; que voulez-vous qu'on pense de votre jugement ? Votre malice est trop grossière pour n'être pas apperçue. Qu'on ôte les

miracles de l'Evangile , & il ne restera pas un seul adorateur à Jesus-Christ. C'est là que vous en voulez venir.

Rousseau qui loue Jesus-Christ, le connoît bien sans doute. Je le somme donc de nous dire clairement ce qu'il en pense. Jesus-Christ n'est ni Fils de Dieu, ni Prophète, quoiqu'il l'ait dit. Il n'est ni un sectaire ambitieux, ni un enthousiaste. Qu'est-il donc? N'attendons point sa réponse, elle est déjà faite. Jesus-Christ étoit une tête échauffée. Voilà en dernière analyse le bel éloge que Rousseau a fait de Jesus-Christ.

Ecoutez encore, mon fils, & vous allez voir jusqu'où cet homme pousse l'impiété.

« Qui fait, dit-il, jusqu'où les méditations continuelles sur la Divinité, jusqu'où l'enthousiasme de la vertu, ont pu dans leurs sublimes ames (il s'agit des envoyés de Dieu) troubler l'ordre didactique & rampant des idées vulgaires? Dans une trop grande élévation la tête tourne, & l'on ne voit plus les choses comme elles sont. Socrate a cru voir un esprit familier, & l'on n'a pas osé pour cela l'accuser d'être fourbe. Traiterons-nous les fondateurs des peuples, les bienfaiteurs des nations avec moins d'égard qu'un particulier »?

Vous le voyez, mon fils, la grande élé-

vation de Jesus-Christ lui a tourné la tête. Il a cru être un envoyé de Dieu. Ainsi il n'étoit pas un imposteur, mais un visionnaire, un imaginaire, en un mot un insensé. Voilà donc à quoi se réduit ce beau portrait de Jesus-Christ. Toute l'eau de la mer fuffiroit-elle pour laver une pareille impiété? Oh! quel siècle que celui qui enfante de tels hommes, où l'on tolere que de tels hommes mettent au jour tous leurs blasphêmes & leurs impiétés!

Vous croyez au moins que Rousseau admire la morale de Jesus-Christ. Eh! qui ne le croiroit pas après les éloges qu'il vient d'en faire? *Quelle élévation dans ses maximes, dit-il, quelle profonde sagesse dans ses discours!* Mais ouvrez Emile, Tome III, page 165, voici ce que vous y lirez: avec tout cela *ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre.*

Il ne l'admet, ni ne le rejette, dira-t-on; il rejette seulement l'obligation de le reconnoître. Mais n'est-ce pas le rejeter, que de rejeter l'obligation d'y croire, puisque Jesus-Christ nous impose lui-même cette obligation comme indispensable? Rousseau n'a pour objet, que de faire regarder la mission de Jesus-Christ comme inutile.

Si elle est inutile, elle est fausse. Si elle est fausse, Jesus-Christ est un imposteur. Comment accorder cette horrible accusation avec l'éloge qui a précédé ?

Je comprends ce mystere. Notre Philosophe n'affecte une apparence de sincérité, qu'afin d'en imposer à ses Lecteurs, & d'être cru dans le jugement qu'il porte de la révélation. Quelle profondeur de malice dans ce véritable Antechrist !

Je borne ici, mon fils, mes réponses aux objections de Rousseau : il y auroit bien d'autres blasphêmes à relever dans ses écrits ; mais il me suffit de repousser les attaques qu'il porte à la révélation, parce que c'est le point décisif. J'ai la confiance que la lecture que vous avez faite de mes lettres vous a convaincu qu'il n'y a que mauvaise foi, ou ignorance, dans l'exposition que ce Philosophe fait des principes de notre foi, vaines subtilités dans les combats qu'il nous livre, contradictions dans ses raisonnemens, absurdités dans ses conséquences. Plaise à Dieu de répandre ses bénédictions sur mon travail, afin que j'aie la consolation de voir que votre esprit est véritablement convaincu, & votre cœur touché, c'est tout l'objet de mes vœux. Je vous, &c.



XXVI. LETTRE.

*Acharnement de Voltaire contre la
Religion chrétienne.*

JE vous pardonne volontiers, mon fils, la petite infidélité que vous m'avez faite, en communiquant mes lettres contre J. J. Rousseau à plusieurs personnes. Je ne rougis point, grâces à Dieu, de ma foi, & je tiendrai à honneur d'être raillée & méprisée par ceux qui méprisent Jésus-Christ. Il ne paroît pas au reste que la réfutation que j'ai faite des erreurs de ce Philosophe ait été mal reçue : ce qui me flatte le plus, c'est que M. le Chevalier *** qui fait de Rousseau son idole, & qui comptoit que je succomberois dans mon entreprise, ait été obligé de baisser le ton, quand il a vu qu'on applaudissoit à mes raisons, & que chacun demeuroid étonné de voir tant d'absurdités dans un Philosophe, qui a tant d'admirateurs. Je bénis sur-tout le Seigneur du zèle qu'il a donné pour la Religion à Madame la Lieutenante Générale, chez qui on a lu mes lettres. Tout ce que vous me marquez de la vertu

de cette Dame me la fait infiniment respecter. Il me paroît que sa maison est encore un asyle pour la vertu, chose bien rare aujourd'hui : forcée par son état de recevoir chez elle des officiers, il paroît qu'elle y fait faire honorer la Religion. En lisant l'article de votre lettre, où vous me marquez que la gravité de son visage, la sagesse de ses discours, la solide piété qui anime toutes ses actions, ont fermé la porte à la licence & à l'impiété, je me suis écriée dans le transport de ma joie : il y a donc encore, même parmi les personnes obligées de vivre dans le monde, des cœurs chrétiens, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole de l'impiété ? Je me ferai un vrai plaisir d'être en commerce de lettres avec cette Dame : demandez-lui pour moi la permission de lui écrire, pour la remercier de l'amitié dont elle vous honore, & du bon accueil qu'elle a fait à mes lettres : il paroît qu'elle exige de moi que je remplisse l'engagement que j'ai pris de relever quelques impiétés de Voltaire : son desir est pour moi un ordre, & je souhaite qu'elle prédise vrai, en disant qu'une main foible & tremblante dirigée par la protection du Seigneur, peut lancer contre le géant le plus redoutable, une pierre qui le renverse.

Je laisse donc là J. J. Rousseau ; car je vois que l'on passe aisément condamnation contre lui : on avoue , à ce que vous me dites , que les objections de ce Philosophe partent d'une imagination d'enthousiaste , qu'il se contredit perpétuellement , & qu'il suffit presque de l'opposer à lui-même pour faire sentir sa turpitude ; mais il n'en est pas de même de Voltaire , à ce que l'on prétend ; il fait mieux se déguiser , & dans les attaques qu'il livre à la Religion , il fait usage de tout ce que la finesse & la ruse peuvent inspirer pour saisir les endroits les plus foibles de la place. Au reste , ne vous effrayez pas ; j'espère vous faire voir que pour lui répondre , les talens les plus communs suffisent. Voltaire est tantôt une lime sourde ; qui mord sans qu'on s'en apperçoive ; tantôt c'est un aspic , qui se cache sous des fleurs ; mais le plus ordinairement , c'est un ennemi qui se montre à découvert , & il me paroît semblable à certains oiseaux dont parle Virgile , qui par leur attrouchement empoisonnent les mets les plus excellens.

Je viens de lire sa *Philosophie de l'Histoire* ; je ne crois pas qu'il soit sorti de l'école de satan des livres plus détestables que ceux de ce prétendu Philosophe. Vous di-

riez, à l'entendre parler, que c'est un sage, qui, placé sur le trône même de la vérité & de l'équité, va discuter avec poids & mesure tous les faits les plus intéressans de l'antiquité. Elevé sur sa guérite, il promene sa vue sur tous les anciens peuples, & entreprend d'en porter un jugement, où il assure qu'il ne dira rien que dans *l'exacte vérité*; mais il regne dans tout son examen une si mauvaise foi, qu'on voit qu'il n'a pour objet que d'ébranler les fondemens de la Religion. Il dirige tous ses traits contre l'Histoire sainte, il met tout son esprit à déguiser les faits, en représentant comme fabuleuses toutes les grandes merveilles que Dieu a opérées en faveur du peuple d'Israël. Le Législateur des Juifs, si on l'en croit, n'a jamais existé: c'est un personnage fabuleux; c'est le Bacchus des Grecs, dont le Juif orgueilleux a voulu décorer son histoire. Abraham n'est point le pere des Juifs; c'est quelqu'Indien, dont ce peuple se fait descendre, afin de se donner du lustre. Toute l'histoire de Moïse n'est, selon lui, qu'un tissu de contes, qui répugnent à la vraisemblance. En un mot, il n'y a pas de partie dans l'Histoire sainte, qu'il ne cherche à obscurcir.

Ce superbe Philosophe montre contre

la Religion un acharnement qui tient du prodige : chaque année il donne au public quelques nouvelles rapsodies d'objections surannées, qu'il cherche à rajeunir par quelque coëffure élégante & à la dernière mode : & afin d'en imposer davantage au public, ce critique mordant a grand soin de les décorer du beau nom de *Philosophie* : *Lettres philosophiques*, *Philosophie de l'histoire*, *Dictionnaire philosophique*, &c. A en juger par le titre, on diroit que c'est la sagesse qui parle par sa bouche, & qu'il en est l'organe.

Que sont, au reste, tous ces beaux traités ? rien autre chose, qu'une misérable compilation d'objections qu'il va copier dans les Commentateurs, & dont il a bien soin de taire les réponses. Comment un Auteur si fécond ne l'est-il qu'en redites ? Peu content de répéter ce que les autres ont dit, il se répète lui-même, & multiplie ses ouvrages, sans rien enfanter. Il y trouve un double avantage : ses dupes l'admirent, & l'annoncent par-tout comme fécond en productions savantes, & sa bourse se remplit par la vénalité de sa plume, & par l'art qu'il a de tirer du même manuscrit trois fois sa valeur, en le vendant à trois Libraires successivement au moyen de quel-

ques légers changemens qu'il y fait. Il va crier à la calomnie : en effet, il seroit hon-
teux à un si grand Philosophe d'agir en ce-
la par un esprit d'intérêt : le sage est au-
dessus de ces bassesses. C'est le pur zele de
communiquer sa sagesse, qui l'anime, &
s'il gagne de l'argent par de telles voies,
c'est afin d'être en état de faire éprouver à
l'humanité combien la belle Philosophie
est bienfaisante.

Mais laissons là la raillerie, je fais qu'elle
ne prouve rien. J'en viens au jugement que
ce nouveau Rhadamanthe prétend porter
de l'Histoire sainte. Je sens parfaitement,
mon fils, que ce seroit une entreprise infi-
niment au-dessus de mes forces de réfuter
tous les blasphêmes que Voltaire a vomis
contre la Religion. Quelques secours que
je puisse emprunter de l'érudition de mon
zélé docteur, il n'est ni de mon état, ni de
mes lumieres, de suivre tous les détours
de cet homme artificieux. C'est un laby-
rinthe où je me perdrois. Il cite des auto-
rités de *Sanchoniaton*, de *Vedam*, de
Chinois, de plusieurs Rabins, dont le nom
m'est, ainsi qu'à bien d'autres, parfaitement
étranger : il a grand soin de ne jamais mar-
quer le lieu précis d'où il tire ses passages ;
en sorte que le lecteur se voit obligé de l'en

croire sur sa parole, faute d'être en état de vérifier ce qu'il dit : cet artifice suffit seul pour le rendre suspect. Je laisserai donc là ces citations, qui, selon moi, ne sont d'aucune autorité : car quand sa citation seroit vraie, il ne peut garantir l'infailibilité de ces Auteurs. S'il rejette Moïse, ne suis-je pas en droit de mépriser son Vedam ? j'écris des lettres, & non des traités. C'est à un fils que je parle, non au Philosophe précisément. J'ai montré la beauté de la Religion par des preuves de sentimens & par des faits. Voilà tout ce que je puis faire, & je crois que c'est beaucoup, & plus même que l'on n'en devoit attendre d'une femme. Aussi quand il y auroit quelques-unes de mes réponses un peu foibles, ma cause n'en seroit pas moins victorieuse. Ma force n'est pas dans une réponse isolée ; elle est dans l'ensemble de toutes mes preuves. C'est un faisceau de verges, que je défie au plus fort de rompre, en les laissant toutes réunies. Ainsi, mon fils, ne croyez pas que ma cause en soit moins bonne, parce que je ne prends pas Voltaire en détail, il me suffit d'exposer à vos yeux quelques traits de sa noire malice, & de relever quelques-uns de ses faux raisonnemens.

Heureuse si, comme Débora, je suscite

quelque Gédéon , pour venger la gloire de Dieu, & confondre ce fier ennemi de son peuple. Je vous, &c.

Post-scriptum.

Il a paru une Réponse à Voltaire , intitulée : *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*. Cet ouvrage m'a paru très-précieux par ses recherches : il est de M. l'Archer , qui joint à une profonde érudition un grand zèle pour la Religion. Il y convainc Voltaire d'être un misérable plagiaire, un critique ignorant & un écrivain de mauvaise foi par ses fausses citations. On comprend , après avoir lu cette réfutation, pourquoi notre Philosophe a rougi de mettre son nom à son livre , & a emprunté, pour se couvrir, le nom de l'Abbé Basin.



XXVII. LETTRE.

*Première attaque portée par Voltaire
à la Révélation.*

Il jette des doutes sur l'existence de Moyse.

R É P O N S E.

MOYSE a-t-il existé? a-t-il été le conducteur, le chef & le législateur du peuple Hébreu? N'est-ce pas un héros fabuleux? N'est-ce pas enfin le Bacchus des Grecs? Tels sont les doutes que Voltaire cherche à faire naître.

Avouez, mon fils, qu'après les preuves que je vous ai données de la mission de ce Législateur, vous ne vous seriez pas attendu à de pareilles questions.

Apprenez de-là à connoître jusqu'où l'impiété porte sa folie.

Si l'on doute de l'existence de Moyse; je ne vois plus de faits dans l'antiquité, dont on puisse garantir la certitude. Car quelles preuves pourra-t-on nous donner pour constater un fait, si celles que nous avons pour nous assurer de l'existence de ce grand homme, sont fausses? Je défie

aucune famille de pouvoir faire usage des titres honorables qui prouvent son ancienne noblesse, si ceux qui déposent en faveur du Législateur des Juifs sont rejetés.

Que faut-il pour constater l'existence d'un homme qui a vécu dans des tems éloignés ? Je vous mets à même de me fixer les preuves que vous exigez, & je crois pouvoir vous satisfaire.

Je voudrois, me direz-vous, qu'il y eût une famille nombreuse, distinguée, qui, remontant d'âge en âge, pût prouver par sa filiation, consignée dans des registres publics, qu'elle vient d'un tel homme. J'approuve une telle demande. Hé bien, lisez l'Histoire sainte, & vous serez content : car Moïse a eu deux enfans, savoir : *Gerson & Eliézer*, qui ont été les tiges de deux familles de Lévités employées au service du Temple. Nous voyons au premier Livre des Paralipomenes, Chapitre XV, que David, dans la distribution qu'il fit de toutes les fonctions du Tabernacle, assigna à ces deux familles des places distinguées parmi les Lévités. Elles ont occupé ces places, y sont demeurées jusqu'à la destruction du Temple ; & peut-être trouverions-nous encore dans cette nation des enfans qui se font gloire d'en descendre. Or, vous n'ignorez pas que l'on conservoit

dans le Temple même les généalogies de toutes les familles, & sur-tout de celles des Prêtres & des Lévites.

Que demandez-vous de plus pour être certain de l'existence de Moïse ? Seriez-vous content , si un tel homme avoit occupé dans l'Etat les premières places, s'il avoit été à la tête des armées, s'il avoit fait des conquêtes célèbres , & qu'il en restât des monumens authentiques ? Si cet homme avoit fait des réglemens sages, adoptés par toute la nation , s'il avoit fait un code de loix, s'il avoit fondé le culte, si on voyoit son nom conservé dans toute la nation avec respect ; si enfin tous les monumens historiques , soit de son pays, soit des nations voisines , faisoient de lui une mention honorable ? Je ne vois pas qu'on pût résister à des preuves si multipliées & si fortes. Eh bien, vous trouverez tous ces caractères réunis dans l'Histoire des Juifs. Il a été législateur, chef d'un peuple, son nom est consigné dans tous les monumens publics ; sa vie , ses actions ont été célébrées d'âge en âge , & je défie Voltaire lui-même de me fixer le tems où la supposition d'une vie telle que celle de Moïse a pu se faire sans exciter aucune sensation dans toute cette nation. Suivez attentivement l'histoire de ce peuple, & vous verrez que tout

y parle de Moyse. Tous les Historiens, tous les Prophetes en rappellent sans cesse le souvenir. Son nom est écrit par-tout. C'est la loi qu'il a donnée, qui régle la Religion & la police de l'Etat. On ne connoît point d'autre crime que de violer cette loi. Il n'y a au monde qu'un homme tel que Voltaire qui puisse se flatter de faire passer Moyse pour un personnage fabuleux.

D'autres Auteurs que des Juifs en ont parlé. Je ne suis pas assez versée dans l'antiquité pour en faire la preuve; mais j'ai eu recours à mon respectable Mentor, & il m'a fourni les autorités que je vais vous citer.

Diodore, qui a traité avec soin de tout ce qui concerne l'histoire des Egyptiens, dit qu'il a appris de leurs sages, que Moyse, homme aussi recommandable par ses mœurs que par l'étendue de son génie, & très-célebre parmi les Juifs, est le premier qui ait persuadé aux hommes de vivre sous le gouvernement de loix écrites. Il remarque que Moyse étoit en si grande vénération chez les Egyptiens, qu'ils lui donnoient le nom de *Dieu*. Porphyre convient que Moyse a écrit plus de mille ans avant les plus anciens Auteurs.

Strabon, Trogue-Pompée, Justin, Pline, Tacite, Juvenal, Lucien, Longin,

tous ces Auteurs anciens reconnoissent Moïse pour législateur des Juifs.

Joseph cite plusieurs Auteurs très-anciens, qui parlent favorablement de Moïse, & des grandes choses qu'il a faites.

Voltaire, qui connoît si bien toute l'antiquité, n'ignore pas tous ces témoignages. D'où vient donc qu'après avoir protesté de n'écrire que pour éclaircir la vérité, il n'en fait aucune mention? Un Philosophe, un sage qui prétend juger de tout avec impartialité, ne doit-il pas balancer les raisons pour & contre? Dans tous ses ouvrages on ne trouve pas un trait de sincérité sur la Religion. Quand il s'agit des autres législateurs, quelque douteuse que soit leur histoire, il l'admet, sur-tout si elle peut servir à mordre contre le Christianisme. Rousseau est encore de meilleure foi, il fait de tems en tems des aveux qui le condamnent. Pour Voltaire, il agit toujours en ennemi déclaré. Dès-lors son témoignage n'est plus recevable, & jamais livre n'a moins mérité le titre factueux de *Philosophie de l'Histoire*, que la critique qu'il en fait.

J'ai établi les regles d'une critique sage pour juger de l'existence de Moïse. Je vais maintenant répondre aux frivoles difficultés que fait notre Philosophe contre cette existence.

« Il s'est trouvé, dit-il, des personnes Ch. 401
 » d'une science profonde, qui ont poussé P. 244.
 » le Pyrrhonisme de l'Histoire jusqu'à dou-
 » ter qu'il y eût eu un Moïse. Sa vie qui est
 » toute prodigieuse depuis son berceau jus-
 » qu'à son sépulcre, leur a paru une imi-
 » tation des anciennes fables Arabes, &
 » particulièrement de Bacchus. Nous som-
 » mes bien éloignés, dit-il, d'adopter ce
 » sentiment téméraire qui sapperait tous
 » les fondemens de l'histoire ancienne du
 » peuple Juif ».

Remarquez ici l'adresse du serpent. Il commence par jeter du doute sur ce point important, & afin de mieux cacher son jeu, il affecte de dire qu'il est bien éloigné d'adopter un pareil sentiment. Mais c'est un tour de vieille guerre. Jamais Voltaire ne vomit plus hardiment des blasphèmes contre notre sainte Religion, que quand il commence par nous dire : « Notre sainte
 » Religion, si supérieure à toutes nos lu-
 » mieres, nous apprend telle chose. Si c'est
 » là en effet le sentiment de l'Eglise, nous
 » l'adoptons d'une foi ferme & constante,
 » soumettant d'ailleurs tout ce que nous
 » écrivons au jugement de cette Eglise,
 » qui est infallible ».

Le saint homme! Son visage n'est pas fait pour porter long-tems le masque de

l'hypocrisie. S'il veut qu'on l'en croie, qu'il rétracte ce qu'il a dit dans son Epître à Uranie : *Je ne suis point Chrétien* : Qu'il efface par ses larmes les impiétés qu'il a mises dans ses vers sur Mademoiselle le Couvreur : Qu'il brûle de sa propre main tant de livres pleins d'obscénités, d'impierés, dont il a infecté le monde entier, & qu'il en fasse une réparation publique ; & alors nous commencerons à croire qu'il adopte d'une foi ferme & constante ce que l'Eglise enseigne ; autrement nous ne ferons pas les dupes de ce langage emmiellé : & ne croyez pas que je lui cherche ici une mauvaise chicane. Vous allez voir qu'il emploie tout ce qu'il a d'art pour rendre suspecte, & détruire, s'il étoit possible, la vérité de l'histoire de Moyse.

Vous avez dû remarquer que pour affoiblir notre foi sur l'existence de Moyse ; il emploie trois moyens : 1°. Il relève le mérite des savans, qui ont osé révoquer en doute son existence. 2°. Il fait valoir leurs difficultés sur le tems où il faut placer son histoire. 3°. Il déclare qu'il a paru impossible à ces savans, que Moyse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des deserts inhabitables ; & que sa vie étoit si prodigieuse, qu'elle leur a paru une imitation

des fables Arabes. Afin d'appuyer ce sentiment, il fait l'histoire de Bacchus, & la rend, trait pour trait, la même que celle de Moyse. Ensuite il nous dit avec un air de franchise, qui pourroit en imposer à ceux qui ne le connoissent point : *Il n'est pas douteux que l'histoire de Moyse ne soit la vérité & que celle de Bacchus ne soit la fable; mais en même tems il ajoute qu'il paroît que cette fable étoit connue des nations long-tems avant que l'histoire de Moyse fût parvenue jusqu'à elles.* Ch. 28.
P. 167.

Comprenez-vous, mon fils, tout ce que cela veut dire? Le voici :

L'histoire de Moyse n'a été connue des nations que long-tems après celle de Bacchus. Donc elle n'a pas pu servir de canevas à celle de ce héros fabuleux. Donc c'est celle de Moyse qui est une imitation de la fable. Or si cela est, tous les fondemens de l'Histoire sont ébranlés, comme il le dit fort bien, & c'est aussi où il en veut venir. Suivez avec moi la marche de cet homme cauteleux.

Ce sont des hommes, dit-il, d'une science profonde, qui ont révoqué en doute l'existence de Moyse. Donc il n'y a que des ignorans qui croient légèrement ce fait, qui n'est appuyé que sur de foibles preuves. Mais n'y a-t-il pas aussi des hommes d'une

science profonde qui l'ont cru très certaine? C'est ce qu'il ne dit pas. Premier trait de mauvaise foi.

Il y a bien de l'apparence que le grand mérite de ces hommes savans, aux yeux de Voltaire, c'est de n'avoir point de Religion. Tout homme, quelque savant qu'il soit, fût-il un Paschal, dès qu'il croit à Moïse, c'est un rêveur *sombre & un fanatique*.

Qu'il y ait des savans qui combattent la révélation, nous n'en doutons pas. La foi n'est pas donnée à tous. Il faut être humble pour être Chrétien, & tous les savans n'ont pas cette vertu. Mais qu'est-ce que cela prouve? sinon que des savans sont tombés dans les plus grossières erreurs. Leur nom ne doit pas nous décider; ce sont leurs raisons qu'il faut peser.

Pesons donc les grandes raisons qui arrêtent nos Philosophes. *On ne voit pas*, dit Voltaire, *précisément le tems où il faut placer Moïse*. On ne le voit point, quand on rejette l'autorité de l'Ecriture Sainte, & qu'on lui préfère des systèmes ridicules, qu'on a bâti dans son imagination. Ainsi il n'est pas étonnant que ce Philosophe, qui suppose que les hommes ont habité long-tems dans les forêts comme des bêtes sauvages, qu'ils ne se sont réunis qu'après

plusieurs siècles, & ont formé peu-à-peu des sociétés, donne au monde une antiquité plus reculée, qui ne s'accorde pas avec la chronologie de l'Histoire Sainte ; mais s' imagine-t-il que ces idées bizarres feront notre règle ? Il prétend faire valoir des calculs des Egyptiens & des Chinois. Mais j'espère vous montrer qu'ils ne méritent aucune attention, & qu'ils ne sont fondés que sur des fables. Il en faut donc revenir à l'Ecriture Sainte, comme à l'Histoire unique dans le monde qui mérite notre croyance : Elle a des caractères de vérité si frappans, qu'il faut être de mauvaise foi pour la combattre.

C'est la seule qui remonte à l'origine de toutes choses, qui prend le monde dès son berceau, & le suit d'âge en âge sans aucune interruption. Cette Histoire nous donne des lumières sur toutes les autres nations, nous apprend leur origine & les noms de ceux qui ont été les premiers auteurs des peuples.

Tous les faits importans qu'elle rapporte, sont constatés par des monumens que le tems n'a pu effacer.

Elle mérite donc d'être crue préféralement à toutes les autres : sa chronologie doit être regardée comme exacte, & servir de règle pour juger de celle de tous

les autres peuples. Si on trouve quelque difficulté à les concilier, c'est à l'Histoire profane qu'il faut s'en prendre. M. Bossuet prouve que les Historiens Grecs ne sont point d'accord avec eux-mêmes, est-il étonnant que ces Historiens ne le soient point avec les Auteurs sacrés? Tenons-nous-en donc à l'Histoire Sainte. C'est le seul moyen de jeter quelque lumière sur l'histoire des autres peuples. C'est ce qu'ont fait nos plus célèbres Chronologistes, & M. Bossuet, sur-tout, dans son Histoire Universelle.

Une autre difficulté qui arrête notre critique, c'est qu'il lui paroît impossible qu'un seul homme ait gouverné pendant quarante ans trois millions d'hommes dans des deserts inhabitables.

Qu'un peuple entier, las d'être réduit au plus dur esclavage, cherche à s'établir ailleurs, & qu'il se choisisse un chef, il n'y a rien en cela d'extraordinaire, le nombre n'y fait rien : au contraire, plus ce peuple est nombreux, plus il marche avec confiance. Il est vrai que ce qui est possible en soit, peut devenir impossible à raison des circonstances & des obstacles. Mais nous ne raisonnons pas de l'histoire du peuple Hébreu, comme de celles des autres peuples : les plus grandes difficultés ne nous
arrêtent

arrêtent point, parce que Dieu lui-même marchoit à la tête de son peuple; il en étoit le véritable chef, le véritable conducteur; Moïse n'étoit que son Ministre, il ne faisoit rien de sa propre autorité; Dieu régloit toutes ses démarches: le gouvernement de ce peuple fut une *Théocratie*, je vous l'ai démontré dans l'Histoire de la Révélation. Dès-lors il n'y a plus de difficulté à faire, à moins qu'on n'établisse pour principe que Dieu ne se mêle de rien dans ce bas monde, & qu'il n'y influe en rien; mais dès qu'on reconnoît l'impiété d'un tel système, on comprend aisément que Dieu a fait sans la moindre peine ce que l'homme n'auroit pu exécuter.

Il étoit impossible à Moïse de faire sortir d'Egypte le peuple Hébreu malgré Pharaon & toute sa nation, sans user de violence. Il étoit impossible à Moïse d'échapper à la poursuite de Pharaon, n'ayant point d'armes pour combattre; il lui étoit impossible de passer la mer rouge, qui lui fermoit le chemin; il lui étoit impossible de donner à boire à ce peuple dans un desert où il n'y avoit point d'eau, & de l'y nourrir pendant quarante ans dans des lieux incultes, & qui ne produisoient aucun fruit; il étoit impossible que ce peuple conservât ses habits & ses souliers sans les

user pendant ce long espace de tems ; il étoit impossible que Moïse qui n'avoit ni gardes, ni lecteurs, contînt pendant quarante ans dans ce desert un peuple dégoûté & ennuyé de ne voir que des deserts, & de ne vivre que de manne. Cependant ce que l'homme ne pouvoit faire, Moïse l'a fait. Dieu étoit donc avec lui.

Revenir toujours à nier les faits, parce qu'on veut en juger comme on jugeroit de faits humains, c'est dire qu'on a les yeux & les oreilles fermés à la vérité : alors je ne suis plus étonnée des combats qu'on lui livre.

L'effort que fait Voltaire pour substituer à l'histoire de Moïse la fable de Bacchus, ne prouve que sa malignité. « L'histoire de Bacchus, dit-il, étoit connue des nations avant que celle de Moïse fût parvenue jusqu'à elles ».

On voit bien le but de cette assertion ; c'est de nous faire croire que la fable de Bacchus est vraie, & que l'histoire de Moïse est fausse. Mais ce judicieux critique auroit dû citer les autorités sur lesquelles il se fonde, pour donner l'ancienneté à l'histoire de Bacchus sur celle de Moïse. Il faut qu'il n'en ait pas, puisqu'il se contente de dire : *il paroît*. Accordons-lui que les nations aient adoré Bacchus avant que d'en-

tendre parler de Moyse, il n'en fera pas plus avancé. Les nations qui honoroient Bacchus, avoient reçu ce culte des Grecs. Or, les Grecs avoient connu Moyse. La preuve en est, que Cécrops, qui fonda en Grece douze Villes ou Bourgs, étoit originaire d'Egypte, & qu'il en étoit parti dans le tems que Moyse étoit à la Cour de Pharaon. Il ne faut pas douter que depuis ce tems il n'y ait eu un commerce entre la Grece & l'Egypte. Est-il donc étonnant qu'une histoire aussi extraordinaire que celle de Moyse ait passé en Grece, & qu'elle ait inspiré à cette nation le même respect pour ce grand Législateur, qu'elle avoit inspiré, selon Diodore, aux Egyptiens; & que ce peuple, amateur du merveilleux, & pere de la fable, en ait fait un demi-Dieu, & lui ait donné un autre nom? C'est ce qu'ont pensé plusieurs Savans, & entr'autres le célèbre Huet. Ainsi le culte de Bacchus a passé chez les nations qui l'ont honoré, sans connoître Moyse.

Ce n'est pas sur des *il paroît*, qu'un Philosophe qui veut porter son jugement sur l'Histoire, doit décider d'un fait aussi important. Pour nous, qui n'avons en partage que le bon sens, nous soutenons que l'histoire de Moyse n'est pas une imitation des fables Arabes, qu'elle est certaine, & que

c'est cette histoire défigurée par les Grecs ; qui a donné lieu à la fable de Bacchus. Nous nous fondons , non sur des imaginations creuses , mais sur des faits constans.

1°. L'histoire de Moyse est le plus ancien de tous les livres. Prophète , si ennemi de la Religion , convient qu'il a écrit plus de mille ans avant les plus anciens Historiens. Donc cette histoire ne peut pas avoir été composée sur les fables Arabes , qui n'existoient pas.

2°. La fable fait sortir Bacchus de la cuisse de Jupiter. Or , on ne voit pas que le peuple Juif , si enclin à l'idolâtrie , & qui dans ses égaremens se portoit à adorer les Divinités des peuples qu'il connoissoit , ait jamais entendu parler de Jupiter.

3°. Ne faut il pas être en délire pour imaginer qu'une fable aussi ridicule & aussi impertinente que l'est celle de Bacchus , ait donné lieu à une histoire aussi sensée & aussi pleine de majesté que celle de Moyse ? Depuis quand a-t-on vu la vérité naître de l'erreur , le mensonge enfanter la sagesse ? Je ne crois pas que dans le pays des Orientots , on raisonne aussi mal que fait notre grand Philosophe. Mais n'oublions pas que pourvu qu'il combatte la Religion , il adopte tout , au risque de s'entendre dire des vérités dures & humiliantes. Car,

avouez, mon fils, qu'il n'est pas étonnant que je sorte du caractère de modération que vous me connoissez, & que je montre de l'indignation contre un homme qui trouble l'Eglise & l'Etat par tant d'écrits si détestables. Voyez comme saint Paul traite Elymas, qui cherchoit à séduire le proconsul Serge. *O ! homme plein de toute sorte de tromperie & de malice, lui dit-il, enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur ?* Act. 13.

« L'amour de la vérité, dit à ce sujet un
 » Auteur très-judicieux, feroit moins saint
 » & moins utile, s'il étoit moins véhément
 » à l'égard des séducteurs d'office & des calomniateurs de profession. C'est prudence
 » & charité, que de les faire connoître pour
 » ce qu'ils sont. De tels hommes ne méritent pas d'être ménagés. C'est une conduite & une regle apostolique, de les traiter durement, ou pour les confondre, ou pour les convertir, ou pour les empêcher de nuire ».

Je vous fais cette réflexion, pour répondre à ce que vous me marquez dans votre lettre, que plusieurs personnes sont choquées de ce qu'il m'échappe quelques traits un peu vifs contre ces ennemis, qui ménagent si peu les Chrétiens, & J. C. lui-même. Je, &c.

XXVIII. L E T T R E.

S E C O N D E A T T A Q U E.

Moyse accusé d'imposture , & de charlatannerie.

R É P O N S E.

VOLTAIRE a bien senti que nier l'existence de Moyse , ce n'étoit pas un poste tenable , & que ce moyen , imaginé pour renverser la révélation , ne tourneroit qu'à la honte de l'incrédulité. Savez - vous , mon fils , ce qu'il fait pour réussir dans son projet , il attaque la personne même de Moyse , & cherche à le représenter comme un imposteur , un usurpateur injuste , un tyran cruel , & enfin il s'applique à faire passer toute l'histoire rapportée par Moyse comme une fable sans vraisemblance. Voilà le but unique de ce sage dans son livre de la *Philosophie de l'Histoire*. Les 53 chapitres n'ont que ce seul objet ; & il n'y en a pas un seul , où il ne distille le venin de son incrédulité , mais il le fait avec tout l'art dont son génie fécond en artifices est capable. Il fait cacher sa marche , & ce n'est que par

des souterrains qu'il veut parvenir à son but. Voici le langage qu'il tient dans le dernier chapitre.

« Tout Législateur profane , qui osa feindre que la Divinité lui avoit dicté ses loix , étoit *visiblement un blasphémateur & un traître* : un blasphémateur , parce qu'il calomnioit les dieux ; un traître , parce qu'il asservissoit sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix , les unes naturelles , communes à tous , & utiles à tous. *Tu ne voleras , ni ne tueras point ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour , & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frere ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour.* Voilà des loix que la nature a promulguées du fond des Isles du Japon aux rivages de notre occident. Ni Orphée , ni Hermès , ni Minos , ni Licurgue , ni Numa , n'avoient besoin que Jupiter vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs ».

Il ne faut pas avoir l'esprit bien pénétrant , pour voir que c'est Moyse que Voltaire a en vue ici : il n'ose le nommer ; mais il le désigne par des traits qui ne permet-

tent pas de le méconnoître ; les loix qu'il cite , & le bruit du tonnerre qui accompagne la publication de ces loix , ne laissent là - dessus aucun doute. Il est vrai qu'on pourra dire qu'il ne parle ici que de Législateurs *profanes* ; mais c'est une de ces ruses dont on n'est pas la dupe ; car tout Législateur qui se donne pour inspiré de Dieu , prétend dès - lors n'être pas *profane*. Or le crime d'un Législateur , selon lui , c'est de se donner pour être inspiré , & par conséquent , pour n'être pas *profane*. Ceux qu'il nomme n'ont jamais donné les loix qu'il rapporte , comme leur ayant été révélées de Dieu au bruit du tonnerre. Cela ne convient qu'à Moïse ; ainsi c'est de lui qu'il parle encore dans l'autre endroit que je vais transcrire.

« Si je m'étois trouvé vis-à-vis quelqu'un
» de ces grands charlatans dans la place pu-
» blique , je lui aurois crié , arrête : ne com-
» promets pas ainsi la Divinité ; tu veux me
» tromper , si tu la fais descendre pour nous
» enseigner ce que nous savons tous ; tu
» veux sans doute la faire servir à quelqu'au-
» tre usage ; tu veux te prévaloir de mon
» consentement à des vérités éternelles ;
» pour arracher de moi mon consentement
» à ton usurpation , je te défère au peuple ,
» comme un tyran qui blasphème ».

C'est-à-dire que Voltaire déclare hautement que s'il se fût trouvé avec les Israélites dans le désert, il se seroit joint à *Coré*, *Datan & Abiron*, pour se révolter contre Dieu & contre Moïse son serviteur, & qu'il se rend coupable aujourd'hui aux yeux de toute la terre d'un crime que Dieu a puni d'une manière si terrible. Comment n'appréhende-t-il pas un sort pareil ?

Moïse traité de *blasphémateur*, de *tyran*, d'*usurpateur*, de *charlatan*, qui se servoit de la Religion pour asservir ses citoyens ! quelle impiété ! rappelez-vous, mon fils, tout ce que je vous ai dit sur les preuves de la mission de ce saint Législateur, & sur la conduite désintéressée qu'il a tenue, & vous conviendrez qu'il n'y a qu'un ennemi de profession qui puisse tenir un tel langage. N'en jugeons, je le veux, que par les lumières de la raison : quel avantage Moïse pouvoit-il trouver à conduire un peuple si nombreux, si difficile, dans un si affreux désert ? Avoit-il rien qui le distinguât du dernier du peuple ? Avoit-il un palais, des officiers, une table bien servie, des habits plus précieux ? S'il n'agissoit que par son propre esprit, que n'alloit-il droit dans la terre de Chanaan ? pourquoi errer si long-tems dans des lieux incultes ? Un homme à la tête de six cens mille combat-

rans étoit en état de s'établir où il auroit voulu. Mais comment un peuple si nombreux s'est-il laissé conduire par un homme qui n'avoit pour se faire obéir ni armes, ni troupes contr'eux ? Que n'ont-ils destitué Moïse ? ils n'avoient rien à craindre de lui. Ce chef n'avoit autour de sa personne ni princes du sang, ni officiers qui fussent intéressés à maintenir son pouvoir, & à contenir ce peuple dans la soumission. Tout homme qui raisonne conviendra donc qu'il étoit impossible que Moïse tint un peuple si nombreux dans sa dépendance, si Dieu ne se fût déclaré pour lui. Les murmures, les révoltes continuelles de ce peuple en font une bonne preuve. Il faut donc que ce peuple ait vu de grands prodiges pour se persuader que c'étoit Dieu qui le conduisoit par le ministère de Moïse. Ne nous étonnons plus dès-lors si la loi a été donnée au bruit du tonnerre. Voltaire dit que s'il eût été présent, il auroit crié à l'imposture. Il suppose donc qu'un imposteur est le maître d'exciter des éclairs & des tonnerres ? si quelqu'un avoit le pouvoir de faire descendre le feu du ciel, je crois que Voltaire, aussi poltron que fanfaron, garderoit le silence, & trembleroit.

La grande preuve que Voltaire nous donne que Moïse étoit un imposteur, c'est

qu'il a donné à son peuple les loix éternelles qui sont gravées dans le cœur de tous les hommes. Il faut avouer que nos Philosophes ont une pénétration d'esprit qui n'est pas commune. Tout le monde admire la sagesse de ces loix qui apprennent à l'homme tout ce qu'il doit à Dieu, à lui-même & à son prochain; & c'est la sagesse même de ces loix qui déplaît à ce critique, & qui l'engage à regarder le Législateur des Juifs comme un *charlatan*. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il donne les plus grands éloges à *Zaleucus*, magistrat des Locriens, à cause de l'exorde de ses loix. Or je demande à cet Auteur en quoi consiste la beauté de cet exorde; n'est-ce pas en ce qu'il rappelle les hommes à reconnoître l'existence de la Divinité par la vue de l'ordre & de l'harmonie qui regne dans l'univers, & parce qu'il les exhorte à honorer la Divinité par la pratique de la vertu? Or, où *Zaleucus* a-t-il pris la connoissance de ces loix? Ne les a-t-il pas trouvés gravés dans le cœur de tous les hommes? oui sans doute. Pourquoi donc louer *Zaleucus* d'avoir donné des loix si sages, & traiter Moïse de *charlatan*, pour avoir donné des loix pareilles? La raison, c'est que *Zaleucus* permettoit le culte de tous les dieux, & que Moïse ordonne de n'adorer qu'un seul

Dieu : & que , selon Voltaire , *la tolérance de toutes les Religions est une loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes ?* Ainsi Moïse étoit coupable d'un crime contre la loi naturelle , en ordonnant à tout son peuple de n'adorer qu'un seul Dieu.

Voilà du nouveau , personne ne l'avoit encore imaginé : la tolérance de toutes les Religions est une *loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes*. Ainsi ceux-là suivent la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes , qui tolèrent les adorateurs du bois , de la pierre ; qui offrent leur encens à Bacchus , à Vénus. C'est sans doute , en suivant la loi naturelle , que Voltaire est d'avis qu'on élève un temple sur le bord de la Seine à Mademoiselle*** , célèbre Comédienne , afin qu'on aille , comme il dit , y adorer ses talens , ses graces , ses appas : il a déjà composé une hymne en son honneur. Il mérite certainement d'être le Grand-Prêtre de ce nouveau culte , & il succédera à nos anciens Druides.

J'en reviens à l'accusation de charlatanerie , intentée contre Moïse. Il faut être bien inique pour trouver dans la sainteté même de la loi donnée par Moïse , un prétexte de le taxer ainsi d'imposture & d'hypocrisie. J'en prends pour juges les partisans même de Voltaire , si l'enthousiasme

du bel esprit ne les a pas entièrement aveuglés. Peut-on faire un crime à un Législateur de proposer une loi aussi belle, aussi sainte que celle de Moïse ? Elle étoit, dira-t-on, inutile, parce qu'elle est écrite dans le cœur de tous les hommes. Je conviens qu'elle y est écrite, & c'est précisément ce qui prouve sa beauté. Mais vouloir conclure delà qu'il étoit inutile de la donner, & en prendre prétexte de taxer Moïse de s'en être servi pour réduire son peuple en esclavage ; c'est le comble de la folie. Si c'est un crime de rappeler aux hommes la loi naturelle, il est donc défendu d'exhorter les hommes à la vertu, de leur parler du culte qu'ils doivent à Dieu ; car ces devoirs sont écrits dans le plus intime de nous-mêmes ; & soupçonner dans un Législateur de mauvaises intentions par cela seul qu'il prescrit des loix sages, c'est ouvrir toutes les portes à la calomnie. La conduite de Moïse ne permet pas d'admettre un tel soupçon : d'ailleurs la nécessité de donner aux Israélites la loi du décalogue, est démontrée par l'ignorance où vivoient tous les hommes. Quand Moïse a paru, l'idolâtrie étoit universelle, il n'y avoit pas une seule nation qui suivît cette loi naturelle. Je défie ce critique de produire un seul Philosophe qui ait bien connu cette

loi , & qui en ait instruit les autres hommes.

Cette loi du décalogue est gravée sans doute dans nos cœurs , puisqu'e le n'est autre chose que la loi même éternelle ; mais sa voix se trouve étouffée par le cri des passions , sa lumière est obscurcie par les ténèbres de la cupidité : Voltaire lui-même en est la preuve la plus éclatante. Il est assez orgueilleux pour vouloir qu'on le regarde comme l'homme le plus éclairé qui fût jamais , comme le plus beau génie qui ait existé ; & sans parler de ses mœurs , on voit par ses écrits qu'il méconnoît la plupart des préceptes de la loi naturelle , il est peu de vices , même les plus honteux , qu'il ne justifie. Il étoit donc non - seulement utile , mais nécessaire d'y rappeler les hommes : Dieu a daigné le faire par le ministère de Moïse. Ce Philosophe y pense-t-il de trouver mauvais que Dieu ait donné cette loi avec tout l'éclat de la Majesté qui convient à un Dieu , qui veut instruire les hommes ? Cet éclat étoit nécessaire pour faire respecter sa loi , & celui qui en étoit le ministre ; pour autoriser sa mission , pour inspirer de la terreur à ce peuple , & le porter à observer ses préceptes au moins par crainte , s'il ne le faisoit par amour. Je dirois volontiers de ce Philosophe , ce que Jésus-

Christ dit de ses ennemis : quelque chose que Dieu fasse , sa mordante critique trouvera toujours quelque prétexte pour le censurer.

Si Moïse eût donné cette loi comme lui ayant été révélée dans le secret , Voltaire s'en seroit moqué : il la donne au pied d'une montagne , où Dieu rend sa présence sensible à trois millions de personnes ; c'est un imposteur qui fait descendre Dieu.

Ce Philosophe , en parlant ainsi , a oublié qu'il nous avoit donné Moïse pour un personnage fabuleux. Pourquoi s'amuse-t-il après cela à nous le représenter comme un imposteur , à cause de la loi qu'il a publiée ? Si c'est lui qui a donné la loi ; il a donc existé. L'iniquité se dément toujours elle-même.

Ce Philosophe traite de *blasphémateur* quiconque fait parler Dieu : & lui qui entreprend de le faire taire quand il parle , qui cherche à étouffer sa voix , qui combat avec mauvaise foi toutes les preuves que Dieu a données de sa révélation , qu'est-il donc ? C'est *calomnier les dieux* , dit-il , *de les faire parler*. Mais n'est-ce pas calomnier le vrai Dieu que de supposer qu'il autorise un imposteur par des prodiges aussi étonnans que ceux que Moïse a opérés ? n'est-ce pas calomnier les Saints que de représenter

Moyse, le plus grand des serviteurs de Dieu, comme un traître qui asservissoit ses citoyens ?

Voltaire est bien peu jaloux de sa gloire, de ne pas rougir d'exercer ainsi à la face du Ciel & de la terre le métier honteux de calomniateur des élus de Dieu. Qu'il sache que c'est l'emploi que l'Ecriture sainte donne à l'ancien serpent.

Jugez, mon fils, par ces traits combien sont misérables toutes les chicanes de Voltaire, & avouez qu'elles tournent toutes à la gloire de la Religion.

Je, &c.



XXIX. LETTRE.

TROISIÈME ATTAQUE.

Moyse accusé de cruauté.

R É P O N S E.

UN moyen, mon fils, que Voltaire emploie pour détruire l'autorité de Moyse ; c'est de soutenir qu'il n'étoit point animé de l'esprit de douceur & de charité qui caractérise les envoyés de Dieu.

« Un Législateur, selon nos notions Ch. 40;
 » communes, dit-il, doit se faire aimer & page 241.
 » craindre, mais il ne doit pas pousser la
 » sévérité jusqu'à la barbarie : il ne doit
 » pas, au lieu d'infliger par les Ministres
 » des loix, quelques supplices aux coupables, faire égorger au hasard une grande
 » partie de sa nation par l'autre ».

Ce Philosophe a en vue ici le zele que Moyse fit paroître, lorsqu'il ordonna à toute la Tribu de Lévi de s'armer pour punir le crime que le peuple venoit de commettre en adorant le veau d'or. Il condamne cette action comme inhumaine, & fait une supputation de tous ceux qui furent tués dans le desert par l'ordre de Dieu, en pu-

dition de leur prévarication. Il en compte deux cens trente-neuf mille. Enfin pour achever le portrait de la cruauté de Moïse, il lui attribue la mort de tous les Chananéens, que le Seigneur avoit ordonné d'exterminer, & demande quel droit les Juifs avoient de venir s'emparer de la terre des Chananéens & de les détruire? Il s'applique à nous présenter cette conduite comme le comble de l'horreur. *Presque tout événement humain, dit-il, chez les Juifs, est le comble de l'horreur.*

Mais pour voiler un peu l'impiété de son discours, après avoir demandé comment, après ces étonnantes boucheries; peut-on dire que Moïse *est le plus doux de*
 P. 142. *tous les hommes*? il ajoute : « Avouons
 » qu'humainement parlant, ces horreurs
 » révoltent la raison & la nature. Mais si
 » nous considérons dans Moïse le minis-
 » tre des desseins & des vengeances de
 » Dieu; tout change alors à nos yeux : ce
 » n'est point un homme qui agit en hom-
 » me, c'est l'instrument de la Divinité, à
 » laquelle nous ne devons pas demander
 » compte, nous n'avons qu'à adorer &
 » nous taire ».

Oui, sans doute; & plutôt à Dieu que vous eussiez pris ce parti depuis long-tems, au lieu d'infecter la société de vos blasphêmes.

Vous cherchez ici à cacher votre impiété , mais c'est en vain , elle se montre à chaque page. Vous commencez par traiter le peuple Juif d'*abominable* pour avoir exterminé les femmes , les vieillards & les enfans Ch. 36 ;
des Chananéens. Vous dites ensuite que page 222.
« vous n'examinez pas si les Livres qui rap- P. 222.
» portent ces faits sont inspirés , que puis-
» que notre Sainte Eglise , qui a les *Juifs*
» en *horreur* , nous apprend que les Livres
» des Juifs ont été dictés par le Dieu créa-
» teur & Pere de tous les hommes , vous
» ne pouvez en former aucun doute , ni
» vous permettre même le moindre raison-
» nement ».

Tout ce langage n'est qu'une dérision sacrilège de votre part. Vous commencez à peindre la conduite de Moïse des couleurs les plus noires , & pour gazer votre impiété , vous nous dites que vous respectez comme divins les Livres qui renferment ces faits , & qui vous enseignent que c'est par l'ordre de Dieu que tout cela est arrivé. Mais s'il est vrai que vous ne formiez aucun doute sur ce point , pourquoi employez-vous tout ce que vous avez d'artifice pour en faire naître dans les autres ? Vous ajoutez que vous ne vous permettez pas même des raisonnemens ; & tout votre Livre , & tous ceux que vous avez enfantés ,

n'ont pour objet que de combattre les faits de la révélation , & de jeter un ridicule sur les grands prodiges qui y sont annoncés. Ce qui montre qu'il n'y a qu'hypocrisie dans ce langage , c'est que tout de suite vous ajoutez : « il est vrai que notre foible » entendement ne peut concevoir dans » Dieu une autre sagesse , une autre justice , une autre bonté que celle dont nous » avons l'idée. Mais enfin il a fait ce qu'il a » voulu , ce n'est pas à nous à le juger ».

Il faut , en effet , que l'entendement de ce Philosophe soit bien foible pour juger que la conduite que Dieu a tenue à l'égard des Chananéens est contraire à l'idée que nous avons de sa bonté , de sa sagesse & de sa justice.

S'il y a de la cruauté & de l'injustice dans l'ordre que le Seigneur a donné aux Hébreux d'exterminer les Chananéens , dont l'iniquité étoit montée à son comble , remontons plus haut , & disons que l'arrêt de mort prononcé contre tous les hommes est injuste & cruel. Or , qui s'est jamais avisé de reprocher à Dieu la condamnation de tous les hommes ? Ne fait-il pas ce qu'il veut ? Et ce qu'il veut n'est-il pas toujours la souveraine justice ? La mort ne peut être que la solde du péché. Or , dès que tous les hommes sont condamnés à mourir , ils

sont donc tous coupables. Et comme ils meurent souvent dans le sein de leurs mères, il s'ensuit qu'ils sont coupables dès leur origine. Voilà ce que l'idée de la justice, de la sagesse & de la bonté divine apprend à tout homme qui fait un usage légitime de sa raison. Il fait que sous un Dieu juste, personne n'est misérable, s'il n'est coupable. Et dès que la mort est une misère, dès que c'est un châtiment, il faut nécessairement conclure que l'homme l'a méritée.

Que si notre Philosophe vient encore nous dire que son foible entendement ne peut concilier l'idée qu'il a des perfections de Dieu avec l'arrêt de notre condamnation, je lui répondrai que ce n'est point à un entendement si borné à juger des règles de la justice de Dieu. Il suffit que Dieu fasse une chose pour que nous ne puissions douter qu'elle ne soit bonne, sainte & juste. L'idée que nous avons de la Divinité nous en donne une pleine certitude.

Ce principe une fois reconnu, que l'arrêt de mort prononcé contre tous les hommes est juste, pourquoi l'exécution de cette sentence contre le peuple de Chanaan seroit-elle injuste? Que Dieu fasse périr une nation par la famine, par la peste, par les dents des bêtes, ou par l'épée des ennemis, n'est-ce pas la même chose? L'un n'est pas

plus injuste que l'autre. Pourquoi donc taxer Dieu d'injustice , de cruauté , pour avoir ordonné aux Israélites de faire mourir les femmes & les enfans des habitans de la Terre Promise , puisque ce n'est qu'une suite de la premiere sentence prononcée contre les hommes ?

Mais pourquoi , dira notre critique , faire périr à la fois toute une nation ? Je réponds que quand nous ignorions les raisons que Dieu a eues de la traiter avec tant de sévérité , nous n'avons pas droit de l'interroger sur sa conduite , & nous devons toujours l'adorer , bien convaincus qu'elle est souverainement bonne , sage , juste & sainte. Mais nous la savons , cette raison , puisqu'il lui a plu de nous la révéler. Pourquoi donc ose-t-il encore trouver à redire à l'ordre donné aux Israélites ? Dieu nous a appris que ces nations avoient comblé la mesure de leurs iniquités ; qu'elles avoient infecté la terre de leurs abominations ; que le cri de leurs iniquités étoit monté jusqu'au ciel ; qu'elles avoient lassé la patience de Dieu. Ces peuples étoient d'autant plus inexcusables , que Dieu les avoit appelés à la pénitence , en faisant luire à leurs yeux les exemples de la plus parfaite vertu. Abraham , Isaac , Jacob leur avoient appris à connoître , à aimer & à servir le

Seigneur, par le culte extérieur qu'ils lui rendoient, & par la vie sainte qu'ils mendoient. Les Chananéens au lieu de prendre de tels modeles pour regle de leur conduite, avoient ajouté de nouvelles prévarications aux anciennes. Est-il étonnant après cela que Dieu ait enfin levé sur eux le glaive de sa justice, & qu'il se soit servi de son peuple même, pour exécuter ses vengeances ? Il a voulu qu'Israël apprît par sa propre expérience les châtimens préparés contre les impies.

Que notre Philosophe, qui ne fait point allier en Dieu les idées de justice & de bonté, se taise donc, & qu'il adore ce qu'il ne comprend pas. Qu'il redoute au moins cette justice, & qu'il craigne que la mesure de ses iniquités ne soit bientôt comblée. S'il lui reste encore quelque étincelle de la vraie sagesse, qu'il prévienne la colère de Dieu par la pénitence : peut-être que la porte de la miséricorde n'est pas encore fermée pour lui, quoique certainement il l'ait bien mérité par ses blasphêmes, ses railleries impudentes, & ses censures sacrilèges de la justice divine.

Mais au reste, pourquoi s'avise-t-il d'attaquer les jugemens de Dieu ? En suivant les principes de sa philosophie, il ne doit point blâmer la mort de tous les Chana-

neens. N'enseigne-t-il pas que tout est bien dans le monde? Que les malheurs qui arrivent sont des ingrédiens nécessaires à la perfection du tout? Pourquoi donc reproche-t-il à l'Auteur de la Nature d'avoir commandé la destruction des Chananéens? Il doit penser que c'étoit une suite des loix générales.

Notre Philosophe se perd dans ses raisonnemens. Il ne sait à qui s'en prendre, de Dieu ou de Moïse, de la mort des Chananéens. Dieu ne se mêle de rien; voilà son grand principe. Cependant il dit ici que Moïse n'étoit que *le ministre des desseins & des vengeances de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte.* Selon lui, nous n'avons qu'à adorer & nous taire. Et il se tait si peu, qu'il dit que ces horreurs révoltent la nature & la raison.

La conduite de Dieu traitée d'horreurs, & d'horreurs qui révoltent la nature & la raison, quel blasphème, & en même-tems quelle contradiction!

Ce sage, battu des vents sur la mer de l'incrédulité, sans gouvernail, sans boussole, est le jouet continuel d'opinions qui s'entrechoquent & se repoussent.

Vous l'avez vu par rapport à la Divinité, vous pourrez encore mieux en juger par ses savantes réflexions sur Moïse.

Il convient que tout est surnaturel dans Moïse, « que c'est Dieu qui fait tout dans Ch. 40;
 » la conduite que Moïse tient à l'égard du pag. 249.
 » peuple Juif; que c'est lui qui remédie à
 » tout, qui nourrit & vêtit le peuple par
 » des miracles. Moïse, dit-il, n'est donc
 » rien par lui-même? Et son impuissance
 » montre qu'il ne peut être guidé que par
 » le bras du Tout-Puissant ». Comment
 ajoute-t-il ensuite qu'il ne considère en lui
 que l'homme, & non pas le Ministre de
 Dieu, & qu'il veut juger de lui selon les
 règles ordinaires, en mettant à part les
 preuves qu'il a données qu'il étoit instruit
 & conduit par l'esprit de Dieu? Peut-on
 séparer l'un de l'autre dans le jugement que
 l'on veut porter de sa conduite? Dès que
 c'est comme Ministre de Dieu qu'il agit,
 c'est Dieu même qu'il faut juger.

Que diroit-on d'un Juge qui voudroit
 faire mourir un soldat, parce que dans un
 combat ordonné par son Prince, il auroit
 tué des ennemis, & qui diroit pour raison :
 je vous juge, non comme l'exécuteur des
 ordres du Prince, qui vous a mis les armes
 à la main, mais comme un homme qui en
 a tué un autre de sa propre autorité. C'est
 cependant ce que fait Voltaire. Avouez
 donc que sa sublime philosophie est la dé-
 raison même. Y a-t-il, en effet, rien de

plus déraisonnable que de vouloir juger d'un homme qui a agi par l'ordre de Dieu, comme s'il eût agi par son propre mouvement ? Qui ne voit qu'une action qui est bonne & juste, quand on la fait par l'ordre de Dieu, devient criminelle quand on la fait par son propre esprit ?

Le jugement de Voltaire n'est donc pas recevable. Mais vous verrez dans ma lettre suivante, qu'il manque non-seulement d'équité, mais de bonne foi. Je, &c.



XXX. LETTRE.

QUATRIÈME ATTAQUE.

Moyse accusé de faux dans l'Histoire de la Création d'un premier homme , duquel tous les autres sont sortis.

R É P O N S E.

VOUS avez vu, mon fils, que, si l'on en croit Voltaire, il respecte les livres saints, il s'interdit même tout raisonnement sur les faits rapportés dans ces livres. Cependant il nie hautement ces mêmes faits, il a l'audace de donner un démenti au Saint-Esprit qui nous les a révélés, à l'Eglise qui fait profession de les croire; à laquelle néanmoins il dit dans le même endroit, qu'il est humblement soumis : quelle mauvaise foi !

Moyse, comme vous savez, commence par raconter l'histoire de la création du monde. C'est le fait le plus intéressant pour nous, & celui par lequel la révélation devoit commencer, puisqu'il suffit seul pour nous apprendre ce que nous sommes, d'où

Nij

nous venons; le dessein que Dieu a eu en nous formant, & enfin la dépendance où nous sommes de lui. Or, c'est ce récit de la création du monde, que ce Philosophe, qui s'est interdit tout raisonnement, attaque par les raisonnemens les plus capricieux.

C. 18,
F. 112.

D'abord il se moque de tous les Législateurs qui ont entrepris de découvrir aux hommes l'origine du monde & sa création, il loue ceux qui ont gardé le silence sur ces grands événemens. Dans l'examen, qu'il fait en Philosophe, dit-il, de l'origine des choses, bien loin de prendre Moïse pour guide, il cherche à le contredire en tous points. C'est-là l'objet de toutes ses recherches. Il commence par attaquer ce dogme important de notre foi révélé dans les livres de Moïse, confirmé par toute la Religion, que nous naissons tous d'un seul homme; que Dieu a créé Adam & Eve, & que c'est d'eux qu'est sorti tout le genre humain.

Ch. 11,
F. 9.

« Si l'on demande, dit-il, d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des terres Australes, &c. On a déjà répondu que la providence qui a mis des hommes dans la Norvege, en a planté aussi en Amérique, & sous le cercle polaire méridional,

» comme elle y a planté des arbres & fait
 » croître l'herbe.

» Il n'est permis, dit-il encore, qu'à un
 » aveugle de douter que les Blancs, les
 » Negres, les Albinois, les Hottentots, les
 » Lapons, les Américains, les Chinois,
 » sont de race entièrement différente ».

Il auroit bien dû ajouter, *les Philosophes*, que l'orgueil distingue si fort des autres hommes, & qui se regardent comme les seuls clair-voyans.

Voilà un démenti bien net donné à la parole de Dieu : c'est ainsi que ce Philosophe s'interdit tout raisonnement, & qu'il marque son profond respect pour l'Ecriture Sainte, & pour l'autorité de l'Eglise.

N'admirez-vous pas avec quelle confiance il soutient son impiété ? Il ne permet pas le plus léger doute sur sa décision ; c'est un oracle sorti de la bouche même de la sagesse, quiconque n'y souscrit pas est déclaré un stupide, un ignorant, qui a les yeux bouchés à la plus brillante lumière.

Vous appercevez sans doute, mon fils, la malice noire de ce Philosophe dans le système qu'il établit. Si Moïse nous en impose dans le récit qu'il fait de la création du monde, son histoire n'est plus qu'une fable impertinente, la révélation n'est plus qu'une chimère, la Religion n'a plus au-

cun fondement. Tout ce que la foi nous apprend de la dégradation de l'homme par le péché originel ne mérite que d'être sifflé. Les hommes sont tels à présent qu'ils sont sortis des mains de Dieu. C'est le Créateur qui a mis en eux la loi de la conscience qui leur prescrit sans cesse leurs devoirs, & la loi du péché qui les porte à les violer ; c'est lui qui leur a donné un desir d'être heureux, que rien ne peut arrêter, & qui les a plongés dans des malheurs, qu'aucune Philosophie ne peut prévenir. Quelle contradiction ! L'idée que nous avons de la sagesse de Dieu, permet-elle d'écouter de tels blasphêmes ? Mais au moins pour avancer & soutenir d'un ton si décidé un sentiment qui combat autant la raison que la révélation, il faudroit des preuves sans réplique. Peut-on regarder comme telle la seule qu'il en donne, qui est la diversité des couleurs ? De bonne foi, est-ce là une objection à mettre en opposition à toutes les preuves que nous avons données de la révélation ? Un homme qui voudra s'emparer d'une riche succession, sera-t-il écouté des Juges, lorsqu'il refusera de reconnoître ses freres, sous prétexte que l'un est basané, tandis qu'il est blanc, qu'un autre a les cheveux blonds, tandis qu'il les a noirs.

La révélation & la tradition de tous

les siècles, nous apprennent d'une manière certaine l'origine de tous les peuples ; & les loix de la physique ne les contredisent point : elles doivent donc fixer notre jugement. En effet il faut juger des hommes non par leur visage, mais par leurs inclinations & leurs caractères : or ils ont tous les mêmes passions & les mêmes idées ; la même raison les éclaire tous ; l'organisation du corps est la même dans tous : concluons donc que l'espèce est la même.

Les différences qui se trouvent dans la couleur & les traits du visage ne fournissent aucun prétexte pour établir le système de l'incrédule. Car à quoi se réduit cette différence ? Il y a des hommes blancs & d'autres noirs. Ces noirs ont une chevelure crépue comme la laine de nos moutons, le nez large, écrasé, épaté, de grosses lèvres. Chaque peuple, chaque nation semble avoir sa forme particulière. On trouve à l'extrémité de l'Amérique, du côté du Pole Antarctique, les Patagons, qui sont d'une grandeur démesurée : transportez-vous vers le Pole Arctique de notre continent, vous y trouverez des Lapons, qui sont d'une petitesse extrême. D'un seul individu, disent nos grands Philosophes, il n'a pu naître tant d'espèces d'hommes si différens les uns des autres ?

Mais ce phénomène est-il plus surprenant, que celui que nous avons tous les jours sous les yeux ? Quelle variété ne trouve-t-on pas dans des enfans d'un même pere & d'une même mere, soit pour la couleur des yeux, soit pour celle des cheveux ? Considérons les animaux : ne voyons-nous pas tous les jours une grande variété de couleur parmi leurs petits ? Cependant c'est une même mere qui les a produits, & qui les a tous portés en même tems.

Il est donc vrai que quand la Physique ne nous donneroit aucune lumiere sur cette variété de couleurs, ce ne seroit pas une raison de croire que l'espece est différente. Mais l'expérience vient ici à notre secours, & prouve que c'est la différence du climat qui produit ces différentes nuances.

Ceux qui voudront approfondir cette matiere pourront lire les dissertations de M. l'Abbé de Manet, qui se trouvent à la fin de sa nouvelle Histoire de l'Afrique Françoisé. Il a demeuré vingt ans en Afrique en qualité de Curé & d'Aumônier pour le Roi, & a fait à ce sujet toutes les observations les plus judicieuses.

Ce n'est pas ici un Physicien en chambre, qui de sa guérite prétend décider des effets de la Nature, qu'il n'a jamais observés. C'est un homme qui a suivi de près

ses opérations, qui l'a prise, comme disoit Fontenelle, sur le fait; & qui, après avoir tout combiné, porte un jugement marqué au coin du bon sens.

Il établit d'abord comme une vérité incontestable que le texte sacré & la tradition constante de toutes les nations policées de l'Univers, nous apprennent que tous les hommes sont sortis d'un même pere & d'une même mere, & que nous devons regarder les blancs comme la tige de tous les hommes. Les trois enfans de Noé & leurs femmes étoient de cette même couleur. Ainsi les premiers habitans de l'Afrique étoient blancs. Mais le ferein, le climat, & les réverbérations des rayons du soleil les rendirent d'abord basanés, ensuite demi noirs, & après quelques générations ils eurent la teinte plus ou moins noire, selon qu'ils furent plus ou moins exposés aux influences des causes que je viens de rapporter : & ces métamorphoses se sont perpétuées de générations en générations. Ce n'est donc pas la nature de l'homme qui a changé, mais uniquement la couleur de sa peau, qui a reçu les impressions du climat & des ardeurs du soleil. Et s'il a fallu un tems considérable pour opérer ce phénomène, un beaucoup plus court suffiroit pour que la nature, sous d'autres climats,

reprît ses droits ; car il est hors de doute qu'une progéniture de negres & de négres en Europe reprendroit sa couleur naturelle & redeviendrait blanche. Le fait est constant par l'expérience.

Ceci n'est point un paradoxe, puisque l'Histoire nous apprend que dans le septième siècle les Sarrazins, les Maures, les Ismaélites, les Arabes envahirent l'Afrique Occidentale, y fixerent leur demeure, & y établirent leur langue, leurs loix, leur Religion & leurs usages. Ces Sarrazins étoient certainement blancs, ou basanés, ou jaunes, selon les influences des climats d'où ils sortoient. Après quelques générations, ils changerent de couleur & devinrent aussi noirs que les anciens habitans de l'Afrique, & aucun d'entr'eux n'a conservé sa couleur primitive sous la zone torride. Leur langue, leur Religion, leurs loix, leurs usages, métamorphoserent l'Afrique, ainsi que l'Afrique métamorphosa dans la suite leur couleur. Ceux d'entr'eux qui envahirent les royaumes de Maroc, de Salé & de Tafilet, & tant d'autres régions plus ou également éloignées de la zone torride, ont conservé la couleur dominante des pays particuliers où ils se sont établis, & sont restés blancs ou basanés, parce que dans ces régions le climat, le

ferein & le soleil y font moins puissans, & n'y operent pas les mêmes effets que dans la Négritie.

Ces Sarrazins, ces Maures ont poussé leurs conquêtes jusqu'en Espagne, où ils n'ont certainement pas changé de couleur, comme firent ceux qui se fixerent en Afrique. Ce n'est donc que le climat & le soleil qui ont changé la couleur des Sarrazins d'Afrique, en donnant une teinte noire & étrangere à leur peau.

D'autres preuves viennent à notre secours, (c'est toujours M. de Manet qui parle) que l'Univers ne peut désavouer. Des Portugais, dont les descendans existent encore aujourd'hui en Afrique, commencerent vers le milieu du quatorzième siecle, à y fixer leur demeure. Ils y formerent des établissemens. Ils peuplerent, par la suite, non-seulement les Isles, mais les côtes. Ces Portugais n'étoient rien moins que noirs lors de ces établissemens. Ceux qui se sont établis dans les Isles de Canarie, les Isles de fer, n'ont subi aucun changement de couleur depuis trois siecles qu'ils habitent ces isles de peres en fils; ils sont seulement d'un basané plus foncé, qu'ils n'étoient auparavant. Les autres qui se sont établis sur les côtes d'Afrique, & qui sont plus voisins de la zone torride, furent fin-

gulièrement frappés des influences du climat, &, après quelques générations, ils se virent métamorphosés & aussi noirs que les naturels du pays. Ce changement auroit pu faire douter de leur origine; mais leur langue, leur Religion, leurs loix, leurs mœurs certifient qu'ils sont Portugais d'origine.

D'après ces faits, peut-on douter que la couleur des Negres ne soit accidentelle, & qu'elle ne vienne du climat qu'ils habitent? Personne n'ignore quel est le pouvoir de l'air sur notre tempérament, par les changemens qui arrivent dans la santé de ceux qui changent d'eau & d'air. Il ne doit donc plus paroître étrange que le climat, le ferein, & les réverbérations du soleil, qui sont extrêmes en Afrique, soient la cause de la couleur des Negres.

En Moscovie, en Pologne, les ours, les loups, les renards sont blancs en hyver, & ils prennent leur couleur naturelle en été, parce que le ferein, le climat, l'air, le soleil changent dans ces saisons.

Si la cire jaune, exposée au ferein, & à la rosée, devient blanche, ce n'est que parce que l'ardeur du soleil dissout par l'humidité du ferein le tissu des parties hétérogenes qui lui donnoient la couleur jaune. De même, le ferein de l'Afrique, tou-

jours extrême, dispose le tissu des parties de la peau à recevoir avec facilité les influences & celles des réverbérations du soleil, qui pénètrent & s'insinuent tellement, qu'ils la rendent noire.

L'air, d'ailleurs, est rempli d'une infinité de corpuscules insensibles qui s'exhalent sans cesse des entrailles de la terre. Ils percent leur peau, la pénètrent. Ces corpuscules sont nitreux, sulphureux ou métalliques, selon la nature des lieux; or peut-on douter qu'ils ne produisent une grande variété dans la superficie interne du corps, & conséquemment une grande diversité dans le coloris.

Les eaux jointes aux alimens, au climat, influent encore sur les corps, & par conséquent sur le coloris, car on voit que la teinture dépend infiniment de la qualité des eaux, dans lesquelles on trempe les laines, les fils & les soies.

Les Negres sont dans un climat brûlant, dans un pays de mines d'or, d'argent, de fer, & de soufre, mines qui brûlent tellement le sol de la terre, qu'il n'y croît aucune herbe, ni aucuns fruits; mines qui exhalent des parties métalliques, nitreuses, sulphureuses, qui empreignent, percent, pénètrent la peau des habitans, & la disposent à recevoir tous les effets

physiques des influences de l'ardeur du soleil. La variété des couleurs vient donc de la combinaison de toutes ces causes différentes.

Sous la zone torride, les Asiatiques sont jaunes & cuivrés, les Afriquains noirs, les Américains jaunes & basanés.

Il en est de la peau comme des pellicules qui se forment sur la surface des gommes dissoutes, ou des colles farineuses. Qu'on approche une pelle rougie au feu, de la pellicule d'une crème cuite, elle devient d'abord basanée, ensuite brune, & enfin noire, relativement au tems & à la chaleur de la pelle rougie. Ainsi la peau de l'homme, dont la souplesse est entretenue par une huile qui en se figeant forme la graisse de l'homme, s'imbibe des parties nitreuses & métalliques, &, étant exposées aux ardeurs du Soleil, change de couleur relativement au tems & aux impressions plus ou moins vives qu'elle reçoit.

Une preuve sensible que la couleur n'est qu'accidentelle, c'est que les enfans, soit blancs, soit negres, naissent tous rougeâtres, parce que l'espece d'étruve d'où ils sortent les uns & les autres, appelle par sa raréfaction, le sang dans le réseau de la peau, & produit cette couleur rouge, comme nos pieds la prennent dans l'eau chaude.

Les enfans des vrais negres ne deviennent noirs que quelques mois après leur naissance, tandis que les enfans des Européens nés dans le même pays, de rougeâtres qu'ils étoient en naissant, deviennent blancs & ensuite bafanés.

Cette différence vient de ce que les enfans des vrais negres ont d'abord un commencement de teinte noire, & parce que leur peau est préparée, dès le sein de leur mere, de pere en fils, de génération en génération, par la multiplicité des pores, plus grands, plus ouverts, que ceux de la peau des blancs, à recevoir d'un côté les parties volatiles, métalliques, nitreuses, & sulphureuses, dont l'air est rempli; & d'un autre côté, l'abondance du ferein, qui par les pores se mêle si facilement avec toutes ces parties hétérogenes, les réunit par toute la peau, & la prépare à un changement de couleur.

Quant aux enfans nés dans ces mêmes climats de peres & meres blancs, il en est tout autrement. La peau de ces peres n'est point changée, elle est la même que celle des autres Européens, & celle de leurs enfans a par conséquent la même contexture & la même condensation. Ainsi les pores plus resserrés ne sont pas également susceptibles des influences des causes physiques. Les

parties volatiles & métalliques dont l'air est rempli, ne trouvent pas les mêmes ouvertures que dans la peau des negres; ainsi le ferein, le climat & le soleil ne peuvent y opérer le même effet. Il faut plusieurs générations pour disposer insensiblement cette peau à ouvrir les pores, à les multiplier par les transpirations extrêmes & inévitables dans cette partie du monde, & la rendre enfin susceptible d'une entière métamorphose.

Le changement qui arrive aux blancs en Afrique, arrive aux negres en Europe. Un negre & une négresse établis en Europe donneront des enfans, qui, dès la première génération, perdront beaucoup de la noirceur de leurs auteurs, & successivement de génération en génération, ils deviendront aussi blancs que les Européens.

Pour dernière réflexion, je remarquerai que les negres les plus foncés ont le dedans des pieds & des mains, le dessous des aisselles, du menton, & des genoux bien moins noirs que les autres parties: il y a même une nuance & un fond de blancheur si remarquable, qu'on ne peut douter que la noirceur du reste du corps ne soit accidentelle; car si la noirceur étoit naturelle aux negres, ils en auroient la teinte égale par tout le corps.

Quant à la configuration différente qui se trouve dans certaines parties du corps, on ne peut en tirer aucune conséquence qui prouve différentes especes d'hommes. Si les uns ont le nez camard & écrasé, la tête pointue; ceux-ci les reins enfoncés; ce n'est que parce que la coutume a tourné en nature ce que les caprices sur la beauté ont fait imaginer à ces peuples. Comme ils se sont imaginé que c'étoit un agrément & une physionomie prévenante d'avoir ou un nez écrasé, ou une tête pointue; pour y parvenir, on a applati au commencement le nez des enfans, pétri, pour ainsi dire, leur tête, & enfoncé leurs reins, pour leur faire prendre cette figure bizarre. Dans la suite, les meres ne voyant plus que des nez épatés & des têtes terminées en pointe, &c. cette figure s'est gravée dans leur imagination, de maniere qu'il n'a plus été besoin de recourir à des opérations.

M. de Manet remarque qu'il a vu en Afrique que les meres avoient soin d'écraser de plus en plus le nez de leurs enfans, pour qu'ils soient plus camus, & qu'elles enfonçoient ou brisoient, pour ainsi dire, les reins de leurs filles, afin qu'ayant le dos en forme de selle de cheval, elles eussent selon leur goût, plus d'agrément.

L'imagination des femmes influe beau-

coup sur la formation du corps. On n'en peut guère douter après les expériences multipliées que nos Physiciens célèbres , tel que le P. Malbranche, ont rapportées. C'est à cette imagination qu'il faut attribuer divers autres phénomens qui se trouvent dans des hommes de certains pays , qu'on ne peut expliquer par l'air, le climat & le soleil. C'est ici qu'il faut faire usage du principe de Rousseau, que nous ne connoissons pas toutes les causes physiques, & que celles qui nous sont inconnues peuvent produire des effets que nous ne pouvons comprendre.

Je me flatte, mon fils , que vous serez content de cette petite dissertation que j'ai tirée de celles de M. l'Abbé de Manet. Je pense qu'elle suffira pour vous convaincre du peu de cas qu'on doit faire de tous les raisonnemens philosophiques de Voltaire. Croyez moi, il n'y a que l'ignorance qui donne quelque vogue à ses écrits. Lui-même, sans doute, sait à quoi s'en tenir ; mais il combat la Religion , c'est son unique but. Vous en allez encore mieux juger par la suite. Je, &c.



XXXI. LETTRE.

CINQUIÈME ATTAQUE.

*Moyse accusé de faux dans sa
Chronologie.*

R É P O N S E.

VOLTAIRE, pour donner un nouveau démenti aux Livres saints, entreprend de prouver que le monde est plus ancien que Moyse ne le fait. Suivons-le, mon fils, & nous verrons le prestige de ses raisonnemens se dissiper.

« Notre Sainte Religion, dit-il dévotement, si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille ans, selon la Vulgate; ou environ sept mille, suivant les Septantes. Si c'est-là en effet le sentiment de l'Eglise, (admirez ce doute) nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette Sainte Eglise, qui est infallible..... Nous prévenons toujours le Lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux

Ch. 10.
Note.

» choses sacrées. Nous protestons contre
» toutes les fausses interprétations, contre
» toutes les inductions malignes que l'on
» voudroit tirer de nos paroles ».

Voilà de beaux sentimens, c'est dommage, mon fils, qu'il n'y manque que la sincérité. Voltaire couvre même si peu son jeu, que je ne fais pas comment il n'en rougit pas. Vous allez voir qu'il n'y a pas de raisonnemens qu'il ne fasse, pour convaincre de faux l'Ecriture Sainte, & pour prouver que le monde est plus ancien que Moïse ne le dit, de plusieurs milliers de siècles. Ce n'est pas sur de fausses interprétations ni sur des inductions malignes que je fonde cette accusation contre lui; son dessein faute aux yeux, & il faudroit ne pas savoir lire pour en douter. Je n'ai pas certainement dessein de le rendre plus coupable qu'il l'est; mais qu'il ne s'imagine pas non plus m'en imposer par ses petits détours usés. N'est il pas ridicule de dire qu'on respecte les jugemens de l'Eglise, tandis que l'on fait tous ses efforts pour la convaincre d'erreurs? C'est imiter les bourreaux de Jesus-Christ, qui se mettoient à genoux devant lui, & lui donnoient des soufflets.

Venons au fait. Voltaire, pour prouver que le récit que Moïse fait de la création est faux, soutient que le monde est beaucoup

plus ancien que cet Historien ne le dit. Il voyage dans le pays des espaces imaginaires, & il y découvre des siècles antérieurs à l'Histoire & à la Chronologie de Moïse, pendant lesquels il ne s'est rien passé d'intéressant & dont personne n'a fait mention. Il en vient ensuite aux preuves; les voici : la première, c'est qu'il a fallu un tems prodigieux pour que les hommes épars çà & là, se réunissent pour former une société. La seconde, c'est que les antiquités des autres peuples remontent à des siècles bien plus éloignés.

« Lors, dit-il, qu'après un grand nombre de siècles, quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque Religion, quelque espèce de culte grossier..... Tous les peuples furent donc pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique ».

Voilà, selon ce grand Philosophe, les hommes errans dans les forêts, dans les montagnes pendant plusieurs siècles; ils se réunissent enfin, & forment des sociétés. Mais que de siècles, selon lui, n'a-t-il pas fallu pour cultiver ces peuples, former parmi eux un langage, trouver le secret de cultiver la terre, afin d'en tirer la nourriture, bâtir des maisons, inventer les Arts

d'abord nécessaires, pénétrer ensuite dans les sciences, & s'élever jusqu'à celle de l'Astronomie ?

Où ce Philosophe a-t-il pris que les hommes sont demeurés plusieurs siècles sans vivre en société ? C'est une conséquence qui naît d'une autre idée qui n'est pas moins extravagante, savoir : que les hommes ont été jettés sur la terre, comme l'herbe dans les champs, qu'ils ont vécu à l'aventure, comme les bêtes dans les forêts, se faisant peur les uns aux autres, n'ayant, comme elles, aucun moyen pour se communiquer leurs pensées ; mais dès qu'on lui niera toutes ces conjectures, tout son raisonnement tombe ; & la conclusion que j'en tire, c'est que Voltaire n'est qu'un vain discoureur, un diseur de rien.

Il n'a pas fallu des siècles pour réunir les hommes ; & leur union n'est pas l'effet du hasard, c'est la naissance qui a produit les sociétés. Les enfans d'un même pere ont composé une famille, & cette famille, en se multipliant, a formé un peuple. Dans la suite il a fallu des Loix pour maintenir la paix & l'union dans les familles & garantir le foible de l'oppression du fort. Il a fallu des Magistrats pour faire observer ces Loix. La crainte d'un voisin ambitieux a resserré les liens de cette union. Voilà

l'origine naturelle de toutes les sociétés, & il faut avoir envie de se signaler en donnant du nouveau, pour en imaginer une autre. Rien de si bizarre & de si opposé au bon sens, que de dire qu'il a fallu des siècles pour nous apprendre à parler. Dès que l'homme a été créé, il a reçu surnaturellement le don d'exposer ses pensées par des sons articulés. Adam, en donnant aux animaux des noms qui exprimoient leur nature différente, a prouvé qu'il avoit déjà un langage tout formé, qu'il n'avoit appris qu'à l'école de Dieu. Les enfans qui sont nés de lui, ont appris ce même langage par l'usage.

Il en est de même des arts nécessaires à la vie : Adam les avoit appris de Dieu même : il avoit une science infuse des secrets de la nature, comme on en peut juger par celle qu'il avoit des animaux.

Voltaire met encore la connoissance de Dieu & du culte qui lui est dû, au rang des sciences que les hommes n'ont apprises qu'après la révolution de bien des siècles. Mais c'est encore ici un nouveau trait de son impiété. Il veut nous faire entendre que les hommes n'apportent en naissant aucune idée de Dieu ; qu'ils ne lui doivent par conséquent aucun culte, & que la Religion des peuples n'a été produite que par la superstition.

Ces grossières absurdités prouvent encore mieux que ne feroient mes raisonnemens, que ce Philosophe ne cherche qu'à faire prévaloir son impiété, en détruisant tous les fondemens de la Religion ; mais elles servent aussi à le confondre & à prouver la divinité de la Religion, puisqu'il ne peut la combattre qu'en déguisant les faits, en les attaquant avec mauvaise foi, sans aucune preuve, & en tombant dans toutes sortes de contradictions.

La seconde preuve que Voltaire emploie pour établir son système de l'antiquité du monde, est tirée des annales de plusieurs peuples, qui remontent selon lui, à des milliers de siècles. Il parcourt ces annales, il va fouiller dans les archives de la Chine & des Indes, que tous nos savans ont regardées comme des chimeres, & il découvre des traditions admirables de plusieurs milliers d'années dans ces beaux monumens que personne ne peut approfondir. Il parle des Babylonniens & des Egyptiens, il s'applique à faire valoir la vérité d'une période de trente-six mille ans durant lesquels ces peuples prétendoient avoir eu des Rois.

Ch. 11, Cependant il convient que le calcul
pag. 57. des Chaldéens, qui comptent quatre cens
soixante & dix mille ans est *exorbitant*,
&

& il avoue que Cicéron s'en est moqué. Il va même jusqu'à dire qu'il vaut mieux s'en tenir au Pentateuque qu'à Sanchoniaton & à Béroze. Mais si, de son aveu, le calcul des Chaldéens est fabuleux, je ne vois pas que je doive faire grand cas du calcul des autres peuples. Voici le jugement que M. Rollin porte de celui des Egyptiens.

« Il n'y a point, dans toute l'antiquité, Rollin,
 » d'histoire plus obscure & plus incertaine tom. 1.
 » que celle des premiers Rois d'Egypte.
 » Cette nation fastueuse & follement en-
 » rêtée de son antiquité & de sa noblesse,
 » trouvoit qu'il étoit beau de se perdre dans
 » un abîme infini de siècles qui sembloit
 » l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit,
 » les dieux d'abord, ensuite les demi-dieux
 » ou héros la gouvernerent pendant l'es-
 » pace de plus de vingt mille ans.

» Après les dieux & demi-dieux, regne-
 » rent des hommes Egyptiens, dont Ma-
 » nethon nous a laissé trente dynasties ou
 » principautés, si on suppose ces dynas-
 » ties successives, elles composent plus de
 » cinq mille trois cents ans jusqu'au regne
 » d'Alexandre, ce qui est manifestement
 » convaincu de fausseté. Aussi les savans
 » conviennent aujourd'hui, que les Rois
 » dont il est parlé dans les différentes dy-
 » nasties, ne se sont pas tous succédés les

» uns aux autres , mais que plusieurs ont
 » regné en même-tems dans les différen-
 » tes contrées.

L'obscurité des histoires des Indiens , dont parle Voltaire, ôte aussi toute autorité à leur calcul. Il semble que lui-même en convienne, puisqu'il dit qu'il ne parlera point des anciens monumens dont les Brames se vantent; preuve certaine qu'il sent le peu de fond qu'il y a à faire sur cette histoire, car il ne néglige rien de ce qui peut autoriser son système.

Le calcul qu'il fait le plus valoir est celui des Chinois, il relève beaucoup le mérite de cette nation, en la mettant par un tour malin en opposition avec celle des Juifs.

Ch. 17 , « Point d'histoire, dit il , chez eux avant
 p. 112. » celles de leurs Empereurs, point de *fi-*
 » tions, aucun prodige, nul homme *inspiré*.
 » Dès que ce peuple écrit, il écrit *raison-*
 » nablement. Il diffère sur-tout des autres
 » nations, en ce que leur histoire ne fait
 » aucune mention d'un college de *Prêtres*,
 » qui ait jamais influé sur les loix. Les Chi-
 » nois ne remontent pas jusqu'aux tems
 » des Sauvages, où les hommes eurent be-
 » soin qu'on les *trompât* pour les conduire.

» D'autres peuples commencent leur
 » histoire par l'origine du monde. Le Zend

« des Perſes , le Védam des Indiens , San-
 « choniaton , Manethon , enfin juſqu'à Hé-
 « ſiode , tous remontent à l'origine des cho-
 « ſes , & à la formation du monde. Les
 « Chinois n'ont point eu *cette folie* ; leur
 « hiſtoire n'eſt que celle des tems histori-
 « ques. Leur Religion étoit ſimple , ſage ,
 « auguſte , libre de toute ſuperſtition &
 « barbarie. Jamais elle ne fut déshonorée
 « par *des impoſteurs* , jamais troublée par
 « des querelles. Leur *Confucius* n'enseigna
 « ni nouvelles opinions , ni nouveaux rits.
 « Il ne fit ni l'*inspiré* , ni le *Prophete* , il ne
 « prêcha aucun *mystere* ».

Il ne faut pas avoir l'eſprit bien ſubtil
 pour voir que Voltaire n'a ici en vue que
 Moyſe. Il le désigne ſans le nommer , c'eſt
 ſa ruse ordinaire. Ainſi le peuple Chinois
 eſt infiniment préférable au peuple Juif ,
 parce que ſon hiſtoire ne fait mention d'au-
 cun prodige , qu'il n'y a point eu parmi ce
 peuple d'*homme inspiré* , de *College de Prê-
 tres* chargé du culte divin , ils n'ont point
 eu beſoin qu'*on les trompât* : pour les con-
 duire ; & leurs hiſtoriens n'ont point eu la
 folie de remonter , comme Moyſe , à l'*ori-
 gine des choſes*. Enfin leur *Confucius* n'a
 point enseigné de *mystere*.

Ainſi , ſelon Voltaire , ſi nous étions ſa-
 ges , nous irions embraffer la Religion des

Chinois, nous faire initier à leurs superstitions. Toute Religion paroît bonne à cet homme, excepté la Religion chrétienne, sa tolérance ne va pas jusque-là. Il ne tient pas à lui qu'elle ne soit entièrement bannie de la société, & que toutes les autres, l'idolâtrie même, ne soient rétablies.

Voltaire n'a-t-il pas bonne grace après cela de protester qu'il ne touche en aucune maniere aux choses sacrées ? C'est une gaze qui voile son impiété, elle est si transparente qu'elle n'en peut cacher la laideur. Qu'il ne s'inscrive donc point en faux contre les interprétations & les inductions que l'on pourroit tirer de ses paroles; elles ne sont que trop claires. Je, &c.



XXXII. LETTRE.

*Voltaire convaincu de faux dans
l'éloge qu'il fait de la Religion
des Chinois.*

LA nécessité de dissiper la vaine illusion que Voltaire peut vous faire par ses raisonnemens subtils, m'oblige, mon fils, d'entrer dans quelque détail de la Religion & de l'histoire des Chinois, afin de vous faire voir que l'antiquité de leurs annales ne mérite aucune croyance, & qu'il n'y a point de peuple plus superstitieux ; vous jugerez delà que Voltaire n'est pas plus vrai dans les éloges qu'il donne aux Chinois, que dans les injures qu'il dit aux Juifs. J'ai tiré tout ce que je vous dirai à ce sujet de l'histoire moderne de la Chine.

Les faits que je vais mettre sous vos yeux, vous convaincront que jamais auteur ne respecta moins la vérité, que notre critique. Il ne voit pas qu'il se déshonore par ses impostures. Puisqu'il est si avide de la gloire des hommes, que ne se renferme-t-il dans le genre de science qui lui convient, qui est d'amuser les esprits

oisifs, frivoles & superficiels par ses pieces de vers ; mais qu'il ne se mêle pas de parler de la Religion chrétienne qu'il ne connoît pas, & qu'il n'aime pas.

Religion des Chinois.

La Chine est partagée en trois Sectes ; qui forment aujourd'hui les trois Religions dominantes. La plus ancienne est celle qui reconnoît *Foë* pour son fondateur , ensuite est venue celle de *Lao-Kiau*, & enfin celle de *Confucius*.

Foë naquit , dit-on , dans les Indes , environ mille ans avant Jesus-Christ : ce *Foë* enseigna le dogme absurde de la *métemp-sychose*, & fut le fondateur de l'ordre des *Bonzes*, qui dans la suite l'adorerent comme un dieu. Ce *College* de prêtres enseigna , d'après son fondateur , qu'après la mort , les ames passent en d'autres corps , & qu'il y a des peines & des récompenses dans l'autre vie, qui consistent en ce que ces ames sont envoyées dans différens corps suivant qu'elles ont été bonnes ou mauvaises. Ainsi les mauvaises renaissent sous la forme d'un rat , d'un âne , d'un cochon , & des plus vils animaux , & les bonnes reparaissent sous la forme de quelque Prince ou Philosophe. N'admirez-vous pas la

beauté de cette Religion? Elle est du goût de notre critique, parce que tout Matérialiste approuve la métempsychose.

Ces *Bonzes* prétendent que *Foë* a laissé aux hommes cinq Commandemens. 1°. De ne tuer aucune créature vivante, de quelque espece qu'elle soit. 2°. De ne point s'emparer du bien d'autrui. 3°. De s'abstenir de toute espece d'impudicité. 4°. De ne point mentir. 5°. De ne point boire de vin. Ces *Bonzes*, si l'on s'en rapporte à l'extérieur, menent la vie du monde la plus austere. Ils pratiquent les pénitences les plus extraordinaires pour toucher le peuple de compassion, & tirer de lui de l'argent.

Il y a plusieurs Temples dans la Chine consacrés à ce Dieu *Foë*, & il y est représenté sous la figure d'un homme d'une prodigieuse grandeur, avec un ventre monstrueux, assis à la maniere des Orientaux, avec les jambes croisées. On l'appelle l'*Idole de l'Immortalité*. Ce pays, dont la Religion, selon Voltaire, est si sage, si simple, est rempli d'idoles, la plupart très-hideuses. Il y en a une qu'on appelle l'*Idole des Plaisirs*. Elle est d'une grandeur gigantesque. Une troisième, fort célèbre, est celle du grand roi Kang. Outre ces divinités, on trouve quantité de petites idoles

dans les Temples , dans les maisons , sur les chemins , dans les barques , & tous les Chinois idolâtres ont leur dieu pénate , appelé *Jos*. Tel est le peuple qui doit servir de modele à tous les autres en fait de religion.

La seconde secte est celle de *Lao-Kiau* , qui naquit environ six cens ans avant Jesus Christ. La fable de sa naissance est des plus ridicules : sa mere se trouva grosse tout-à-coup par la vertu vivifiante du ciel & de la terre. Sa grossesse dura quatre-vingt ans. Au bout de ce terme , elle accoucha sous un prunier , & mit au monde un fils qui avoit les cheveux & les sourcils blancs comme la neige. Ce jeune vieillard s'appliqua dans la suite à l'étude des sciences , & composa un Livre intitulé *Tau-tsa* , ouvrage qui immortalisa son auteur. La doctrine de ce Philosophe peut être du goût de Voltaire ; car il enseignoit que Dieu étoit matériel : il admettoit avec lui d'autres dieux subalternes : il soutenoit que les ames périssent avec le corps , & il faisoit consister la félicité de l'homme dans le sentiment d'une volupté douce & paisible , qui suspend toutes les fonctions de l'ame. Ce Philosophe , pour accréditer sa secte , se vanta d'avoir trouvé le secret de prolonger la vie humaine au-delà de ses bor-

nes ordinaires. Dans la suite les Empereurs ont fait dresser à ce Philosophe un Temple superbe, on lui érigea des statues. Les Prêtres de ce dieu firent accroire à l'empereur nommé *Chin-tsong*, qu'ils avoient reçu du Ciel un Livre mystérieux concernant l'invocation des génies & des démons. Ce fut alors que l'adoration des démons & le culte idolâtre de toutes sortes de génies commencerent à s'introduire à la Chine.

Les Prêtres de cette religion sont infatués des visions de l'Astrologie judiciaire, & des abominables superstitions de la magie. Ils se mêlent d'annoncer l'avenir, & ils accompagnent leurs cérémonies de heurlemens horribles, de contorsions, & d'un bruit effroyable de tambours & de bassins de cuivre. Voilà, comme vous voyez, des religions à choisir.

Voltaire auroit bien dû nous apprendre quelle est la religion si sage qu'il faut embrasser. Il y a toute apparence qu'il donnera la préférence à celle de *Confucius*, c'est celle des *lettrés*, c'est-à-dire, des savans. Voyons donc quelle est cette religion qui mérite si fort son estime.

Confucius, ce Philosophe célèbre par toute la Chine, naquit cinq cens vingt ans avant Jesus-Christ. Il se donna tout

entier à l'étude de la philosophie. Quand il eut acquis un assez grand fonds de connoissances, il commença à instruire les autres, & parcourant les provinces, il tâcha d'inspirer aux peuples l'amour de la vertu, le mépris des richesses, & la fuite des plaisirs. Mais il eut la politique de ne point heurter directement les préjugés populaires en matiere de religion. C'est-à-dire, que ce docteur s'embarrassa peu du culte dû à la Divinité. Il n'eut pour objet que de rappeler les hommes à la pratique des vertus sociales sans aucun rapport à Dieu.

Nous étonnerons-nous après cela que Voltaire en fasse tant d'éloge ? Toute la belle philosophie n'a pour objet aujourd'hui que de porter les hommes à laisser là le culte de la Divinité, comme la chose la plus indifférente, de tolérer toute religion, quelle qu'elle soit, & d'unir seulement les hommes par quelques loix morales, c'est ce qu'ils appellent faire un contrat *social*. Tel a été le plan de *Confucius*, & c'est ce qui rend sa mémoire si précieuse aux yeux de nos Philosophes. Ils le regardent comme un des grands Apôtres de la Religion naturelle. C'est tout dire.

La morale de ce Philosophe est assez pure, il parle de Dieu comme d'un *Etre infiniment parfait, origine & essence de*

tout être ; mais il ne connoît point ce dogme si important pour l'homme , & qui relevera toujours la Religion chrétienne au-dessus de toutes les autres , c'est que Dieu a créé l'homme pour être heureux en lui.

Les principes fondamentaux de la doctrine de *Confucius* se réduisent aux chefs suivans. α 1°. Ce qu'on appelle raison dans » l'homme doit être considéré comme une » émanation céleste & divine. 2°. On appelle loi ce qui s'accorde avec la raison » & la nature. 3°. La loi a été donnée aux » hommes par infusion , c'est un don du » Ciel. 4°. Les passions viennent de la nature , & la raison doit s'appliquer à les » subjuguier. 5°. Dès que l'homme est dans » l'âge de faire usage de sa raison , il doit » former sa conduite sur les trois regles » qui suivent. 1°. Rendre aux auteurs de » sa naissance les mêmes devoirs qu'il exige de ses propres enfans. 2°. Avoir pour » son Prince la même fidélité & la même » obéissance qu'il exigeroit en pareil cas de » ses inférieurs. 3°. Aimer ses égaux comme lui-même , & ne rien faire aux autres qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît ».

Telle est en abrégé la doctrine de *Confucius* , où l'on voit qu'il ne parle nullement du culte que l'on doit à Dieu & de

la fin que l'on doit se proposer dans toutes les actions , qui est de l'honorer.

Ce Philosophe eut un grand nombre de disciples, qui prêcherent sa doctrine. Mais ce qui a rendu son nom encore plus célèbre, c'est d'avoir expliqué, commenté & augmenté les *Cinq-King*, dont Voltaire paroît faire un grand cas. Les Chinois donnent ce nom à certains Livres, qui contiennent, disent-ils, les plus sublimes mystères, & en regardent les auteurs comme des gens *inspirés du Ciel*. *King* signifie doctrine sublime. Les docteurs distinguent plusieurs ordres de ces Livres sacrés, suivant le degré d'autorité qu'il leur plaît de leur donner ; mais ils en comptent cinq qui sont du premier ordre. Le peuple Chinois a pour eux la vénération que nous avons pour la Bible, & les lettrés en font l'objet de leurs plus sérieuses études. Ces Livres ont quelque ressemblance à ceux de Moïse. On y trouve un mélange de mystères qui confondent la raison, de préceptes religieux, d'ordonnances légales, de poésies allégoriques & de faits qui concernent l'Histoire Chinoise.

Le premier de ces livres s'appelle *Y-King*. Les Chinois l'attribuent à *Fohi* leur fondateur, qui se disoit inspiré par un serpent, lequel est en grand honneur chez

les Chinois : ce livre n'est qu'une table de figures hiéroglyphiques, qui dans tous les tems ont exercé la vaine & crédule sagacité de ce peuple. Ces figures, qu'on peut réduire à huit principales, sont composées chacune de trois lignes, parties entières, & partie brisées. Au-dessus de chaque figure est un de ces huit mots : *Ciel, Eaux, air, montagnes, tonnerres, feu, vents, eaux des montagnes*. En combinant ces signes de huit manieres, il en résulte soixante-quatre figures représentées dans une grande table, que les Chinois appellent *Y-King*, ou *Livre des Tr insinuations*. C'est-là proprement l'ouvrage de *Fohi*. Le reste consiste en explications & en commentaires, tirés de divers docteurs, principalement de *Confucius*. C'est le premier des Chinois qui ait débrouillé ce chaos. Ce Philosophe en rapporte toute la doctrine partie à la nature des élémens, partie aux mœurs & à la maniere de gouverner les hommes. Il commença par persuader aux Chinois que ces signes symboliques contenoient de grands mysteres pour la conduite des Etats. Il réalisa ces vaines chimères & en tira méthodiquement d'excellentes instructions.

« Dès que le ciel & la terre furent produits, dit-il, tous les autres êtres matériels

» existèrent. Quand les êtres matériels existèrent, il y eut des animaux de deux sexes; il y eut alors pere & fils; quand il y eut pere & fils, il y eut Prince & sujet. De-là, conclut *Confucius*, l'origine des loix & des devoirs de la vie civile ». Ce commentateur entre dans le détail de ces devoirs, & on peut dire qu'il y a de très-beaux principes de morale & de politique; mais c'est dommage qu'ils aient pour base un ouvrage aussi extravagant que le *Y-King*.

Le second de ces livres a été appelé *Chu-King*. Il contient l'histoire des trois premières dynasties, en y comprenant l'histoire d'*Yao* & de *Chun* que l'auteur fait regner avant les dynasties.

Le troisième, qu'on nomme *Chi-King*; est un recueil de Poésies, partie dévotives, partie impies, partie morales & partie libertines, la plupart très-froides.

Le quatrième & le cinquième *King* ont été compilés par *Confucius*. Le premier est purement historique, & sert de continuation au *Chu-King*. L'autre traite des rites, des usages, des cérémonies légales, & des devoirs de la société civile.

La doctrine renfermée dans ces livres est la plus à la mode chez les Chinois. Les lettrés ne sont pas les seuls qui en font profession, les Empereurs, les Princes, les

personnages les plus distingués se font gloire de la suivre : & le respect qu'on a pour ce docteur va jusqu'à l'adoration. Dans presque toutes les villes on lui a érigé un oratoire où les Mandarins & les lettrés s'assemblent certains jours, & lui font des offrandes qui présentent l'idée d'un véritable sacrifice. On apporte du vin , de la viande , du riz , des fruits , des fleurs qu'on met sur une table parmi des flambeaux & des castolettes. Après plusieurs inclinations profondes , le premier Mandarin prend successivement les viandes , le vin , le riz , & le présente devant la tablette de *Confucius*. En même tems on chante quelques vers en son honneur. On enterre le sang & le poil d'un cochon , qu'on a écorché la veille, & l'on brûle une grande piece de soie.

D'après ce court exposé, comment un homme de bon sens peut-il entreprendre de faire l'apologie d'une telle religion, & la traiter de sage, de simple & d'auguste? Qui ne voit que tout cet éloge est fait en haine de la Religion chrétienne, qu'on a dessein d'abaisser? Je, &c.



XXXIII. LETTRE.

*Voltaire convaincu de faux dans
ce qu'il dit de l'antiquité de
l'Empire de la Chine.*

LE jugement, mon fils, de Voltaire sur l'antiquité de l'empire de la Chine, est aussi faux que celui qu'il porte de sa Religion. « Si quelques annales, dit-il, portent un caractère de certitude, ce sont » celles des Chinois, qui ont joint l'histoire du Ciel à celle de la terre. Seuls » de tous les peuples, ils ont constamment » marqué leurs époques par les éclipses, » par les conjonctions des planetes. Et nos » astronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations » inventerent des fables allégoriques, & » les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main, avec une simplicité, dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

» Il n'y a point de *lettrés* à la Chine, » qui doute que les *Cinq-King* n'aient été » écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire.

Ce tems ne suffit pas à Voltaire pour y placer l'établissement de l'empire de la Chine; il veut qu'on fasse usage de son grand principe; savoir : « qu'une nation » dont les premieres chroniques attestent » l'existence d'un vaste empire, puissant & » sage, doit avoir été rassemblée en corps » de peuple pendant des siècles antérieurs. » Il prétend encore qu'il y auroit de la » démenche à ne pas voir que pour être » exercé dans tous les arts qu'exige la so- » ciété des hommes, il avoit fallu plus de » tems que l'empire Chinois n'a duré, en » ne comptant que depuis l'empereur *Fohi* » jusqu'à nous : » c'est-à-dire, qu'il faut ajouter quatre mille ans aux quatre mille, dont il prétend que nous avons une histoire suivie; &, enfin, à ces huit mille ans, il faut ajouter tous les tems où les hommes vivoient dans les bois comme les bêtes sauvages, se fuyant les uns les autres, & ne pouvant encore exprimer leurs pensées par les sons de la voix.

Ne vous laissez pas étourdir, mon fils; par tous ces beaux raisonnemens de Voltaire, qui n'a pour objet que d'enlever toute l'autorité aux Livres de Moïse, en les convaincant de faux sur l'âge du monde. Vous allez voir combien est fausse sa Philosophie de l'Histoire.

L'analyse que je vous ai faite des *Cinq-King*, doit d'abord fixer votre jugement sur la fausseté de ce que dit Voltaire, que ces Livres sont les plus anciens monumens du monde; & qu'ils sont écrits avec une simplicité dont on n'a pas d'exemple dans le reste de l'Asie, (pas même en Judée sans doute).

Voltaire, pour prévenir tous les doutes que l'on pourroit avoir sur la certitude de ces Livres, élève le ton, & nous cite au tribunal des Mandarins pour en apprendre l'antiquité. « Il sied bien, dit-il, à des » *lettrés* de Paris, de contester l'antiquité » des livres chinois, regardés comme authentiques par tous les tribunaux de la » Chine » ?

Et pourquoi n'oserions-nous pas le faire, puisque nous voyons des *lettrés* de Paris qui révoquent en doute l'antiquité des Livres de Moïse, jugés authentiques par tous les tribunaux des Juifs, & même des Chrétiens ?

Voltaire ignore-t-il donc que les *lettrés* de Paris ont de bonnes raisons pour suspecter ces livres, puisque l'Histoire de la Chine nous apprend que l'empereur *Chi-Hoang-ti*, qui regnoit deux cens ans avant Jesus-Christ, publia un Edit, qui ordonnoit, sous peine de la vie, de brûler tous

les livres , excepté ceux d'Agriculture , d'Architecture & de Médecine, comme ne servant qu'à fomentier l'oisiveté aux dépens de l'Agriculture , & des autres arts plus utiles. Cet ordre fut exécuté avec la dernière rigueur. On fit sur-tout une sévère recherche des Livres d'Histoire & de Morale. Or les *Cinq-King* ne furent pas plus épargnés que les autres. Qui donc m'assurera qu'ils aient échappé aux flammes , & que ce ne soient pas de nouveaux livres qu'on a composés depuis , & qu'on a fait paroître sous le nom des *Cinq-King* pour les faire respecter ? Mais je veux que ce soient ceux que *Confucius* a commentés ou composés : leur antiquité n'est pas bien grande , puisqu'elle ne remonte qu'à *Confucius* , qui ne vivoit , selon le calcul des Chinois , que cinq cens ans avant Jésus-Christ. Il est donc faux de dire que ce soient les plus anciens monumens du monde , puisque ceux de Moÿse ont été écrits quinze cens ans avant Jésus-Christ.

Voltaire soutiendra , sans doute , pour défendre leur antiquité , qu'il faut les attribuer à *Fohi* ; mais j'espère prouver que l'antiquité que l'on donne au regne de cet Empereur , est entièrement fabuleuse ; ainsi l'antiquité de son livre doit subir le même sort. Enfin je laisse là , si l'on veut , leur

antiquité, je prétends qu'en les supposant même anciens, ils ne méritent pas d'avoir plus d'autorité; car les plus fameux Docteurs de ce peuple, honteux de l'irréligion & du libertinage qui se trouvent dans les poésies du troisième King, qu'on appelle *Chi-King*, disent, pour le justifier, qu'il a été altéré par des mains profanes. Or si un de ces livres sacrés a été altéré, qui me prouvera que les autres ne l'ont pas été? Nul fond donc à faire sur eux. Mais indépendamment de ces raisons, examinons, j'y consens, si l'on doit beaucoup compter sur les prétentions ambitieuses de cette nation par rapport à l'antiquité de leur empire.

Les Chinois regardent *Fohi* comme leur premier empereur, & le fondateur de leur monarchie. Les annales le font regner quelques trois mille ans avant Jésus Christ, c'est-à-dire, près de six cents ans avant la période, où la Chronologie vulgaire de l'Ecriture place le déluge. Quelques écrivains Chinois enchérissent sur ce tems, & mettent un intervalle de trente à quarante mille ans entre le premier établissement de leurs compatriotes à la Chine, & le règne de *Fohi*. Je ne veux d'abord que cette division entre les auteurs Chinois sur l'antiquité de leur nation, pour vous convain-

c'est qu'il n'y a nul fond à faire sur leurs époques. Aussi les auteurs Jésuites, qui ordinairement ne sont que trop favorables aux Chinois, non-seulement regardent comme fabuleux ces tems qui ont précédé *Fohi*, mais rejettent l'époque que les antiquités chinoises assignent à son regne. Il y a, à la vérité, quelques écrivains qui soutiennent cette époque de *Fohi*; mais c'est sans préjudice à l'Histoire de Moïse, car ils prétendent que cette époque est compatible avec l'Histoire Sainte, pourvu qu'on adopte la Chronologie Samaritaine, ou celle des Septantes, qui placent le déluge beaucoup plus haut que le calcul des Hébreux. C'est le sentiment de M. Fourmont & de plusieurs de nos savans modernes. M. Schucford a adopté ce système, & prétend que *Fohi* est le même que *Noé*. Il essaye de le prouver par la conformité qu'il trouve entre l'histoire de ce Patriarche, & celle du fondateur des Chinois. Il ajoute que l'arche, où *Noé* fut sauvé du déluge, s'arrêta sur une montagne voisine de la Chine, & que c'est dans ce pays qu'il a établi son séjour.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, l'opinion la plus commune est que la Chine commença à se peupler un siècle ou deux après le déluge, lorsque la con-

tution des langues dispersa dans l'Asie différentes colonies des Babylonien.

*Histoire
univ. liv.
4, c. 11,
tradition
Franç. in-
4°. 1752.*

Les auteurs Anglois de la nouvelle Histoire universelle non-seulement regardent comme fabuleuses toutes les histoires qui précèdent le regne de *Fohi*, mais ils s'inscrivent en faux contre les monumens beaucoup plus modernes. Ils prétendent que les Chinois, non contents d'avoir rempli de fables leur *Chu-King*, & d'autres anciens livres, ont achevé dans la suite de corrompre leurs propres antiquités, ce qui rend une bonne partie de leur histoire tout-à-fait méprisable aux yeux des personnes sensées. Leurs historiens, ajoutent nos critiques, ont ridiculement appliqué à l'état ancien de leur Monarchie, les notions confuses que la tradition leur avoir transmises touchant la création du monde, la formation de l'homme, le déluge, & l'institution des arts. De tout cela, ils ont composé un système monstrueux d'histoire, rangeant leurs fables sous des époques réglées, comme autant d'événemens & de faits incontestables. Ils ont étendu au-delà de ses bornes légitimes leur prétendu Cycle sexagenaire, dont l'invention est assez moderne, & ils ont rapporté à ce Cycle quantité d'événemens fort antérieurs à son institution, ce qui donne d'étranges soup-

cons contre la sincérité de leur Chronologie. Enfin ces auteurs Anglois soutiennent que ces prétendues antiquités historiques, dont les Chinois font tant de cas, doivent être considérées comme des productions modernes, en comparaison des tems dont il est fait mention, de maniere qu'on n'en peut tirer aucune certitude, quoiqu'on y découvre de tems en tems quelque lueur de vérité. M. Boyer, auteur très-versé dans l'Histoire Chinoise, & cité par les auteurs Anglois, n'a pas meilleure opinion des anciens monumens de ce peuple. Il fait même assez peu de cas du *Chun-Cieu* de Confucius, ouvrage plus moderne, qui contient une histoire assez informe des dynasties, qui ont précédé le tems de ce Philosophe. Ce docte écrivain qui a donné une traduction de cette chronique, ne craint point de la comparer aux Mémoires d'un bon Fermier, qui s'aviserait d'écrire l'histoire de son pays. Si Confucius, concluent nos historiens, a composé une si misérable Chronique, soit faute de talens, soit plutôt, comme il l'avoue lui-même, faute de bons matériaux, que doit-on penser des historiens Chinois, qui écrivoient dans les siècles les plus reculés? Ce grand Philosophe se plaint dans le *Chun-Cieu* de la disette des monumens histori-

ques, la plupart des anciens matériaux ne subsistant plus dans le tems qu'il écrivoit. Et cependant, disent nos Anglois, les Jésuites, de concert avec les Chinois modernes, osent produire au jour une histoire authentique des Monarques de la Chine, qui précéderent ce Législateur de plus de deux mille ans.

La preuve que Voltaire prétend tirer des observations Astronomiques pour autoriser l'authenticité de cette histoire n'est pas plus juste. Nos historiens Anglois soutiennent que les Chinois ne furent en état de faire des observations tant soit peu passables, que plusieurs siècles après le regne de *Chan-Kang*, tems auquel on rapporte la fameuse éclipse dont le *Chu-King* fait mention. Il est certain que ces peuples n'avoient, il y a cent ans, que des notions fort imparfaites de l'Astronomie. Ils en étoient réduits à recourir à des Astronomes Mahométans pour la composition de leurs propres Calendriers; & probablement ils seroient encore dans la même ignorance, si les Jésuites ne les eussent instruits. Que doit-on penser après cela de leurs observations astronomiques sous les premières dynasties? Et comment se persuader que près de quatre mille ans avant l'arrivée des Mathématiciens Jésuites, les Chinois fussent déjà capables

capables de calculer les éclipses? Celles dont il est parlé dans le *Chu-King* & dans d'autres livres, peuvent avoir été calculées après coup; & rien n'empêche de croire qu'on les a frauduleusement inférées dans des annales publiques. Rien de plus ordinaire aux Chinois que de feindre des conjonctions de planetes, ou d'autres phénomènes, pour amuser & flatter leurs Princes. De pareilles conjonctions notoirement fausses se trouvent assez fréquemment dans les annales de ce peuple, sur-tout au commencement d'une révolution, qui met sur le trône une nouvelle dynastie. On a reconnu la chimere de plusieurs observations célestes, rapportées dans les plus anciennes histoires. Le Pere Martini, Jésuite, a lu dans un de leurs plus anciens livres, que sous le regne d'*Yao* le soleil éclaira la Chine dix jours & dix nuits sans interruption; ce qui fit craindre un embrasement universel. Ceux qui donnent croyance à cette impertinente fiction, disent nos Auteurs; peuvent aussi ajouter foi à l'éclipse observée sous le regne de *Chan-Kang* deux mille cent cinquante-cinq ans avant l'ère chrétienne, & fonder sur cette vaine observation l'antiquité fabuleuse de la nation Chinoise.

M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleu-
Tome III. P

theropolis, publia en 1729 une table chronologique de l'empire Chinois, rédigée par un Seigneur Tartare, qui étoit vice-roi de ce canton en 1720. Ce Seigneur l'avoit tirée du *Chang-cun*, ou des grandes annales de la Chine. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois au regne de *Lyc-vang*, dont l'époque se rapporte à l'année 434 avant Jesus-Christ. Les auteurs du *Chang-cun* ne remontent pas plus haut & conviennent de bonne foi que la chronologie des tems qui précèdent, est remplie d'erreurs & d'incertitudes. M. Fouquet observe qu'on pourroit, pour de très-bonnes raisons, placer encore plus bas l'ere de la véritable histoire chinoise, & que les annales de ce pays ne méritent aucune créance, si l'on remonte quatre cens ans au-delà de Jesus-Christ. Le même auteur ajoute que M. Maigrot, évêque de Conon, ne croyoit pas le cycle chinois fort ancien; que suivant les idées de ce Prélat, c'étoit une erreur grossiere, que d'en attribuer l'institution à *Wang*, second successeur de *Fohi*; que les auteurs du *Chang-cun* l'ont employé les premiers pour compter les années, & que jusques-là, on ne s'en étoit servi que pour compter les jours; qu'enfin on ne peut faire aucun fond sur la chronologie des an-

ciens tems, & que les années & les éclipses ont été ajustées suivant la fantaisie des historiens.

Jugez, d'après ces autorités, mon fils, quel fond on doit faire sur tous les raisonnemens de Voltaire. Vous voyez qu'il est convaincu de faux sur tous les articles qu'il avance.

Il est faux qu'il y ait un concert unanime sur les annales chinoises; il est faux que nos Astronomes, qui ont examiné leurs calculs, ayent été étonnés de les trouver presque tous véritables; il est faux qu'il n'y ait aucune contradiction dans leurs chronologies; il est faux que leur histoire soit écrite avec simplicité, & c'est une emphase ridicule de nous dire qu'ils ont écrit, *la plume & l'astrolabe à la main*; il est faux que l'on ait des histoires de leurs empereurs écrites par des auteurs contemporains; il est faux qu'ils aient marqué leurs époques par des éclipses & des conjonctions de planetes qui se trouvent justes; il est faux qu'ils ne parlent jamais de révolutions physiques, puisqu'ils parlent d'un soleil qui les a éclairés pendant dix jours & dix nuits; il est faux qu'ils n'aient point inséré des fictions dans leur histoire, qu'ils n'y parlent point de prodiges, qu'ils n'aient point eu d'homme qui se soit dit *inspiré*;

il est faux que leur histoire ne fasse aucune mention de College de Prêtres.

Tout est donc faux dans ce que Voltaire dit des Chinois. Jugez des autres articles par celui-là, & convenez avec moi de la vérité de ce proverbe : quiconque s'est fait connoître par une fraude honteuse, ne mérite pas d'être cru, lors même qu'il dit la vérité.

Quelle confusion pour les admirateurs de Voltaire, de voir qu'ils aient donné leur confiance à un homme qui la mérite si peu, & qui n'écrit que pour tromper !

Avant que de finir cet article, je ferai une observation qui me paroît importante. Voltaire se pique d'une profonde érudition, & je ne la lui dispute pas, puisqu'il nous cite le *Vedam* & *Sanchoniaton*, &c. Mais au lieu d'aller creuser dans des sources si éloignées, que ne puise-t-il sa science dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions ? il trouvera dans les années 1758, 1759 & les suivantes, plusieurs dissertations du savant M. de Guignes sur les antiquités chinoises, dans lesquelles cet Académicien prouve, que l'histoire des Chinois n'est que celle des Egyptiens défigurée. Ce célèbre Académicien a découvert une parfaite conformité entre les lettres hiéroglyphiques des Chinois, & l'al-

phabet des Egyptiens; & en poussant plus loin ses recherches, il a reconnu la même ressemblance dans l'histoire des deux peuples, dans leurs coutumes & leurs loix; enfin il a remarqué que la longue suite des vingt-deux dynasties Chinoises, qu'ils font remonter à vingt mille ans, n'est copiée que sur l'histoire fabuleuse des Egyptiens, lesquels, comme nous l'avons déjà dit, n'ont fait que coudre bout à bout, les dynasties de plusieurs rois qui étoient contemporains. M. de Guignes s'est aperçu de cette supercherie par la comparaison qu'il a faite des noms des rois de ces deux peuples. Il a vu qu'il y avoit très-peu de différence; & on reconnoît aisément qu'elle ne vient que de la variété qui se trouve dans les deux langues: il est donc visible que les auteurs Chinois, pour flatter l'orgueil de leur nation, ont copié l'histoire mensongère des Egyptiens, & l'ont adoptée; ne s'imaginant pas qu'il s'éleveroit un savant en France qui découvroit leur supercherie.

Que penser après cela des éloges outrés que donne Voltaire à l'histoire & à la chronologie des Chinois, qui, dit-il, n'écrivent que l'astrolabe à la main? Qu'on apprenne de cette bévue à se défier de son érudition. Au reste, j'ai de la peine à croire qu'il n'ait

pas lu les mémoires de M. de Guignes ; & alors il y auroit en lui de la mauvaise foi ; s'il ne les a pas lus , qu'il avoue son ignorance , & qu'il ne mette plus à la tête de ses livres le titre fastueux de *Philosophie de l'Histoire*. Je sens qu'il doit être dur pour lui de s'entendre faire de pareilles leçons par une femme ; mais il le mérite bien par sa hardiesse à attaquer la Religion chrétienne.

Quelqu'animé que soit Voltaire contre le Christianisme , il lui échape cependant des aveux importans , qui peuvent nous servir à constater la vérité des livres de Moïse. Il est juste que nous en profitons.

Philosophie de l'Histoire , chap. 32 , page 13. Il dit au chapitre 17 , page 109 , que « le » Vedam des anciens Bracmanes , (c'est le » rituel de leur Religion) enseigne que le » premier homme fut *Adimo* , & la pre- » miere femme , *Procite*. *Adimo* signifioit » Seigneur , & *Procite* vouloit dire *la vie* ; » comme *Eva* chez les Hébreux signifioit » aussi *la vie*. Cette conformité mérite , » dit - il , une grande attention. Et il ajoute : » n'oublions pas sur-tout qu'ils eurent » un *Paradis terrestre* , & que les hommes » qui abusèrent des bienfaits de Dieu fu- » rent chassés de ce Paradis ». Voltaire convient encore que la chute de *l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de*

presque toutes les anciennes nations , & il parle des cérémonies qu'employoient les peuples des Indes pour obtenir de l'Etre Suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis , quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours.

On trouve, selon lui, dans leur *Vedam* dix commandemens, qui sont dix péchés à éviter, qui reviennent aux commandemens de Moÿse. Enfin il est parlé dans cette loi des sacrifices pour les morts. Nous adoptons tout ce que dit ici ce Philosophe.

Nous ajoutons que l'on trouve encore dans l'histoire de Ceylan, d'anciennes traditions également favorables à l'histoire de Moÿse. Les Ceylanois prétendent que leur Isle étoit anciennement une portion du Paradis terrestre. Ils connoissent le premier homme sous le nom d'Adam, ils disent qu'il a été créé sur une de leurs montagnes, nommée *Amalec*, & conservent un grand respect pour une grande pierre sur laquelle est imprimé, disent-ils, le vestige d'un de ses pieds, une fois plus grand que nature. Il y a un lac très-profond situé sur la cime de la même montagne, qu'ils croient avoir été formé des pleurs d'*Eve* à la mort d'*Abel*. Ils prétendent que ces traditions avoient cours dans le pays sous le regne de *Vigia Ragja*, qui vivoit cinq cens

ans avant Jesus-Christ, & qui donna à l'Isle le nom de Terre-Sainte.

Tout est précieux dans ces témoignages. D'où peut venir, en effet, cette conformité de l'histoire des Indiens avec celle de Moyse ? comment ont-ils pû se trouver d'accord avec les Juifs, nation qui leur étoit pleinement inconnue, sur les noms du premier homme & de la première femme, sur la chute de l'homme, sur son expulsion du Paradis terrestre, sur les dix commandemens, sur une autre vie, sur ce que Dieu écoute les prières pour les morts ?

Si on est de bonne foi, on doit convenir que cette conformité de sentimens sur des faits que l'esprit humain ne peut inventer, prouve que tous les peuples ont une même origine, & qu'ils ont puisé dans la même source la croyance des principales vérités, connues de nos premiers Peres. Les hommes, en se dispersant après le déluge, étoient instruits de tous ces dogmes précieux. La plupart les ont oubliés ; d'autres en ont conservé une partie, & y ont mêlé bien des fables, c'est ce qui fait que nous retrouvons dans ces fables mêmes, les grands traits de l'histoire des premiers siècles, telle qu'elle est rapportée par Moyse.

Rien sur-tout n'est plus important que l'aveu de notre ennemi déclaré, que « la » chute de l'homme dégénéré est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes nations ». La croyance du péché originel n'est donc pas un dogme particulier aux Chrétiens. Or, cette réunion des peuples à admettre un dogme qui répugne si fort à la Philosophie, en prouve la vérité. Il est visible que la tradition s'en est conservée chez tous les peuples. Ce dogme, une fois admis, la Religion chrétienne est démontrée, comme je crois l'avoir prouvé dans mes lettres. J'ai donc eu raison de dire que Voltaire nous fournissoit des armes contre lui. Telle est la gloire de la Religion de faire servir la main de ses plus cruels ennemis à lui élever un trophée. Honorez-la, mon fils, & vous aurez part à son triomphe. Je, &c.



XXXIV. LETTRE.

SIXIÈME ATTAQUE.

Voltaire prétend qu'Abraham n'est point le Patriarche des Juifs.

R É P O N S E.

Vous avez lu, mon fils, l'Histoire sainte, & par conséquent la vie d'Abraham. Je suis persuadée qu'il ne vous est pas venu dans l'esprit que cette histoire ne fût qu'un roman inventé par les Juifs pour se faire honneur de descendre d'un homme célèbre. Je crois qu'avant Voltaire, aucun de ceux qui ont lu cette histoire, sans haine contre la Religion, ne l'ont pensé; & en effet, indépendamment de l'autorité divine qui la garantit, elle porte avec elle des caractères de vérité, qui ne laissent aucun doute sur sa certitude. C'est ainsi qu'en a jugé M. Bossuet.

« Abraham, dit cet Auteur si judicieux ;
» a toujours été célèbre dans l'Orient. Ce
» ne sont pas seulement les Hébreux qui le
» regardoient comme leur pere , les Idu-
» méens se glorifioient de la même origine.
» Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi

» les Arabes, comme celui dont ils sont
 » sortis. La Circoncision leur est demeurée
 » comme la marque de leur origine, & ils
 » l'ont reçue de tout tems, non pas au
 » huitième jour à la maniere des Juifs,
 » mais à treize ans, comme l'Ecriture nous
 » apprend qu'elle fut donnée à Ismaël leur
 » pere. Coutume qui dure encore parmi
 » les Mahométans. D'autres peuples Ara-
 » bes se souviennent d'Abraham & de Cé-
 » thura, & ce sont les mêmes que l'Ecri-
 » ture fait sortir de ce mariage. Ce Patriar-
 » che étoit Chaldéen, & ces peuples re-
 » nommés par leurs observations astrono-
 » miques, ont compté Abraham comme
 » un de leurs plus savans observateurs ».

La terre de Chanaan étoit pleine de mo-
 numens précieux, qui rappelloient sans
 cesse aux Juifs le souvenir de leur saint Pa-
 triarche. On y voyoit les lieux qu'il avoit
 habités, ceux où Dieu s'étoit communiqué
 à lui, les autels qu'il avoit dressés, les bois
 qu'il avoit plantés, les puits qu'il avoit creu-
 sés; & enfin les tombeaux où reposoient
 ses cendres. Ces lieux ont toujours été en
 vénération à ce peuple, puisqu'il sacrifioit
 sur les montagnes où Dieu s'étoit manifesté
 à ce Patriarche, malgré l'ordre que le Sei-
 gneur avoit donné de ne plus sacrifier qu'à
 Jérusalem.

Tant de témoignages n'en imposent pas à Voltaire. Il est glorieux à un Philosophe de ce mérite, de ne point penser comme le commun des hommes. Il sait que pour se faire admirer de ses confreres en impiété, il faut se distinguer par les sentimens les plus hardis. Oser nier un fait cru universellement depuis quatre mille ans, c'est agir en grand philosophe. C'est aussi ce qu'il a entrepris par rapport à Abraham : il a formé le plan de l'enlever aux Juifs, afin de combattre l'histoire de Moïse, & de sapper toute la révélation. Il semble qu'on auroit dû au moins attendre d'un tel critique une dissertation savante pour faire voir au genre humain qu'il étoit dans l'illusion sur ce point ; mais non, l'oracle des Philosophes n'est point assujetti à cette règle. Son sentiment doit faire autorité, aussi s'est-il dispensé de donner aucune preuve de la fausseté qu'il impute à l'Histoire sainte. Une petite conformité qu'il trouve entre le nom d'Abraham & le nom d'une divinité des Indiens, fait toute sa preuve. Ce grand observateur, placé sur sa guérite philosophique, prend en main son télescope, promene sa vue sur les pays les plus éloignés, perce dans les siècles les plus reculés, & découvrant que dans l'Inde on adore un ancien roi connu sous le nom

de *Bram*, & dont les Prêtres portent le nom de *Brames*, il en conclut que c'est ce *Bram* que les Juifs ont pris pour leur Patriarche, afin de s'illustrer.

Donnez-vous bien de garde, mon fils; de rire d'une imagination aussi grotesque, vous seriez déclaré coupable de leze-majesté philosophique, & tout l'Aréopage Encyclopédique vous condamneroit à une amende honorable envers le grand Papa (a), qui ne manqueroit pas de vous traiter d'ignorant, de superstitieux & de fanatique.

Pour moi, qui ai levé le masque, & qui m'attends bien que ces Messieurs m'honoreront d'un souverain mépris, & qu'ils diront pour toute réponse, ce n'est qu'une femme qui parle, laissons-la dire, je vais profiter de mon droit, & philosopher sur l'histoire d'Abraham, afin de la venger des attaques de ce mordant critique.

Je commencerai par proposer quelques questions à notre Philosophe. Qu'il me dise donc d'abord dans quel tems les Juifs ont comploté entr'eux une pareille fourberie, quelle en est l'époque? est-ce après le retour de la captivité de Babylone qu'il faut la placer? Non, sans doute; car on peut

(a) C'est le nom que les adulateurs de Voltaire lui donnent par respect.

voir par leurs Prophetes & leurs livres historiques , que cette imposture prétendue étoit déjà établie : elle l'étoit avant David , qui parle souvent d'Abraham ; elle l'étoit sous Josué. Les douze Tribus , qui subsistoient alors , regardoient toutes Abraham comme leur Patriarche. Dira-t-on que c'est Jacob qui leur a fait accroire qu'il descendoit d'un Abraham , qui n'avoit jamais existé , & qu'il avoit pris cette idée de la connoissance qu'il avoit de ce *Bram* , dieu des Indiens ? Mais avant que d'établir une telle hypothèse , il faudroit prouver que Jacob avoit connoissance de ce dieu des Indiens , ce qui n'a aucune vraisemblance. 2°. Comment imaginer que Jacob ait pû persuader une telle imposture à tous ses enfans qui avoient vécu avec Isaac , fils d'Abraham ? Il faudroit donc qu'Isaac fût entré dans le complot ; il faudroit que tous les esclaves se fussent prêtés à soutenir une telle imposture ; il faudroit que tous les peuples voisins y eussent consenti. Or , un homme sensé peut-il admettre de telles suppositions ? N'est ce pas heurter de front la raison ? Ne seroit-il pas échappé quelques paroles aux petits enfans des Patriarches qui auroient découvert toute l'imposture ? Et les Rabbins , si attentifs à ramasser toutes les histoires vraies ou fausses , auroient-ils man-

qué d'en faire quelque mention ? En un mot, je dis hardiment qu'il est absolument impossible qu'une pareille fourberie s'introduise sans laisser quelque trace. Or, il n'y en a aucune dans l'histoire. Voltaire ne doit qu'à lui-même cette pensée, personne ne la lui dispute, elle est digne de lui, & il n'y a qu'une haine aveugle & forcenée contre la Religion qui puisse lui faire enfanter de pareilles calomnies.

Une seconde question que j'ai à faire à ce juge impartial, c'est de me dire quel motif pouvoit engager Jacob ou les Juifs, à se décorer d'une fausse généalogie ? C'est pour s'illustrer, dit-il, d'un beau nom. Mais, ou les voisins connoissoient ce dieu des Indiens, ou ils ne le connoissoient pas. S'ils le connoissoient, ils n'auroient pas manqué de se moquer des Juifs, qui auroient eu la folie de le prendre pour leur Patriarche ; s'ils ne le connoissoient pas, les Juifs n'en pouvoient tirer aucune gloire.

Voilà donc Voltaire réduit à l'impuissance de me fixer le tems où cette fable a commencé à s'établir, de m'en nommer l'auteur, & de me dire un motif raisonnable qui ait porté les Juifs à adopter une telle fourberie. Donc notre critique doit être déclaré calomniateur de tout le peuple de Dieu. Ce nom ressemble assez à celui

d'accusateur des enfans de Dieu, qui est donné dans l'Apocalypse à Satan.

Voltaire, dira-t-on, n'a aucune preuve à donner de ce qu'il avance si témérairement; mais en pouvez-vous donner de la certitude de l'histoire d'Abraham? Oui, fans doute; & de bien propres à satisfaire tout esprit raisonnable, & à fermer la bouche de ces esprits contentieux, qui ne combattent la vérité que parce qu'ils ne l'aiment pas.

Le peuple Juif est de tous les peuples celui dont l'histoire est la plus certaine, tant par les caractères de vérité & de simplicité qu'elle porte, que par l'autorité divine qui la garantit. Rappeliez vous ce mot de Rousseau, en parlant de l'Evangile: « Mon » ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente. » L'Ecriture Sainte a des caractères de vérité si frappans, que l'inventeur en seroit » plus grand que le héros ».

Chez les Juifs, l'histoire faisoit partie de la Religion; tout y étoit sacré pour eux; parce qu'ils étoient convaincus que Dieu influoit dans tous les événemens qui les regardoient. Aussi voyons-nous que tous les faits importans étoient consignés dans des registres publics, & qu'ils étoient écrits par des Prophetes. L'histoire abrégée que nous avons des Rois nous renvoye continuelle-

ment aux annales des rois de Juda & d'Israël, & nous cite les Prophetes qui les avoient composées.

On voit par les Paralipomenes, que les Juifs étoient sur-tout très-curieux de conserver leur généalogie. Chaque famille étoit en état de produire ses titres, & de montrer sa descendance depuis Abraham. Qu'on juge après cela, s'il étoit possible qu'il s'introduisît quelque fausseté dans une généalogie conservée si précieusement? Toute une famille, toute une tribu, tout un peuple y étoit intéressé, & veilloit sur ce point important. En sorte que j'ose dire que les actes de nos Notaires & nos registres de baptêmes ne méritent pas plus de foi que ces généalogies, si religieusement conservées. Or, si on ne peut soupçonner une généalogie particuliere d'avoir été altérée; comment peut-on penser que toutes les généalogies de tant de familles l'ayent été dans le point capital? Toutes venoient se rejoindre à Abraham comme à un centre de réunion, & c'est delà que tous les Juifs partoient pour se regarder comme freres. Il n'y a jamais eu entr'eux à ce sujet la plus légère contestation. Celui de la Tribu de Ruben n'envioit point à celui de la Tribu de Lévi la gloire d'avoir le Sacerdoce; & celui de la Tribu de Juda ne se prévaloit

point de la gloire qu'il avoit d'être de la Tribu dans laquelle se trouvoit le Sceptre. Tous ne connoissoient d'autre gloire que celle d'être enfans d'Abraham. Ce titre faisoit toute leur noblesse, & c'est sur ce titre qu'ils se regardoient comme élevés au-dessus de toutes les autres nations.

Comment un prétendu sage ose-t-il aujourd'hui attaquer ce titre, & cela sans preuve, sans raison? Pourquoi montre-t-il plus de haine contre ce peuple que n'en ont montré les nations voisines des Juifs? Jamais les Ismaélites, les Iduméens & tant d'autres peuples qui descendoient aussi d'Abraham, n'ont contesté aux Juifs l'honneur d'être de la branche ainée, la branche privilégiée, & d'être les héritiers de toutes les promesses faites à Abraham. Or, l'auroient-ils souffert, s'il y avoit eu lieu à la contradiction? Ils ont toujours regardé les Juifs comme leurs ennemis, ne leur auroient-ils pas disputé ce privilege, s'ils l'eussent pû?

Que l'imposteur rougissoit donc de son impudence à attaquer les vérités les plus incontestables. Tout chez les Juifs leur rappelloit la mémoire d'Abraham. Ils vivoient tous dans l'espérance de voir s'accomplir les promesses qui avoient été faites à ce Patriarche, d'un fils en qui toute la terre seroit bénie. Ils savoient qu'ils ne possé-

doient la Terre promise que comme héritiers d'Abraham, auquel Dieu avoit promis de la donner pour lui & ses descendants.

La Circoncision enfin, qui étoit le signe de leur alliance avec Dieu, & qu'ils avoient reçue d'Abraham, leur en rappelloit sans cesse le souvenir. La première leçon qu'on apprenoit à un Juif, c'est qu'il étoit fils d'Abraham, qu'il étoit béni en lui, & que c'étoit en qualité d'enfant d'Abraham qu'il étoit du peuple de Dieu.

Que si malgré tant de preuves qui attestent qu'Abraham, né en Chaldée, étoit le vrai Patriarche des Juifs, Voltaire s'obstine encore à le révoquer en doute, je dis alors qu'il n'y a plus pour lui de fait dans l'histoire sur lequel il puisse compter. Ainsi qu'il renonce à nous en citer un seul; qu'il laisse-là toute son histoire des Chinois qu'il nous vante tant. Nous pourrions douter des faits qui nous intéressent le plus, tel que celui du regne de Clovis, dont nous voyons encore le tombeau au milieu de nous, si on doute de celui d'Abraham.

Voltaire, pour appuyer cette grotesque & ridicule hypothèse sur l'histoire d'Abraham, fait une difficulté qui peut paroître embarrassante à ceux qui n'approfondissent rien. Voici ses paroles.

*Phil. de
l'hist. ch.
16, p. 95.*

« La Genese dit qu'Abraham sortit d'A-
» ran âgé de soixante-quinze ans , après la
» mort de son pere. Mais la même Genese
» dit que Tharé son pere l'ayant engendré
» à soixante - dix ans , vécut jusqu'à deux
» cens cinq ans. Ainsi Abraham avoit cent
» trente-cinq ans quand il quitta la Chal-
» dée ».

Je ne fais où Voltaire a trouvé dans la Genese que Tharé étoit mort quand Abraham sortit d'Aran : c'est saint Etienne qui le dit , *Act. 7, 4, &c.* Dirai-je que c'est ignorance dans cet homme ? On ne me croira pas ; disons donc que c'est malice. Il a cherché à mettre de la contradiction dans la Genese même. Mais , direz-vous , au moins , c'est une contradiction dans l'Ecriture sainte. Voici la réponse que m'a four- ni mon Mentor.

Il est vrai que le texte Hébreu , tel qu'on l'a aujourd'hui , porte comme la Vulgate , que Tharé vécut deux cens cinq ans. Mais il est juste de consulter le Pentateuque Samaritain , parce qu'il est écrit en caractères Samaritains , qui sont les premiers caractères dont les Hébreux se sont servis jusqu'au tems d'Esdras. Les savans conviennent assez généralement aujourd'hui de l'authenticité & du prix de cet exemplaire du Pentateuque ; & ceux qui se donneront

la peine de le confronter avec le Pentateuque, écrit en caractères Caldaïques, conviendront, sans doute, qu'il s'est glissé dans ce dernier un grand nombre de fautes qui ne se trouvent point dans le Pentateuque Samaritain.

Ainsi dans l'endroit objecté par l'auteur, on lit dans le Pentateuque Samaritain que Tharé mourut âgé de cent quarante - cinq ans. Ce nombre d'années s'accorde avec ce que saint Erienne dit dans les Actes : Tharé âgé de soixante - dix ans engendra Abraham, & Abraham demeura avec son pere jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée en sa cent quarante - cinquième année. Alors Abraham âgé de soixante - quinze ans part d'Aran, & va en Chanaan.

Je ne puis croire que Voltaire, qui est un homme universel, ait ignoré cette réponse, qui se trouve dans les Commentateurs; mais il s'est établi juge, non pour discuter les preuves de la Religion, mais pour les combattre.

Je le plains, mais je plains encore plus ceux qu'il séduit. Fuyez-le comme vous fuiriez un serpent. Je, &c.



XXXV. LETTRE.

SEPTIÈME ATTAQUE.

Voltaire critique plusieurs autres points de l'Histoire de Moyse.

R É P O N S E.

JE ne finirois point, mon fils, si j'entreprendois de vous exposer toute la mauvaise foi qui regne dans tous les écrits de Voltaire contre la Religion. Vous en avez déjà vu plusieurs traits, je vais encore en exposer à vos yeux quelques autres, & vous verrez que toute sa batterie est dressée contre les Livres saints. Première attaque. « Il est faux, selon lui, que Moyse ait été » sauvé des eaux du Nil par la fille du roi » Pharaon, la preuve, c'est que personne » ne se baigne dans le Nil, à cause des crocodiles ». Mais peut-on croire que les crocodiles approchassent d'une ville telle que Memphis, remplie d'un peuple innombrable, où on leur auroit fait la guerre ? D'ailleurs étoit-il difficile que cette fille du Roi eût fait pratiquer sur un bras de ce

fleuve des endroits où elle pouvoit se baigner sans courir aucun risque ?

2°. Voltaire demande comment Pharaon pouvoit poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse , après que les chevaux étoient morts dans la cinquième & sixième plaies ?

Cette objection a été réfutée mille fois , pourquoi rebattre toujours la même chose ?

Plus cette contradiction est sensible , plus on doit comprendre qu'elle n'auroit pas échappé à Moïse , si elle avoit quelque réalité ; Moïse parloit à un peuple qui savoit ce qui en étoit , & qui n'avoit pas besoin d'explication. Ainsi moins il prend de précautions , moins il doit être suspect.

Mais nous pouvons aisément comprendre que ces deux plaies n'avoient fait mourir que les bestiaux qui étoient ou dans la campagne , ou autour de la ville de Memphis , dans laquelle Moïse opéroit ses prodiges.

3°. « Qu'est - ce , dit Voltaire , qu'un
» vieillard de quatre-vingts ans , pour en- Ch. 40 ;
» treprendre de conduire par lui - même Page 239.
» tout un peuple , sur lequel il n'a aucun
» droit ? son bras ne peut combattre , sa
» langue ne peut articuler , il est décrépît
» & begue ».

Tout est ici exagéré, & présenté d'une manière odieuse. Moyse avoit, à la vérité, quatre-vingts ans, mais il n'étoit pas décrépité pour cela, il avoit encore toute sa force & sa vigueur; l'Ecriture sainte nous en donne la preuve, puisqu'elle nous dit que Moyse à l'âge de cent vingt ans avoit conservé sa vue & ses dents. Cette force conservée à Moyse, n'a rien de si extraordinaire : l'Histoire de tous les peuples & de tous les siècles nous fournit des exemples pareils. Au reste quand on jugeroit la chose impossible naturellement, il ne seroit pas difficile de comprendre, que celui qui a conservé les habits & les souliers des Israélites pendant quarante ans, sans qu'ils s'usassent, pouvoit aussi conserver les forces à son Ministre, sans qu'elles s'affoiblissent.

Voltaire, en suivant les principes de sa Philosophie, conclut hardiment que Moyse n'étoit pas en état de conduire un peuple si nombreux. Il suppose, ce qui est faux, qu'il a entrepris de lui-même de le conduire, tandis qu'il est démontré qu'il n'a pas fait un pas sans l'ordre de Dieu, & sans être conduit par l'Ange qui l'accompagnoit.

Moyse, dit notre critique, n'étoit pas en état de combattre. Qu'en fait-il? mais
je

je le veux. La force d'un Commandant est-elle dans le bras, n'est-elle pas plutôt dans l'esprit? Un vieux Commandant n'en fait-il pas plus que mille bras dans la guerre?

La langue de Moyse, dit Voltaire, n'articuloit pas aisément. Qu'est-ce que cela fait? Il avoit bien su se faire entendre de Pharaon & des Egyptiens. D'ailleurs un homme qui commande à toute la nature est toujours bien éloquent.

4°. « Moyse, dit notre Philosophe, ne *Ibidem.*
 » conduit ses suivans que dans des solitu-
 » des affreuses pendant quarante ans. Il
 » veut leur donner un établissement, & il
 » ne leur en donne aucun. Il est à la tête
 » de six cens mille combattans, & il ne
 » pourvoit ni au vêtement, ni à la subsis-
 » tance de ses troupes.

5°. « Moyse veut aller dans la contrée *P. 40.*
 » de Jéricho, & il tourne à l'orient, pays
 » sauvage, stérile, hérissé de montagnes,
 » sur lesquelles il ne croît pas un arbruste,
 » sans aucun ruisseau, sans sources ».

Moyse ne règle pas la marche du peuple d'Israël, c'est l'Ange du Seigneur qui est à sa tête, & c'est lui qui marque les campemens; les affreuses solitudes, où ce peuple demeure pendant quarante ans, prouvent qu'il n'y a que Dieu qui ait pu l'y nourrir;

& Moyse plein de confiance dans la Providence, n'avoit pas besoin de pourvoir à ses vêtemens & à sa subsistance. S'il ne leur donne aucun établissement, c'est que le moment n'en étoit pas encore venu. Ainsi toutes les réflexions que fait Voltaire sur l'état du peuple dans le desert, ne servent qu'à prouver que Moyse ne consultoit point son goût, & qu'il partageoit sans murmure avec son peuple toutes les fatigues inséparables d'un tel voyage. S'il eût suivi son propre esprit, il ne seroit pas demeuré si long-tems dans ces pays *sauvages, stériles, hérissés de montagnes, & qui étoient sans sources & sans ruisseaux*. Ce Législateur n'ignoroit pas la route qu'il falloit suivre, puisque lui-même l'avoit tenue lorsqu'il se retira chez Jethro, Madianite, & lorsqu'il en revint; & que d'ailleurs il n'auroit pas manqué de guide. Tout un peuple n'auroit jamais consenti à s'engager dans de pareils chemins, s'il n'eût connu la volonté de Dieu: d'autant mieux que Dieu seul pouvoit y fournir à ses besoins, & qu'il ne le pouvoit même que par des miracles. Or ce peuple y a réellement subsisté. Dieu a donc opéré des miracles.

6°. « Les Chananéens ou Phéniciens ;
 » sur le bruit de cette irruption d'un peu-
 » ple étranger, viennent le combattre dans

» ces deserts vers Cades-Borné, comment
 » se laisserent-ils battre, à la tête de six
 » cens mille soldats, dans un pays qui ne
 » contient pas aujourd'hui trois mille ha-
 » bitans » ?

Les premiers ennemis qui vinrent attaquer les Israélites dans le désert, furent les Amalécites, qui furent vaincus. Ils vinrent une seconde fois avec les Chananéens : la plupart des Israélites voulurent combattre, quoique Dieu le leur eût défendu, & que Moïse, Josué, & un nombre de leurs frères, soumis à la défense de Dieu, n'eussent pas voulu sortir du camp : est-il étonnant que les désobéissans aient été vaincus ? Où Voltaire a-t-il pris que le lieu où se donna le combat ne pouvoit contenir que trois mille hommes ? Ce critique veut tout savoir, son œil perce dans les deserts les plus inaccessibles. J'ai consulté les plus habiles Géographes sur ce point : & ils disent qu'on ne peut connoître ce pays, que ce sont des deserts immenses, & qu'il y a de l'absurdité à dire que cet endroit ne pouvoit contenir que trois mille hommes. Mais quand il seroit vrai que les Israélites, qui allèrent au combat, se seroient engagés dans des gorges de montagnes qui ne pouvoient contenir que trois mille hommes, que s'ensuivroit-il ? sinon que le reste

de l'armée qui n'auroit pas combattu feroit demeuré dans la plaine.

7°. Voltaire reproche à Moyse de n'avoir point instruit son peuple de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses après la mort. Il en prend occasion de le mettre au-dessous de tous les autres Législateurs, & même de Mahomet : puis il ajoute : « Cette objection accablante » contre un Législateur ordinaire, tombe » & perd toute sa force, quand il s'agit » d'une loi donnée par Dieu même. Tout » événement humain, dit-il ensuite, chez » le peuple Juif, est le comble de l'hor- » reur. Tout ce qui est divin est au-dessus » de nos foibles idées. L'un & l'autre nous » réduisent toujours au silence ».

Ce silence vient toujours bien tard. C'est quand il a vomé ses blasphêmes qu'il dit qu'il garde le silence. Il est visible que par *horreurs* il entend tous les faits qui ont Dieu pour auteur. Il ne l'est pas moins aussi que c'est à Dieu même qu'il reproche de n'avoir point instruit ce peuple des récompenses & des peines après la mort.

A Dieu ne plaise que j'entreprenne de justifier la conduite de Dieu, il n'a pas besoin de ma plume pour le défendre. Il fait ce qu'il veut. S'il avoit voulu ne conduire ce peuple grossier & charnel que par la *vue*

des biens temporels ; qui sommes - nous pour lui demander compte de sa conduite ? Lui demanderons - nous aussi raison de l'ignorance dans laquelle il a laissé presque tous les hommes pendant tant de siècles ? Je vous ai déjà dit, mon fils, que Dieu ne nous doit rien, & qu'il donne ses dons à qui il veut, & comme il veut. Adorons & tremblons.

Mais rien n'est si faux que cette assertion de Voltaire, que les Juifs n'ont eu aucune connoissance, ni de l'immortalité de l'ame, ni des biens & des maux de l'autre vie, que vers le tems de Jesus-Christ. Il est vrai que ces vérités n'étoient pas clairement exprimées dans la loi écrite, & que le Juif charnel, comme Voltaire, pouvoit ne les y point appercevoir : mais elles y étoient renfermées sous des emblèmes, & le Juif spirituel savoit les découvrir à travers l'écorce de la loi. La promesse que Dieu fait à Abraham, qu'il *seroit sa grande récompense*, ne dit-elle pas tout ? Aussi, les saints Patriarches *se regardoient-ils*, dit saint Paul, *comme étrangers & exilés sur la terre, & attendoient une autre pa-* Hebr. 11, 13.
trie. Tous les hommes animés de la foi connoissoient qu'il y a une autre vie que celle-ci, & travailloient à s'en rendre dignes par une conduite sainte.

On diroit que Voltaire n'a jamais lu l'Ecriture sainte, quand il ose avancer que les Juifs n'ont eu aucune connoissance d'une autre vie. Il suffit d'ouvrir le livre de *Sageffe*, la Sageffe, pour y voir un jugement dernier, des récompenses éternelles pour les bons, & des supplices pour les méchans (a). Que d'endroits ne trouve-t-on pas dans les Pseaumes, où il est dit que les Justes vivront éternellement? N'est-il pas parlé dans le livre des Machabées de prieres & de sacrifices offerts pour les morts? C'est donc ou ignorance ou malice, de dire que les Juifs n'ont connu l'immortalité de l'ame que du tems de Jesus-Christ. Il y avoit; à la vérité, parmi eux comme parmi nous, des Saducéens, qui ne croyoient rien; mais Jesus-Christ les confond par un seul mot, en disant, que dès que Dieu prenoit le nom de Dieu d'*Abraham, d'Isaac & de Jacob*; il faisoit connoître que ces Patriarches étoient vivans après leur mort, puisqu'il n'est pas le Dieu des morts.

Je m'arrête ici, mon fils, pour ne pas trop vous ennuyer par ces discussions dégoûtantes. Je vous, &c.

(a) Voyez dans le Cantique de Tobie la description qu'il fait de la céleste Jérusalem,

XXXVI. LETTRE.

HUITIÈME ATTAQUE.

*Peinture affreuse que fait Voltaire
du Peuple Juif.*

NE vous laissez point éblouir, mon fils, par le beau nom de *Philosophie de l'Histoire*. Ce livre mérite à plus juste titre d'en être appelé la *falsification*. Vous en allez juger par la peinture que l'Auteur fait du peuple Juif.

Le grand objet de ce Philosophe, c'est de rendre odieux & méprisables tous les serviteurs du vrai Dieu, soit les Israélites, soit les Chrétiens. Aussi a-t-il grand soin de relever le mérite des peuples qui ne connoissoient point le Dieu véritable, & de rabaisser ceux qui le servent. Il ne voit dans le culte que les Chrétiens rendent à Dieu que superstition & fanatisme, & au contraire que sagesse dans les mystères infames des Payens. Selon lui, les Gentils, les Idolâtres avoient une religion très-pure. Je ne doute pas, dit-il, *que le fond des mystères de Cérès Eleusine ne fût sage & utile*. Il prétend que sous ces mystères étoient

cachées des vérités très-importantes. Les
Ch. 37 ,
p^ege 231. Payens, par exemple , *qui adoroient Cérès conduisant Triptoleme sur un char traîné par des dragons , adoroient le Dieu suprême , qui permet que Cérès & Triptoleme missent l'agriculture en honneur.*

Oh ! la belle découverte , & qu'elle est bien digne de la recherche d'un Philosophe ! Je suis d'avis qu'on établisse une chaire de Docteur du Paganisme , & qu'on la donne à Voltaire. Ce nouveau Théologien nous expliquera ce que signifient ces dragons , ce char , ce Triptoleme , &c. Il fera revivre tous ces anciens mysteres , dont le monde a rougi lorsque le Christianisme a tiré le rideau qui voiloit leur turpitude. Car il est prêt d'admettre toute religion ; quelque ridicule qu'elle soit , pourvu qu'on bannisse la seule véritable. Il consentira même à y adorer des *mysteres*. Des mysteres ! me direz-vous , nos Philosophes n'en veulent pas. Distinguez : ils n'en veulent pas dans la Religion chrétienne ; mais ils en admettent dans la Religion naturelle. Elle en fourmille , comme je vous l'ai prouvé. Ils en admettent dans l'idolâtrie. Il y a plus ; c'est qu'ils auront recours aux figures , pour expliquer les folies du Paganisme , tandis qu'ils nous traitent d'imbécilles , de visionnaires , d'imaginatifs , si

nous entreprenons d'expliquer le culte & les cérémonies judaïques par des figures : ils se moqueront, par exemple, des explications que je vous ai données des sacrifices ordonnés par la loi ; & ils exigeront que je respecte la folie des Egyptiens, qui adoroient la vache, parce que c'étoit, selon eux, le Dieu suprême qu'ils adoroient sous ce symbole.

Passons du culte aux personnes : notre Philosophe s'épuise en éloges à l'égard de tous les peuples de la terre, & sur-tout des Chinois. S'agit-il des Juifs, il ne connoît pas d'hommes plus vils, ni plus méprifables. Ce n'étoient, selon lui, *qu'une horde (ou bande) d'Arabes du desert*. Il regarde leurs entreprises sur la *terre de Chanaan*, comme celle de brigands exécrables qui s'emparent d'un pays sans en avoir aucun droit. Il tourne en ridicule les merveilles que Dieu a opérées pour mettre son peuple en possession de cette terre, qu'il avoit promise à leurs peres.

« Je ne cherche point, dit-il, pourquoi
 » Josué faisant passer le Jourdain à sa hor- Ch. 41,
pag. 247.
 » de, a besoin que Dieu suspende le cours
 » de ce fleuve, qui n'a pas quarante piéds
 » de largeur dans cet endroit, & sur lequel
 » il étoit plus aisé de jeter un pont de
 » planches; je ne demande point pourquoi

» Jéricho tombe au son des trompettes; je
» n'examine point de quel droit Josué ve-
» noit détruire des villages qui n'avoient
» jamais entendu parler de lui ».

Je n'examine rien, dit-il; & pourquoi n'examine-t-il pas? Il verroit que ce qui paroît incompréhensible à la lumière de sa raison, devient très-intelligible à la lumière de la foi.

Le Jourdain est une rivière petite à la vérité; mais elle est quelquefois si enflée, qu'il n'y a point de pont de planches qui puisse la faire traverser. Or l'Ecriture sainte nous avertit que dans le tems du passage, les eaux étoient extrêmement débordées. Sa critique est donc absurde.

Jéricho tombe au son des trompettes, parce que Dieu l'ordonne ainsi, pour des raisons qu'il n'a point soumises au jugement des hommes. On ne raisonne point sur des faits, & encore moins sur des faits divins. Dès qu'ils sont constatés, il n'y a plus à demander pourquoi. Il est vrai que ce rusé critique dit qu'il n'examine point; mais on ne s'y trompe pas. Ce respect apparent n'est qu'une insolente ironie de la conduite de Dieu.

Toutes ces malheureuses chicanes disparoîtroient bientôt, si l'on vouloit convenir de bonne foi, que c'est Dieu qui a été

le conducteur du peuple d'Israël. Je me flatte, mon fils, de vous avoir démontré ce point : dès-lors toutes les réponses sont faites. Josué a détruit des villages & des bourgs, parce que Dieu l'a commandé. Qui lui contestera le droit de punir des coupables ?

Suivez un peu, avec moi, la marche philosophique de ce critique dans le jugement qu'il va porter de l'état des Juifs, après leur entrée dans la terre de Chanaan.

« Ils étoient, dit-il, si foibles, que les P. 234
 » Phéniciens les traitoient à peu près com-
 » me les Lacédémoniens traitoient les Ilo-
 » tes ». Les Israélites étoient, selon lui, des esclaves, auxquels il n'étoit pas permis d'avoir des armes, ils n'avoient *point le droit de forger le fer, pas même d'éguiser les focs de leurs charrues, & le tranchant de leurs cognées.*

Tout est faux dans ce récit, parce que tout y est exagéré. Dieu, pour punir les prévarications de ce peuple, a quelquefois permis qu'il fût opprimé par les nations voisines; mais dès qu'il revenoit à lui, le Seigneur lui suscitoit un défenseur, qui lui rendoit sa liberté avec avantage. Voltaire tait habilement, ou plutôt méchamment ces faits.

Au commencement du regne de Saül

Q vj

l'oppression a été si grande, qu'il n'étoit pas permis aux Israélites d'avoir des armes; mais ce remède dura fort peu; & notre prétendu sage a la bonne foi de faire entendre que les Juifs sous les Juges ont toujours été dans cet état. Où est l'équité?

Il continue dans le Chapitre 42 à faire la peinture de l'état des Juifs sous les Rois; il ne prend de cette histoire que les époques où la nation a été dans l'oppression; toujours à cause de ses infidélités; & il finit ce tableau, en exposant l'état présent de cette nation depuis la destruction de Jérusalem: voici le jugement qu'il en porte.

Ch. 42, « En suivant le fil historique de la petite
P. 260. » nation Juive, on voit, dit-il, qu'elle ne
» pouvoit avoir une autre fin. Elle se vante
» elle-même d'être sortie de l'Egypte com-
» me une horde de voleurs, emportant tout
» ce qu'elle avoit emprunté des Egyptiens.
» Elle se fait gloire de n'avoir jamais épar-
» gné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfan-
» ce, dans les villages & les bourgs, dont
» elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une
» haine irréconciliable contre toutes les
» autres nations. Elle se révolte contre ses
» maîtres. Toujours superstitieuse, tou-
» jours barbare, toujours rampante dans
» le malheur, insolente dans la prospérité.
» Voilà ce que furent les Juifs aux yeux

» des Grecs & des Romains; mais aux yeux
 » des Chrétiens éclairés par la foi, ils ont
 » été nos précurseurs, ils nous ont préparé
 » la voie, ils ont été les hérauts de la pro-
 » vidence ».

Tout est ici marqué aux traits de la plus noire malignité. Quelle infidélité dans ce tableau! Pourquoi ne jamais faire mention des ordres de Dieu? Je le vois, c'est qu'il n'a pas dessein de justifier, mais de condamner. Ignore-t-il que c'est Dieu qui a ordonné aux Juifs d'emporter les richesses des Egyptiens? Pourquoi donc les traite-t-il de voleurs? Peut-on un droit mieux acquis? D'ailleurs ces richesses doivent être regardées comme la juste, mais foible récompense des travaux, auxquels les Egyptiens les avoient assujettis avec autant d'injustice que d'ingratitude. Ignore-t-il que c'est Dieu qui a ordonné aux Israélites d'exterminer les Chananéens, sans épargner l'âge ni le sexe. J'ai déjà répondu à cette difficulté, & j'ai fait voir que Moyse & les Juifs n'avoient fait qu'exécuter les ordres de Dieu. Or leur fera-t-on un crime d'avoir obéi à celui qui est la Justice même?

Si les Juifs ont eu de l'éloignement pour s'allier avec les autres nations, cela ne vient point d'une haine personnelle, mais

de l'ordre de Dieu, qui vouloit les préserver de la contagion de l'idolâtrie.

On ne doit point appeller *révolte contre des maîtres*, les efforts légitimes que les Juifs ont faits pour recouvrer leur liberté, que des tyrans leur avoient enlevée, d'autant plus qu'ils le faisoient toujours par ordre de Dieu.

Qu'entend Voltaire, lorsqu'il accuse cette nation d'avoir toujours été superstitieuse? Si ce reproche tombe sur l'attachement scrupuleux de ce peuple aux cérémonies légales, c'est à Dieu, qui les a données, qu'il doit s'en prendre. S'il a en vue la prévarication de ceux qui ont imité les superstitions des Gentils, il ne reprend que ce que Dieu a lui-même condamné par la bouche de ses Prophetes. Qu'on parcoure l'histoire de toutes les nations, & l'on verra que les plus sages ont donné dans les superstitions les plus ridicules. Je ne vois guère de vrais adorateurs de Dieu, que parmi les Juifs.

Le Juif n'étoit point *barbare*, mais humain, même envers les étrangers, que la loi lui ordonnoit de nourrir. Loin d'être *rampant dans l'adversité*, c'est alors qu'il a montré le plus grand courage. Il ne faut, pour le prouver, que ce qui se passa au tems des Machabées, où l'adversité fut

extrême. Enfin je ne vois pas sous quel prétexte Voltaire accuse ce peuple d'avoir été insolent dans la prospérité. C'est dire des injures pour le plaisir d'en dire, ou seulement pour faire des antithèses. Cette accusation seroit-elle fondée sur les Cantiques que ce peuple composoit pour éterniser la mémoire de ses victoires, & en rendre gloire à Dieu ? Si c'est là ce qu'il appelle être insolent dans la prospérité, cette injure retombe sur l'Esprit de Dieu, qui a dicté lui-même ces Cantiques : c'est un blasphème qui fait horreur. Je vous, &c.



XXXVII. LETTRE.

*Questions intéressantes proposées au
Philosophe , qui s'érige en Juge
de l'Histoire du Peuple Juif.*

JE comptois , mon fils , renfermer dans une seule lettre ma réponse aux injures grossières que Voltaire dit aux Juifs ; mais il termine son tableau par un trait si plein de noirceur , que je crois devoir y faire quelques réflexions. Je ne doute pas que vous n'en ayez été frappé , tant il est insultant. J'ai de plus quelques questions intéressantes à lui proposer.

Notre Philosophe , après avoir peint les Juifs comme des brigands , des barbares , des usurpateurs injustes , &c. dit avec un air de franchise qui en impose : « voilà ce » que furent les Juifs aux yeux des Grecs » & des Romains ; mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi , ils ont été nos » précurseurs , ils nous ont préparé la voie , » ils ont été les hérauts de la Providen- » ce ».

C'est donc à dire que les Chrétiens approuvent des crimes que toutes les person-

nes raisonnables condamnent; que les lumieres de la foi nous font respecter ce que les simples lumieres de la raison nous font détester. Ainsi voilà les Chrétiens complices de toutes les prétendues *horreurs* (c'est le terme de Voltaire) qu'on voit chez les Juifs. Ainsi les Chrétiens ont pour peres, pour modeles, pour précurseurs, des hommes qui doivent être regardés comme des monstres dans la nature.

J'impose ici silence à mon indignation; mon fils, car s'il m'échappoit quelque parole un peu dure, votre chevalier ne manqueroit pas de dire : on ne voit que fiel dans l'ame de ces dévotes. Mais le silence que je m'impose ne va pas jusqu'à vous laisser lieu de douter du jugement que je porte des Juifs : je ne rougis pas de le dire, & tout Chrétien le dira comme moi : nous adorons la conduite que Dieu a tenue sur le peuple Juif. Nous respectons les ordres qu'il lui a donnés. Nous nous faisons gloire de dire que les Juifs nous ont préparé la voie, puisque c'est d'eux que nous avons reçu la connoissance du vrai Dieu; nous les regardons enfin comme les *hérauts de la Providence*, parce que leur histoire nous la montre clairement, conduisant & gouvernant tout, & ayant toujours les yeux attentifs sur les enfans des hommes.

Que les Philosophes prennent delà le prétexte de nous insulter; le masque hideux dont ils veulent nous couvrir le visage, nous laisse ce que nous sommes; ils se déshonorent, & nous les plaignons de ce qu'ils n'emploient leurs talens qu'à combattre une religion qui est hors de la portée de leurs traits.

Pourquoi, par exemple, Voltaire, en qui on reconnoît une imagination vive, féconde, mais malheureusement déréglée & un jugement faux, n'emploie-t-il pas ses talens à faire des recherches plus curieuses & plus dignes d'un véritable sage? Il veut examiner l'histoire en philosophe; hé bien! j'y consens, & je vais lui proposer une matiere digne d'occuper un esprit philosophique; c'est-à-dire, un esprit amateur de la vérité, judicieux, équitable, sans passions, sans préjugés: & puisque ces recherches ont pour objet principal le peuple Juif, qu'il daigne nous expliquer les faits que je vais lui proposer. On lui en saura gré, & il se fera un nom dans la postérité.

1°. Le peuple Juif est l'unique qui forme une seule & même famille: depuis près de quatre mille ans qu'il subsiste, il ne s'est jamais allié avec les autres peuples de la terre: ce caractère est digne de remarque.

Voltaire voudroit-il bien nous expliquer pourquoi ces Juifs avoient tant d'éloignement de contracter des alliances avec les autres nations , au milieu desquelles ils étoient obligés de vivre ? Ils auroient participé à leurs avantages , & auroient effacé l'opprobre dont ils se trouvent couverts encore aujourd'hui.

2°. Ce peuple est le seul qui remonte jusqu'à la premiere antiquité , & qui ait conservé le plus long-tems la généalogie exacte de tous ses ancêtres ; en sorte qu'il est tel Juif , qui pourroit encore aujourd'hui remonter de génération en génération jusqu'à Abraham , & d'Abraham jusqu'à Adam , formé des mains de Dieu.

3°. Ce peuple est le seul qui nous mene jusqu'au berceau du monde , qui nous fait connoître l'unité de Dieu , lequel a tout fait d'une seule parole ; enfin , c'est le seul qui nous donne une juste idée des perfections du créateur.

4°. Ce peuple a été pendant long-tems le seul adorateur de ce vrai Dieu , le seul qui eût un temple élevé à sa gloire.

5°. Long-tems il a été le seul qui ait prétendu avoir une révélation claire de la loi de Dieu , & du culte par lequel il veut être servi.

6°. Ce peuple est le seul qui nous expli-

que l'énigme de l'homme, en nous apprenant pourquoi, sortant des mains de Dieu, il est misérable, sujet à la maladie & à la mort, & enfin quelle est la raison de cette perpétuelle contradiction, qui est entre la loi que nous portons gravée dans notre ame, & les affections de notre cœur.

7°. Lui seul nous montre une loi conforme à tous les sentimens de justice, de vérité, de sainteté, qui sont gravés dans nos cœurs; en un mot, une loi, qui est l'expression fidelle de celle que la raison nous met sans cesse devant les yeux.

8°. Lui seul nous montre une providence toujours attentive à conduire ses enfans, à les récompenser sensiblement quand ils sont fideles à sa loi, & à les punir quand ils la violent.

9°. Lui seul a eu pour unique étude celle qui peut servir à rendre l'homme meilleur. Il ne s'appliquoit ni à la Physique, ni à la Géométrie, ni à l'Histoire des autres nations, ni à tant d'autres sciences qui enflent si fort la tête de nos Philosophes. Connoître Dieu, le servir, observer ses préceptes, voilà où il bornoit ses recherches. Aussi ne trouvons-nous chez ce peuple que peu de livres, mais tous livres remplis de la plus haute sagesse, tout y porte à Dieu : son histoire est celle même de Dieu. Ses livres

de morale entrent dans tous les devoirs particuliers de la vie civile, & n'ont pour objet que de conduire l'homme à Dieu. Les cantiques qu'il chantoit, & qui sont de la plus sublime éloquence, ne parlent que de Dieu & de ses merveilles. Enfin les livres de ses Docteurs, qui étoient des hommes prophétiques, annoncent sans cesse les grandeurs de Dieu, & nous avertissent des jugemens qu'il exerce dès cette vie, & de ceux qu'il exercera dans l'autre.

10°. Ce peuple est le seul qui ait toujours vécu dans l'attente d'un roi futur, d'un chef, d'un envoyé de Dieu, qui devoit lui procurer les plus grands & les plus solides biens. Ce Messie lui est annoncé comme le Prophète, le Pontife, le Prêtre du très-Haut, le Libérateur, le Sauveur, le prince de la paix, le pere du siecle futur, le fort, le fils de Dieu, l'admirable, le conseiller, l'attente des nations. Enfin le tems de sa venue, le lieu de sa naissance, la famille dont il devoit naître, & les circonstances dans lesquelles il devoit paroître; & pour tout dire en un mot, sa vie, sa mort, sa résurrection, sa gloire, tout est prédit.

11°. C'est au milieu de ce peuple qu'a paru dans les tems marqués un homme, qui a dit qu'il étoit le Messie promis, qui

a fait voir qu'il en portoit tous les caractères annoncés par les Prophetes , & qui a confirmé sa mission, en opérant les plus étonnans prodiges à la vue de tout le monde. Cependant cet homme si bienfaisant , cet homme qu'on n'a pu convaincre d'aucun péché , & à qui on n'a reproché d'autre crime , que de se dire le fils de Dieu , a été condamné par ce même peuple à la mort la plus injuste , la plus cruelle , la plus honteuse , & il l'a soufferte avec une patience & un courage , qui a été admiré même de ses ennemis.

12°. Ce peuple , séduit par ses Prêtres & ses Pontifes , en demandant la mort de cet homme déclaré innocent par le Juge lui-même , quoique payen , a consenti que son sang retombât sur lui & sur ses enfans ; & afin qu'on ne vînt pas publier qu'il étoit ressuscité , il a fait mettre des gardes à son tombeau , & sceller la pierre qui le fermoit. Malgré toutes ces précautions , ce même peuple a appris trois jours après la mort de cet homme , par la bouche de ses Disciples , qu'il étoit ressuscité ; & ces Disciples timides , qui avoient fui à l'approche de ses ennemis , & qui avoient perdu toute espérance de le revoir , ont eu le courage d'assurer qu'ils l'ont vu vivant , ont opéré les plus grands & les plus étonnans mira-

cles, pour confirmer la vérité de cette résurrection, & enfin ont donné leur vie même pour attester ce fait.

13°. C'est du milieu de ce peuple que sont sortis les Disciples de ce crucifié résuscité, gens grossiers, sans science, sans protection, sans force, & qui cependant ont persuadé à toute la terre que cet homme étoit le fils de Dieu, Dieu lui-même, qu'il s'étoit fait homme pour nous délivrer par sa mort d'une réprobation éternelle, à laquelle nous étions condamnés.

14°. Tels sont les hommes à qui le monde a l'obligation d'avoir changé de face, en renonçant au culte insensé des idoles, pour adorer le vrai Dieu.

15°. La nation Juive, si comblée de faveurs, est la seule qui n'ait point voulu reconnoître & adorer ce Messie, & qui ait toujours conservé pour lui une opposition qui tient de la fureur, tandis que les différens peuples du monde, convaincus par les livres mêmes des Juifs de la mission de ce Sauveur, se sont successivement soumis à lui, & ont embrassé sa loi.

16°. Les Juifs, depuis ce crime, paroissent livrés à l'anathème le plus terrible. Ils ont vu la Ville sainte, le temple détruits jusqu'aux fondemens, ses habitans passés au fil de l'épée, après avoir éprouvé la fa-

mine , la peste & tout ce que la guerre a de plus effroyable.

17°. Chassés de cette terre , où Dieu lui-même les avoit établis *par son bras fort* , dispersés parmi toutes les nations , portant par-tout un caractère de malédiction , couverts , pour ainsi dire , du sang innocent qu'ils ont répandu , ils sont l'objet de la haine & du mépris de tous les peuples.

18°. Malgré leur dispersion par toute la terre , chacun d'eux conserve toujours le plus profond respect pour la loi de ses peres , pour les Prophetes , & pour tous les livres qu'il prétend venir de Dieu ; & nous sommes étonnés , en les lisant , d'y trouver les prédictions de tous les événemens qui sont arrivés à ce peuple. Ces prédictions sont si claires , qu'elles ressemblent plutôt à une histoire ; & cependant ce peuple n'y voit pas ce que nous y voyons tous ; preuve invincible de l'accomplissement des prophéties , qui prédisoient aussi le terrible aveuglement auquel il seroit livré.

19°. Ce peuple ainsi dispersé subsiste toujours ; caractère bien singulier. Toutes les anciennes nations ont disparu. Les Egyptiens , les Grecs , les Medes , les Assyriens , les Romains ne sont plus , ils n'ont pas même laissé de traces. Les Juifs seuls , après
avoir

avoir été successivement les esclaves, la proie de tous ces peuples, conservent une existence. On les connoît, on les distingue; ils ont leur loi, leur gouvernement particulier; & l'attachement à leur Religion forme un lien d'union & de commerce entr'eux, que nulle séparation, nul éloignement ne peut rompre.

20°. Au milieu de tant de revers, de tant de calamités, ce peuple conserve toujours une ferme espérance de voir un jour l'accomplissement des promesses qui lui ont été faites. Il soupire après le Messie; il attend le jour heureux qui doit rétablir sa nation dans sa première splendeur; il a toujours les yeux tournés vers Jérusalem, comme le lieu destiné à sa gloire.

Il croit cette espérance fondée sur les livres saints; & nous qui les lisons, nous y voyons toute autre chose; nous y voyons des promesses toutes spirituelles, les Juifs conservés pour être enfin convertis, pour rétablir les pertes que l'Eglise aura faites, pour contribuer à la gloire de la Religion chrétienne, & rappeler eux-mêmes toutes les nations à l'adoration du Sauveur qu'ils ont crucifié.

C'est ainsi, mon fils, qu'en suivant le fil de cette petite nation, on remarque, sans être grand philosophe, une suite de faits

dignes certainement de l'étude de tout homme sensé. Ils sont importants, puisqu'ils intéressent le monde entier, & que leur connoissance peut faire notre bonheur éternel. Au prix de cette science, toutes les autres sont vaines & frivoles.

Un traité sur cette matiere mériterait à juste titre d'être appelé la *Philosophie de l'histoire*, s'il étoit fait avec fidélité, sincérité & équité. Ne s'appliquer au contraire qu'à déguiser l'histoire, mettre à l'écart tous les grands traits, tous les caractères singuliers de ce peuple, ne présenter à son lecteur qu'un squelette décharné, qu'un tableau hideux, qu'un portrait infidèle, c'est la honte de la philosophie, c'est l'opprobre de la raison; c'est insulter au sens commun, que de nous donner un tel livre pour la *Philosophie de l'histoire*, tandis qu'il n'en est qu'une critique pleine de mauvaise foi. Je somme donc notre Philosophe, s'il lui reste quelque amour pour son honneur, d'étudier ces traits qui caractérisent si bien cette nation, & d'y consacrer ses talens. Je le desire plus que je ne l'espère. L'Ethiopien ne change point sa peau. Je vous, &c.



XXXVIII. LETTRE.

NEUVIÈME ATTAQUE

*Portée à l'Histoire des Juifs, à leurs
Fêtes, à leurs Prophetes,
& à leurs Prières.*

R É P O N S E.

UNE des objections que les Philosophes font le plus valoir contre l'Histoire sainte, c'est, mon fils, qu'aucun des Auteurs profanes ne confirme les faits énoncés par les écrivains sacrés ; d'où ils concluent qu'il n'y a rien de certain dans l'histoire des Juifs. J'embarrasserois bien Voltaire si je lui demandois de me citer les Historiens qui parlent des Indiens, des Chinois. Lui, qui se pique de connoître si bien l'antiquité, a-t-il jamais lu quelques auteurs qui s'accordent avec les auteurs Chinois sur les récits qu'ils font ? Pourquoi donc soutient-il avec tant d'assurance la certitude de cette histoire, quoiqu'elle n'ait aucun autre garant que ses propres historiens, tandis que, sous ce prétexte, il croit devoir mépriser l'histoire des Juifs ?

Mais est-il vrai que l'histoire des Juifs ait été inconnue aux nations étrangères ? Voltaire voudroit bien le faire accroire aux ignorans, qui le prennent pour un oracle ; mais rien n'est plus faux. Je vous ai déjà cité plusieurs auteurs qui ont parlé avantageusement de Moïse. Les auteurs profanes, à la vérité, ne sont pas entrés dans le détail de l'histoire du peuple Juif, soit par ignorance, soit par mépris, parce que cette nation paroïssoit pauvre ; mais ils ne disent rien de contraire à son histoire, & l'on trouve même que tous les monumens des histoires profanes s'accordent parfaitement avec l'histoire des Juifs.

Ecoutez, je vous prie, les réflexions judicieuses qu'a faites à ce sujet l'auteur d'un livre intitulé, *l'Oracle des Philosophes*.

« Il est certain, dit-il, que la nation
» Juive est dans sa forme & dans sa race la
» plus ancienne & la plus suivie de toutes ;
» qu'elle est la seule dont l'origine ne soit
» point fabuleuse ; que le commencement
» de toutes les autres est rempli d'inepties ;
» que néanmoins ce qu'elles ont d'histori-
» que & de vrai, s'accorde avec les monu-
» mens de l'histoire sainte : qu'elle seule
» peut diriger toutes les autres, parce qu'el-
» les n'ont en elles-mêmes ni guide, ni
» époque primordiale ; qu'elle leur rend au

» centuple le peu de lumière qu'elle en
 » pourroit recevoir ; que les histoires de
 » l'Égypte & de l'Asie concourent admira-
 » blement avec celle du peuple de Dieu,
 » quand les rois de ces nations ont eu des
 » affaires communes avec les siens ; que
 » toutes celles de la Grece & de Rome ont
 » emprunté leurs principaux traits des li-
 » vres & de la vie de Moÿse pour embel-
 » lir, par des déguisemens, le culte de leurs
 » Héros.

» Nous trouvons, dit-il encore, dans
 » l'histoire sainte les archives de toutes les
 » autres nations qui ont habité sur la ter-
 » re : elle contient leurs titres primor-
 » diaux ; en sorte que c'est dans nos écri-
 » tures qu'elles peuvent apprendre à con-
 » noître les chefs dont elles sont sorties ».

Le savant Bochart fait voir que ce sont
 les enfans & petits-enfans de Noé, qui ont
 donné leurs noms aux différens pays où
 ils ont fixé leur séjour. Ainsi l'Égypte a été
 appelée la terre de *Cham*, parce que c'est
 sur le bord du Nil que ce fils de Noé alla
 s'établir avec toute sa famille. Chanaan,
 l'un de ses fils, alla demeurer dans le pays
 qui a porté son nom ; & ses enfans, qui
 sont *Sidon*, *Heth*, *Jebus*, *Amorrhé*, *Jerfé*,
 & *Hevée*, furent les chefs des différentes
 colonies qui habitoient dans ce pays,

quand les Israélites vinrent s'en emparer par l'ordre de Dieu.

L'histoire sainte a donc un rapport sensible avec l'histoire de tous les autres peuples, puisqu'elle montre leur origine, fixe leurs époques, redresse leurs annales, éclaircit ce qui est obscur, nous apprend la succession des Princes, les différentes révolutions des royaumes, & nous explique la cause de leur renversement.

Les prodiges que Dieu a opérés en faveur des Juifs, ont fait une si grande sensation parmi tous les peuples de la terre, qu'ils en ont conservé la mémoire. Leurs histoires quoique fabuleuses, sont autant de monumens de la vérité de l'histoire sainte. Le savant M. Huet en a fait voir les rapports sensibles avec ce que nous lisons dans les livres de Moïse.

Rappelez-vous, mon fils, ce que je vous ai dit de la ressemblance qu'il y a, selon Voltaire lui-même, entre l'histoire de Moïse & la fable de Bacchus, & vous conviendrez que celle-ci est copiée sur la première. Notre critique, qui prend en tout le contrepied de l'Écriture Sainte, emploie, comme je l'ai déjà dit, tout ce qu'il a d'adresse pour faire croire que l'histoire de Moïse a été fabriquée sur celle de ce Héros de la Grece. Mais je doute qu'avec toute

son éloquence, il puisse faire accroire une telle absurdité à un enfant de douze ans. Celui-ci ne manqueroit pas de lui répondre qu'on ne lui persuadera jamais qu'une fable aussi pleine d'impertinence que celle de Bacchus, soit le canevas d'une histoire aussi suivie, aussi naturelle, aussi pleine de sagesse que celle de Moïse. Jamais la vérité ne naîtra du mensonge. Mais il n'est pas étonnant que les hommes corrompent la vérité par le mensonge. On connoît le goût des Grecs pour le merveilleux, ainsi il n'est pas surprenant qu'ils aient mis sur le compte de leurs Héros les faits prodigieux qui regardent le peuple Juif, & qui ont retenti par toute la terre. Mais d'imaginer que les Juifs, qui n'avoient aucun commerce avec les autres peuples, qui même, selon Voltaire, les méprisoient, aient été fouiller dans l'histoire Grecque, qu'ils ne connoissoient pas, pour y chercher les actions d'un Bacchus, & en décorer un Législateur imaginaire; c'est croire qu'on n'écrit que pour des idiots.

Nos Philosophes modernes devroient au moins respecter quelquefois le jugement du public, & ne pas imaginer que les gens de bon sens prendront pour des oracles les productions de leur imagination. Le ton avec lequel ils décident tout, n'en impose

qu'à ceux qui veulent bien être trompés ; qui cherchent même des impies semblables à eux , qui calment les remords de leur conscience , en attaquant la Religion. Au reste , ils ne parlent jamais plus affirmativement que quand ils avancent quelque proposition révoltante : vous en allez juger par cet exemple.

Tous les critiques judicieux ont toujours regardé les Fêtes établies pour conserver la mémoire d'un fait *éclatant & public* , comme preuve de la vérité de ce fait. Notre Philosophe a senti tout l'avantage que nous pouvons tirer en faveur de l'histoire des Juifs , des fêtes établies pour perpétuer la mémoire des merveilles opérées par Moïse. Ecoutez ce qu'il va dire pour nous enlever cet avantage , & reconnoissez ici l'esprit qui l'anime.

« Par quel excès de démente , dit-il ,
» par quelle opiniâtreté absurde , tant de
» compilateurs ont-ils voulu prouver dans
» tant de volumes énormes , qu'une fête
» publique établie en mémoire d'un événement , étoit une démonstration de la
» vérité de cet événement ? Quoi ! parce
» qu'on célébroit dans un temple le jeune
» Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter ,
» ce Jupiter avoit en effet gardé ce Bac-
» chus dans sa cuisse ? Quoi ! Cadmus &

» la femme avoient été changés en serpens
 » dans la Béotie, parce que les Béotiens
 » en faisoient commémoration dans leurs
 » cérémonies » ?

Oui : ce seroit une *démence* que de croire que des faits *secrets, impertinens, ridicules*, sont vrais, parce qu'ils sont consacrés par la superstition ; mais il y a une *opiniâtreté absurde* à refuser de croire des faits publics, qui ont eu pour témoins des milliers d'hommes, qui intéressent l'Etat & la Religion, qui ont été écrits dès leur origine, & dont on a voulu rendre la mémoire perpétuelle par des fêtes publiques, dont enfin on ne peut assigner l'origine qu'au tems où le fait est arrivé : or tels sont les faits consacrés par les fêtes des Juifs. Ainsi il y a de la *démence* à les mettre en parallèle avec celui de Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter, & à nous dire, d'un ton d'oracle : « Soyez bien sûrs que quand vous
 » voyez une ancienne fête, elle est l'ouvrage de l'erreur : cette erreur s'accrédite au
 » bout de deux ou trois siècles : elle devient enfin sacrée, & on bâtit des temples à des chimeres ».

Pour vous faire mieux sentir la fausseté du raisonnement de Voltaire, prenons pour exemple ce qui se passe sous nos yeux. Nous célébrons toutes les années la réduc-

tion de Paris sous l'autorité de Henri IV ; qui étoit le Roi légitime. Je demande si au bout de trois siècles on pourra dire , comme fait Voltaire , que l'on doit être sûr que cette fête est l'ouvrage de l'erreur , & que nous honorons une chimere. Il en est de même des fêtes des Juifs. Elle sont des signes d'autant plus certains des événemens qu'on y célébroit , qu'il est impossible d'en fixer l'établissement à un autre tems qu'à celui même de Moïse : de plus , elles sont toutes liées ensemble , & ont un rapport nécessaire à la loi & à toute la religion. Ce sont autant de monumens historiques qui ne sont sujets à aucune variation , ni à aucune altération , & c'est parce que l'ennemi de la révélation en sent toute la force , qu'il prend un ton si affirmatif , en assurant que ces fêtes sont l'ouvrage de l'erreur : je suis faite à son langage , il n'élève jamais la voix plus haut , que quand il sent la foiblesse de sa cause.

Vous voyez , mon fils , qu'à chaque pas que je fais , en suivant ce contradicteur des œuvres de Dieu , je le surprends tendant un piège à la simplicité de ses lecteurs.

Malheur à celui qui le lit sans précaution , & par une vaine curiosité. L'extrait qu'il fait des Prophetes , pour nous en donner , dit-il , *une idée juste* , est marqué

au coin de la plus noire malice; jugez-en vous-même.

Il ramasse dans les Prophetes certaines actions & certaines expressions, qui paroissent répugner à nos usages, mais qui étoient très-propres à frapper un peuple grossier & charnel, tel que le Juif, & à lui faire connoître la honte de ses crimes, & le châtiment qui alloit tomber sur lui. Voltaire fait de ces traits, réunis avec artifice, le portrait des Prophetes.

Je demande ici où est la bonne foi? Est-ce sur un extrait si informe qu'on doit juger de ces hommes inspirés de Dieu? Tout y est saint certainement; mais tous les lecteurs ne sont pas en état d'en juger ainsi. C'est donc pour tromper que cet Auteur nous présente ce tableau.

Un autre trait de la malignité de Voltaire, c'est la peinture qu'il fait des prieres des Juifs. Vous vous souvenez, mon fils, de ce que je vous ai dit dans une de mes lettres sur les instructions que les ames chrétiennes trouvent dans les Pseaumes dictés par l'Esprit-Saint. Je ne puis tarir quand je parle de ces admirables Cantiques, qui font ici bas toute notre consolation. Nous y trouvons tout ce que nous pouvons désirer. L'ame y est sans cesse élevée vers Dieu par le récit de ses bienfaits,

& par la vue de ses ouvrages; la foi y est nourrie par la connoissance de ses perfections, & par l'annonce du mystere de Jesus-Christ; l'espérance y est soutenue par les promesses des plus grands biens; & la charité y est animée par la beauté de la loi qui y est sans cesse exposée à nos yeux. Ces admirables prieres renferment un excellent antidote contre les tentations du monde. Nos pieds sont-ils ébranlés à la vue de la prospérité des méchans? Ils sont bientôt raffermis par la peinture que nous y trouvons de la fin malheureuse de ces superbes; dont le vain éclat, semblable à celui de l'éclair, brille, frappe & disparoît en un instant. Sommes-nous effrayés à la vue des complots des méchans, qui conspirent contre Dieu & contre son Christ? Nous sommes rassurés par les promesses d'un secours qui brisera les lances, les épées & les arcs, & jettera la confusion parmi nos plus terribles ennemis. Nous apprenons dans ces prieres à gémir sur nos miseres, & à nous consoler dans l'espérance de la miséricorde de Dieu: nous y apprenons à regarder la terre comme un exil, & le Ciel comme notre patrie. Telles sont, en peu de mots, les importantes leçons que nous trouvons dans ces saints Cantiques, qui ont toujours fait les délices des enfans de Dieu.

Outre ces vérités si consolantes pour les fideles serviteurs de Dieu , les Pseaumes renferment encore d'autres vérités terribles aux méchans. La loi de Dieu nous y est représentée comme une regle d'or , qui ne peut jamais être altérée ni changé , & qui condamne avec une févérité inflexible les plus légers violemens. S'il y a de grandes promesses pour ceux qui l'accomplissent , il y a de terribles menaces contre ceux qui la violent. Ceux qui la combattent , qui la condamnent , qui la persécutent y sont peints avec des couleurs qui les couvrent de confusion. L'Esprit-Saint les accable des reproches les plus amers , les frappe d'anathème , & fait demander à Dieu par ses Saints , qu'il délivre son Eglise de l'oppression de ces ennemis , & qu'il ferme pour toujours la bouche des impies qui blasphèment son saint Nom. Nous demandons dans ces prieres le triomphe de la miséricorde de Dieu & de la grace de Jesus-Christ dans le salut des Elus , la manifestation de la puissance & de la justice de Dieu dans la punition des réprouvés ; la sainteté & la gloire de son regne en toutes choses. Aussi c'est moins nous qui parlons que Jesus-Christ lui-même , qui , en qualité de souverain Juge , demande à son Pere la condamnation de ce monde , si

coupable à ses yeux, puisque c'est lui qui a formé le corps des réprouvés, en corrompant leurs cœurs pour l'opposer à Dieu ; & qu'il a voulu détruire le corps des élus, en leur ôtant la vie, ainsi qu'à lui-même, & en étouffant en eux, s'il l'avoit pû, la vérité de Dieu, la grace du Sauveur, & le témoignage qu'ils en rendoient par leurs instructions & leur vie.

Doit-on être étonné que de telles vérités déplaisent à un homme qui a renoncé hautement aux biens préparés aux élus, qui s'est déclaré ouvertement l'ennemi de Dieu, de sa loi & de ses œuvres ; à un homme qui a fait leçon d'impiété, & qui a perverti la terre par sa morale impure, sa doctrine sacrilège, & ses horribles blasphèmes ? Son orgueil se révolte quand il entend le Saint-Esprit dire à l'impie : Pour-

P. 51. *quoi te glorifies-tu de ta malice, ô homme puissant dans l'iniquité ? Ta langue concerté tous les jours des moyens de nuire : elle tranche comme un rasoir affilé, & met en œuvre toutes sortes de tromperies. Tu te plais à faire plutôt le mal que le bien, & à calomnier plutôt qu'à parler selon la justice. Langue trompeuse, tu as aimé toutes les paroles meurtrieres ; aussi Dieu te détruira pour toujours, il t'enlèvera, il t'arrachera & te détruira de la terre des vivans. Les*

justes le verront, ils craindront Dieu, & ils se riront de ce méchant : voici, diront-ils, cet homme puissant en malice qui n'a point pris Dieu pour son appui ; mais qui a mis sa confiance dans le mensonge, & sa force dans son habileté à tromper.

Cette peinture est effrayante sans doute pour Voltaire, à qui la conscience reproche tous ces crimes. Il est comme ce mauvais serviteur, qui ne voit dans les mains de son maître que la verge dont il mérite d'être frappé. Mais qu'il se convertisse au Seigneur ; qu'il fasse pénitence ; qu'à l'exemple de Racine, de la Fontaine, il efface par ses pleurs les scandales qu'il a donnés, & toute l'Eglise demandera miséricorde pour lui ; dès-lors il apprendra par sa propre expérience combien le Seigneur est miséricordieux & clément envers ceux qui retournent à lui de tout leur cœur ; & il fera un témoin éternel que la miséricorde de Dieu est infinie, puisque, quelque éloigné que soit de lui un pécheur, il trouve accès auprès du trône de sa grace, quand il s'humilie, qu'il confesse son péché & qu'il en fait pénitence. Que s'il endurecit son cœur, s'il continue à pervertir les voies du Seigneur, & à insulter au camp d'Israël, qu'il ne se plaigne plus de ce que ceux qui s'intéressent à la gloire de Dieu,

au salut des fideles , & à la paix de l'Eglise , demandent au Très-Haut de briser les dents des pécheurs , de faire sécher leurs mains , de les couvrir de confusion , & de les dissiper comme le vent dissipe la poussiere.

Je vous embrasse , &c.



XXXIX. LETTRE.

Religion de Voltaire ; il est Matérialiste , Manichéen & Fataliste.

MON dessein, mon fils, n'est pas, comme je vous l'ai dit, de réfuter pied à pied tous les blasphêmes de Voltaire ; ma cause est gagnée, dès que je vous ai prouvé la révélation : c'est donc par surabondance de droit que j'ai exposé à vos yeux quelques-uns des faux raisonnemens de ce Philosophe, afin de vous convaincre que toutes les fleches qui partent de l'arc qu'il a bandé contre nous, ne servent qu'à lui percer la main. J'en demeurerai là ; mais avant que de finir, je suis bien aise de vous faire connoître quelle Religion il veut substituer à la Religion chrétienne. Il commence d'abord par travailler à étouffer dans son cœur, & dans celui des autres hommes, tous remords & toute crainte de la justice divine. Il ne s'en cache pas.

Tu veux, dit-il à Uranie,
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.

C'est donc par un reste de respect humain que ce Philosophe parle de la *Religion*, même *naturelle*, d'un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime; car son vrai systême, qu'il n'expose qu'avec réserve, c'est le Matérialisme tout pur. Suivons-le, & vous verrez que je ne lui en impose pas.

Ce Philosophe commence par faire de grands raisonnemens pour prouver que personne ne peut savoir si Dieu ne peut pas rendre la matiere pensante; & il va jusqu'à dire que c'est borner la puissance de Dieu, que d'affirmer le contraire.

Pitoyable raisonnement! comme si c'étoit borner le pouvoir de Dieu que de dire qu'il ne peut pas faire qu'un corps soit dans le même tems en mouvement & en repos; que ce qui est or, soit en même tems plomb; & de même que ce qui est matériel, soit en même tems spirituel.

Voltaire, après avoir cherché à établir cette prétendue possibilité, ne représente jamais l'ame que comme de la matiere. C'est, selon lui, une *ame aérienne*, une *ombre du corps*. C'est-là, dit-il, l'idée que les anciens en ont eue.

Or, si l'ame n'est qu'une vapeur, si elle n'est qu'un air agité; elle est donc matiere: dès-lors qui peut douter qu'elle ne soit

anéantie à la mort par la cessation du mouvement, & par l'inaction des parties volatiles, qui la formoient ?

Une difficulté paroît ici arrêter notre Philosophe ; c'est la croyance de tous les peuples qui admettent tous la permanence des ames après la destruction de notre corps. On n'imagineroit pas comment Voltaire prétend que s'est établie cette opinion de la permanence des ames. Il ne rougit pas de dire que c'est le rêve de quelque bonne femme qui a introduit cette pensée. Admirez la profondeur de l'esprit philosophique qui fait de si admirables découvertes.

« Il doit être arrivé, dit-il, qu'un homme sensiblement touché de la mort de son pere, (& à plus forte raison une femme de la mort de son mari) ait vu dans un songe la personne qu'il regrettoit. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade; voilà un mort qui apparoît à des vivans, & cependant le mort rongé de vers est toujours à la même place; c'est donc quelque chose qui étoit en lui, qui se promene dans l'air; c'est son ame; son ombre, ses mânes; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance, qui commence à

Philosophe de l'histoire; chap. 4. pag. 77.

» raisonner. Cette opinion est celle de tous
 » les premiers tems connus , & doit avoir
 » été par conséquent celle des tems igno-
 » rés. L'idée d'un être purement immaté-
 » riel n'a pu se présenter à des esprits qui
 » ne connoissent que la matiere ».

Oh ! la sublime Métaphysique ! Avant ce
 songe, personne n'avoit jamais pensé que
 l'ame subsistât après la mort du corps ; &
 comme ce Philosophe a la vue bien per-
 çante, il voit des milliers de siècles qui sont
 ignorés de tout le monde, où les hommes
 ont méconnu une vérité si importante.

Ch. 5, Il en est de même de la connoissance de
 pag. 79. Dieu. Selon cet oracle des Philosophes :
 « Tous les hommes ont été (sans excep-
 » tion) pendant des siècles ce que sont au-
 » jourd'hui les habitans de plusieurs cô-
 » tes méridionales d'Afrique. Ces peuples
 » n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant
 » tout fait, présent en tous lieux, existant
 » par lui-même dans l'éternité.

» Pour savoir comment les cultes , ou
 » les superstitions , se sont établis , il me
 » semble (c'est Voltaire qui parle) qu'il
 » faut suivre la marche de l'esprit humain
 » abandonné à lui-même. Une bourgade
 » d'hommes presque sauvages voit périr les
 » fruits qui les nourrissent ; une inonda-
 » tion détruit quelques cabanes ; le ton-

» nerre en brûle quelques autres. Qui leur
 » a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs
 » concitoyens, car tous ont également souffert.
 » C'est donc quelque puissance secrète; elle les a
 » maltraités, il faut donc l'appaîser. Comment en
 » venir à bout ? En la servant, comme on sert
 » ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de
 » petits présents. Il y a un serpent dans le
 » voisinage : ce pourroit bien être ce serpent.
 » On lui offrira du lait près de la caverne où il
 » se retire : il devient sacré dès-lors : on l'invoque,
 » quand on a la guerre avec une bourgade voisine,
 » qui de son côté a choisi un autre protecteur.

» Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu ».

Qui n'admira la marche de cet esprit philosophique, dans l'exposition qu'il nous fait de la manière dont le culte de Dieu s'est établi ! C'est dommage que ce génie universel, qui a écrit en tout genre, n'ait pas composé des Contes des Fées; voilà des idées dignes d'y être placées & bien propres à intéresser le Lecteur.

Selon lui, les hommes ont été jettés sur la terre comme des brutes, ignorant ce qu'ils sont & pourquoi ils sont. Dieu qui les a créés ne leur a prescrit aucun devoir, ni

exigé d'eux aucun culte ; il ne leur a donné aucune connoissance , ni de lui , qui étoit l'auteur de leur être , ni de la fin de leur être. Il les a condamnés sans aucune raison à traîner ici bas une vie misérable , à être exposés à toutes sortes de maladies , & à une mort souvent cruelle ; il a mis dans leur cœur des instincts , des passions qui les tourmentent. Voilà l'homme tel qu'il est sorti des mains de Dieu.

Des milliers de siècles se sont écoulés ; sans que l'homme ait seulement pensé à se demander : qui m'a fait ? qui suis-je ? pourquoi suis-je ? & que deviendrai-je après ma mort ? tout périt-il en moi ? Enfin après plusieurs révolutions de siècles , une femme , dont l'imagination étoit vive , a rêvé à son mari qu'elle avoit perdu. Elle a cru le voir en songe ; elle en a fait part à sa voisine ; elles ont conclu qu'il falloit qu'il restât quelque chose de l'homme après sa mort. De là est venu l'idée d'une ame , qu'on n'a regardée que comme *l'ombre de son corps , une image aérienne*. Ainsi , c'est à ce songe que les hommes sont redevables de l'idée qui s'est introduite de la permanence d'une ame après la mort , mais d'une ame toute matérielle. Après cette première connoissance , dont la Philosophie est redevable à l'imagination échauffée d'une

femme, les hommes en ont acquis une seconde, qui n'est pas moins importante : c'est celle de l'existence d'un Dieu. Or, comment s'est-elle établie ? C'est ici qu'il faut admirer la pénétration de ce profond Philosophe : il porte son œil philosophique dans les siècles les plus reculés, & va nous découvrir des mystères que personne avant lui n'avoit pu pénétrer.

Une inondation est survenue, le tonnerre est tombé sur une chaumière, il a tué quelqu'un. Qui est-ce qui a fait cela ? C'est un être supérieur, qui dispose des élémens, qui est maître de la mer & de la terre. Mais comment est-il fait ? chacun se le demande. Pendant qu'on agite sérieusement cette question, un homme de la peuplade vient avertir qu'il a aperçu un gros serpent dans un trou. Tous aussi-tôt s'écrient : Ah ! voilà l'être souverain que nous cherchons, apaisons-le, portons-lui un peu de lait, afin que le tonnerre ne tombe plus sur nous, & que nos champs ne soient plus inondés par un déluge.

Avouez, mon fils, que vous n'auriez jamais découvert un pareil mystère ? Ni moi non plus, je vous l'avoue. Nos esprits-forts, qui sont redevables à leur oracle d'un si grand secret, doivent sans doute avoir battu des mains. Je ne m'étonne pas après

cela s'ils sifflent Moÿse , & s'ils regardent comme des contes ce que cet Historien nous rapporte de la création du monde, de la chute de l'homme, de l'oubli dans lequel il est tombé sur ses devoirs envers Dieu. Toute cette histoire avoit paru jusqu'à présent aux gens sensés seule propre à expliquer le mystere de l'homme, & à justifier Dieu ; & voilà aujourd'hui un nouveau systême, que toute l'école des Philosophes Epicuriens adoptera sans doute.

Comme ce nom ne m'en impose pas , trouvez bon que j'oppose mes difficultés à ce systême , ou plutôt que j'en fasse voir l'absurdité. Elle est telle, selon moi, cette absurdité, que je ne comprends pas comment un pareil systême a pu entrer dans une tête organisée. Je pardonnerois au pere éternel des Petites-Maisons de me faire de pareils contes ; mais que Voltaire les propose sérieusement, & qu'il soit applaudi, c'est pour moi un phénomène nouveau, & qui sera à jamais la honte de la philosophie de notre siècle. De quel front, en effet, peut-on proposer des contes de vieille, qu'une folle imagination a enfantés, & les substituer au récit si naturel & si raisonnable que Moÿse nous a fait de la création du monde, dans lequel nous apprenons sûrement d'où vient dans l'homme l'idée
de

de Dieu, celle de la spiritualité & de l'immortalité de notre ame. Rien ne prouve plus l'absurdité d'un tel système, que de voir ce Philosophe se contredire perpétuellement.

Je demande à l'oracle, s'il a oublié qu'il a dit nettement qu'il n'y avoit jamais eu ni d'athées, ni d'idolâtres sur la terre; cependant, selon lui, il s'est passé des milliers de siècles pendant lesquels les hommes n'ont point connu de Dieu, n'en ont point adoré. Ils étoient donc alors sans Dieu, sans religion. Or, qu'est-ce qu'un athée? sinon un homme qui ne connoît point de Dieu. Après l'athéisme, est venu le polythéisme. Chaque peuplade, selon lui, s'est fait son Dieu: l'une a pris un serpent pour son dieu tutélaire, une autre a pris une vache, & la connoissance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur n'est le fruit que de la raison cultivée. Or, comme elle n'a été cultivée, selon son système, qu'après bien des siècles, il s'ensuit que pendant tout ce tems, les hommes ont été de vrais idolâtres. Ces contradictions dans nos Philosophes ne doivent pas vous surprendre; elles sont si connues, qu'elles ne méritent pas d'être relevées. Arrêtons-nous à des difficultés plus sérieuses.

Les nouveaux Philosophes nous accu-

sont perpétuellement de représenter Dieu comme cruel, injuste & auteur de tout le mal qui est dans l'homme; mais est-ce que je rêve, quand je vois plus clair que le jour, que c'est le système bizarre & extravagant de Voltaire, qui renferme toutes les absurdités que ces Philosophes nous reprochent injustement?

Nous disons, à la vérité, que l'homme naît misérable; mais nous soutenons qu'il n'est pas tel qu'il est sorti des mains de Dieu, qu'il s'est révolté contre lui, & qu'il a perdu les dons de Dieu. Où est ici l'absurdité? Dieu n'est-il pas justifié? & ne voyons-nous pas que la source de nos misères ne vient que de nous? Il n'en est pas ainsi dans le système de notre critique. L'homme est sorti des mains de Dieu tel qu'il est à présent: d'où il suit que le dieu de Voltaire est un être impuissant, qui n'a pas pu faire l'homme bon; ou un être injuste, puisqu'il l'a créé malheureux.

Chap. 6. Ce Philosophe, pour justifier son Dieu; a recours à une autre extravagance: c'est d'admettre deux principes comme les Manichéens, & il prétend autoriser cette impiété par le consentement unanime de tous les peuples de la terre, & même par le livre de Job.

Page 31. Il rapporte une vieille fable aussi ridi-

cule qu'indécence , imaginée par les Indiens , pour expliquer cette origine du mal , & dit que les peuples , sans le savoir , ont été d'accord sur la croyance de deux principes , & que l'Univers connu étoit en quelque sorte *Manichéen*. Il prétend trouver dans le livre de Job de quoi autoriser son erreur. On voit , dit-il , dans ce livre , que Satan est un être très - puissant , capable d'envoyer sur la terre des maladies , & de tuer les animaux.

Satan n'auroit aucun pouvoir sur l'homme , si l'homme n'eût préféré la voix de Satan à celle de Dieu ; & dès qu'on ne connoît point de péché originel , on ne peut penser que Dieu ait donné au démon de pouvoir sur l'homme pour l'affliger par des maladies. Or , ce pouvoir , que Dieu laisse au démon pour punir l'homme , est toujours tellement subordonné à celui de Dieu , qu'il ne peut faire tomber un seul cheveu de notre tête sans sa permission. Il n'est donc par lui-même que l'exécuteur des jugemens de Dieu.

Tout se suit , comme vous voyez , dans la Religion chrétienne ; tout se contredit au contraire dans cette religion prétendue naturelle , que l'on cherche à établir. Judgez-en encore par ce point. Nous prétendons que l'homme , par le péché , est de-

venu esclave de la cupidité ; que sa liberté pour le bien a été tellement affoiblie , que sa volonté le porte toujours au mal , si elle n'est délivrée par la grace toute-puissante du libérateur. Voltaire , sans reconnoître aucune iniquité dans l'homme , qui ait mérité une telle punition , le prive de sa liberté , & le met au rang des êtres inanimés , que Dieu gouverne par des loix qui leur imposent nécessité. Il suppose qu'il en est de l'homme comme des plantes & des animaux ; que les mêmes loix immuables qui gouvernent toutes les parties de la nature , lient aussi la volonté de l'homme , en sorte qu'il est soumis à une fatalité & à un destin qu'il ne peut éviter. Au reste , ne nous sâchons pas de ce que Voltaire y soumet l'homme , puisqu'il y soumet Dieu lui-même ; on peut le voir par son songe de Platon , où il fait la plus sanglante & la plus horrible satire contre le Créateur & ses ouvrages. Il introduit le grand Dieu , qui , après avoir créé la matiere , charge les génies de travailler chacun sur un morceau de cette matiere. Un de ces génies ayant arrangé la terre de la maniere dont on la voit aujourd'hui , prétendoit mériter des applaudissemens pour la beauté qu'il avoit donnée à ce morceau de boue ; mais au lieu de louanges , il ne reçoit que des huées :

on le critique sur les défauts qui se trouvent dans son ouvrage; on lui reproche d'avoir formé des animaux ennemis & incommodés pour l'homme, des plantes vénéneuses, & de n'avoir pas pourvu aux fléaux qui affligent la terre; & dans ce songe, ce génie ne s'excuse, qu'en disant qu'il ne pouvoit pas mieux faire, par la dépendance, sans doute, où il est du destin, qui est le grand Dieu.

Vous voyez que cet audacieux n'épargne personne dans sa critique. Le seul nom de Jesus-Christ le met en fureur, & il en a la même horreur que les démons, dont il est l'organe. Il l'insulte à chaque instant par les traits les plus satyriques, en quoi il surpasse tous les impies qui ont été sur la terre; puisque Rousseau lui-même parle de Jesus-Christ avec une sorte de respect. Puis-je élever trop haut ma voix, pour marquer l'horreur que j'ai de tels blasphêmes? Et est-on Chrétien quand on me reproche de ne pas ménager davantage dans mes expressions un homme qui insulte un Dieu trois fois saint? Donnez-moi des Chrétiens qui soient dévorés du zèle de la maison de Dieu, jusqu'à rompre leurs reins, comme autrefois les Prophetes, à force de crier, ils applaudiront à mes justes plaintes, & diront avec moi : levez-

vous , Seigneur , jugez vous - même votre cause : voyez quelles impiétés l'ennemi a
Pf. 71 , *commises dans votre sanctuaire ! Il a blas-*
 3. *phémé contre votre puissance , contre vo-*
tre sagesse , contre votre sainteté , contre
votre bonté , & contre la vérité de vos pa-
roles ; il a insulté avec une audace sacrilege
à ce Fils unique que vous avez fait asseoir
sur votre trône , & il en a fait le sujet de
ses insolentes railleries. Il a blasphémé con-
tre l'Esprit-saint , en taxant de mensonge
les faits que l'Esprit de vérité nous a révé-
lés ; de fanatisme , la conduite que l'Esprit
de sagesse a tenue sur les Juifs ; de supersti-
tion , les loix saintes qu'il leur a imposé-
es , & d'imposture , les merveilles qu'il a
opérées.

Il a maudit ceux que vous avez bénis , & béni ceux que vous avez maudits. Il a insulté à vos Prophetes , & à tous ceux que vous avez consacrés par votre onction. Il a mis des pièges devant les yeux des enfans d'Israël par des écrits d'autant plus dangereux , qu'ils sont embellis des traits de l'éloquence , & plus propres par-là à amorcer les lecteurs.

Il a travaillé également à corrompre les cœurs & à pervertir les esprits. Il représente le vice sous les couleurs les plus séduisantes ; couvre la vertu du masque le plus

hideux. Il attaque toutes les loix de la vérité, de la justice, de la probité, de la pureté, de la fidélité. Il autorise tous les vices que la loi condamne, & ne connoît d'autre bonheur pour l'homme que la jouissance des plaisirs & des voluptés qui affectent nos sens.

Confondez, ô mon Dieu, ce chef des impies, qui ose dire, *qu'il est le maître de dire ce qu'il lui plaît; que personne ne peut lui imposer silence, & qu'il est bien aise de se faire un nom par son langage sacrilege.*

Qu'il soit couvert d'une confusion salutaire, qui le fasse rentrer en lui-même & détester son impiété. Cette merveille seroit digne de la puissance de votre bras. N'en désespérons point, mon fils, car le bras du Seigneur n'est pas raccourci. Je, &c.



XL. L E T T R E.

*Parallele entre la Religion chrétienne
& la Religion des Philosophes.*

JE me flatte, mon fils, que j'ai satisfait aux engagements que j'ai contractés avec vous. Je vous ai démontré que la Religion chrétienne est seule conforme à la raison, & seule révélée. J'ai de plus répondu aux principales objections que nos ennemis les plus déclarés font contre la révélation : je les ai convaincus d'ignorance, de mauvaise foi, & de la plus noire malice, dans le combat qu'ils nous livrent. Il ne me reste plus qu'à mettre devant vos yeux un parallèle de la Religion chrétienne avec celle de nos Philosophes, afin de vous affermir pour jamais dans l'amour de l'une & l'horreur de l'autre. La réunion de tous les traits qui caractérisent notre sainte Religion, vous en fera appercevoir davantage la beauté & la force ; & vous connoîtrez mieux la difformité de l'autre par l'opposition qu'elle a dans tous ses traits avec le Christianisme.

*Opposition entre les Chrétiens
& les Incrédules.*

1°. Sur tous les devoirs de l'homme.

La Religion chrétienne n'est dans le fond que la vraie Religion naturelle, puisqu'elle n'a pour objet que de nous élever à Dieu, de nous le faire connoître, & de nous le faire adorer. Elle nous donne de lui les plus grandes idées : elle nous le montre comme le centre de toutes les perfections, le principe & la fin de notre être, comme la regle immuable de tous nos devoirs, & comme le souverain bien qui doit faire notre unique & éternelle félicité ; vérités qui sont toutes gravées dans notre ame.

La Religion prétendue naturelle, que les incrédules professent, n'est qu'une superbe philosophie, qui ne connoît ni la nature, ni les perfections de Dieu, ni le culte qui lui est dû. Elle n'a pas encore décidé si l'homme est l'ouvrage de Dieu, ou celui du hasard : & son ignorance sur ce point important, l'empêche de découvrir quels sont les devoirs de l'homme, & quelle sera sa fin.

2°. Sur les principes qui les conduisent.

La Religion chrétienne ne connoît d'au-

tre Docteur & d'autre maître que Dieu même. C'est dans son sein qu'elle a puisé toutes les vérités qu'elle fait profession de croire ; c'est la parole de Dieu qui est la colonne lumineuse qui l'éclaire au milieu des ténèbres de cette vie ; elle ne fait aucun pas qu'elle ne soit dirigée & conduite par l'Esprit - saint ; c'est lui qui la protège & la défend : aussi dit - elle hardiment qu'elle ne craindrait rien , quand elle verroit autour d'elle des ennemis nombreux armés pour la détruire.

La Religion des Philosophes ne veut de lumière que celle qui lui vient d'une raison aveugle & corrompue. Elle dit hardiment : que Dieu ne nous parle pas , mais que ce soit l'homme qui nous parle. Elle ne s'appuie que sur sa propre sagesse , & ne marche qu'à tâtons dans les ténèbres de cette vie : elle ne voit de la colonne qui nous éclaire que le côté obscur , & c'est ce qui l'aveugle : elle ne s'appuie que sur le mensonge , auquel elle a l'art de donner les couleurs de la vérité par le prestige de l'éloquence.

3°. *Sur les preuves de la Révélation.*

La Religion chrétienne produit , pour sa justification , une chaîne d'événemens miraculeux , dont le premier anneau est

attaché à l'arbre de vie planté dans le Paradis terrestre, & qui s'étend jusqu'à nous, sans avoir jamais souffert aucune interruption. Elle soutient que c'est Dieu qui l'a fondée, & appelle en témoignage les hommes les plus sensés, les plus équitables & les plus vertueux de tous les siècles, & enfin toute la nature, laquelle, par son obéissance à la voix des Ministres du Seigneur, publie qu'ils étoient les dépositaires de ses volontés & les oracles de sa bouche.

La Religion prétendue naturelle ferme les yeux à tous les prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer. Elle rejette le témoignage de tous les siècles, qui déposent qu'ils ont été témoins des changemens fréquens arrivés dans les loix de la nature à l'ordre des envoyés de Dieu; & leur endurcissement est tel, qu'ils déclarent qu'ils croiroient plutôt à la magie, que d'admettre aucun miracle.

4°. *Sur le culte de la Divinité.*

La Religion chrétienne rend à Dieu un culte intérieur & spirituel, qui consiste dans l'amour; mais elle y joint encore un culte extérieur. Elle élève des temples en l'honneur de Dieu, lui consacre des autels, lui offre un sacrifice par les mains des Ministres que Dieu lui-même a établis. Toutes

les cérémonies de ce culte sont pleines de grandeur & de majesté, & sont autant de moyens établis par la bonté & la sagesse divine pour purifier l'homme, l'éclairer & l'instruire de ses devoirs, le délivrer du joug de ses passions, le sanctifier & le conduire dans le sein de Dieu.

La Religion prétendue naturelle ne fait consister le culte intérieur qu'elle rend à Dieu, que dans les pensées de l'esprit, qui reconnoît un souverain être; mais elle ne fait ce que c'est que cette adoration intérieure, qui consiste à lui consacrer toutes les affections du cœur, à l'adorer en esprit & en vérité par un amour pur & parfait. Elle dédaigne de lui offrir un culte extérieur, & rejette avec mépris tous les moyens que Dieu a institués pour rendre digne de lui l'hommage que l'homme lui doit.

5°. *Sur l'état présent de l'homme.*

La Religion chrétienne explique à l'homme le mystère des contradictions qu'il éprouve en lui-même, en lui découvrant le péché originel. Elle lui montre d'où vient sa grandeur & sa bassesse, sa force & sa foiblesse, ses lumières & ses ténèbres, l'admiration où il est de la beauté de la vertu, & la pente qu'il a vers le vice. Enfin elle lui présente un remède à ses

maux, un moyen efficace pour faire cesser ces contradictions, & remettre tout dans l'ordre; elle l'assujettit à un culte particulier, mais qui est proportionné à l'état où il est tombé par le péché, en lui fournissant un moyen pour satisfaire à la Justice divine, & pour s'approcher avec confiance du trône de la miséricorde de Dieu.

La Religion naturelle refuse de reconnoître la dégradation de l'homme par le péché. En conséquence, le Philosophe prétend n'avoir besoin ni de victime pour satisfaire à la Justice divine, ni de Prêtre pour l'offrir, ni de médiateur qui intercede pour lui. Il méconnoît ses maladies & sa corruption; en conséquence, il repousse la main charitable qui veut verser l'huile & le vin dans ses plaies, & plein de confiance en ses propres forces, il s'expose sans crainte à toutes les tentations où la vertu la plus forte est ébranlée.

6°. *Sur les grandes idées de la Divinité.*

La Religion chrétienne développe à nos yeux l'action de toutes les perfections de Dieu, qui brillent dans la formation & le gouvernement du monde matériel & spirituel. Elle nous montre sa puissance dans la création, sa sagesse dans les mouvemens réglés de tous les corps organisés, sa sain-

teté dans la beauté de sa loi , sa justice dans les terribles châtimens dont il a frappé sa créature rebelle , sa bonté dans les moyens qu'il a pris pour rétablir l'homme dans la justice qu'il avoit perdue , sa libéralité dans les biens infinis qu'il répand sur tous ceux qui sont à lui , sa vérité dans l'accomplissement de ses promesses ; & de plus , elle nous apprend à les aimer & à les adorer.

La Religion naturelle ne connoît qu'un Dieu de boue , ou si elle le distingue de la matiere , elle le relegue dans un sanctuaire impénétrable , où occupé de sa seule contemplation , il ne voit toutes les créatures que d'un œil de dédain , sans bonté pour les misérables , sans compassion pour les opprimés , sans amour pour les justes , sans récompense pour la vertu , sans châtiment pour le crime , sans providence pour le gouvernement du monde qu'il abandonne au hasard.

Nos sublimes Philosophes sont si bornés , & ont une si basse idée de la sagesse infinie & de la toute-puissance de Dieu , qu'ils ne conçoivent pas qu'il pût tout gouverner , tout ordonner dans le monde corporel & spirituel , qui , devant lui , est moins qu'un grain de sable , sans être dans des soins & des occupations perpétuelles , qui troubleraient son repos & sa félicité.

7°. *Opposition des deux Religions dans les fruits qu'elles produisent.*

La Religion chrétienne est sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, sainte dans ses préceptes, lumineuse dans ses principes, ferme dans sa foi, sage dans ses règles, sévère dans sa discipline, consolante dans ses vues, digne de Dieu, dont elle honore toutes les perfections, utile & nécessaire à l'homme qu'elle associe à la divinité. Elle annonce la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à la qualité des personnes. Elle apprend à respecter les Princes, mais à préférer la volonté de Dieu à celle de l'homme. Elle est l'école de toutes les vertus, ennemie irréconciliable de tous les vices, le plus doux lien de la société, la gardienne de toutes les loix, la fidelle compagne de la paix, & enfin un chef-d'œuvre de beauté prise dans tout son ensemble.

La Religion prétendue naturelle n'est qu'un tissu de contradictions. Elle rejette tous nos mystères, & substitue à ces mystères des absurdités ridicules. Elle ne présente qu'une morale perverse & corrompue, flatte toutes les passions des hommes, bannit tout remords, étouffe toute crainte pour l'avenir, persuade à l'homme que

toutes les Loix les plus sacrées ne sont que de bienfaisance & de police ; autorise tous les crimes, rompt tous les liens de la société, méconnoît l'autorité la plus légitime qu'elle traite d'usurpation , affecte l'indépendance, porte par-tout le trouble & la division , & n'est qu'un tissu monstrueux d'égaremens & de contradictions.

8°. Opposition de caractère entre les uns & les autres.

La Religion chrétienne se glorifie d'avoir porté dans son sein une succession non-interrompue de fideles adorateurs du vrai Dieu, qui n'ont eu pour objet que de le servir & de l'aimer , qui ont tout sacrifié à sa gloire , qui se regardoient sur la terre comme étrangers & voyageurs, soupirant sans cesse après une autre vie, où l'homme réuni à son Dieu, le verra face à face , sera rassasié de la plénitude de sa gloire , & jouira du bonheur de le posséder sans partage & sans crainte de le perdre. Aussi ces hommes vraiment vertueux fuyoient les dignités , méprisoient les richesses , regardoient les plaisirs comme le poison de la vertu. Ils évitoient avec soin la compagnie des pécheurs , & aimoient mieux vivre dans les deserts, dans les solitudes avec les bêtes , qu'avec des hommes ennemis

de toute justice, de toute vérité & de toute sainteté. Animés de la plus vive confiance en Dieu, ils rendoient publiquement témoignage à la vérité & à la justice, sans craindre les moqueries, les fouets, les chaînes, les tortures; ils ont été lapidés; ils ont été sciés, & sont morts par le tranchant de l'épée, plutôt que de manquer de fidélité à Dieu. Ces vrais sages ne s'occupoient que du bien de la société; & comme ils n'étoient retenus par aucune passion, ils sacrifioient leurs biens, leur vie même, au salut de leurs concitoyens. Où trouverait-on ailleurs que dans la Religion chrétienne des hommes solidement vertueux?

La religion des Philosophes n'a pour maîtres que des hommes de chair & de sang, esclaves des passions les plus honteuses, qui même se font gloire de donner leçon du vice, & d'insulter à la vertu. Enflés de leur propre mérite, ils regardent d'un œil dédaigneux tous ceux qui leur sont inférieurs en science, & d'un œil de jalousie ceux qui les effacent par leur réputation. Ingrats envers Dieu, ils rougiroient de lui rendre hommage des talens qu'ils ont reçus, & de les consacrer à sa gloire. Comme ils se croient dispensés de le remercier de ce qu'ils ont, ils croiroient s'abaisser en lui demandant ce qu'ils n'ont pas. Pour

familiariser leur conscience avec le crime ; ils bannissent toute crainte de leur esprit , traitent de superstitieux ceux qui croient les Jugemens de Dieu , & de séducteurs rous ceux qui les annoncent. Ils vivent ici bas à l'aventure , sans s'embarrasser de ce qu'ils deviendront après cette vie ; & occupés uniquement du desir de se faire un nom sur la terre & de s'y établir , ils appellent sagesse la stupide illusion dans laquelle ils vivent. Ils détournent les yeux de la loi sainte de Dieu , & ne reconnoissent d'autre principe de conduite que celui de l'instinct , ni d'autre ressort que celui de l'intérêt propre. Ils ne marchent point dans la voie de la paix , mais déclarent une guerre ouverte à Dieu & à ses serviteurs. Ils traitent leur foi d'imbécillité , le culte qu'ils rendent à la divinité de fanatisme , la fidélité à sa loi d'hypocrisie ; la crainte de ses Jugemens n'est à leurs yeux qu'une faiblesse d'esprit , l'espérance dans sa miséricorde qu'illusion , & la confiance dans sa bonté que superstition. Ils les attaquent par des calomnies , & disent en eux-mêmes : *Rompons leurs chaînes , & jettons loin de nous le joug qu'ils veulent nous imposer* : on peut dire avec vérité , qu'il leur a été donné une bouche , qui se glorifie insolemment , & qui ne s'ouvre que pour blas-

phémer contre Dieu, pour blasphémer son nom, son tabernacle, & ceux qui habitent dans le Ciel. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'un grand nombre des habitans de la terre les suivent, & dans l'admiration où ils sont de leur vaine éloquence, & du crédit qu'ils se sont acquis par leur confédération, ils croient que personne ne pourra les attaquer, ni combattre contr'eux.

9°. Complot des impies contre la Religion manifesté.

Le complot des impies contre la Religion chrétienne n'est plus aujourd'hui une chose problématique; ils se montrent à visage découvert, & lancent chaque jour quelques nouveaux traits empoisonnés contre la Cité de Dieu. Tous les livres qu'ils publient sont infectés de leur venin : *Dictionnaires Philosophiques, Histoires, Physique, Pièces de Théâtre, Poésies de tout genre, Traités de morale, Plans d'éducation, Livres sur les Loix, sur les Arts, Romans, Discours Académiques, Eloges*, tout est marqué au coin de l'impiété. Aussi voyons-nous que l'apostasie devient presque générale : elle regne dans les campagnes, dans les villes, parmi le peuple comme parmi les grands, dans les cercles des femmes comme dans les Académies. C'est-là le fruit des écrits

de nos prétendus beaux esprits, qui flattent le goût par l'élégance de leur style, & se font des admirateurs par la science apparente qu'ils y étalent.

10°. *Impiété du Roman de Bélisaire.*

Le nouveau roman de Bélisaire remplit la mesure du scandale : jamais le poison de l'impiété ne fut préparé avec plus d'artifice que dans ce Livre. Pour vous en convaincre, mon fils, rappelez-vous ce que je vous ai dit souvent, qu'il n'y a de salut à espérer que par Jesus-Christ; qu'on ne peut se présenter avec confiance devant le trône de Dieu que par la foi en son nom; qu'on ne peut accomplir la loi que par sa grace, & parvenir à la gloire que par les mérites de son sacrifice. C'est là le grand objet de la révélation : l'attaquer, c'est donc sapper la Religion par ses fondemens.

En effet, si on peut être sauvé sans la foi au Médiateur; si le Payen a le même droit au Ciel que le Chrétien; disons-le, Jesus-Christ est venu inutilement sur la terre, sa mort a été superflue, la Religion qu'il a établie n'est plus qu'une vaine superstition, il n'étoit lui-même qu'un séducteur; & toutes les merveilles que Dieu a opérées pour constater la révélation ne sont que des illusions & des prestiges. C'en est donc fait

de la Religion , si on attaque cette importante vérité. C'est, cependant, contre cette vérité , pour laquelle tout Chrétien doit être prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang , que l'Auteur de Bélisaire s'élève aujourd'hui avec une hardiesse qui n'a point d'exemple.

Suivez avec moi, mon fils, la marche de cet ennemi de Jesus - Christ, & voyez comment il dispose les esprits à écouter ses maximes, afin de les engager à les suivre. Il introduit pour les prêcher un héros fameux, qui a vécu à la Cour de Justinien , & a commandé avec honneur les armées de cet Empereur. Les malheurs de ce Général intéressent le Lecteur. Les diverses épisodes semées dans ce roman piquent la curiosité, le style d'ailleurs plaît, les maximes pour le gouvernement en sont belles: on y trouve des principes de morale qu'on admire; la vertu y est présentée par le côté qui nous intéresse le plus, car tout y est rapporté à l'utilité de l'homme: on y apprend à un Empereur à ne regner que pour le bonheur des peuples, à se consacrer tout entier à servir l'Etat: on lui montre les dangers qui l'environnent; on lui apprend à se défier des flatteurs: Bélisaire, le héros de cette piece, est représenté comme réunissant en lui les plus grandes vertus. Il

paroît doux & affable dans la prospérité, ferme & constant dans l'adversité, plein de zèle pour son Prince, d'amour pour le peuple, d'humanité pour les misérables; en un mot, c'est un vrai patriote, sur le modèle duquel la nouvelle philosophie prétend former tous les autres hommes.

Tel est le Docteur qu'on tire du tombeau, pour l'ériger en Apôtre de la tolérance de toutes religions : c'est dans sa bouche que l'on met les principes les plus opposés à l'Evangile, afin de les faire recevoir sans défiance : mais de peur d'effaroucher les esprits, Bélisaire commence par louer la Religion chrétienne ; il déclare qu'il y est attaché, parce qu'heureusement

Ch. 15, elle est selon son cœur. « Aimer Dieu ,
 page 240. » dit-il, aimer ses semblables, quoi de plus
 » simple & de plus naturel ! Vouloir du
 » bien à qui nous fait du mal, quoi de plus
 » sublime ! Ne voir dans les afflictions que
 » les épreuves de la vertu, quoi de plus
 » consolant pour l'homme » ! Voilà ce qu'il
 admire dans l'Evangile, & ce qui le porte
 à le respecter. Il va même plus loin ; il ad-
 met la révélation. « Qu'on me propose,
 » ajoute-t il, de croire des mystères incon-
 » cevables, je m'y soumets, & je plains
 » ceux dont la raison est moins éclairée,
 » ou moins docile que la mienne ». Mais

tous ces aveux ne font qu'une dérision. A quoi bon nous proposer de croire des mystères, si on peut être sauvé sans les croire? Quelle nécessité d'embrasser une religion si austère, si le Ciel est ouvert également à tous les hommes de quelque religion qu'ils soient? Or, c'est ce qu'enseigne le faux Bénéficiaire. « Ma religion, dit-il, est la bonne, » parce qu'elle sauve les gens de bien de » tous les pays & de tous les âges ». Et afin qu'on sache ce qu'il entend par gens de bien, il nomme les *Titus*, les *Antonin*, les *Trajan*, les *Caton*, les *Aristide*, en un mot, des Payens, des persécuteurs des Chrétiens, des suicides. Il canonise même Antonine, son épouse, qui meurt dans des transports de rage & de désespoir. Pourvu, selon lui, qu'on ait témoigné quelque amour pour le bien public, & qu'on ait rempli les devoirs de la vie civile, il n'en faut pas davantage pour entrer dans la gloire céleste : les crimes qui en excluent sont rares; car si l'on se trompe dans l'idée que l'on se forme de Dieu & de sa justice; si on ne connoît point le médiateur, on ne doit rien craindre, parce qu'on doit être assuré que l'erreur est innocente.

Quant aux crimes que l'on peut commettre, en suivant les passions, il ne faut pas s'en alarmer. Dieu nous a créés foibles. *Ibid.*

Remarquez cette expression ; c'est-à-dire , que c'est Dieu qui a mis en nous la pente au mal : notre misere , notre ignorance , notre corruption , ne viennent point du péché originel ; c'est Dieu qui nous a fait tels que nous sommes. Aussi est-il indulgent. *Il fait bien que nous n'avons ni la folie , ni la malice de vouloir l'offenser. C'est une rage impuissante & absurde , que l'on ne con-*
Ibid. *çoit pas même.* Dès-lors le crime doit être nul à ses yeux , puisqu'en s'y abandonnant , on ne s'est pas proposé de l'insulter , on n'y a pas même pensé. Ainsi on est innocent.

On objecte vainement à Bélisaire , que
Ibid. Dieu est un Dieu terrible ; il déclare qu'il aime à ne se le représenter que sous l'idée de bonté , & à se le peindre sous les *traits les plus doux* , pour en composer son image. Il déclare que si *Marc-Aurele & Caton* n'étoient pas dans le Ciel , il en aimeroit moins l'Être excellent qui nous a faits ; il va même jusqu'à dire « qu'il abandonneroit » une Religion qui le rendroit farouche , » dur , impitoyable , & qu'il diroit à Dieu , » dans l'alternative cruelle d'être incrédule
Ibid. » ou méchant : je fais le choix qui t'offen- » se le moins ». C'est-à-dire , j'aime mieux ne rien croire , que de croire que Dieu punisse éternellement tous ceux qui n'ont point eu la foi en Jesus-Christ , & qui n'ont point

point accompli sa loi. « Ne voulez-vous *Ibid.*
 » pas, dit-il nettement, que je me repré-
 » sente le Dieu que j'adore comme un ty-
 » ran triste & farouche, qui ne demande
 » qu'à punir » ?

Vous devez remarquer dans tous nos incrédules une mauvaise foi insigne dans les sentimens qu'ils nous prêtent. Parce que nous croyons un Dieu juste & terrible, qui punit les pécheurs avec la plus grande sévérité, par l'amour de l'ordre qui est infini en lui, nous en faisons, selon eux, un *tyran cruel & farouche, qui ne demande qu'à punir*. Quelle horrible calomnie ! Quel est l'homme assez fou pour dire, même pour penser, que Dieu aime à punir ? Qu'on nous cite un seul livre, où l'on ait jamais avancé une proposition si horrible. Personne ne relève davantage la bonté de Dieu & n'exhorte plus les hommes à recourir à sa miséricorde avec une ferme confiance, que ceux qui annoncent l'Evangile. Mais, dira-t-on, ils parlent des supplices préparés aux méchans. Oui, sans doute, ils en parlent ; mais en le faisant, substituent-ils une doctrine étrangère à celle de l'Evangile ? si cela est, ils méritent que tout le monde s'élève contr'eux, & qu'on les bannisse de la société. Mais s'ils ne font que les échos de l'Evangile, s'ils montrent

que leur doctrine est celle de toute l'Eglise, qu'elle a toujours été enseignée de tous tems & en tous lieux, pourquoi louer l'Evangile, & les traiter en même-tems d'hommes jaloux, superbes, mélancoliques, qui représentent Dieu comme colere, violent comme eux, & lui attribuent leurs vices ? Or, pour juger s'ils parlent d'eux-mêmes, il n'est question que d'ouvrir l'Evangile. Ils disent que l'on ne peut être sauvé que par Jesus-Christ; mais n'est-ce pas l'Apôtre saint Pierre, rempli du Saint-Esprit, qui l'a dit en présence de tout le Sanhédrin assemblé pour le juger ? Voici ses paroles :

*Aët. 4,
pag. 12.*

« Il n'y a point de salut par un autre que
» par Jesus-Christ ; car nul autre nom sous
» le Ciel n'a été donné aux hommes par le-
» quel nous devons être sauvés ». Ce passage est clair : inutilement j'en citerois plusieurs autres. Il est donc constant que notre Religion enseigne que Titus & Antonin, qui n'ont point connu Jesus-Christ, ne sont point sauvés ; & le pauvre Bélisaire ne se repaît que d'une vaine illusion, en soutenant le contraire.

Ibid.

Il prétend que cette illusion lui fait du bien, que Dieu n'en est point offensé, qu'il ne l'en aime que davantage. Jamais illusion n'a pû être avantageuse à l'homme, mais encore moins dans une affaire aussi sérieuse que celle du

salut éternel. Se tromper dans ce point, c'est le plus grand de tous les malheurs. La sécurité de Bélisaire est donc une stupidité monstrueuse : elle offense Dieu , parce qu'elle est contraire à sa parole.

Ne nous étonnons pas au reste de voir dans la bouche de Bélisaire une doctrine si opposée à celle de Jésus - Christ. L'orgueil philosophique ne s'accordera jamais avec la simplicité évangélique. Aussi ne produira-t-elle jamais qu'une fausse vertu. Le nouveau Bélisaire en est une preuve : il n'est qu'un personnage fictif, tracé par le pinceau de l'imagination ; & cependant tout imparfait qu'il est, je soutiens qu'il ne trouvera jamais son original dans l'école des Philosophes : la nouvelle philosophie est par principe ennemie de la société, puisqu'elle apprend à l'homme qu'il doit tout rapporter à son intérêt propre , & qu'il ne doit chercher le bien public, qu'autant que le sien y est intéressé. Le vrai patriotisme, la bienfaisance, l'humanité enfin, sont des vertus étrangères aux incrédules , parce qu'elles ne sont point analogues avec leurs principes. Ainsi ces couleurs, dont l'Auteur se sert pour farder son héros, sont empruntées de la Religion chrétienne, à laquelle seule elles appartiennent de droit , parce qu'elle seule apprend à l'homme à

aimer la vertu pour elle-même. Aussi voit-on que ce Bélisaire, quand on le regarde de près, n'a qu'une vertu de parade ; c'est un superbe Stoïcien, qui prétend tirer de son propre fonds toute sa force. L'orgueil est le principe de sa vertu ; une vaine complaisance en est le fruit, elle attend pour récompense l'estime des hommes, à laquelle il veut bien joindre les regards de l'Eternel.

Le personnage que fait Bélisaire dans ce Roman est singulier : c'est un pédant, qui n'ouvre la bouche que pour dire des sentences. On fait comparoître devant lui Justinien comme un écolier devant son maître ; il y est représenté comme un idiot, qui n'a pas deux mots à répondre aux maximes impies qu'on débite devant lui. Il est aisé d'avoir raison, quand on parle ainsi tout seul. Ce que je trouve de plus dangereux, c'est qu'on abuse le lecteur, en lui faisant accroire que tous les gens sensés de tous les tems, ont pensé comme nos Philosophes.

Ce Bélisaire, après avoir parlé de la politique, du gouvernement, &c. sciences qui peuvent être du ressort d'un général d'armées expérimenté, s'avise aussi de parler des matieres de foi, dont il n'a pas la plus légère teinture, & il en décide hautement & sans appel.

« Dieu, dit-il, nous a donné deux gui- Ch. 15,
 « des, qui doivent être d'accord ensem- pag. 138.
 « ble : la lumière de la foi & celle du sen-
 « timent. Ce qu'un sentiment naturel &
 « irrésistible nous assure, la foi ne peut le
 « désavouer. La révélation n'est que le sup-
 « plément de la conscience; c'est la même
 « voix qui se fait entendre du haut du Ciel
 « & du fond de mon ame ».

Voilà en peu de mots le principe fonda-
 mental de l'incrédulité établi : les merveil-
 les les plus divines ne suffiront pas pour
 attester la révélation; il faut que le senti-
 ment intérieur en décide; & malheur à la
 révélation, si ce sentiment n'est pas d'ac-
 cord avec elle. Ainsi nos Philosophes sont
 en droit de rejeter nos mystères, parce
 qu'ils diront que la voix qui se fait enten-
 dre du haut du Ciel, n'est pas la même que
 celle qui se fait entendre au fond de leur
 ame. Et s'ils nous disent qu'ils admettent
 des mystères inconcevables, c'est, sans
 doute, ceux de la nature.

Vous avez vû par mes lettres combien
 ce principe de Bélisaire est faux, puisque
 l'expérience nous apprend que le senti-
 ment intérieur est sujet à illusion, que la
 conscience est souvent erronée, & que la
 raison est aveugle dans les choses de Dieu.
 Bélisaire insiste beaucoup sur la conscience,

qui est, dit-il, une révélation secrète qui vient de Dieu, & qui ne peut nous tromper.

Mais ce Philosophe ignore-t-il donc, que s'il y a une conscience qui est droite, & qui a pour regle la Loi de Dieu, il y en a une qui est erronée, parce qu'elle est aveuglée par la passion, par les préjugés & par l'ignorance? La preuve, c'est qu'on voit tous les jours des fanatiques, qui croient honorer Dieu en faisant ce que la foi défend. C'est donc la loi qui doit être notre regle, & par conséquent notre guide & notre soutien. En un mot, la conscience n'est point infallible; ce privilege n'est dû qu'à la loi de Dieu.

Lil. Bélisaire, pour donner un exemple de la force de la conscience, dit que, « si la » voix de Dieu qui se fait entendre au fond » de l'ame, dit que l'homme juste & bien- » faisant est cher à la Divinité, cette même » voix partant du Ciel, ne doit point dire » qu'il est l'objet de ses vengeances ».

Non, sans doute, jamais la Religion chrétienne n'a admis une pareille contradiction; ce seroit une impiété de le supposer. Mais ce que la foi nous enseigne, c'est que ce qui paroît juste aux yeux des hommes, ne l'est pas toujours aux yeux de la souveraine Justice : ce qu'elle dit encore, c'est qu'il n'y a de vrais justes que ceux qui

sont purifiés dans le sang de Jesus-Christ, qui participent à sa justice, & qui sont animés de son esprit.

Est-ce ignorance, est-ce malice dans notre faiseur de Roman, de prétendre trouver de la contradiction entre la voix qui se fait entendre au fond de l'ame, & celle qui vient du Ciel, parce qu'elle nous apprend que personne ne peut être sauvé sans Jesus-Christ? J'aime mieux croire qu'il ignore entièrement la nature de la vraie Justice. En effet, il ne la fait consister que dans le patriotisme & la bienfaisance. Il compte pour rien les devoirs envers Dieu. Selon lui, Trajan, Aristide & Socrate sans doute, sont chers à la Divinité, parce qu'ils ont fait du bien à leurs concitoyens; & ils ne peuvent être l'objet de ses vengeances, quoiqu'ils soient coupables, selon que l'histoire le rapporte, des crimes les plus honteux. Quelles horribles leçons! ne soyons plus étonnés de la présomption de ce superbe Philosophe, qui dit hardiment : *je suis bon; mon ame est analogue* Pag. 134 *avec l'essence divine; je ne crains rien.* Il abuse son lecteur par ce nom de *justes*, qu'il donne à ses héros payens. Qu'il sache que la justice est dans le cœur, ou qu'elle n'est nulle part. Elle consiste précisément, non dans l'amour général du bien, qui est na-

turel à tous les hommes, mais à régler cet amour, relativement aux différens degrés de bonté qui se trouvent dans les objets que nous aimons. Par conséquent point de justice sans l'amour du souverain bien, qui est Dieu; point d'amour de Dieu, sans l'obéissance à sa volonté, & l'accomplissement entier de sa loi. Or, les justes, dont nous parle Bélisaire, étoient-ils dans cette disposition? eux, qui sourds à la voix de leur conscience & à celle de toute la nature, ont méconnu le vrai Dieu, & se sont rendus par-là indignes de connoître Jesus-Christ, lequel seul peut nous faire accomplir la Loi par amour, & nous conduire à la vie éternelle, qui consiste dans la connoissance parfaite de Dieu & de Jesus-Christ.

Voulez-vous, mon fils, une nouvelle preuve que notre Philosophe n'a pas la plus légère idée de la vraie Justice. Considérez le jugement qu'il porte sur la mort de Longin, & sur celle des Confesseurs d'Afrique, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres.

Fig. 221. Bélisaire loue Longin, qui avoit commandé les armées Romaines sous l'empire de Trajan, parce qu'ayant été fait prisonnier par les Daces, il s'étoit empoisonné, pour ne laisser aucun retour à la pitié de

son Prince, qui, par la tendre amitié qu'il avoit pour lui, auroit pu accorder la paix au roi des Daces, qui la demandoit, avec menaces de faire mourir Longin, si on la lui refusoit; & ce même Bélisaire porte l'impiété jusqu'à se moquer des Chrétiens qui ont mieux aimé mourir dans les plus cruels tourmens, que d'abandonner la foi de la divinité de Jesus-Christ. Il introduit Pag. 231;
 un Salomon qui commandoit en Afrique l'armée de Justinien, destinée à punir la révolte des Vandales, & à délivrer les Chrétiens de leur cruelle tyrannie, lequel traite de *rêveurs qui ne s'entendent pas*, ceux qui combattoient l'arianisme. Il appelle des *subtilités qu'on ne comprend pas*, les disputes élevées au sujet de la divinité de Jesus-Christ; & Bélisaire applaudissant à ce que Salomon dit, ajoute, que c'est *assez des passions humaines pour troubler un si vaste Empire, sans que le fanatisme y vienne agiter ses flambeaux*.

Ainsi, s'empoisonner pour procurer quelque avantage à sa Patrie, c'est un héroïsme qui nous rend chers à la Divinité; & mourir pour la divinité de Jesus-Christ, c'est un fanatisme qui doit nous rendre l'objet de ses vengeances. Avouez que la tête tourne à nos Philosophes. Comment ose-t-on se dire chrétien, quand on traite le zele

des Chrétiens pour une vérité si importante, d'un fanatisme qui porte le flambeau de la discorde dans un Etat ?

Pag. 111. Voulez-vous savoir quelles sont les maximes qui peuvent causer un funeste incendie dans un Royaume; écoutez ce langage de Bélifaire. *Si j'étois maître de l'Empire*, dit-il, *je dirois hardiment à mes sujets : je vous mets les armes à la main pour me servir si je suis juste, & pour me résister si je ne le suis pas.* Etablir un tel principe, n'est-ce pas ouvrir la porte à la révolte? Le Prince le plus juste ne fait-il pas toujours des mécontents, qui se plaignent du gouvernement? Il leur sera donc permis de se révolter, sous prétexte que le Prince est injuste. Que les principes de la Religion chrétienne sont différens! Elle nous défend de prendre jamais les armes contre le Roi, & elle ne lui donne pas même le droit de lever une telle défense. Sa personne est sacrée; c'est celle de Dieu même que nous devons voir en lui, & quand il abuseroit de son autorité, il n'est jamais permis de tirer contre lui l'épée, qu'il ne nous met en mains que pour sa défense & celle de l'Etat. Ce que je trouve de plus dangereux dans la maxime contraire, c'est qu'on la met dans la bouche d'un homme qu'on donne pour instruit des vraies regles du gouvernement,

& pour un modele de sagesse. Concluez que la doctrine de Bélifaire est aussi funeste à l'Etat qu'à l'Eglise; c'est à ceux qui sont chargés du dépôt de la Foi, & de veiller à la tranquillité publique, de prévenir les maux qu'elle peut nous causer.

Pour nous, combattons par nos prieres pour la défense de la vérité, & rendons-lui un fidele hommage dans toute occasion. Dieu vous en fasse la grace, mon fils, c'est tout le fruit que j'attens de mes lettres; & je me trouverai bien récompensée de mon travail, si je vous vois marcher avec fidélité dans la voie du salut, que j'ai exposée à vos yeux avec le plus de clarté qu'il m'a été possible.

Je vous embrasse, &c.

Fin du troisiéme & dernier Tome.

*Addition à la page 12 du Tome III de cette
nouvelle Edition, après le second alinéa,
IX^e Lettre, page 97 de la 2^e Edition.*

Outre la voie des miracles si décisive en elle-même, & si fort à la portée de tout le monde, les simples ont encore un autre moyen (& cela sans qu'il soit besoin de confronter ensemble toutes les Religions), de s'assurer que Jesus-Christ est le Messie, & que la Religion qu'il a établie est la seule vraie, la seule qu'on doive embrasser: ce sont les prophéties. Parmi les prophéties, il y en a, à la vérité, de hautes, de sublimes & de profondes qui demandent de la discussion & de la pénétration pour en faire l'application aux événemens. Mais il y en a quantité d'autres qui sont manifestes, connues universellement, & pour ainsi dire populaires, dont il n'y a qui que ce soit qui n'en puisse connoître les rapports avec l'exécution; tout le monde les a sous les yeux: les fideles sont sans cesse instruits de ce qui a été annoncé & prédit touchant le lieu, le tems & les circonstances de la naissance, de la vie, du ministère de Jesus-Christ, & des caractères qu'il devoit réunir comme Homme Dieu; on leur en développe les preuves d'après l'Ecriture-Sainte, &
dans

dans la croyance commune & immémoriale de l'Eglise. Chacun fait que tout ce qui concerne sa mort, sa passion, sa résurrection & son ascension a été prédit dans le plus grand détail; la seule lecture du Pseaume XXI qu'ils lisent, & qu'ils entendent réciter si souvent, leur annonce tous ces faits, & par la lecture de l'Evangile & de l'histoire qu'il contient, ils sont à portée d'en reconnoître l'accomplissement exact.

Ils croient, comme il est dit dans ce Pseaume, que Jesus - Christ a éprouvé les insultes & les outrages des Juifs, qu'il a été trahi par un de ses disciples; qu'on l'a couvert d'opprobres; que ses mains ont été percées de clous, son corps étendu sur la croix, son côté percé d'une lance; & que ses vêtemens ont été jetés au sort: c'est ce qu'ils voyent prédit & accompli.

Quand Rousseau dit qu'un Chrétien interrogé sur sa foi & sur les mysteres qu'il croit, n'a d'autre réponse à faire que celle-ci: *Je crois toutes ces choses, parce que Dieu a dit de les croire, & je crois qu'il l'a dit, parce que mon Pasteur m'en a assuré*; ce n'est là qu'une réponse gauche & une insultante dérision: ce fidele quelque simple qu'on le suppose, mais tant soit peu doué de raison, peut répondre qu'il croit toutes

ces vérités , parce que les Pasteurs ont toujours été d'accord à les enseigner ; parce que c'est la croyance commune de l'Eglise , qu'il fait par son *Credo* être infallible , & ne pouvoir tromper ni être trompée ; parce que cela a été cru de tout tems , en tout lieu & de tout le monde. Ces prophéties dont ils voyent l'accomplissement d'une maniere si évidente , viennent donc à l'appui des miracles. De plus , ils sont encore témoins de tout ce que Jesus-Christ a prédit si clairement sur l'établissement de l'Eglise , sur la répudiation de la Synagogue , la vocation des Gentils , les travaux , les souffrances des Apôtres & les succès étonnans de leur mission ; sur la ruine de Jérusalem & du Temple , la dispersion des Juifs , & la conservation de ce peuple au milieu des nations : tout cela ne forme-t-il pas en eux une conviction publique , indubitable , & proportionnée à l'intelligence des plus simples ? Cela suffit pour montrer combien la réponse que Rousseau met dans la bouche de son Chrétien est insipide. Voilà donc la Religion de Jesus-Christ prouvée par une multitude de faits , & de faits notoires & éclatans. Or il n'y a aucune Religion , &c.

F I N.



T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans le Tome troisième.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

- VIII. LETTRE. **D**EUXIÈME Objection. *Impossibilité d'acquérir les preuves de la Révélation ,* page 5
- IX. LETTRE. Troisième Objection. *La Révélation est inutile ,* 16
- X. LETTRE. Quatrième Objection. *La Religion chrétienne est infociable ,* 24
- XI. LETTRE. Cinquième Objection. *La Religion chrétienne fait profession de croire des mysteres qui révoltent la raison ,* 36
- XII. LETTRE. Sixième Objection. *Autorité de Dieu sur la raison humaine , combattue par Rousseau ,* 47
- XIII. LETTRE. Septième Objection. *La Révélation dégrade Dieu & nuit à l'homme ,* 58

- XIV. LETTRE. Huitième Objection. *La Religion est au-dessus de la portée des enfans, des femmes & des filles,* 74
- XV. LETTRE. Suite de la huitième Objection. *La connoissance de la Religion est au-dessus de la portée des femmes ; absurdité d'une telle assertion,* 89
- XVI. LETTRE. Neuvième Objection. *La Révélation n'est point faite à chacun de nous : donc nous ne sommes pas obligés de la croire,* 99
- XVII. LETTRE. Dixième Objection. *Les miracles qui servent de preuves à la Révélation ne sont d'aucune autorité,* 108
- XVIII. LETTRE. Suite des blasphèmes de Rousseau contre les Miracles, 126
- XIX. LETTRE. Attaque portée par Rousseau à toutes les autres preuves de la Révélation, 155
- XX. LETTRE. Théologie de J. J. Rousseau, favorable au Matérialisme & au Manichéisme. Réfutation de son système, 169
- XXI. LETTRE. Blasphèmes de Rousseau contre la sainteté de Dieu, 197
- XXII. LETTRE. Blasphèmes de Rousseau sur la justice de Dieu, 203

T A B L E. 449

- XXIII. LETTRE. *Blasphêmes de Rousseau sur la providence,* 209
- XXIV. LETTRE. *Blasphême de Rousseau sur la puissance de Dieu,* 218
- XXV. LETTRE. *Contradictions de Rousseau sur Jesus-Christ,* 233
- XXVI. LETTRE. *Acharnement de Voltaire contre la Religion chrétienne,* 246
- XXVII. LETTRE. *Première attaque portée par Voltaire à la Révélation. Il jette des doutes sur l'existence de Moïse,* 254
- XXVIII. LETTRE. *Deuxième attaque. Moïse accusé d'imposture, & de charlatanerie,* 270
- XXIX. LETTRE. *Troisième attaque. Moïse accusé de cruauté,* 281
- XXX. LETTRE. *Quatrième attaque. Moïse accusé de faux dans l'Histoire de la Création d'un premier homme, duquel tous les autres sont sortis,* 291
- XXXI. LETTRE. *Cinquième attaque. Moïse accusé de faux dans sa chronologie,* 307
- XXXII. LETTRE. *Voltaire convaincu de faux dans l'éloge qu'il fait de la Religion des Chinois,* 317

- XXXIII. LETTRE. *Voltaire convaincu de faux dans ce qu'il dit de l'antiquité de l'Empire de la Chine,* 328
- XXXIV. LETTRE. Sixième attaque. *Voltaire prétend qu'Abraham n'est point le Patriarche des Juifs,* 346
- XXXV. LETTRE. Septième attaque. *Voltaire critique plusieurs autres points de l'Histoire de Moÿse,* 358
- XXXVI. LETTRE. Huitième attaque. *Peinture affreuse que fait Voltaire du Peuple Juif,* 367
- XXXVII. LETTRE. *Questions intéressantes proposées au Philosophe, qui s'érige en Juge de l'Histoire du Peuple Juif,* 376
- XXXVIII. LETTRE. Neuvième attaque portée à l'Histoire des Juifs, à leurs Fêtes, à leurs Prophetes, & à leurs Prières, 387
- XXXIX. LETTRE. *Religion de Voltaire ; il est Matérialiste, Manichéen & Fataliste,* 401
- XL. LETTRE. *Parallele entre la Religion chrétienne & la Religion des Philosophes,* 416
- Fin de la Table du Tome III.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres d'une Mere à son Fils*. A Paris, ce 5 Novembre 1725.

Signé, PIDANSAT DE MAIROBERT.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre ami le Sieur NYON, Libraire ; Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public : *Lettres d'une Mere à son Fils* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume. pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux

de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, toi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-neuvième jour du mois de Novembre l'an mil sept cent soixante-quinze, & de notre Règne le deuxième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, L E B E G U E.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 467, folio 60. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 7 Décembre 1775.

Signé, H U M B L O T, Adjoint.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galandé.



**Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Préface

Porte un volume après la
numérotation ci-dessous devra
être de cinq sous, plus un
jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or be-
fore the last date stamped below there
will be a fine of five cents, and an extra
charge of one cent for each additional day.

--	--	--

